This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

KC
15894
NEDL TRANSFER
HN 5WMB 0

Gh.62.1020, KC15894

L'ODYSSÉE D'HOMERE.

TOME SECOND.

L'ODYSSÉE D'HOMERE.

TOME SECOND.

L'ODYSSÉE

D'HOMÈRE.

L'ODYSSÉE D'HOMERE,

TRADUITE EN FRANCOIS,

AVEC

DES REMARQUES.

Par MADAME DACIER.

TOME SECOND.

Nouvelle Edition revuë, corrigée & augmentée.

A PARIS,

Du Fonds de Meſſieurs Rigaud & Aniſſon,

Chez G. MARTIN, H. L. GUERIN, A. BOUDET, & L. F. DELATOUR, Libraires.

M. DCC. LVI.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.

Harvard College Library
Bowie Collection
Gift of
[illegible]
[illegible] 19[illegible]

~~Gn 62.10 80~~
KC15894

Argument du Livre V.

JUpiter, après avoir tenu un ſecond conſeil avec tous les Dieux, envoie Mercure à la Nymphe Calypſo, pour lui ordonner de renvoyer Ulyſſe. La Nimphe obéit, & Ulyſſe s'embarque; mais le dix-huitiéme jour Neptune briſe ſon vaiſſeau. Ino, pour ſauver ce Prince d'un ſi grand danger, lui donne ſon voile, & lui recommande de le jetter dans la mer dès qu'il aura pris terre. Ulyſſe après avoir beaucoup ſouffert dans ce naufrage, aborde enfin à l'iſle des Pheaciens.

L'ODYSSE'E D'HOMERE.

LIVRE V.

L'AURORE quittant la couche du beau Tithon, annonçoit aux hommes l'arrivée du jour : déja les Dieux étoient assemblés pour le Conseil ; & Jupiter qui ébranle la terre par ses tonnerres, & dont la force est infinie, étoit à leur tête plein de majesté & de gloire. La Déesse Minerve leur racontoit toutes les peines que souffroit Ulysse dans le Palais de Calypso. Grand Jupiter, & vous, Dieux immortels, «

» leur dit-elle, qui eſt le Roi portant ſceptre qui voudra être doux » & clément, & ne marcher que » dans les voies de la juſtice ? ou » plutôt qui eſt celui qui ne s'abandonnera pas à toutes ſortes d'in» juſtices & de violences, en pre» nant ſa volonté ſeule pour la ré» gle de toutes ſes actions, quand » on voit que parmi les ſujets du di» vin Ulyſſe, il n'y en a pas un qui » ſe ſouvienne de lui, quoiqu'il ait » toujours eu pour eux les bontés » d'un pere ? Il eſt reſté dans une » iſle accablé d'ennuis & de peines, » retenu malgré lui dans le Palais » de Calypſo, ſans aucun moyen » de retourner dans ſa patrie ; car » il n'a ni vaiſſeau, ni rameurs, qui » puiſſent le conduire ſur la vaſte » mer. Et ſon fils unique, qui eſt » allé à Pylos & à Lacedemone » pour apprendre de ſes nouvelles, » va tomber dans les piéges des

Pourſuivans, qui l'attendent pour «
lui ôter la vie. «

Ma fille, lui répond le maître «
du tonnerre, quels diſcours ve- «
nez-vous de nous tenir ? N'avez- «
vous pas pris les meſures néceſ- «
ſaires pour faire qu'Ulyſſe de re- «
tour dans ſes Etats, puiſſe ſe ven- «
ger de ſes ennemis ? & pour Te- «
lemaque, conduiſez-le vous-mê- «
me comme vous l'entendez. N'ê- «
tes-vous pas toute-puiſſante? Fai- «
tes qu'il arrive ſans nul accident «
dans ſa patrie, & que les Pour- «
ſuivans ſoient obligés de s'en re- «
tourner ſans avoir exécuté leur «
pernicieux complot. «

Ce Dieu parla ainſi, & appel-
lant ſon fils Mercure, il lui dit :
Mercure, car c'eſt vous, qui «
outre vos autres fonctions, êtes «
toujours chargé de mes ordres, «
allez donner à Calypſo un bon «
conſeil ; perſuadez-lui de laiſſer «

» partir Ulyſſe, afin qu'il retourne
» dans ſes Etats, & que ſans être
» conduit ni par les Dieux ni par
» aucun homme, mais abandonné
» ſeul ſur un radeau, après des pei-
» nes infinies, il arrive enfin le ving-
» tiéme jour dans la fertile Scherie,
» terre des Pheaciens, dont le bon-
» heur approche de celui des Immor-
» tels mêmes. Ces peuples fortunés
» l'honoreront comme un Dieu,
» le remeneront dans ſes Etats, &
» lui donneront de l'airain, de l'or,
» des étoffes magnifiques; en un
» mot, ils lui feront tant de préſens,
» qu'il auroit été moins riche ſi ſans
» aucun accident il avoit apporté
» chez lui tout le butin qu'il avoit
» eû pour ſa part à Troye, & qu'il
» avoit embarqué ſur ſes vaiſſeaux.
» C'eſt ainſi que le Deſtin veut
» qu'il retourne dans ſa chere pa-
» trie, & qu'il revoye ſes amis &
» ſon Palais.

Il dit, & Mercure obéit à cet ordre : il ajuſte d'abord ſur ſes pieds ſes talonnieres immortelles & toutes d'or, avec leſquelles plus vîte que les vents il traverſe les mers & toute l'étendue de la terre ; il prend ſa verge d'or avec laquelle il plonge les hommes dans le ſommeil, & les en retire quand il lui plaît ; & la tenant à la main il prend ſon vol, traverſe la Pierie, & fondant du haut des airs, il vole ſur les flots, ſemblable à un oiſeau marin, qui chaſſant aux poiſſons, vole légérement ſur la ſurface des ondes, qu'il bat de ſes ailes ; tel Mercure vole ſur la cime des flots. Quand il fut parvenu à cette iſle, qui eſt fort éloignée, il quitte la mer, & prenant la terre, il marche ſur le rivage juſqu'à ce qu'il fût arrivé à la grotte où la belle Nymphe habitoit. Il la trouva dans cet-

te grotte : à l'entrée il y avoit de grands braſiers magnifiques d'où s'exhaloit une odeur de cedre & d'autres bois odoriférans, qui parfumoient toute l'iſle. Devant elle étoit un beau métier où elle travailloit à un ouvrage incomparable avec une navette d'or ; & en travaillant elle chantoit des airs divins avec une voix merveilleuſe. La grotte étoit ombragée d'une forêt d'aunes, de peupliers & de cyprès, où mille oiſeaux de mer avoient leur retraite, & elle étoit environnée d'une vigne chargée de raiſins. Quatre fontaines rouloient leurs flots d'argent de quatre différens côtés, & formoient quatre grands canaux autour de prairies émaillées de toutes ſortes de fleurs ; les Immortels mêmes n'auroient pû voir un ſi beau lieu ſans l'admirer & ſans ſentir dans leur cœur une ſecrete

joie : auſſi Mercure en fut-il frappé. Quand il eut bien admiré tous les dehors, il entra dans la grotte. Dès que la Déeſſe Calypſo l'eut apperçu, elle le reconnut ; car un Dieu n'eſt jamais inconnu à un autre Dieu, quoiqu'ils habitent des régions très-éloignées. Ulyſſe n'étoit pas avec la Déeſſe ; il étoit aſſis ſur le rivage de la mer, où il alloit ordinairement exhaler ſa douleur & ſoupirer ſes déplaiſirs, le viſage baigné de larmes, dévorant ſon cœur, accablé de triſteſſe, & la vûe toujours attachée ſur la vaſte mer qui s'oppoſoit à ſon retour.

Calypſo ſe leve, va au-devant de Mercure, le fait aſſeoir ſur un ſiége admirable, qui brilloit comme le ſoleil, & lui adreſſe ces paroles : Divin interprete des Dieux, « Mercure, qui m'êtes ſi cher & ſi « reſpectable, pourquoi venez-vous «

» dans cette isle? Elle n'avoit jamais
» été honorée de votre présence ;
» dites tout ce que vous désirez, je
» suis prête à vous obéir, si ce que
» vous demandez est possible &
» qu'il dépende de moi. Mais avant
» que de me dire le sujet de votre
» voyage, venez que je vous pré-
» sente les rafraîchissemens qu'exi-
» ge l'hospitalité.

En même-tems elle met devant lui une table ; elle la couvre d'ambrosie & remplit les coupes de nectar. Mercure prend de cette nourriture immortelle, & le
» repas fini il dit à Calypso: Déesse,
» vous me demandez ce que je viens
» vous annoncer ; je vous le décla-
» rerai donc sans aucun déguise-
» ment, puisque vous me l'ordon-
» nez vous-même. Jupiter m'a com-
» mandé de venir ici, quelque ré-
» pugnance que j'y eusse ; car qui
» est-ce qui viendroit de son bon

gré traverſer une ſi grande éten- «
due de mers, où l'on ne trouve «
pas ſur ſa route une ſeule ville qui «
faſſe des ſacrifices aux Dieux & «
qui leur offre des hecatombes. «
Mais il n'eſt pas permis à aucun «
Dieu d'enfraindre ou de négliger «
les ordres de Jupiter. Il dit que «
vous avez auprès de vous le plus «
malheureux de tous ceux qui ont «
combattu neuf années entieres «
ſous les remparts de la ville de «
Priam, & qui après l'avoir ſacca- «
gée la dixiéme année, ſe ſont em- «
barqués pour retourner chez eux. «
Mais à leur départ ils ont offenſé «
Minerve; cette Déeſſe dans ſa fu- «
reur a excité contre eux une vio- «
lente tempête & a ſoulevé les «
flots. Ses vaiſſeaux ont été briſés, «
tous ſes Compagnons engloutis «
dans les ondes; & lui, après avoir «
lutté long-tems contre la mort, a «
été pouſſé par les vents ſur ce ri- «

» vage. C'eſt lui que Jupiter vous
» ordonne de renvoyer ſans aucun
» délai, car le Deſtin ne veut pas
» qu'il meure loin de ſes Etats ; la
» Parque file ſon retour, & veut
» qu'il revoie ſes amis, ſon Palais
» & ſa chere patrie.

Ces paroles remplirent de douleur & de dépit l'ame de la Déeſſe ; elle en frémit, & éclata en
» ces termes : Que vous êtes injuſ-
» tes, vous autres Dieux qui habitez
» l'Olympe ! L'envie la plus mali-
» gne a placé ſon thrône dans votre
» cœur. Vous ne pouvez ſouffrir
» que les Déeſſes choiſiſſent des
» mortels pour maris. La belle Au-
» rore n'eut pas plutôt regardé fa-
» vorablement le jeune Orion, que
» l'envie s'alluma dans ces Dieux
» toujours heureux, & elle ne ceſſa
» qu'après que la chaſte Diane avec
» ſes fleches mortelles eut privé cet-
» te Déeſſe de ſon cher amant dans

l'iſle d'Ortygie. Dès que la blonde «
Cerès eut accordé ſes bonnes gra- «
ces au ſage Jaſion, voilà d'abord «
l'œil envieux de Jupiter ouvert «
ſur ce myſtere, & ce malheureux «
Prince en bute à ſes traits. Moi «
de même je ne puis, ſans exciter «
votre envie, m'attacher un hom- «
me que je ſauvai du naufrage, «
comme il flottoit ſur une planche «
du débris de ſon vaiſſeau, après «
que d'un coup de foudre Jupiter «
l'eut briſé au milieu de la vaſte «
mer, & que tous ſes Compagnons «
étant péris, les vents & les flots «
l'eurent pouſſé ſur cette côte. Je «
le tirai de ce danger, je le recueil- «
lis; je l'ai tenu depuis ce tems-là «
chez moi, & je lui ai fait tous les «
bons traitemens dont j'ai pû m'a- «
viſer; je voulois même le rendre «
immortel & lui communiquer une «
vie exempte de vieilleſſe. Mais il «
n'eſt permis à aucun autre Dieu «

» d'enfraindre ou de négliger les
» loix ſuprêmes de ce fils de Satur-
» ne. Que ce cher Prince périſſe
» donc, puiſque ce Dieu le veut ſi
» fort, & qu'il ordonne qu'on l'ex-
» poſe encore aux mêmes périls dont
» je l'ai tiré. Pour moi je ne le ren-
» verrai point; car je n'ai ni vaiſ-
» ſeau ni rameurs à lui donner pour
» le conduire. Tout ce que je puis
» faire, c'eſt, s'il veut me quitter,
» de lui donner les avis & les con-
» ſeils dont il a beſoin pour arriver
» heureuſement dans ſa patrie.

Le Meſſager des Dieux l'entendant parler de la ſorte, lui dit:
» Déeſſe, renvoyez ce Prince, &
» prévenez la colere de Jupiter, de
» peur qu'elle ne vous ſoit funeſte.

En achevant ces mots, il la quitte, & prend ſon vol vers l'Olympe. En même tems la belle Nymphe, pour exécuter les ordres de Jupiter, prend le chemin

de la mer, & va chercher Ulyſſe. Elle le trouve aſſis ſur le rivage, où il paſſoit les jours à pleurer & à ſe conſumer, les regards toujours attachés ſur la mer, & ſoupirant toujours après ſon congé qu'il ne pouvoit obtenir de cette Déeſſe; & la nuit il alloit coucher dans la grotte, mais toujours malgré lui. La Déeſſe s'approchant, lui adreſſa ces paroles :

« Malheureux Prince, ne vous affligez plus ſur ce rivage, & ne vous conſumez plus en regrets; je ſuis prête à vous renvoyer aujourd'hui même; coupez tout-à-l'heure des arbres de cette forêt; aſſemblez un radeau & couvrez-le de planches, afin qu'il vous porte ſur les flots. Je vous donnerai les proviſions qui vous ſont néceſſaires, & de bons habits pour vous garentir des injures de l'air, & je vous enverrai un

» vent favorable qui vous conduira
» heureuſement dans votre patrie,
» ſi les Dieux qui habitent l'Olym-
» pe, & qui ſont plus puiſſans que
» moi, ſoit pour bien penſer, ſoit
» pour exécuter leurs penſées, veu-
» lent vous accorder un heureux
» retour.

Elle dit, & Ulyſſe frémiſſant à cette propoſition, lui répondit
» tout conſterné : Déeſſe, appa-
» remment vous avez d'autres vûes
» que celles de me renvoyer, puiſ-
» que vous m'ordonnez de traver-
» ſer ſur un radeau une mer ſi diffi-
» cile, ſi dangereuſe, & que les
» meilleurs & les plus forts navires
» accompagnés du vent le plus fa-
» vorable, ne paſſent qu'avec beau-
» coup de danger. Je vous déclare
» donc que je ne partirai point mal-
» gré vous, & à moins que vous ne
» me faſſiez le plus grand des ſer-
» mens que vous ne formez aucun

mauvais deſſein contre ma vie. «

Il parla ainſi, & la Déeſſe ſe mit à rire ; & le prenant par la main, elle lui dit : Il faut avouer « que vous êtes un homme bien fin, « & d'un eſprit très-profond & plein « de ſolidité & de prudence. Le « diſcours que vous venez de me « tenir en eſt une grande preuve. « Je vous jure donc, & je prends « à témoin la terre, le ciel & les « eaux du Styx ; & c'eſt le plus « grand & le plus terrible ſerment « que les Dieux puiſſent faire. Je « vous jure que je ne forme aucun « mauvais deſſein contre votre vie, « & que je vous donne les mêmes « conſeils & les mêmes avis que je « prendrois moi-même ſi j'étois « dans le même état où vous vous « trouvez. Car mon eſprit ſuit les « regles de la juſtice, & mon cœur « n'eſt point un cœur de fer, mais « un cœur ſenſible & plein de com- « paſſion. «

En finiſſant ces mots, elle ſe mit à marcher, & Ulyſſe la ſuivit. Ils arriverent enſemble dans la grotte. Ulyſſe ſe plaça ſur le ſiége que Mercure venoit de quitter. La Déeſſe ſervit devant lui une table couverte de tous les mets dont les hommes peuvent ſe nourrir; & s'étant aſſiſe vis-à-vis de lui, ſes Nymphes mirent devant elle une autre table, & lui ſervirent l'ambroſie & le nectar, nourriture ordinaire des Immortels.

Quand le repas fut fini, Calypſo prenant la parole, dit à ce
» Prince: Fils de Laerte, vous voi-
» là donc prêt à partir pour retour-
» ner dans votre chere patrie; vous
» voulez me quitter; malgré votre
» dureté je vous ſouhaite toute ſorte
» de bonheurs; mais ſi vous ſaviez
» tous les maux que vous aurez à
» ſouffrir dans ce retour, vous choi-
» ſiriez aſſurément de demeurer ici

avec moi, & vous préféreriez « l'immortalité à tant de travaux & « de peines, quelque impatience « que vous ayez de revoir votre « femme, dont l'image vous occu- « pe nuit & jour. J'oſe me flatter « que je ne lui ſuis inférieure ni en « beauté, ni en bonne mine, ni en « eſprit; les mortelles pourroient- « elles diſputer quelque avantage « aux Déeſſes? «

Le ſage Ulyſſe lui répond: Vé- « nérable Déeſſe, que ce que je vais « prendre la liberté de vous dire, « n'allume point contre moi votre « couroux. Je ſai parfaitement com- « bien la ſage Penelope vous eſt in- « férieure en beauté & en majeſté; « car elle n'eſt qu'une ſimple mor- « telle, au lieu que ni la mort ni la « vieilleſſe n'ont point d'empire ſur « vous. Cependant je ne demande « qu'à me revoir dans ma patrie; « jour & nuit je ne ſoupire qu'après «

» cet heureux retour. Que ſi quel-
» que Dieu veut me perſécuter au
» milieu des flots, je prendrai le
» parti de ſouffrir & d'armer mon
» cœur de patience. J'ai ſoutenu
» tant de travaux, & eſſuyé tant de
» peines & à la guerre & ſur la mer,
» que j'y ſuis accoûtumé; ces der-
» niers maux ne feront qu'augmen-
» ter le nombre de ceux que j'ai dé-
» ja ſoufferts.

Il parla ainſi. Le ſoleil ſe cou-cha dans l'onde, & les ténébres ſe répandirent ſur la terre. Calypſo & Ulyſſe ſe retirerent dans le fond de la grotte, & oublierent leurs chagrins & leurs inquiétudes entre les bras du ſommeil.

Le lendemain dès que l'aurore eut doré l'horiſon, Ulyſſe ſe leva, prit ſa tunique & ſon manteau, & la Déeſſe mit une robe d'une blancheur qui éblouiſſoit les yeux, & d'une fineſſe & d'une beauté que

rien n'égaloit ; c'étoit l'ouvrage des Graces ; elle en arrêta les plis avec une ceinture d'or, & couvrit ſa tête d'un voile admirable. Dès qu'elle fut habillée, elle ne penſa plus qu'à fournir à Ulyſſe ce qui étoit néceſſaire pour ſon départ. Elle lui donna une belle hache à deux tranchans, dont le manche étoit de bois d'olivier, & une ſcie toute neuve ; & ſe mettant à marcher devant lui, elle le mena à l'extrémité de l'iſle où les arbres étoient les plus grands: il y avoit des aulnes, des peupliers & des ſapins, qui ſont le bois le plus ſec, & par conſéquent le plus léger & le plus propre pour la mer. Quand elle lui eut montré les plus grands & les meilleurs, elle le quitta & s'en retourna dans ſa grotte. Ulyſſe ſe met à couper ces arbres & à les tailler, & il avançoit conſidéra-

ſe met à conduire ſa nacelle ſans jamais laiſſer fermer ſes paupieres au ſommeil ; regardant toujours attentivement les Pleïades & le Bouvier qui ſe couche ſi tard, & la grande Ourſe, qu'on appelle auſſi le Chariot, qui tourne toujours ſur ſon pole, obſervant ſans ceſſe l'Orion, & qui eſt la ſeule conſtellation qui ne ſe baigne jamais dans les eaux de l'Ocean. La Déeſſe avoit obligé Ulyſſe de faire route en laiſſant à gauche cette conſtellation.

Il vogua ainſi dix-ſept jours entiers. Le dix-huitiéme jour il découvrit les ſombres montagnes de la terre des Pheaciens par où ſon chemin étoit le plus court. Cette iſle lui parut comme un bouclier au milieu de cette mer obſcurcie par les brouillards & les nuages.

Neptune, qui revenoit de chez les Ethiopiens, l'apperçut de loin de

de deſſus les montagnes des Solymes comme il voguoit heureuſement. En même tems il eſt enflammé de colere, & branlant la tête, il dit en ſon cœur : Qu'eſt-ce « que je vois ! les Dieux ont donc « changé de réſolution en faveur « d'Ulyſſe pendant que j'ai été chez « les Ethiopiens ! le voilà déja près « de l'iſle des Pheaciens, où le deſtin « veut qu'il trouve la fin de tous les « maux qui le menacent. Mais je « trouverai bien le moyen de l'en « éloigner, & de l'expoſer à des mi- « ſeres encore plus grandes. «

En finiſſant ces mots, il aſſemble les nuages, bouleverſe la mer avec ſon trident, excite toutes les tempêtes, couvre la terre & la mer d'épaiſſes ténébres ; une nuit obſcure tombe du ciel & cache le jour. Le vent de midi, le vent d'Orient, le violent Zephyre, & le Borée, ce tyran des mers, ſe dé-

chaînent & élevent des montagnes de flots. Alors Ulysse sent ses forces & son courage l'abandonner, & dans son desespoir il s'écrie: Ah! malheureux que je suis, » quels malheurs m'attendent encore! Que je crains que la Déesse » Calypso ne m'ait dit la vérité, » quand elle m'a averti que j'avois » encore bien des maux à essuyer » avant que de pouvoir arriver dans » ma chere patrie! voilà sa prédiction qui s'accomplit. De quels nuages noirs Jupiter a couvert le ciel! » Quel mugissement affreux des » flots! Tous les vents ont rompu » leurs barrieres; on ne voit qu'orages affreux de tous côtés, je ne » dois plus attendre que la mort. » Heureux & mille fois heureux les » Grecs qui, pour la querelle des » Atrides, sont morts sous les murs » de la superbe ville de Priam! Eh » pourquoi les Dieux ne me laisse-

rent-ils pas perir auſſi le jour que « les Troyens dans une ſortie firent « pleuvoir ſur moi une ſi furieuſe « grêle de traits autour du corps « d'Achille? on m'auroit fait des fu- « nérailles honorables, & ma gloi- « re auroit été célébrée par tous les « Grecs; au-lieu que préſentement « je péris d'une mort triſte & mal- « heureuſe? «

Il achevoit à peine ces mots, qu'un flot épouvantable venant fondre ſur la pointe de la nacelle, la fait tourner avec rapidité; ce mouvement impétueux jette Ulyſſe bien loin, en lui faiſant abandonner le gouvernail; un furieux coup de vent briſe le mât par le milieu; la voile & l'antenne ſont emportées, & ce Prince eſt longtems enſeveli dans les ondes ſans pouvoir vaincre l'effort de la vague qui le couvroit; car il étoit appeſanti par les habits que lui avoit

» votre nacelle aux vents, & vous
» jettant à la mer, gagnez à la na-
» ge l'iſle des Pheaciens, où le De-
» ſtin veut que vous trouviez votre
» ſalut. Prenez ſeulement ce voile
» immortel que je vous donne, é-
» tendez-le devant vous & ne crai-
» gnez rien; non-ſeulement vous
» ne périrez point, mais il ne vous
» arrivera pas le moindre mal. Et
» dès que vous aurez gagné le riva-
» ge, ôtez ce voile, jettez-le dans
» la mer le plus loin que vous pour-
» rez; & en le jettant, ſouvenez-
» vous de détourner la tête.

En finiſſant ces mots, elle lui préſente ce voile, & ſe replonge dans la mer. Ulyſſe repaſſe dans ſon eſprit ce qu'il vient d'entendre, & pénétré de douleur, il dit
» en lui-même: Ah, malheureux!
» que je crains que ce Dieu, quel
» qu'il ſoit, ne machine encore ma
» perte, puiſqu'il me preſſe d'aban-

donner mon radeau. Mais je n'ai « garde de lui obéir ; car la terre, « où il dit que je dois me ſauver, je « la vois encore fort éloignée. Voi- « ci ce que je m'en vais faire, & « c'eſt aſſurément le meilleur parti. « Pendant que mon radeau ſera en- « tier, & que les liens maintien- « dront l'aſſemblage des planches « & des ſolives qui le compoſent, « je ne l'abandonnerai point, & j'y « attendrai tout ce qui pourra m'ar- « river. Mais ſi-tôt que la violence « des flots l'aura deſuni & mis en « piéces, je me jetterai à la nage ; « je ne ſaurois rien imaginer de « meilleur. «

Pendant que le divin Ulyſſe s'entretenoit de ces penſées, Neptune excita une vague épouvantable auſſi haute qu'une montagne, & la pouſſa contre lui. Comme un tourbillon diſſipe un monceau de pailles ſéches, & les diſperſe

çà & là, cette vague dissipe de même toutes les piéces du radeau. Ulysse se saisit d'une solive, monte dessus, & la mene comme un cheval de selle. Alors il dépouille les habits que Calypso lui avoit donnés, attache devant lui le voile de Leucothée, se jette à la mer, & se met à nager. Neptune le vit, & branlant la tête, il dit » en son cœur : Après avoir tant » souffert va encore ; erre en cet » état sur les ondes, jusqu'à ce que » tu abordes chez ces heureux mor- » tels que Jupiter traite comme ses » enfans. Quand tu y seras arrivé, » je ne crois pas que tu ayes sujet » de rire des maux que tu auras » soufferts.

En même tems il pousse ses fougueux coursiers, & arrive à Aigues où il avoit un magnifique Palais.

Cependant la fille de Jupiter,

la puiſſante Minerve, penſa bien différemment : elle ferma les chemins des airs à tous les vents & leur commanda de s'appaiſer; elle ne laiſſa en liberté que le ſeul Borée avec lequel elle briſa les flots, juſqu'à ce qu'Ulyſſe fût arrivé chez les Pheaciens, & qu'il ſe fût dérobé aux attentats de la Parque. Deux jours & deux nuits ce Prince fut baloté ſur les flots, toujours entre les bras de la mort ; mais quand la belle Aurore eut amené le troiſiéme jour, le vent s'appaiſa, la tempête fit place au calme, & Ulyſſe élevé ſur la cime d'une vague, vit de ſes yeux la terre aſſez près de lui. Telle qu'eſt la joie que des enfans ſentent de voir revenir tout d'un coup à la vie un pere qu'ils aiment tendrement, & qui conſumé par une longue maladie, dont un Dieu ennemi l'avoit affligé, étoit prêt à rendre

le dernier ſoupir ; telle fut la joie d'Ulyſſe quand il découvrit la terre & les forêts : il nage avec une nouvelle ardeur pour gagner le rivage; mais quand il n'en fut plus éloigné que de la portée de la voix, il entendit un bruit affreux; les flots, qui venoient ſe briſer contre des rochers dont le rivage étoit bordé, mugiſſoient horriblement & les couvroient d'écume. Il n'y avoit là ni ports à recevoir les vaiſſeaux, ni abri commode ; le rivage étoit avancé & tout hériſſé de rochers & ſemé d'écueils. A cette vue Ulyſſe ſent ſon courage & ſes forces l'abandonner, & dans cette extrémité il dit en ſon » cœur : Helas ! après que Jupiter » a permis que je viſſe la terre que » je n'eſpéroispluſ de voir; après que » j'ai paſſé avec tant de travaux & » de peines ce long trajet de mer, je » ne trouve aucune iſſue pour ſortir

de ces abymes ; je ne vois de tous «
côtés que des pointes d'écueils «
que les flots heurtent impétueuſe- «
ment avec des meuglemens épou- «
ventables. Plus près du rivage je «
ne découvre qu'une chaîne de ro- «
chers eſcarpés, & une mer pro- «
fonde où l'on ne trouve point de «
fond pour ſe tenir ſur ſes pieds & «
reprendre haleine. Si j'avance, «
je crains que le flot m'envelop- «
pant ne me jette contre une de «
ces roches pointues, & que mes «
efforts ne me ſoient funeſtes. Si je «
ſuis aſſez heureux pour me tirer «
de ces écueils & pour approcher «
du rivage, j'ai à craindre qu'un «
coup de vent ne m'enleve & ne «
me rejette au milieu des flots, ou «
même que le puiſſant Dieu qui «
me perſécute, n'envoye contre «
moi quelqu'un des monſtres ma- «
rins qui ſont en ſi grand nombre «
dans le ſein d'Amphitrite ; car je «

» connois toute la colere dont Nep-
» tune eſt animé contre moi.

Dans le moment que toutes ces penſées lui paſſent dans l'eſprit, le flot le pouſſe avec impétuoſité contre le rivage bordé de rochers. Il ſe ſeroit briſé infailliblement ſi Minerve ne l'eût ſecouru, en lui inſpirant d'avancer les deux mains, de ſe prendre au rocher, & de s'y tenir ferme juſqu'à ce que le flot fût paſſé : par ce moyen il ſe déroba à ſa fureur ; mais le même flot repouſſé par le rivage, le heurta à ſon retour & l'emporta bien loin dans la mer. Comme lorſqu'un polype s'eſt colé à une roche, on ne peut l'en arracher qu'il n'emporte avec lui des parties de la roche même ; ainſi Ulyſſe embraſſe ſi fortement le rocher qu'il a ſaiſi, que le choc violent de la vague ne peut l'en arracher ſans qu'il y laiſſe une partie de la chair de

ſes mains : cette vague en l'emportant le couvre tout entier. Ce malheureux Prince alloit périr, contre l'ordre même des Deſtinées, ſi Minerve ne lui eût donné en cette terrible occaſion une préſence d'eſprit admirable. Dès qu'il fut revenu au-deſſus de l'eau au milieu des vagues qui le pouſſoient contre le rivage, il ſe mit à nager ſans approcher trop de la terre & ſans s'en éloigner trop non plus, mais la regardant toujours & cherchant quelque roche avancée qui pût lui ſervir d'abri. Après beaucoup d'efforts il arrive vis-à-vis de l'embouchure d'un fleuve. Ce lieu-là lui parut très-commode; car il n'y avoit point d'écueils & il étoit à couvert des vents: il reconnut le courant, & dans ſon cœur adreſſant la parole au Dieu de ce fleuve, il dit : Grand Dieu, qui que vous

» ſoyez, vous voyez un étranger
» qui a grand beſoin de votre ſe-
» cours & qui fuit la colere de Nep-
» tune. Tous les hommes, qui dans
» le pitoyable état où je me trouve
» s'adreſſent aux Dieux immortels,
» ſont pour eux, ſi je l'oſe dire, un
» objet reſpectable & digne de com-
» paſſion. C'eſt pourquoi après avoir
» ſouffert des peines infinies, je
» viens avec confiance dans votre
» courant embraſſer vos genoux;
» ayez pitié de ma miſere, je me
» rends votre ſuppliant.

Il dit, & le Dieu auſſi-tôt arrête ſon cours, retient ſes ondes, fait devant ce Prince une ſorte de ſérénité & de calme, & le ſauve en le recevant au milieu de ſon embouchure dans un lieu qui étoit à ſec. Ulyſſe n'y eſt pas plutôt que les genoux & les bras lui manquent, car ſon cœur étoit preſque ſuffoqué par l'eau de la mer; il

avoit tout le corps enflé, l'eau lui ſortoit par la bouche & par les narines, & il demeura ſans voix, ſans reſpiration & ſans poulx, tous les membres étant également accablés de fatigue & de laſſitude. Quand il fut revenu de cette défaillance, il détache le voile que Leucothée lui avoit donné, & le jette dans l'embouchure du fleuve: les flots l'emporterent bien loin derriere lui, & Ino le retira promptement.

Ulyſſe ſort enſuite du fleuve, & ſe couchant ſur du jonc qui le bordoit, il baiſe la terre, & plein d'inquiétude il dit en lui-même: Que vais-je devenir, & que doit-« il encore m'arriver! Si je couche « ici près du fleuve, le froid de la « nuit & la roſée du matin acheve-« ront de m'ôter la vie dans la foi-« bleſſe où je ſuis; car il ſe leve le « matin des rivieres un vent très-«

» froid. Que ſi je gagne la coline,
» & qu'entrant dans le fort du bois
» je me jette ſur des brouſſailles,
» quand même je pourrois diſſiper
» le froid & la laſſitude, & m'en-
» dormir, je crains de ſervir de pâ-
» ture aux bêtes carnacieres de la
» forêt.

Après avoir bien balancé dans ſon eſprit, ce dernier parti lui parut le meilleur. Il prend donc le chemin du bois, qui étoit aſſez près du fleuve dans un lieu un peu élevé, il ſe mit entre deux arbres qui ſembloient ſortir de la même racine, dont l'un étoit un olivier ſauvage, & l'autre un olivier franc. Leurs rameaux étoient ſi entrelacés & ſi ſerrés, que ni les ſouffles des vents, ni les rayons du ſoleil, ni la pluie ne les avoient jamais pénétrés, & qu'ils offroient une retraite tranquille. Ulyſſe s'y retira, & ſe fit un lit de feuilles; car

la terre en étoit ſi couverte, qu'il y en auroit eu aſſez pour coucher deux ou trois hommes dans la ſaiſon de l'hyver quand le froid auroit été le plus rude. Ulyſſe voyant cette richeſſe ſentit une joie extrême; il ſe coucha au milieu, & ramaſſant les feuilles des environs, il s'en fit une bonne couverture pour ſe garentir des injures de l'air. Comme un homme qui habite dans une campagne écartée & qui n'a autour de lui aucun voiſin, couvre la nuit un tiſon ſous la cendre pour ſe conſerver quelque ſemence de feu, de peur que s'il venoit à lui manquer, il ne pût en avoir d'ailleurs: ainſi Ulyſſe ſe couvrit tout entier de feuilles, & Minerve fit couler ſur ſes paupieres un doux ſommeil pour le délaſſer de toutes ſes fatigues.

REMARQUES SUR L'ODYSSÉE D'HOMERE.

LIVRE V.

Page 3. *DEja les Dieux étoient assemblés pour le Conseil*] Le premier Livre a commencé par un Conseil des Dieux qui se déterminent enfin à sauver Ulysse & à le tirer de l'isle d'Ogygie où il étoit retenu. Et voici dans ce Livre un second Conseil des Dieux, où ils déliberent sur les moyens.

Page 5. *N'avez vous pas pris les mesures nécessaires*] Car dans le premier Conseil il avoit été arrêté que l'on enverroit Mercure à Calypso.

* *Car c'est vous qui, outre vos autres fonctions, êtes toujours chargé de mes ordres*] Il veut dire que Mercure a des fonctions qui lui sont particulierement assignées, & qu'il exécute sans être envoyé de Jupiter, comme par exemple celle de conduire les ames dans les Enfers. Au-reste il est aisé de voir pourquoi c'est Mercure qui est envoyé à Calypso. C'est la raison qui est au-dedans de

nous qui nous inſpire tout le bien que nous devons faire ; & cette raiſon eſt une émanation de la raiſon ſouveraine. Cela a déja été expliqué.

Page 6. *Et que ſans être conduit ni par les Dieux ni par aucun homme*] C'eſt-à-dire, ſans être conduit viſiblement par aucun Dieu ; car quoiqu'Ulyſſe parût abandonné des Dieux, il étoit pourtant conduit par les Dieux. Ce que Jupiter dit ici en ſept ou huit vers, eſt le ſommaire des huits Livres ſuivans, dans leſquels s'exécute tout ce qui eſt dit ici.

Sur un radeau] C'eſt ainſi que j'explique, ἐπὶ σχεδίης. *Schedia*, eſt un petit bateau fait à la hâte, un bâtiment compoſé de pluſieurs planches & de ſolivaux aſſemblés & liés enſemble. Σχεδία μικρὰ ναῦς ἢ ξύλα ἃ συνδέουσι καὶ οὕτω πλέουσι. Schedia, *petite barque, ou pluſieurs bois liés enſemble, & ſur leſquels on navige.* Heſychius.

Il arrive enfin le vingtiéme jour] Homere fonde toujours ce qu'il a déja dit de l'éloignement de l'iſle de Calypſo, qu'il place contre la vérité dans la mer Atlantique pour rendre ſon récit plus merveilleux, comme nous le verrons dans la ſuite.

Dans la fertile Scherie, terre des Pheaciens, dont le bonheur approche de celui des Immortels] C'eſt l'iſle de Corcyre, aujourd'hui *Corfou*. Je découvrirai dans la ſuite les fondemens ſur leſquels Homere a bâti tout

ce qu'il dit de cette isle anciennement si heureuse.

Qu'il auroit été moins riche si sans aucun accident] Avec quel art Homere mêle des instructions morales dans ses simples recits. Un homme qui fait naufrage & qui a perdu tout son bien, qu'il avoit chargé sur ses vaisseaux, ne laisse pas d'arriver chez lui plus riche qu'il n'étoit. Il y a un Dieu puissant qui peut reparer ses pertes, & lui donner plus de richesses qu'il n'en avoit auparavant.

C'est ainsi que le Destin veut] Le Destin n'est donc autre chose que la volonté de Jupiter, & ce qu'il a une fois prononcé.

Page 7. *Il prend sa verge d'or avec laquelle il plonge les hommes dans le sommeil*] De très-savans hommes ont fort bien vû que Mercure avec sa verge d'or a été forgé par les anciens Mythologistes sur Moyse. Les convenances qu'ils trouvent entre leurs fonctions le prouvent suffisamment. On peut voir les Remarques sur la dixiéme Ode du 1. Livre d'Horace. Mais indépendamment de cette découverte, qui me paroît sûre, je crois que ce qu'Homere dit ici de Mercure, qui plonge les hommes dans le sommeil & les en retire quand il lui plaît, peut n'avoir été imaginé que pour exprimer la force de la parole, qui calme les plus emportés, & qui excite les plus lâches & les plus tranquilles, & qui, comme par une espéce d'enchan-

tement, nous fait recevoir des fables comme des vérités. La force de cette parole paroît bien dans ces vers ; il semble qu'Homere nous ait touchés avec cette verge de Mercure, tant nous sentons de plaisir à lire cette belle poësie où tout est si animé. Les Poëtes postérieurs ont fait de cette verge de Mercure un caducée ; mais Homere n'a jamais connu ce mot.

Tel Mercure vole sur la cime des flots] Eustathe nous avertit que ce vers

Τῷ ἴκελος πολίεσσιν ἐφέσσεται κύμασιν Ἑρμῆς.

avoit été marqué par les anciens Critiques comme un vers qui devoit être rejetté & qu'on avoit fourré là mal-à-propos. Le fondement de cette critique étoit que le mot ἐφέσσεται, *étoit porté*, ne répondoit pas à la vîtesse du vol de Mercure ; mais cette censure est très-mal fondée, & Eustathe s'en est mocqué avec raison. *Etre porté* se peut dire du vol comme d'une simple marche.

Quand il fut parvenu à cette isle, qui est fort éloignée] J'ai déja dit dans le premier Livre que c'est l'isle appellée *Gaulus*, qui est très-voisine de Melite, ou Malte, & qui est comme elle entre le rivage d'Afrique & le promontoire de Sicile appellé *Pachine*. Homere en fait l'isle Atlantique pour rendre sa narration plus merveilleuse. Il ne faut pas confondre cette isle de *Gaulus* avec l'isle de *Caude* ou *Gaude*, dont il est parlé dans les Actes des Apôtres ; celle-ci est près de Crete.

Cela eſt fort adroit, en parlant pour lui il parle auſſi pour Calypſo ; car il lui donne par-là un conſeil plein de ſageſſe, qui eſt d'obéir aux ordres de Jupiter. C'eſt une inſinuation délicate, plus efficace qu'un conſeil direct. Calypſo le ſent fort bien, car elle va bientôt repéter les mêmes termes.

Page 12. *La belle Aurore n'eut pas plutôt regardé favorablement le jeune Orion*] Avec quelle adreſſe Homere fonde la vraiſemblance de ſa fable de l'amour de Calypſo pour Ulyſſe, en rapportant des fables ſemblables divulguées & reçues avant lui ! Qui eſt-ce qui refuſera de croire la paſſion de Calypſo pour Ulyſſe, après celle de l'Aurore pour Orion, & celle de Cerès pour Jaſion ? Voilà comme Homere ſait donner des couleurs à tout ce qu'il invente.

Que l'envie s'alluma dans ces Dieux toujours heureux] C'eſt une ironie amere, c'eſt comme ſi elle diſoit : Dans ces Dieux qui ſe vantent d'être toujours heureux, & qui cependant ſont rongés d'envie.

Et elle ne ceſſa qu'après que la chaſte Diane avec ſes fléches mortelles] Nous avons vû dans l'Iliade que les morts ſubites des hommes étoient attribuées à Apollon, & celles des femmes à Diane ; cependant voici Diane qui tue un homme avec ſes fléches. Cela a rendu ces vers ſuſpects à quelques anciens Critiques, qui n'ont pas compris la raiſon de ce changement. La mort d'Orion eſt juſtement

tement attribuée à Diane, parce qu'étant une Déesse chaste, c'est à elle plutôt qu'à Apollon à punir un crime commis contre la chasteté. Au reste, le sens caché sous cette fable de l'amour de l'Aurore pour Orion, est sensible. Orion étoit un chasseur; l'Aurore est favorable aux chasseurs, & Diane leur est contraire, parce que comme ils couchent souvent à la belle étoile, la plupart périssent par des maladies que leur causent l'humidité & la fraîcheur des nuits.

Page 13. *Dès que la blonde Cerès eut accordé ses bonnes graces au sage Jasion*] Voici le sens caché sous cette fable : Cerès est la même que la terre; Jasion étoit un laboureur. Comme le laboureur jette son grain dans le sein de la terre, on a feint que la terre étoit amoureuse de lui. Et comme les excessives chaleurs sont contraires aux semences, on a feint sur cela que Jupiter avec ses foudres avoit puni ces amours, & ruiné ce commerce. Et une marque sûre que c'est là le mystere caché sous cette enveloppe, c'est ce qu'Homere ajoûte, νειῷ ἐνὶ τριπόλῳ, *dans un gueret labouré qui a eu trois façons.*

Je ne puis sans exciter votre envie m'attacher un homme que je sauvai du naufrage] Cela est plaisant; Calypso regarde Ulysse comme un bien qui lui appartient par droit d'application.

Mais il n'est permis à aucun autre Dieu d'enfraindre ou de négliger les loix suprê-

mes] Calypso répéte les mêmes termes dont Mercure s'eſt ſervi en parlant de lui-même.

Page 14. *Que ce cher Prince périſſe donc, puiſque ce Dieu le veut*] Homere fait voir ici fort adroitement combien la paſſion aveugle ceux qu'elle poſſéde. Calypſo croit avoir raiſon contre Jupiter, & elle donne de ſi belles couleurs à ſa cauſe, qu'on croiroit preſque que la juſtice eſt de ſon côté. C'eſt elle qui a ſauvé Ulyſſe, qui l'a recueilli, qui lui a fait toutes ſortes de bons traitemens, qui lui a offert l'immortalité même; n'eſt-il pas juſte qu'elle le garde? & c'eſt Jupiter qui veut le tirer d'un lieu où rien ne manque à ſon bonheur, & qui veut l'expoſer encore aux mêmes périls pour le perdre; n'eſt-ce pas là une grande cruauté? Mais elle ne dit pas qu'Ulyſſe ſe trouve très-malheureux auprès d'elle; qu'il a une femme qu'il veut aller retrouver, des peuples auxquels il ſe doit; qu'en un mot elle le retient avec une extrême injuſtice, & que c'eſt Jupiter, ennemi de la violence, qui veut le tirer de cette captivité.

Page 15. *Mais toujours malgré lui*] Homere remet toujours devant les yeux la ſageſſe d'Ulyſſe, & la violence qu'il ſe faiſoit. Les bienſéances ſont bien obſervées. Mais dans le même-tems qu'il marque la répugnance d'Uliſſe, il peint par ſon expreſſion l'empreſſement & l'amour de Calypſo, παρ' οὐκ ἐθέλων ἐθελούσῃ, *nolens juxta volentem. Il ſe coucha malgré lui auprès de celle qui ne deſ-*

roit que lui. Il ne faudroit que ce ſeul endroit pour faire juger de la bonne foi & de la rare prudence de l'Auteur du Parallele, qui dans l'envie de critiquer Homere, fait faire par ſon Abbé cette réflexion ſi judicieuſe : *Ulyſſe va tous les jours ſoupirer pour ſa chere Penelope en ſe tournant vers le royaume d'Ithaque où elle étoit, & enſuite il alloit coucher avec la Nymphe Calypſo.* A quoi le Chevalier répond très-ſagement : *Voilà un bel exemple de l'amour conjugal ; car on dit qu'il fit cette vie-là pendant ſept ans.* Ce pauvre Critique n'a pas daigné prendre garde à ces mots, *mais toujours malgré lui*, qui marquent & la ſageſſe d'Ulyſſe & l'amour qu'il conſervoit pour Penelope, & les bienſéances que ce Poëte obſervoit, ſans jamais les perdre de vûe.

Page 16. *Et qui ſont plus puiſſans que moi, ſoit pour bien penſer, ſoit pour exécuter leurs penſées*] Homere marque par-tout la différence & la ſubordination qu'il reconnoît entre les Dieux. Il en marque un ſeul tout-puiſſant dont tous les autres ſont les créatures ; & ces derniers, il reconnoît qu'ils n'ont pas été tous également partagés, & que les uns ont reçu plus de lumiere & de puiſſance que les autres.

Accompagnés du vent le plus favorable] Le Grec dit *réjouis*, comme donnant du ſentiment à ces vaiſſeaux.

Que vous ne formez aucun mauvais deſſein

contre ma vie] Ulyſſe croyoit que Calypſo pleine de reſſentiment lui conſeilloit de partir ſur ce radeau, afin que l'effort des vagues venant à le délier, il périt malheureuſement.

Page 17. *Il faut avouer que vous êtes un homme bien ruſé*] Ἀλιτρὸς ſignifie un *ſcélérat*, & comme les ſcélérats ſont ordinairement plus ruſés que les gens de bien, qui ſont preſque tous ſimples, ce mot a été pris pour un *ruſé*, un homme *défiant*, ἀντὶ ἀπροφύλακτος εἰδὼς, *non vana ſciens.*

Et je prends à témoin la terre, le ciel] C'étoit là le formulaire des anciens ſermens; on intéreſſoit toute la nature, afin que ſi on venoit à les violer, toute la nature conſpirât pour punir le parjure. C'eſt ainſi que dans le 12. liv. de l'Eneïde, Enée jure,

Eſto nunc ſol teſtis, & hæc mihi terra precanti.

Et le Roi Latinus répond,

Hæc eadem, Ænea, terram, mare, ſidera juro.

Et pour remonter plus haut & à des témoignages plus reſpectables, Moyſe dans ſon Cantique dit, comme le ſavant Grotius l'a remarqué, *Audite, cœli, quæ loquor; audiat terra verba oris mei. Cieux, écoutez ce que je déclare, & que la terre entende les paroles qui ſortent de ma bouche.* Deuteron. 32. 1. Dans tous ces paſſages, on regarde les cieux & la terre comme des êtres animés.

Et mon cœur n'eſt point un cœur de fer, mais un cœur ſenſible] Ulyſſe auroit eu tort s'il avoit exigé d'elle qu'elle en eût juré.

Page 18. *Ulyſſe ſe plaça ſur le ſiége que Mercure venoit de quitter*] L'homme ſage eſt ſeul digne de remplir un ſiége où Mercure a été aſſis.

La Déeſſe ſervit devant lui une table] La Déeſſe ſe fait ſervir par ſes Nymphes, mais elle ne ſouffre pas qu'elles ſervent Ulyſſe; elle veut avoir le plaiſir de le ſervir elle-même. Sa paſſion ſe marque par-tout.

Vous choiſiriez aſſurément de demeurer ici avec moi, & vous préféreriez, &c.] Qu'Homere peint bien dans cette image la force ou plutôt la tyrannie de l'amour. Calypſo vient de recevoir un ordre de Jupiter de renvoyer Ulyſſe; Mercure lui a déclaré que ſi elle n'obéit, la colere de ce Dieu lui ſera funeſte. Malgré tout cela elle fait tous ſes efforts pour le retenir. Les préceptes directs pourroient-ils être auſſi inſtructifs que cette image?

Page 19. *Je ſai parfaitement combien la ſage Penelope vous eſt inférieure*] Je ſuis charmée de l'adreſſe & de la fineſſe de cette réponſe, & je ne ſaurois la mieux faire ſentir qu'en rapportant la remarque d'Euſtathe, qui en a parfaitement connu la beauté. *Remarquez*, dit-il, *la force de cette réponſe, il en a adouci d'abord la dureté, en demandant pardon par avance de ce qu'il va dire.*

Il amadoue la Déeſſe par une épithete de reſpect, en l'appellant vénérable, πότνια Θεὰ, & enfin il ravale extrémement Penelope, en la mettant infiniment au-deſſous d'elle; mais autant qu'il la rabaiſſe d'un côté, autant la releve-t-il de l'autre par cette ſeule épithete qu'il gliſſe finement, la ſage Penelope, *faiſant entendre que cette ſageſſe étoit ce qui excitoit le plus en lui ce déſir & cette impatience de la revoir, & comme lui diſant, Elle vous eſt inférieure en beauté, en majeſté, en adreſſe; mais elle eſt bien au-deſſus de vous par ſa ſageſſe & par ſa chaſteté.* Que ſervent aux femmes la beauté, la majeſté, l'adreſſe, les agrémens de l'eſprit ſans la ſageſſe? L'immortalité même ſeroit pour elles en cet état un préſent funeſte. Homere fait donc entendre ici que par la ſageſſe ſeule une femme s'éleve au-deſſus d'une Déeſſe même qui manque de cette qualité, quoiqu'elle ait toutes les autres. En effet, quelle comparaiſon de Calypſo à Penelope! Celle-ci eſt environnée d'une foule d'amans, tous Princes, tous ſes égaux, & elle réſiſte conſtamment à toutes leurs pourſuites. Et Calypſo n'a pas plutôt reçu chez elle un étranger, un mortel, qui ne peut l'aimer, qu'elle tombe dans les plus indignes foibleſſes.

Cependant je ne demande qu'à me revoir dans ma patrie] Il y a ici une politeſſe qu'il eſt bon de remarquer. Il ſemble que la ſuite du diſcours d'Ulyſſe demandoit qu'il dît: *cependant j'aime mieux la voir que de demeurer près de vous*; mais comme ces termes

sont trop durs pour être dits en face, il change son expression, & dit qu'il *ne demande qu'à se revoir dans sa patrie* : ce qui est beaucoup plus doux.

Page 21. *Ulysse se met à couper ces arbres & à les tailler*] On demande, est-il vraisemblable qu'un homme seul fasse tout ce que fait ici Ulysse ? Oui, très-vraisemblable, & l'histoire fournit des exemples de choses encore plus difficiles, que la nécessité a fait exécuter à des hommes seuls & dénués de tout secours.

Page 22. *Il abbattit vingt arbres en tout*] Je suis très-fâchée de ne pouvoir être ici du sentiment de l'Auteur du Traité du Poëme Epique, qui a cru qu'Ulysse avoit employé vingt jours à faire son navire. Il s'est trompé manifestement à ce passage. Il y a dans le Grec, εἴκοσι δ' ἔκβαλε πάντα, il l'a expliqué, *il les abbattit en vingt jours*, & c'est ce qu'Homere n'a nullement dit ; il est même sans exemple qu'on ait jamais dit en Grec εἴκοσι, *en vingt*, pour εἴκοσι ἡμέρῃσι, *en vingt jours*. Le mot εἴκοσι ne marque pas ici le nombre des jours, mais le nombre des arbres ; c'est un accusatif qui se joint avec πάντα δένδρεα, *il abbattit vingt arbres*. Et c'est ce qu'Eustathe avoit bien senti ; car il a écrit que ce nombre de vingt arbres marque bien que ce radeau étoit fort large, & qu'il avoit fallu beaucoup de liens pour l'assembler. D'ailleurs Homere a fait entendre assez clairement sa pensée, en disant que l'ouvrage fut fait très-

promptement. Or il auroit été fait fort lentement si Ulysse avoit employé vingt jours à abbattre vingt arbres. Il ne fut à les abbattre, à les assembler & à faire son navire, que quatre jours, comme Homere le dit dans la suite, pour expliquer & confirmer ce qu'il a dit de la diligence avec laquelle tout cet ouvrage fut fait. Ce savant homme, qui a fait un ouvrage admirable, que les gens sensés loueront toujours, a été trompé par les traductions Latines.

Il les arrête avec des clous & des liens] Je voudrois que Platon eût fait attention aux passages où Homere fait une imitation des arts les plus méchaniques; je suis persuadée qu'il auroit rendu plus de justice à son imitation, & qu'il auroit été forcé d'avouer qu'un charpentier n'auroit pas mieux bâti ce radeau qu'Homere l'a décrit.

Page 23. *Calypso lui apporta des toiles*] Les Anciens ont bien senti la beauté de cet endroit, & démêlé la finesse de Calypso; elle auroit pû lui donner tout à la fois tout ce qui lui étoit nécessaire pour achever & perfectionner son ouvrage, la hache, la scie, les terrieres, les toiles. Mais elle ne les donne que les unes après les autres, afin de se ménager des prétextes de le recevoir plus souvent, & de faire plus d'efforts pour le détourner de la résolution qu'il avoit prise.

Et mit les cordages qui servent à les plier & à les étendre] C'est ce que signifie propre-

ment πόδες, les cordages des voiles. Les Latins les nomment de même *pedes*. C'est-à-dire des cordages attachés aux coins des voiles, & qui servent à les tourner du côté qu'on veut pour leur faire recevoir le vent; ce que Virgile appelle *facere pedem*.

Una omnes fecere pedem, pariterque sinistros,
Nunc dextros solvere sinus.

Tout cet ouvrage fut fait le quatriéme jour] C'est-à-dire, il fut fait à la fin du quatriéme jour depuis qu'il fut commencé, & ce quatriéme étoit le cinquiéme depuis l'arrivée de Mercure. Ulysse ne fut donc que quatre jours à faire son navire; c'est pourquoi Homere a dit plus haut que son ouvrage fut fait promptement.

Ulysse plein de joie déploya ses voiles] Le Poëte ne s'amuse point à rapporter les adieux de Calypso & d'Ulysse; car outre qu'il va toujours à son but, *semper ad eventum festinat*, que faire dire à deux personnages, dont l'un part avec tant de joie & l'autre le voit partir avec tant de douleur?

Page 24. *Sans jamais laisser fermer ses paupieres au sommeil*] Un pilote peut-il dormir? Lycophron a fort bien défini l'art du pilote, *l'art où l'on ne dort point*, ἄϋπνον τέχνην.

Et le Bouvier qui se couche si tard] Car on prétend que le Bouvier, *Arctophylax*, ne se couche qu'après tous les autres astres qui se sont levés avec lui.

Et qui eſt la ſeule conſtellation qui ne ſe baigne jamais dans les eaux de l'Ocean] On peut voir ce qui a été remarqué ſur le XVIII. Livre de l'Iliade.

La Déeſſe avoit obligé Ulyſſe de faire route en laiſſant à gauche cette conſtellation] Il falloit effectivement qu'Ulyſſe eût toujours le pole à ſa gauche, ſoit que l'on conſidere la véritable ſituation de l'iſle de *Gaule* d'où il partoit, ſoit que l'on conſidere la ſituation fabuleuſe qu'Homere lui donne dans l'Ocean. Car pour aller à Ithaque de l'Ocean, il faut toujours avoir le pole à ſa gauche, puiſqu'on va du couchant au levant.

Il vogua ainſi dix-ſept jours] Voilà un grand trajet pour un homme ſeul; cela eſt-il vraiſemblable, & Homere ne paſſe-t-il point ici les bornes des menſonges qu'il lui eſt permis de forger? Homere ne bleſſe point ici la vraiſemblance, & l'Hiſtoire nous a conſervé des faits auſſi prodigieux. Euſtathe nous en rapporte un entierement ſemblable. Il dit qu'un homme de la Pamphylie ayant été fait priſonnier & emmené eſclave à Taniathis d'Egypte, qui eſt la même que Damiette, il fut là pluſieurs années; qu'enfin l'amour de la patrie ſe réveilla dans ſon cœur, & lui inſpira un violent déſir d'y retourner. Pour y parvenir, il fit ſemblant d'être homme de mer; ſon maître lui confia une barque pour la pêche; il ſervit ſi bien qu'on lui laiſſa une entiere liberté de s'adonner à cette profeſſion. Il profita de cette confiance, &

après avoir fait secrétement provision d'une voile & de tout ce qui étoit nécessaire pour un long voyage, un beau jour il prit l'occasion d'un vent favorable, & se hasarda à voguer seul. Mettant donc à la voile, & gouvernant lui-même son bateau, il traversa cette vaste étendue de mers, & arriva heureusement chez lui; spectacle nouveau, & qu'on n'auroit jamais espéré. Cet événement parut si prodigieux, qu'il fit changer son nom: on l'appella *Mononautes*, *celui qui vogue seul*. Et pour ne pas laisser perdre la mémoire d'un si grand bonheur, sa famille conserva toujours depuis le même nom, & s'appella la famille de *celui qui vogue seul*. Eustathe témoigne qu'elle subsistoit encore de son tems.

Le dix-huitiéme jour il découvrit les sombres montagnes de la terre des Phéaciens.] Si l'on prend la peine de compter les lieues qu'un navire peut faire en dix-huit jours par un vent favorable, on imaginera à peu près la position qu'Homere donne à l'isle de Calypso dans l'Océan. Ulysse arrive le dix-huitiéme jour à la vue de Corfou.

Cette isle lui parut comme un bouclier.] Par sa petitesse & par sa figure, qui est plus longue que large. D'autres expliquent autrement le mot ἀσπὶς; car ils disent que les Illyriens appellent ἀσπὶς, ἀσπὶς. Je ne saurois être du sentiment de ceux qui, au lieu de ἀσπὶς, ont lû ἀσπὶς, *un figuier sauvage*. Cette idée est fausse.

Page 25. *De dessus les montagnes des Solymes*] Les Solymes sont dans la Pisidie en Asie. Comment Neptune, qui revient de chez les Ethiopiens, c'est-à-dire, de la plage méridionale de l'Ocean, peut-il donc appercevoir Ulysse de dessus les montagnes des Solymes, qui sont si éloignées de son chemin ? Strabon, pour répondre à cette difficulté, suppose qu'Homere a donné à quelques montagnes de l'Ethiopie méridionale le nom de *Solymes*, parce qu'elles ont par leur situation quelque rapport & quelque ressemblance avec les montagnes de la Pisidie. Que sait-on même si de son tems ce nom de *Solymes* ne s'étendoit point à toutes les montagnes les plus élevées ? Selon Bochart le nom de *Solymes* vient de l'Hebreu *Selem*, qui signifie *ombre*, *ténébres*. De-là les pays montagneux & couverts de bois, ont été appellés *Solymi*, *noirs*, *ténébreux*.

Les Dieux ont donc changé de résolution en faveur d'Ulysse] Neptune animé contre Ulysse se flattoit que les Dieux vouloient absolument le faire périr ; mais il se trompoit, & il étoit mal instruit de l'ordre des Destinées.

En finissant ces mots il assemble les nuages] Cette description d'une affreuse tempête ne porte aucune marque de la vieillesse d'Homere ; il y a au contraire une force de Poësie dont rien ne peut approcher. Si Homere étoit vieux quand il composa ce Livre, il faut dire que sa vieillesse est plus jeune que la jeunesse des autres Poëtes.

Page 27. *Le jour que les Troyens dans une sortie firent pleuvoir sur moi une si furieuse grêle de traits autour du corps d'Achille*] Quand Achille eut été tué en trahiſon par Pâris, les Troyens firent une ſortie pour enlever ſon corps. Il ſe fit là un grand combat. Ulyſſe pour dégager le corps de ce héros le chargea ſur ſes épaules, & Ajax le couvrit de ſon bouclier. Comme la guerre de Troye n'eſt pas le ſujet de l'Iliade, Homere n'a pû y parler de cette mort; mais, & Longin l'a remarqué, il rapporte dans l'Odyſſée beaucoup de particularités qui ſont les ſuites de ce qui s'eſt paſſé dans l'Iliade.

Page 28. *Comme on voit en automne l'Aquilon baloter des épines dans les campagnes*] Homere compare fort bien le radeau d'Ulyſſe à des épines, parce que les épines étant épaiſſes & entrelaſſées, elles reſſemblent parfaitement à ce radeau, compoſé de différentes piéces engagées les unes dans les autres.

Page 29. *La fille de Cadmus, la belle Ino*] Il n'étoit ni poſſible ni vraiſemblable qu'Ulyſſe échappât d'un ſi grand danger par ſes ſeules forces. C'eſt pourquoi le Poëte fait venir à ſon ſecours la Déeſſe Ino ou Leucothoé. Et cet épiſode eſt fort bien choiſi. Ino a été une mortelle, elle s'intéreſſe pour les mortels; elle a été maltraitée par ſon mari Athamas, & elle s'intéreſſe pour Ulyſſe qui eſt ſi bon mari.

Page 30. *Prenez ſeulement ce voile immor-*

tel que je vous donne, étendez-le devant vous & ne craignez rien] On conjecture par cet endroit que du tems d'Homere, & plus avant encore, on connoiſſoit ces préſervatifs, τὰ μείλια, que l'on portoit ſur ſoi, & auſquels on attribuoit la vertu de délivrer des dangers contre leſquels on les avoit pris; ſouvent même on leur donnoit le nom des Dieux auſquels ils étoient comme dédiés, & qui les rendoient ſi ſalutaires. On peut donc croire qu'Ulyſſe, homme pieux, avoit ſur lui une écharpe, une ceinture de Leucothoé, que l'on croyoit bonne contre les périls de la mer; & que c'eſt ce qui a fourni l'idée de cet épiſode, dont la fable n'eſt que l'enveloppe de la vérité. Cela me paroît fort naturel & fort vraiſemblable; car les hommes ont toujours été ce qu'ils ſont.

Otez ce voile, jettez-le dans la mer le plus loin que vous pourrez] Comme Ino le lui avoit ordonné. C'étoit un hommage qu'il devoit rendre à la divinité à laquelle il devoit ſon ſalut.

Page 31. *Mais je n'ai garde de lui obéir*] Homere fait bien éclater ici le caractere de ſageſſe qu'il a donné à Ulyſſe, en lui faiſant imaginer un parti plus ſage & plus prudent que celui que la Déeſſe lui avoit conſeillé de prendre. Et toute cette belle Poëſie n'eſt que pour dire qu'une ſeconde réflexion eſt ſouvent meilleure que la premiere.

Page 32. *Et arrive à Aigues*] Ville ſur la

côte Orientale de l'Eubée, où Neptune avoit un magnifique Temple. On peut voir ce qui a été remarqué sur le XIII. Livre de l'Iliade, tome 3. pag. 236.

Page 33. *Elle ferma les chemins de l'air à tous les vents, & leur commanda de s'appaiser*] Homere reconnoît ici que Minerve commande aux vents ; c'est-à-dire, qu'il donne à cette Déesse le même pouvoir & la même autorité qu'à Jupiter même. Et c'est sur cela que Callimaque a fort bien dit dans son hymne sur les bains de Pallas, *Que Minerve est la seule fille de Jupiter à qui ce Dieu ait donné ce grand privilége d'avoir le même pouvoir que lui.*

. . . . Ἐπὶ μόνῃ Διὸς τόγε θυγατέρων
Δῶκεν Ἀθηναίῃ πατρώιον πᾶν᾽ ἀφιέσθαι.

Comme je l'ai déja remarqué ailleurs.

Elle ne laissa en liberté que le seul Borée, avec lequel elle brisa les flots] Car c'est le vent le plus propre pour ramener le calme & pour applanir la mer irritée. C'est pourquoi il l'a appellé plus haut αἰθηναίης, *qui ramene la sérénité*, quoiqu'il parle d'une violente tempête. Mais il ne produit ce bon effet que quand il regne seul ; car avec les autres il est furieux & augmente l'orage.

Deux jours & deux nuits ce Prince fut baloté] Le dix-huit & le dix-neuf.

Mais quand la belle Aurore eut amené le

troisiéme jour] Qui étoit le vingt. La Déesse Calypso lui avoit prédit qu'il n'arriveroit que le vingtiéme jour.

Telle qu'est la joie que des enfans sentent de voir revenir tout d'un coup à la vie] Homere ne compare pas Ulysse à ces enfans, la comparaison ne seroit pas juste ; car Ulysse souffre, & les enfans ne souffrent point ; mais il compare la joie d'Ulysse de se voir échappé de tant de dangers, à celle de ces enfans, qui voyent revenir leur pere à la vie, après qu'il a été si long-tems entre les bras de la mort. Et cette comparaison fait honneur & à Homere & à ces tems héroïques. Rien n'égaloit la joie que les enfans avoient de voir leur pere se tirer d'un si grand danger. Car alors les peres étoient regardés comme un précieux trésor dans la maison, & comme l'image même de la Divinité. Présentement pour rendre la joie d'Ulysse plus sensible, il faudroit peut-être changer la comparaison, & dire, *telle qu'est la joie d'un pere qui voit revenir de la mort son fils unique, &c.* Car aujourd'hui l'amour des enfans pour les peres, est bien refroidie, au lieu que celle des peres pour les enfans se maintient toujours. Je connois pourtant encore des enfans capables de sentir la force & la beauté de la comparaison d'Homere, & qui ne permettroient pas de la changer.

Dont un Dieu l'avoit affligé] Car ils étoient persuadés que c'étoit toujours quelque Dieu irrité qui envoyoit les maladies.

Et Hippocrate lui-même a reconnu qu'il ſe trouve des maladies où il y a quelque choſe de divin, θεῖόν τι. La ſaine Théologie n'eſt pas contraire à ce ſentiment.

Page 36. *Comme lorſqu'un polype s'eſt collé à une roche*] Voici encore une comparaiſon qui n'eſt juſte que par un endroit. Homere ne compare nullement Ulyſſe à un polype ; la comparaiſon ſeroit vicieuſe & contraire puiſque c'eſt le polype qui arrache des parties du rocher, & que c'eſt le rocher qui emporte des morceaux des mains d'Ulyſſe. Mais la comparaiſon n'eſt faite, comme les anciens Critiques en ont averti, que pour marquer la force avec laquelle Ulyſſe empoigne ce rocher. Comme le polype s'attache ſi fortement à une roche, qu'il ne peut en être arraché ſans emporter avec lui des parties de cette roche ; ainſi Ulyſſe empoigne ſi fortement ſon rocher, qu'il ne peut en être arraché qu'il n'y laiſſe une partie de ſes mains. La cauſe de l'un & de l'autre c'eſt la force avec laquelle ils ſe tiennent tous deux à leur rocher. Ainſi la comparaiſon eſt très-juſte & très-ſenſible.

Page 38. *Sont pour eux, ſi je l'oſe dire, un objet reſpectable*] L'expreſſion eſt hardie, mais pourtant vraie. Dieu reſpecte en quelque façon la miſere & l'affliction des gens de bien ; car il ne les perd pas de vûe, & il les en délivre enfin. Quelqu'un a fort bien dit, *res eſt ſacra miſer. Un malheureux eſt une choſe ſacrée.*

Fait devant ce Prince une sorte de sérénité & de calme] Homere parle ainsi avec des termes mesurés, *il fit la sérénité devant lui*, πρόσθε δὲ οἱ πίησε γαλήνην, parce qu'il ne dépendoit pas du Dieu d'un fleuve de faire une bonnace entiere ; il n'avoit ce pouvoir que dans son courant, qui étoit son district.

Ulysse n'y est pas plutôt, que les genoux & les bras lui manquent] Je ne saurois être ici du sentiment d'Eustathe, qui donne au texte une explication qui me paroît trop forcée. Il veut que dans ce vers, ὁ δ' ἄρ' ἀμφω γούνατ' ἴαμψε, χεῖράς τε ῥιβαράς. *Ille autem ambo genua flexit, & manus robustas* : Homere ait dit qu'Ulysse après les violens efforts qu'il avoit faits en nageant si long-tems, se voyant à terre, se mit à remuer les jambes & les mains par une raison physique, de peur que s'il les laissoit en repos, la longue tension où ils avoient été ne leur fît perdre leur soupleſſe ordinaire & ne les rendît inutiles ; il falloit par le mouvement y faire couler les esprits. Mais comment cela peut-il s'accorder avec l'état où étoit Ulysse, enflé par tout le corps, & qui demeure sans voix, sans respiration & sans poulx ? Assurément qu'ici ἴαμψε γούνατα καὶ χεῖρας, *il plia les genoux & les mains*, signifie qu'il laissa tomber ses bras & ses genoux, & qu'ils lui manquerent de lassitude. Eustathe ne se souvenoit pas que κάμπτειν γόνυ, signifie souvent dans Homere, *se reposer après un long travail.*

Page 41. *Car la terre en étoit ſi couverte*] La tempête qui venoit de ceſſer, les avoit abbattues.

Comme un homme qui habite dans une campagne écartée, &c. couvre la nuit un tiſon] Cette comparaiſon eſt très-agréable & très-juſte. Ulyſſe, à qui il ne reſtoit qu'un ſouffle de vie, & qui s'en va preſque éteint, eſt très-bien comparé à un tiſon qui ne conſerve que dans un bout un reſte de feu. Comme ce tiſon caché la nuit ſous la cendre ſe ranime le lendemain & s'embraſe, de même Ulyſſe réchauffé pendant la nuit ſous cette couverture de feuilles, ſe ranimera le lendemain. Nous voyons de même dans l'Ecriture un homme comparé à une étincelle. Une mere qui n'a plus qu'un fils qu'on veut lui arracher pour le faire mourir, dit à David, *& quærunt extinguere ſcintillam meam quæ relicta eſt.* II. Rois 14. 7.

Pour ſe conſerver quelque ſemence de feu] J'ai hazardé en notre langue la figure de l'original, σπέρμα πυρὸς, *la ſemence au feu.* Elle me paroît heureuſe. Ce tiſon, qui ne conſerve qu'une étincelle de feu, ne conſerve pas, à parler proprement, du feu, mais une ſemence de feu, parce qu'on allume du feu à la faveur de cette étincelle, qui eſt par-là comme une ſemence, *à ſcintilla una augetur ignis.* Eccleſiaſtic. II. 34.

Argument du Livre VI.

Minerve va dans l'iſle des Pheaciens ; apparoît en ſonge à Nauſicaa, fille du Roi Alcinoüs ; & lui ordonne d'aller laver ſes robes dans le fleuve, parce que le jour de ſes noces approche. Nauſicaa obéit. Après qu'elle eut lavé ſes robes, elle ſe divertit avec ſes femmes. A ce bruit Ulyſſe ſe réveille, & adreſſe ſes prieres à la Princeſſe, qui lui donne de la nourriture & des habits, & le mene dans le Palais de ſon pere.

L'ODYSSE'E D'HOMERE.

LIVRE VI.

PENDANT que le divin Ulyſſe, accablé de ſommeil & de laſſitude après tant de travaux, repoſe tranquillement, la Déeſſe Minerve va à l'iſle des Pheaciens, qui habitoient auparavant dans les plaines d'Hyperie, près des Cyclopes, hommes violens, qui les maltraitoient & les pilloient, en abuſant injuſtement de leur force. Le divin Nauſithoüs, laſſé de ces violences, les retira de ces lieux, où ils étoient expoſés à tant de maux, & les mena dans l'iſle de

Scherie, loin des demeures des gens d'esprit, où il bâtit une ville qu'il environna de murailles; éleva des temples aux Dieux, bâtit des maisons, & fit un partage des terres.

Après que Nausithoüs, vaincu par la Parque, fut passé dans le séjour ténébreux, Alcinoüs son fils, instruit dans la justice par les Dieux mêmes, regna en sa place; & ce fut dans le Palais de ce Roi que Minerve se rendit pour ménager le retour d'Ulysse. Elle entre dans un magnifique appartement où étoit couchée la fille d'Alcinoüs, la belle Nausicaa, parfaitement semblable aux Déesses, & par les qualités de l'esprit, & par celles du corps. Dans la même chambre aux deux côtés de la porte couchoient deux de ses femmes, faites comme les Graces; la porte étoit bien fermée sur elles.

La Déesse se glisse comme un vent léger sur le lit de Nausicaa, se place sur sa tête, & prenant la figure de la fille de Dymes, une des compagnes de la Princesse, qui étoit de même âge, & qu'elle aimoit tendrement, elle lui adressa ces paroles : Nausicaa, « pourquoi êtes-vous si paresseuse « & si négligente ? Vous laissez là « vos belles robes sans en prendre « aucun soin ; cependant le jour de « votre mariage approche où il faudra que vous preniez la plus belle, « & que vous donniez les autres aux « amis de votre époux, qui vous « accompagneront le jour de vos « noces. Voilà ce qui donne aux « Princesses comme vous une grande réputation dans le monde, & « ce qui fait la joie de leurs parens. « Allons donc laver ces belles robes dès que l'Aurore aura amené « le jour. Je vous accompagnerai ; «

» & je vous aiderai à préparer tout
» ce qui eſt néceſſaire pour cette
» grande fête ; car aſſûrément vous
» ne ſerez pas long-tems ſans être
» mariée. Vous êtes recherchée par
» les principaux des Pheaciens qui
» ſont de même nation que vous.
» Allez donc promptement trouver
» le Roi votre pere ; priez-le de
» vous donner des mulets & un
» char où vous mettrez les couver-
» tures, les manteaux, les robes,
» & où vous monterez vous-même;
» il eſt plus honnête que vous y al-
» liez ainſi, que d'y aller à pied ;
» car les lavoirs ſont trop loin de la
» ville.

Après avoir ainſi parlé, la Déeſſe ſe retire dans le haut Olympe, où eſt le ſéjour immortel des Dieux, ſéjour toujours tranquille, que les vents n'agitent jamais; qui ne ſent jamais ni pluies, ni frimats, ni neiges ; où une ſérénité ſans nuages

regne

regne toujours ; qu'une brillante clarté environne, & où les Dieux ont ſans aucune interruption des plaiſirs auſſi immortels qu'eux-mêmes. C'eſt dans cet heureux ſéjour que la ſage Minerve ſe retira.

Dans le moment la riante Aurore vint éveiller la belle Nauſicaa. Cette Princeſſe admire en ſecret le ſonge qu'elle a eu, & elle ſort de ſa chambre pour aller en faire part à ſon pere & à ſa mere. Elle traverſe le Palais, & trouve le Roi & la Reine dans leur appartement. La Reine étoit aſſiſe près de ſon feu au milieu de ſes femmes, filant des laines de la plus belle pourpre, & le Roi ſortoit pour aller trouver les Princes de ſa Cour, & ſe rendre avec eux à un Conſeil que les Pheaciens devoient tenir, & où ils l'avoient appellé. Nauſicaa s'appro-

» che du Roi, & lui dit : Ne vou-
» lez-vous pas bien, mon pere,
» qu'on me prépare un de vos meil-
» leurs chars, afin que je porte au
» fleuve les robes & les habits qui
» ont besoin d'être lavés. Il est de la
» dignité d'un Prince comme vous,
» & de la bienséance, de paroître
» tous les jours aux assemblées &
» aux Conseils avec des habits pro-
» pres. Vous avez cinq fils, deux
» qui sont déja mariés, & trois qui
» sont encore dans la fleur de la pre-
» miere jeunesse. Ils aiment tous à
» avoir tous les jours des habits lui-
» sans de propreté, pour paroître aux
» danses & aux divertissemens ; &
» vous savez que ce soin-là me re-
» garde.

Elle parla ainsi. La pudeur ne lui permit pas de dire un seul mot de ses noces. Le Prince qui pénétroit les sentimens de son cœur,
» lui répondit : Je ne vous refuserai,

ma chere fille, ni ce char, ni autre choſe que vous puiſſiez me demander; allez, mes gens vous prépareront un char bien couvert.

En même-tems il donna l'ordre, qui fut auſſi-tôt exécuté. On tire le char de la remiſe, & on y attelle les mulets. Nauſicaa fait apporter de ſon appartement une grande quantité de robes & d'habits précieux, & on les met dans le char. La Reine ſa mere a ſoin d'y faire mettre dans une belle corbeille tout ce qui eſt néceſſaire pour le dîner, avec une outre d'excellent vin; & elle donne une phiole d'or remplie d'eſſence, afin que la Princeſſe & ſes femmes euſſent de quoi ſe parfumer après le bain. Tout étant prêt, Nauſicaa monte ſur le char avec ſes femmes, prend les rênes & pouſſe les mulets, qui rempliſſent l'air de leurs henniſſemens.

Dès qu'elle fut arrivée au fleuve, où étoient les lavoirs, toujours pleins d'une eau plus claire que le cryſtal, les Nymphes dételerent les mulets, & les lâcherent dans les beaux herbages dont les bords du fleuve étoient revêtus, & tirant les habits du char, elles les porterent à braſſées dans l'eau, & ſe mirent à les laver & à les nettoyer avec une ſorte d'émulation, & ſe défiant les unes les autres. Quand ils furent bien lavés, ces Nymphes les étendirent ſur le rivage de la mer, que les ondes avoient rempli de petits cailloux. Elles ſe baignerent & ſe parfumerent, & en attendant que le ſoleil eût ſéché leurs habits, elles ſe mirent à table pour dîner. Le repas fini, elles quittent toutes leur voile, & commencent à jouer toutes enſemble à la paume; Nauſiçaa ſe met enſuite

à chanter. Telle qu'on voit Diane parcourir les sommets des montagnes du vaste Taigette ou du sombre Erymanthe, & se divertir à chasser le sanglier ou le cerf, suivie de ses Nymphes, filles de Jupiter, qui habitent toujours les campagnes, la joie remplit le cœur de Latone; car quoique sa fille soit au milieu de tant de Nymphes, toutes d'une beauté parfaite & d'une taille divine, elle les surpasse toutes en beauté, en majesté & en belle taille, & on la reconnoît aisément pour leur Reine; telle Nausicaa paroît au-dessus de toutes ses femmes.

Quand elle fut en état de s'en retourner au Palais de son pere, & qu'elle se préparoit à faire atteler les mulets, après avoir plié les robes, alors Minerve songea à faire qu'Ulysse se réveillât & qu'il vît la Princesse, afin qu'elle

le menât à la ville des Pheaciens. Nauſicaa prenant donc une balle, voulut la pouſſer à une de ſes femmes ; mais elle la manqua, & la balle alla tomber dans le fleuve ; en même-tems elles jettent toutes de grands cris : Ulyſſe s'éveilla à ce bruit, & ſe mettant en ſon ſéant, il dit en lui-même : En quel » pays ſuis-je venu ? ceux qui l'habitent ſont-ce des hommes ſauvages, cruels & injuſtes, ou des » hommes touchés des Dieux, & » qui reſpectent l'hoſpitalité ? Des » voix de jeunes filles viennent de » frapper mes oreilles ; ſont-ce des » Nymphes des montagnes, des » fleuves ou des étangs ? ou ſeroient-ce des hommes que j'aurois entendus ? Il faut que je le » voie, & que je m'éclairciſſe.

En même-tems il ſe gliſſe dans le plus épais du buiſſon, & rompant des branches pour couvrir

ſa nudité ſous les feuilles, il ſort de ſon fort comme un lion, qui ſe confiant en ſa force, après avoir ſouffert les vents & la pluie, court les montagnes ; le feu ſort de ſes yeux, & il cherche à ſe jetter ſur un troupeau de bœufs ou de moutons, ou à déchirer quelque cerf; la faim qui le preſſe eſt ſi forte, qu'il ne balance point à s'enfermer même dans la bergerie pour ſe raſſaſier. Tel Ulyſſe ſort pour aborder ces jeunes Nymphes, quoique nud ; car il eſt forcé par la néceſſité.

Dès qu'il ſe montre défiguré comme il eſt par l'écume de la mer, il leur paroît ſi épouvantable, qu'elles prennent toutes la fuite pour aller ſe cacher, l'une d'un côté, l'autre d'un autre, derriere des rochers dont le rivage eſt bordé. La ſeule fille d'Alcinoüs attend ſans s'étonner; car la Déeſ-

ſe Minerve bannit de ſon ame la frayeur, & lui inſpira la fermeté & le courage. Elle demeure donc ſans s'ébranler, & Ulyſſe délibera en ſon cœur s'il iroit embraſſer les genoux de cette belle Nymphe, ou s'il ſe contenteroit de lui adreſſer la parole de loin, & de la prier dans les termes les plus touchans de lui donner des habits & de lui enſeigner la ville la plus prochaine.

Après avoir combattu quelque tems, il crut qu'il étoit mieux de lui adreſſer ſes prieres ſans l'approcher, de peur que s'il alloit embraſſer ſes genoux, la Nymphe, prenant cela pour un manque de reſpect, n'en fût offenſée. Choiſiſſant donc les paroles les plus inſinuantes & les plus capables de » la fléchir, il dit : Grande Princeſ- » ſe, vous voyez à vos genoux un » ſuppliant ; vous êtes une Déeſſe,

ou une mortelle. Si vous êtes une « des Déesses qui habitent l'Olym- « pe, je ne doute pas que vous ne « soyez Diane, fille du grand Jupiter; « vous avez sa beauté, sa majesté, « ses charmes; & si vous êtes une « des mortelles qui habitent sur la « terre, heureux votre pere & vo- « tre mere, heureux vos freres! « Quelle source continuelle de plai- « sirs pour eux de voir tous les jours « une jeune personne si admirable « faire l'ornement des fêtes! Mais « mille fois plus heureux encore « celui qui après vous avoir com- « blée de présens, préféré à tous « ses rivaux, aura l'avantage de « vous mener dans son Palais. Car « je n'ai jamais vû un objet si sur- « prenant; j'en suis frappé d'éton- « nement & d'admiration. Je crois « voir encore cette belle tige de « palmier que je vis à Delos près de « l'autel d'Apollon, & qui s'étoit «

» élevée tout d'un coup du fond de
» la terre. Car dans un malheureux
» voyage, qui a été pour moi une
» source de douleurs, je passai au-
» trefois dans cette isle, suivi d'une
» nombreuse armée que je com-
» mandois. En voyant cette belle
» tige, je fus d'abord interdit &
» étonné; car jamais la terre n'en-
» fanta un arbre si admirable. L'é-
» tonnement & l'admiration que me
» cause votre vûe ne sont pas moins
» grands. La crainte seule m'a em-
» pêché de vous approcher pour
» embrasser vos genoux; vous voyez
» un homme accablé de douleur &
» de tristesse; hier j'échappai des
» dangers de la mer, après avoir été
» vingt jours entiers le jouet des
» flots & des tempêtes, en reve-
» nant de l'isle d'Ogygie; un Dieu
» m'a jetté sur ce rivage, peut-être
» pour me livrer à de nouveaux mal-
» heurs; car je n'ose pas me flatter

que les Dieux soient las de me « persécuter ; ils me donneront en- « core des marques de leur haine. « Mais, grande Princesse, ayez « pitié de moi. Après tant de travaux « vous êtes la premiere dont j'im- « plore l'assistance ; je n'ai rencon- « tré personne avant vous dans ces « lieux. Enseignez-moi le chemin « de la ville, & donnez-moi quel- « que méchant haillon pour me cou- « vrir, s'il vous reste quelque enve- « loppe de vos paquets. Ainsi les « Dieux vous accordent tout ce que « vous pouvez désirer ; qu'ils vous « donnent un mari digne de vous, & « une maison florissante, & qu'ils y « répandent une union que rien ne « puisse jamais troubler. Car le plus « grand présent que les Dieux puis- « sent faire à un mari & à une fem- « me, c'est l'union. C'est elle qui « fait le désespoir de leurs ennemis, « la joie de ceux qui les aiment, & «

» qui eſt pour eux un tréſor de gloi-
» re & de réputation.

La belle Nauſicaa lui répondit:
» Etranger, toutes vos manieres &
» la ſageſſe que vous faites paroître
» dans vos diſcours, font aſſez voir
» que vous n'êtes pas d'une naiſſan-
» ce obſcure. Jupiter diſtribue les
» biens aux bons & aux méchans,
» comme il plaît à ſa providence. Il
» vous a donné les maux en partage,
» c'eſt à vous de les ſupporter. Pré-
» ſentement donc que vous êtes ve-
» nu dans notre iſle, vous ne man-
» querez ni d'habits ni d'aucun ſe-
» cours qu'un étranger, qui vient
» de ſi loin, doit attendre de ceux
» chez qui il aborde. Je vous en-
» ſeignerai notre ville & le nom des
» peuples qui l'habitent. Vous êtes
» dans l'iſle des Pheaciens, & je ſuis
» la fille du grand Alcinoüs, qui re-
» gne ſur ces peuples.

Elle dit, & adreſſant la parole à

ſes femmes, elle leur crie : Arrêtez, où fuiez-vous pour avoir vû un ſeul homme ? penſez-vous que ce ſoit quelque ennemi ? Ne ſavez-vous pas que tout homme qui oſeroit aborder à l'iſle des Pheaciens pour y porter la guerre, ne ſeroit pas long-tems en vie ; car nous ſommes aimés des Dieux ; & nous habitons au bout de la mer, ſéparés de tout commerce. Celui que vous voyez eſt un homme perſécuté par une cruelle deſtinée, & que la tempête a jetté ſur ces bords. Il faut en avoir ſoin, car tous les étrangers & tous les pauvres viennent de Jupiter ; le peu qu'on leur donne leur fait beaucoup de bien, & ils en ont de la reconnoiſſance ; donnez-lui donc à manger, & baignez-le dans le fleuve à l'abri des vents.

A ces mots ſes femmes s'arrêtent & obéiſſent ; elles menent

le rivage de la mer; il étoit tout brillant de beauté & de graces. La Princesse ne peut se lasser de l'admirer, & s'adressant à ses femmes, elle leur dit: Assûrément » ce n'est point contre l'ordre de » tous les Dieux que cet étranger » est abordé dans cette isle, dont le » bonheur égale la félicité qui re- » gne dans le ciel. D'abord il m'a- » voit paru un homme vil & mépri- » sable, & présentement je vois » qu'il ressemble aux Immortels qui » habitent le haut Olympe. Plût à » Jupiter que le mari qu'il me des- » tine fût fait comme lui; qu'il vou- » lût s'établir dans cette isle, & qu'il » s'y trouvât heureux! mais donnez- » lui vîte à manger, afin qu'il réta- » blisse ses forces.

Elles obéissent aussi-tôt, & elles servent une table à Ulysse, qui n'avoit pas mangé depuis longtems, & qui avoit grand besoin de prendre de la nourriture.

Cependant la belle Nauſicaa penſe à ce qu'elle doit faire pour ſon retour : elle attelle ſon char, met dedans les paquets, & y monte. Enſuite s'adreſſant à Ulyſſe, elle lui parle en ces termes pour l'obliger de partir : Levez-vous, « étranger, lui dit-elle, partons, « afin que je vous mene dans le Pa- « lais de mon pere, où je m'aſſûre « que les Principaux des Pheaciens « vous viendront rendre leurs reſ- « pects. Voici la conduite que vous « devez tenir ; car vous êtes un « homme ſage. Pendant que nous « ſerons encore loin de la ville, & « que nous traverſerons les campa- « gnes, vous n'avez qu'à ſuivre « doucement mon char avec mes « femmes, je vous montrerai le « chemin. La ville n'eſt pas fort éloi- « gnée ; elle eſt ceinte d'une haute « muraille, & à chacun de ſes deux « bouts elle a un bon port, dont «

» l'entrée eſt étroite & difficile, ce
» qui en fait la ſûreté. L'un & l'au-
» tre ſont ſi commodes, que tous
» les vaiſſeaux y ſont à l'abri de tous
» les vents : entre les deux ports il
» y a un beau temple de Neptune, &
» autour du temple une grande pla-
» ce qui leur eſt commune, toute
» bâtie de belles pierres, & où l'on
» prépare l'armement des vaiſſeaux,
» les cordages, les mâts, les voi-
» les, les rames. Car les Pheaciens
» ne manient ni le carquois ni la flé-
» che ; ils ne connoiſſent que les
» cordages, les mâts, les vaiſſeaux
» qui ſont tout leur plaiſir, & ſur
» leſquels ils courent les mers les
» plus éloignées. Quand nous ap-
» procherons des murailles, alors
» il faut nous ſéparer ; car je crains
» la langue des Pheaciens, il y en
» a beaucoup d'inſolens & de mé-
» diſans parmi ce peuple ; je crain-
» drois qu'on ne gloſât ſur ma con-

duite, si l'on me voyoit avec vous. « Car quelqu'un qui me rencontre- « roit, ne manqueroit pas de dire : « *Qui est cet étranger si beau & si* « *bien fait qui suit Nausicaa? où l'a-* « *t-elle trouvé? Est-ce un mari qu'elle* « *amene? est-ce quelque voyageur, qui* « *venant d'un pays éloigné, car nous* « *n'avons point de voisins, & étant* « *abordé dans notre isle se soit égaré &* « *qu'elle ait recueilli? ou plutôt est-ce* « *quelqu'un des Dieux qui à sa priere* « *soit descendu du ciel, & qu'elle pré-* « *tende retenir toujours? Elle a très-* « *bien fait d'aller d'elle-même donner* « *la main à un étranger. Car il est* « *aisé de voir qu'elle méprise sa na-* « *tion, & qu'elle rebute les Phea-* « *ciens, dont les principaux la re-* « *cherchent en mariage.* Voilà ce « que l'on ne manqueroit pas de « dire, & ce seroit une tache à ma « réputation; car moi-même je ne « pardonnerois pas à une autre fille «

» qui en uſeroit ainſi, & qui ſans la
» permiſſion de ſon pere & de ſa
» mere paroîtroit avec un homme
» avant que d'être mariée à la face
» des autels. C'eſt pourquoi, géné-
» reux étranger, penſez bien à ce que
» je vais vous dire, afin que vous
» puiſſiez obtenir promptement de
» mon pere tout ce qui eſt néceſſai-
» re pour votre départ. Nous allons
» trouver ſur notre chemin un bois
» de peupliers, qui eſt conſacré à
» Minerve; il eſt arroſé d'une fon-
» taine, & environné d'une belle
» prairie. C'eſt là que mon pere a un
» grand parc & de beaux jardins, qui
» ne ſont éloignés de la ville que de
» la portée de la voix. Vous vous
» arrêterez là, & vous y attendrez
» autant de tems qu'il nous en faut
» pour arriver au Palais. Quand vous
» jugerez que nous pourrons y être
» arrivées, vous nous ſuivrez, &
» en entrant dans la ville vous de-

manderez le Palais d'Alcinoüs. « Il eſt aſſez connu, & il n'y a pas un « enfant qui ne vous l'enſeigne ; car « dans toute la ville, il n'y a point de « Palais comme celui du héros Alci- « noüs. Quand vous aurez paſſé la « cour, & que vous aurez gagné l'eſ- « calier, traverſez les appartemens « ſans vous arrêter, juſqu'à ce que « vous ſoyez arrivé auprès de la Rei- « ne ma mere. Vous la trouverez « auprès de ſon foyer, qui à la clar- « té de ſes braſiers, & appuyée con- « tre une colomne, filera des laines « de pourpre d'une beauté merveil- « leuſe ; ſes femmes ſeront auprès « d'elle attentives à leur ouvrage. « Mon pere eſt dans la même cham- « bre, & vous le trouverez aſſis à « table comme un Dieu. Ne vous « arrêtez point à lui ; mais allez em- « braſſer les genoux de ma mere, « afin que vous obteniez prompte- « ment les ſecours néceſſaires pour «

» vous en retourner. Car ſi elle vous
» reçoit favorablement, vous pour-
» rez eſpérer de revoir vos amis &
» votre patrie.

En finiſſant ces mots elle pouſſe ſes mulets, qui s'éloignent des bords du fleuve. Mais elle menage ſa marche, de maniere que ſes femmes & Ulyſſe, qui étoient à pied, puſſent ſuivre ſans ſe fatiguer. Comme le ſoleil alloit ſe coucher ils arrivent au bois de peupliers qui étoit conſacré à Minerve. Ulyſſe s'y arrêta, & adreſſa cette priere à la fille du grand Jupiter:

» Invincible fille du Dieu qui porte
» l'égide, vous avez refuſé de m'é-
» couter lorſque je vous ai invoquée
» dans les dangers auxquels le cou-
» roux de Neptune m'a expoſé. Mais
» écoutez-moi aujourd'hui, faites
» que je ſois bien reçu des Phea-
» ciens, & qu'ils ayent pitié de l'é-
» tat où je ſuis réduit.

Minerve exauça sa priere, mais elle ne lui apparut point; car elle craignoit son oncle Neptune, qui étoit toujours irrité contre le divin Ulysse avant son retour à Ithaque.

REMARQUES SUR L'ODYSSÉE D'HOMERE.

LIVRE VI.

Page 69. *A L'iſle des Pheaciens, qui habitoient auparavant dans les plaines d'Hyperie*] Homere nous apprend ici que les peuples qui habitoient l'iſle des Pheaciens, appellée auſſi *Scherie*, qui eſt la même que Corcyre, Corfou, y étoient allés de la Sicile, où ils habitoient les plaines de Camarine, qu'arroſe le fleuve Hipparis, d'où cette ville de Camarine avoit été appellée *Hyperie*. Car il y a bien de l'affinité entre *Hyperie* & *Hipparis* ou *Hyparis*. Or cette migration étoit récente, puiſqu'elle ne fut faite que par Nauſithoüs, pere d'Alcinoüs, qui regnoit quand Ulyſſe arriva dans cette iſle.

Et les mena dans l'iſle de Scherie] L'Hiſtoire nous apprend une infinité d'exemples de peuples qui quittoient leurs pays pour aller chercher d'autres terres. *Scherie* étoit l'ancien nom de Corcyre ou Corfou, iſle qui eſt vis-à-vis du continent d'Epire. Et les Pheniciens lui avoient donné ce nom du mot *ſchara*,

ſchara, qui ſignifie *lieu de commerce* ou *de négoce.* Car, comme Homere nous l'a déja dit, les Corcyriens ne s'appliquoient qu'à la marine, & à l'exemple des Pheniciens ils alloient au loin pour le commerce. *Boch. Chanaan, liv. 1. chap. 23.*

Page 70. *Loin des demeures des gens d'eſprit*] C'eſt ce que ſignifie ici ἑκὰς ἀνδρῶν ἀλφηστάων, *loin des hommes ingenieux, inventifs, qui trouvent dans leur eſprit de grandes reſſources.* Et Homere n'ajoute pas cela en vain; il prépare déja ſon lecteur à la ſimplicité & à la crédulité des Pheaciens; & par-là il fonde à leur égard la vraiſemblance des contes incroyables qu'Ulyſſe leur va faire dans les Livres ſuivans, comme je l'expliquerai ſur le IX. Livre. Je ſai bon gré à Homere d'avoir marqué cette particularité, pour faire voir à tout Lecteur ſage, d'un côté, que la vie molle & effeminée que menoient les Pheaciens, ôte l'eſprit; & de l'autre que c'eſt une marque de petiteſſe & de foibleſſe d'eſprit, de n'écouter & de n'aimer que ces contes fabuleux & incroyables.

Et fit un partage des terres] Comme cela ſe pratiquoit dans tous les nouveaux établiſſemens. L'Hiſtoire ſainte & l'Hiſtoire profane en fourniſſent aſſez d'exemples.

Dans la même chambre, aux deux côtés de la porte, couchoient deux de ſes femmes] Elles étoient comme ſes gardes, & cette coûtume eſt remarquable; car il paroît que

les Princeſſes & les filles de perſonnes conſidérables faiſoient coucher dans leur chambre près de la porte, des femmes pour les garder.

Page 71. *Qui étoit de même âge & qu'elle aimoit tendrement*] Voilà pourquoi l'idée de cette chere compagne devoit plutôt revenir dans l'eſprit de Nauſicaa que celle d'une autre.

Et que vous donniez les autres aux amis de votre époux, qui vous accompagneront le jour de vos noces] Voici une coûtume remarquable, les Pheniciens pouvoient l'avoir portée à Corcyre; car nous voyons quelque choſe de fort approchant qui ſe pratiquoit parmi les Iſraëlites, & nous en voyons des veſtiges dans l'Hiſtoire même de ces tems-là. Samſon, contemporain d'Ulyſſe, ayant épouſé une fille des Philiſtins, donna à trente de ſes amis, pour cette fête, trente manteaux & trente tuniques, après les leur avoir fait gagner par l'explication d'une énigme. De cette coûtume viennent encore les livrées que la mariée donne à ſes amis & aux amis du marié.

Jug. 14.

Allons donc laver ces belles robes] Dans mes Remarques & dans ma Préface ſur l'Iliade j'ai aſſez parlé des mœurs de ces tems héroïques, où les plus grands Princes & les plus grandes Princeſſes faiſoient eux-mêmes ce que les perſonnes les plus médiocres font faire aujourd'hui par des valets & des ſer-

vantes. C'eſt ſelon cette coûtume, reſte précieux de l'âge d'or, & que nous voyons ſi bien pratiquée dans l'Ecriture ſainte, que Nauſicaa va elle-même laver ſes robes avec ſes amies & ſes femmes. J'ai oui dire qu'encore aujourd'hui dans quelque Province du Royaume les filles de condition aſſiſtent elles-mêmes à ces fonctions du ménage, & qu'elles ſe font une eſpéce de fête de ces jours-là. Nous ſerions bienheureux de conſerver encore dans leur entier des mœurs ſi ſimples & ſi ſages, & avec leſquelles on ne ruineroit point ſa maiſon.

Page 72. *Où vous mettrez les couvertures, les manteaux, les robes*] Minerve fait porter au lavoir toute la garderobe de la Princeſſe, & celle du Roi & des Princes ſes enfans, afin qu'il s'y trouve de quoi couvrir la nudité d'Ulyſſe quand on l'aura découvert. Euſtathe fait remarquer encore ici une ſimplicité, une modeſtie & une propreté de ces tems-là; toutes ces robes ſont ſans or, & peuvent toutes être lavées.

Page 73. *La Reine étoit aſſiſe près de ſon feu au milieu de ſes femmes, filant des laines de la plus belle pourpre*] Voici une Reine qui dès le point du jour eſt à filer auprès de ſon feu au milieu de ſes femmes, *De nocte ſurrexit, & digiti ejus apprehenderunt fuſum.* Cela eſt bien auſſi éloigné de nos mœurs que d'aller laver des robes. Cependant cette Reine ſi laborieuſe vivoit au milieu d'un peuple mou & effeminé, qui n'aimoit que les

plaiſirs. Ces mauvais exemples ne l'avoient pas entraînée.

Page 74. *Ne voulez-vous pas bien, mon pere, qu'on me prépare un de vos meilleurs chars*] Le Grec dit, ἁπήνῳ ὑψηλῷ εὐκυκλον. Le Critique dont j'ai ſi ſouvent parlé, & qui veut à toute force trouver du ridicule dans Homere, qu'il n'a jamais entendu, pour ſe mocquer de tout cet endroit, écrit avec cette fineſſe d'eſprit qui lui étoit naturelle : *Le ſixiéme Livre de l'Odyſſée où la Princeſſe Nauſicaa, fille du Roi Alcinoüs, va laver la leſſive, eſt délicieux d'un bout à l'autre, &c. Elle prie ſon pere de lui prêter ſes mules & ſon chariot* haut & rond *pour s'en aller à la riviere.* Il n'a pas vû que le ridicule qu'il donne ne vient que de lui, c'eſt-à-dire, de cette traduction plate, *ſon chariot haut & rond*, au lieu des termes nobles & harmonieux dont le Poëte s'eſt ſervi. Nauſicaa dit une choſe très-ſenſée, elle demande un char fort exhauſſé, ὑψηλῷ, parce qu'elle a beaucoup de hardes à porter. C'étoit un char à deux étages, comme il l'explique dans la ſuite. Et εὐκυκλον ne ſignifie pas *rond*, mais *garni de bonnes roues*, εὐτροχον, comme Didyme l'a expliqué. Voilà comme ces grands Critiques montrent par-tout leur grande ſcience & leur bon ſens.

Pour paroître aux danſes] Car les jeux, les danſes & tous les plaiſirs, étoient l'unique occupation des Pheaciens, comme nous le verrons dans la ſuite.

Et vous ſçavez que ce ſoin-là me regarde] C'étoit à la fille aînée de la maiſon d'avoir ſoin de toute cette ſorte de ménage.

Le Prince qui pénétroit les ſentimens de ſon cœur] Le Grec dit, *le Prince qui ſavoit tout.* Peut-être que Minerve l'avoit averti de ce qu'elle venoit de faire. Ou peut-être que le ſeul empreſſement de Nauſicaa lui fit ſoupçonner ce qu'elle avoit dans l'eſprit.

Page 75. *Nauſicaa monte ſur le char avec ſes femmes*] Pluſieurs anciens Peintres avoient peint ce ſujet. Pauſanias dans ſon 5. Liv. qui eſt le premier des Eliaques, parle d'un tableau où l'on voyoit παρθένους ἐπὶ ἡμιόνων, τὴν μὲν ἔχουσαν ἡνίας, τὴν δὲ ἐπικειμένην κάλυμμα ἐπὶ τῇ κεφαλῇ, Ναυσικάᾳ τε νομίζουσιν εἶναι τὴν Ἀλκινόου ἢ τὴν θεραπαιναν, ἐλαυνούσας ἐπὶ τοὺς πλυνούς. *Des Nymphes ſur un char traîné par des mulets, dont l'une tient les rênes, & l'autre a la tête couverte d'un voile. On croit que c'eſt Nauſicaa, fille d'Alcinoüs, & une de ſes femmes, qui vont au lavoir.* Ἐπὶ ἡμιόνων ne ſignifie pas *ſur des mulets*, mais *ſur un char traîné par des mulets*, comme l'Interprete Latin l'a fort bien vû. Voici un paſſage de Pline qui ſert à expliquer celui de Pauſanias. Il dit, Liv. 35. chap. 10. que Protogene avoit peint dans le temple de Minerve à Athenes *Hemionida, quam quidam Nauſicaam vocant.* Ce que Pauſanias dit, παρθένους ἐπὶ ἡμιόνων, on voit manifeſtement que Pline l'explique par *Hemionida*, avec cette différence que Pline en fait un ſingu-

lier. Ce qui étoit apparemment le terme de l'art. Mais l'un & l'autre doivent être expliqués par cet endroit d'Homere.

Page 76. *Les porterent à braſſées dans l'eau*] C'eſt ainſi à mon avis qu'il faut expliquer ce vers, ἡ ἰσφόρεον μέλαν ὕδωρ, car c'eſt pour φόρεον ἐς μέλαν ὕδωρ, & non pas *& infundebant nigram aquam, & elles portoient l'eau dans les lavoirs*, ce qui me paroît ridicule ; ces lavoirs étoient toujours remplis d'eau, comme Homere vient de nous le dire, ἰπνίζοντοι, qu'Heſychius a fort bien expliqué, ἀεὶ ἁλιζόμενοι, *qui ne tariſſent jamais*. Au reſte, Plutarque dans ſon premier Livre des *propos de table*, fait propoſer cette queſtion, pourquoi Nauſicaa lave ſes robes plutôt dans la riviere que dans la mer, qui étoit ſi proche, & dont l'eau étant plus chaude & plus claire que celle de la riviere, paroiſſoit plus propre à bien laver & bien nettoyer. Le Grammairien Théon répond par une ſolution d'Ariſtote, qui dit dans ſes problêmes que c'eſt parce que l'eau de la riviere étant plus déliée, plus légere & plus pure que celle de la mer, qui eſt groſſiere, terreſtre & ſalée, pénétre plus facilement, & par conſéquent nettoie mieux & emporte mieux la ſaleté & les taches. Themiſtocle, philoſophe Stoïcien, combat cette raiſon, en faiſant voir au contraire que l'eau de la mer étant plus groſſiere & plus terreſtre que l'eau de la riviere, eſt plus propre à laver, ce qu'il confirme par la pratique ordinaire ; car pour communiquer à l'eau de riviere cette vertu déterſive,

on met des poudres ou des cendres dans la leſſive. Il faut donc chercher quelque autre raiſon ; & la véritable raiſon qu'il donne, eſt que l'eau de la mer eſt onctueuſe & graſſe, & que ce qui eſt gras tache plutôt qu'il ne nettoie ; au lieu que l'eau de riviere étant ſubtile & pénétrante, elle s'inſinue dans les moindres petits pores, les ouvre, les débouche, & en fait ſortir toute la ſaleté.

Et ſe mirent à les laver] Le Grec dit, *& les foulerent.* C'eſt-à-dire qu'en ces tems-là on lavoit les hardes en foulant, & non pas en battant comme on fait aujourd'hui.

* *Elles quittent toutes leur voile, & commencent à jouer toutes enſemble à la paume*] Euſtathe croit que c'eſt un jeu appellé ἐφεδρὰς & φαινὶς, où l'on ne cherchoit qu'à ſe ſurprendre ; car on faiſoit ſemblant de jetter la bale à un des joueurs, & on la jettoit à un autre, qui ne s'y attendoit pas. Sophocle avoit fait une tragédie ſur ce ſujet d'Homere, qu'il appelloit Πλυντρίαι, & où il repréſentoit Nauſicaa jouant à ce jeu. Cette piéce réuſſit fort. Je voudrois bien que le tems nous l'eût conſervée, afin que nous viſſions ce que l'art pouvoit tirer d'un tel ſujet. Au reſte, ce jeu de la paume, tel qu'Homere le décrit ici, étoit fort ordinaire, même aux femmes. Suidas écrit qu'une femme nommée Lariſſe, tomba dans le Penée en jouant à ce jeu-là.

Page 77. *En majeſté & en belle taille*] Le Grec dit qu'elle avoit au-deſſus d'elles, κάρη

ἀνὰ μέσον, c'eſt-à-dire les épaules en haut, comme l'Ecriture dit de Saül, *ab humero & ſursùm eminebat ſuper omnem populum.* 1. Rois 9. 2. Car c'eſt cette grande taille qui fait la majeſté, & c'eſt pourquoi les peuples d'Orient la recherchoient ſur-tout pour leurs Rois.

Page 78. *En quel pays ſuis-je venu? ceux qui l'habitent ſont-ce des hommes ſauvages, cruels & injuſtes*] C'eſt la même réflexion que fit Abraham quand il arriva à Gerare : *cogitavi mecum dicens, forſitan non eſt timor Domini in loco iſto.* Geneſ. 20. 11. Car dans les lieux où la crainte de Dieu n'eſt point, là regnent tous les vices, & il ne faut attendre rien de bon de ſes habitans, comme Grotius l'a remarqué.

Page 79. *Pour couvrir ſa nudité ſous les feuilles*] C'eſt ainſi que nos premiers parens après que leurs yeux furent ouverts, ſe couvrirent de feuilles pour cacher leur nudité : *Et aperti ſunt oculi amborum, cúmque cognoviſſent ſe eſſe nudos, conſuerunt folia ficûs, & fecerunt ſibi perizomata.* Geneſ. 3. 7. C'eſt une remarque de Grotius, qui ajoûte que cette honte fut le premier effet du péché, & qu'Ariſtote même a reconnu que ce n'eſt pas la paſſion de l'homme de bien, de l'innocent, mais de celui qui ſe ſent coupable. Οὐδὲ γὰρ ἐπιεικοῦς ἐστιν ἡ αἰσχύνη, εἴπερ γίγνεται ἐπὶ τοῖς φαύλοις, *La honte*, dit-il, *n'eſt pas de l'homme de bien, puiſqu'elle ſurvient après de mauvaiſes actions.* Liv. 4. des Morales à Nicom. chap. 9.

Il sort de son fort comme un lion qui se confiant en sa force] On veut qu'Homere tire cette comparaison, non de la disposition où étoit Ulysse, ou de l'action qu'il faisoit en se montrant, mais de l'impression qu'il fit sur ces jeunes personnes, qui en le voyant, furent épouvantées comme si elles avoient vû un lion. Mais je ne suis pas tout-à-fait de cet avis, & je crois qu'Homere peut aussi avoir égard à la disposition où Ulysse se trouvoit; il entend de loin le bruit de plusieurs personnes, il ne sait s'il n'y a pas des hommes avec ces femmes dont la voix l'a frappé, & si ce sont des gens féroces ou des gens pieux; il est nud & sans armes, en cet état il a besoin de s'armer de résolution. Ainsi de ce côté-là il peut fort bien être comparé à un lion que la nécessité presse de s'exposer à tout pour se rassasier, & la comparaison est fort naturelle & fort juste. Cependant pour la rendre ridicule, voici comme l'Auteur du Parallele a jugé à propos de la rendre: *Ulysse s'en vint tout nud a elles, comme un lion de montagne, qui se fiant sur ses forces, s'approche des bœufs & des cerfs sauvages.* Avec un si heureux talent de rendre plattement & grossierement les choses, qu'est-ce qu'on ne pourra pas flétrir?

Tel Ulysse sort pour aborder ces jeunes Nymphes] Le Peintre Polygnotus avoit peint ce sujet dans une des chambres de la citadelle d'Athenes. Pausanias dans ses Attiques, ἔγραψε δὲ καὶ ἐς τὸν ποταμὸν παῖδας ὁμοῦ Ναυσικάᾳ πλυνούσαις ἱμάτια, Ὀδυσσέα, &c. Ce que l'In-

terprète Latin a fort mal traduit. *Addidit Ulyſſem Nauſicaæ & lavantibus cum ea veſtem puellis aſſiſtentem.* Le mot ἐφιστάμενον ne ſignifie pas ici *aſſiſtant*, mais *s'approchant*, *abordant*.

La ſeule fille d'Alcinoüs attend ſans s'étonner, car la Déeſſe Minerve bannit de ſon ame la frayeur] Comme une certaine timidité ſied bien aux femmes, qui ne doivent pas être trop hardies, & qu'il pourroit y avoir quelque choſe contre la bienſéance dans cette audace de Nauſicaa, qui ne s'enfuit pas avec ſes femmes en voyant approcher un homme nud, Homere a ſoin d'avertir que la Déeſſe Minerve bannit de ſon cœur la crainte. C'eſt pour dire que ce fut par une réflexion pleine de ſageſſe qu'elle demeura.

Page 80. *Choiſiſſant donc les paroles les plus inſinuantes & les plus capables de la fléchir, il dit*] Je ne crois pas qu'il y ait nulle part un diſcours de ſuppliant plus rempli d'inſinuation, de douceur & de force que ce diſcours d'Ulyſſe.

Page 81. *Vous avez ſa beauté, ſa majeſté, ſes charmes*] Il parle, ſoit qu'il eût vû Diane elle-même chaſſant dans les forêts, comme la Fable le ſuppoſe, ſoit qu'il n'en eût vû que des portraits & des ſtatues.

Quelle ſource continuelle de plaiſirs pour eux de voir tous les jours] Dans le texte il y a un déſordre d'expreſſion qui marque bien

le trouble que la vûe d'une ſi belle Princeſſe a jetté dans l'ame d'Ulyſſe. Après avoir dit *σφίσι θυμὸς ἰαίνεται*, il dit *λευσσόντων*, au lieu de *λεύσσοντι*, que demandoit la conſtruction. Mais, comme dit fort bien Euſtathe, un homme dans la paſſion n'eſt pas toujours maître de conſtruire ſes phraſes. Et ce qui marque ſon trouble, marque auſſi ſon reſpect.

De voir tous les jours une perſonne ſi admirable] L'expreſſion Grecque eſt remarquable. Il y a mot à mot, *de voir une telle plante d'olivier.* Cette idée étoit familiere aux Orientaux. C'eſt ainſi que David a dit, *Filii tui ſicut novellæ olivarum.* Pſal. 127. 3. Il n'y a rien de plus poli ni de plus flatteur que tout ce qu'Ulyſſe dit ici à cette Princeſſe. Mais l'Auteur du Parallele a jugé encore à propos de le gâter, en le rendant de cette maniere : *Ulyſſe lui dit en l'abordant, qu'il croit qu'étant ſi belle & ſi grande, ſon pere, ſa vénérable mere & ſes bienheureux freres ſont bien aiſes quand ils la voyent danſer.* Il n'y a rien de plus divertiſſant que de voir comment ces beaux Critiques modernes défigurent ce qu'il y a de plus beau & de plus ſenſé.

Qui après vous avoir comblée de préſens, préféré à tous ſes rivaux] Le Grec dit cela en deux mots, *ἐὸν πόσιν ἠρήσασθαι*. Et Euſtathe l'a fort bien expliqué : *Ce mot ἠρήσασθαι*, dit-il, *ſignifie* après avoir vaincu par ſes préſens tous ſes rivaux : *ce qui marque combien cette Nymphe étoit recherchée, & c'eſt une meta-*

phore empruntée des balances, dont on fait pancher un des baſſins par un plus grand poids qui l'emporte ſur un moindre. M. Dacier m'a avertie que ce paſſage ſervoit à en corriger un d'Heſychius qui n'eſt pas intelligible. Βρίσαι, dit-il, βαρῦναι, ὁρμῆσαι, καὶ νυμφαι. Ce dernier mot νύμφαι eſt manifeſtement corrompu, il faut lire βρίσας, βαρύνας, ὁρμήσας καὶ νικήσας. Ce mot βρίσας veut dire *ayant appeſanti, s'étant jetté impétueuſement, & ayant vaincu.* Ce νικήσας prouve qu'Heſychius a fait alluſion au paſſage d'Homere.

Je crois voir encore cette belle tige de palmier que je vis à Delos près de l'autel d'Apollon | Ulyſſe a déja comparé la Princeſſe à une plante, πίλνοδε θάλος. Cette expreſſion lui rappelle l'idée de ce beau palmier qui étoit à Delos. Car la fable dit qu'à Delos, dans le lieu où Latone devoit accoucher d'Apollon, la terre produiſit tout-à-coup un grand Palmier contre lequel Latone s'appuya. Callimaque dans l'hymne à Delos,

Λύσατο δὴ ζωνὴν, λὸ δ' ἐκλίθη ἔμπαλιν ὤμοις,
Φοίνικος ποτὶ πρέμνον.

Latone délia ſa ceinture, & s'appuya des épaules contre le pied d'un palmier. Après ſes couches on éleva à ce Dieu auprès de ce palmier un autel, qui par conſéquent étoit à découvert, comme nous en voyons beaucoup d'autres dans l'Hiſtoire ſainte & dans l'Hiſtoire prophane. Ce palmier étoit très-célébre, comme étant né pour ſervir à la

naiſſance d'Apollon. C'eſt pourquoi la Religion l'avoit conſacré, & les peuples toujours ſuperſtitieux, le regardoient comme immortel encore du tems de Ciceron, qui dit dans ſon 1. liv. des Loix : *Aut quòd Homericus Ulyſſes Deli ſe proceram & teneram palmam vidiſſe dixit, hodie monſtrant eandem.* Et du tems de Pline, qui écrit, liv. 14. chap. 44. *Nec non palma Deli ab ejuſdem Dei ætate conſpicitur.*

Page 83. *Car le plus grand préſent que les Dieux puiſſent faire à un mari & à une femme, c'eſt l'union*] C'eſt une vérité qui n'eſt pas difficile à croire, quelque rare que ſoit cette union. Parmi les trois choſes qui ſont agréables à l'Eſprit ſaint, l'Auteur de l'Eccleſiaſtique met, *Vir & mulier bene ſibi conſentientes.* Eccl. 25. 2. Et, *amicus & ſodalis in tempore convenientes, & ſuper utroſque mulier cum viro.* 40. 23. C'eſt dans cette vue que Salomon a dit : *tecta jugiter perſtillantia litigioſa mulier.* Proverb. 19. 13. Et, *melius eſt habitare in terra deſerta, quàm cum muliere rixoſa & iracunda.* 21. 19. Il y a encore pluſieurs paſſages ſemblables ; & ce qui me fâche, c'eſt que les femmes ſont toujours miſes comme la ſource de la mauvaiſe humeur, & par conſéquent de la déſunion & du malheur des familles. Les hommes n'y pourroient-ils pas avoir auſſi leur part ?

Page 84. *Jupiter diſtribue les biens aux bons & aux méchans*] Ce paſſage d'Homere a paru difficile à quelques anciens Critiques.

Il me paroît pourtant fort aiſé. On peut voir Euſtathe, pag. 1560. ſur ce qu'Ulyſſe vient de dire qu'il eſt un homme accablé de douleur & de triſteſſe, & l'objet de la haine des Dieux, Nauſicaa lui fait cette réponſe, qui renferme une grande vérité, & qui eſt d'une grande politeſſe pour Ulyſſe. Elle lui dit que les Dieux diſtribuent les biens comme il leur plaît aux bons & aux méchans, pour lui faire entendre qu'il ne faut pas juger d'un homme par la fortune que les Dieux lui envoyent, puiſqu'on voit ſouvent les méchans heureux & les bons perſécutés; & qu'ainſi on ſe tromperoit très-ſouvent, ſi l'on penſoit qu'un homme malheureux fût un méchant homme; car au contraire le malheur eſt le plus ſouvent la marque d'un homme de bien, ſur-tout quand il ſupporte ſon malheur conſtamment, avec douceur & patience.

Qu'un étranger qui vient de ſi loin] Le mot πολαπείρος ſignifie proprement un homme qui vient d'une terre éloignée, τηλόθι ἐξ αἴσης γαίης ἀφιγμένος, comme Ulyſſe le dira bien-tôt lui-même. De-là ce mot a été pris dans les ſuites pour un homme malheureux, qui a éprouvé bien des miſeres.

Qui regne ſur ces peuples] Le Grec dit, *de qui dépend toute la puiſſance & toute la force des Pheaciens.* L'expreſſion eſt remarquable. Il paroît par la ſuite que le gouvernement des Pheaciens étoit mêlé de Royauté, d'Ariſtocratie & de Democratie.

Page 85. *Que tout homme qui ſeroit aſſez hardi pour aborder à l'iſle des Pheaciens, & pour y porter la guerre, ne ſeroit pas longtems en vie*] Elle ne veut pas louer par-là le courage, la force & la valeur de ces peuples ; car on a déja vû qu'ils n'étoient point belliqueux, & qu'ils ne connoiſſoient pas les armes. Mais elle veut faire valoir la protection des Dieux pour eux, protection plus sûre que toutes les forces. Et c'eſt cela même qui avoit fait donner le nom à cette iſle ; car, comme le ſavant Bochart l'a remarqué, les Pheniciens lui donnerent le nom de *Corcyra*, du mot Arabe *Carcura*, qui ſignifie une terre où on vit tranquillement & en aſſûrance. Dans l'Ecriture ſainte il eſt dit, *Zebee & Salmana erant in carcor.* Ce que ſaint Jerôme a traduit, *Zebee & Salmana requieſcebant.* Jud. 8. 10. Cela fonde admirablement ce que Nauſicaa dit ici, & fait voir la profonde connoiſſance qu'Homere avoit de toutes les Antiquités qui regardoient les lieux dont il parle.

Et nous habitons au bout de la mer, ſéparés de tout commerce] Cela eſt faux, puiſqu'ils ſont très-voiſins de l'Epire ; mais Nauſicaa dépayſe ici ſon iſle, pour la rendre plus conſidérable, & pour mieux fonder ce qu'elle dit de ſon bonheur.

Car tous les étrangers & tous les pauvres viennent de Jupiter] Les Païens dans tous les tems ont ſenti cette vérité, que les étrangers & les pauvres viennent de Dieu,

qui les adreſſe aux hommes pour exercer leur charité. Il ſemble qu'ils euſſent vû dans les Livres de Moyſe le ſoin que Dieu en prend, & les ordres qu'il donne en leur faveur en les joignant : *pauperibus & peregrinis carpendâ dimittes.* Levit. 14. 10. *nec remanentes ſpicas colligetis, ſed pauperibus & peregrinis dimittetis.* cap. 23. 22.

Le peu qu'on leur donne leur fait beaucoup de bien, & ils en ont de la reconnoiſſance] C'eſt le ſens de ces mots, δόσις δ' ὀλίγη τε φίλη τε, mots pleins de ſens. Pour exciter à exercer cette ſorte de charité, Nauſicaa dit qu'il faut peu de choſe aux pauvres & aux étrangers pour les tirer de leur miſere ; qu'on leur donne beaucoup en leur donnant peu, & que la reconnoiſſance qu'ils en ont vaut mieux que le bien qu'on leur fait.

Page 87. *Cependant Ulyſſe ſe jette dans le fleuve, nettoie l'écume qui étoit reſtée ſur ſon corps*] Je ne ſaurois mieux faire ici que de rapporter la remarque de Plutarque, qui à la fin de la dix-neuviéme Queſtion de ſon 1. liv. des *propos de table*, fait dire à Themiſtocle, Philoſophe Stoïcien, qu'Homere a parfaitement connu & proprement exprimé, ce qui ſe fait quand ceux qui ſortent de la mer ſe tiennent au ſoleil, la chaleur diſſipe d'abord la partie la plus ſubtile & la plus légere de l'humidité, & ce qu'il y a de plus terreſtre demeure & s'attache à la peau comme une croute, juſqu'à ce qu'on l'ait lavée dans de l'eau douce & propre à boire.

Alors la fille du grand Jupiter, la ſage Minerve, le fait paroître d'une taille plus grande & plus majeſtueuſe, &c.] Homere a déja dit ſouvent que les Dieux relevent, quand il leur plaît, la bonne mine des hommes ; qu'ils augmentent leur beauté & les font paroître très-différens de ce qu'ils étoient ; cela eſt conforme à ce que nous voyons dans l'Ecriture ſainte. Nous liſons dans l'hiſtoire de Judith, qu'après qu'elle ſe fut baignée & parfumée d'eſſences, &c. Dieu lui donna encore un éclat de beauté qui la fit paroître beaucoup plus belle qu'elle n'étoit auparavant : *Cui etiam Dominus contulit ſplendorem, quoniam omnis compoſitio non ex libidine, ſed ex virtute pendebat, & ideò Dominus hanc in illam pulchritudinem ampliavit, ut incomparabili decore omnium oculis appareret.* Judith. 10. 4. Ce ſentiment d'Homere a donc ſon fondement dans la vérité ; mais cela n'empêche pas qu'on n'explique ſimplement ce miracle, en diſant qu'il ennoblit par les fictions de la Poëſie une choſe très-ordinaire : la miſere d'Ulyſſe & tout ce qu'il avoit ſouffert avoient effacé ſa bonne mine & changé ſes traits ; il ſe baigne, il ſe nettoie, il ſe parfume & met de beaux habits, le voilà tout changé, il revient à ſon naturel, & il paroît un autre homme ; il n'y a rien là que de très-ordinaire, car la belle plume fait le bel oiſeau. Mais ce qui eſt ordinaire, la Poëſie le releve par une belle fiction, en attribuant ce changement à un miracle qui devient très-vraiſemblable par la connoiſſance qu'on a du pouvoir de la Divinité.

Qui ſemblable à la fleur d'hyacinthe] C'eſt-à-dire d'un noir ardent, comme l'hyacinthe des Grecs, qui eſt le *vaccinium* des Latins, & notre glayeul, dont la couleur eſt d'un pourpre enfumé ; c'eſt pourquoi Theocrite l'appelle *noir :*

Καὶ τὸ ἴον μέλαν ἐστὶ καὶ ἀγχουσὰ ὑ' ἑκάστου,

que Virgile a traduit,

Et nigræ violæ ſunt, & vaccinia nigra.

Cette couleur de cheveux étoit la plus eſtimée. Anacreon après avoir dit au Peintre qui peignoit ſa maîtreſſe, *fais-lui les cheveux déliés & noirs*, fait entendre enſuite de quel noir il les veut, en les appellant *ſubpurpureos*, ὑποπορφύρους χαίτας. Od. 28.

A qui Vulcain & Minerve ont montré tous les ſecrets de ſon art] Pourquoi Vulcain & Minerve ? l'un des deux ne ſuffit-il pas ? Vulcain c'eſt pour la main, & Minerve pour l'eſprit, c'eſt-à-dire, pour l'imagination & le deſſein.

Page 88. *Aſſurément ce n'eſt point contre l'ordre de tous les Dieux*] Ulyſſe a fait entendre à Nauſicaa qu'il étoit l'objet de la haine des Dieux qui ne ceſſent de le perſécuter. Nauſicaa conjecture au contraire que tous les Dieux ne le perſécutent point, & qu'il y en a qui lui ſont favorables, puiſqu'il eſt abordé à l'iſle des Pheaciens, dont le bonheur égale celui des Dieux mêmes, & que les Dieux ont produit ſur lui un ſi grand changement ; s'ils avoient voulu le perdre, ils l'auroient éloigné

d'une isle où il n'y a point de malheureux, & ils n'auroient pas opéré sur lui un si grand miracle. Voilà la premiere idée qui vient dans l'esprit de la Princesse, qui déja prévenue favorablement pour Ulysse, se fait un plaisir de penser qu'il y a aussi des Dieux pour lui. Mais il y a ici une bienséance qu'il faut remarquer sur-tout; c'est que Nausicaa dit tout ceci à ses femmes sans être entendue d'Ulysse, qu'Homere a fait retirer exprès pour donner le tems à cette Princesse d'expliquer ses sentimens, qu'elle n'auroit pû faire paroître en sa présence.

Plût à Jupiter que le mari qu'il me destine fût comme lui] Ce discours de Nausicaa n'est pas un discours dicté par une passion violente qu'elle ait conçue tout d'un coup pour cet étranger, dont la beauté l'a séduite; ce seroit une foiblesse dont une Princesse aussi vertueuse n'étoit pas capable. Mais elle parle comme une personne qui rappellant le songe qu'elle a eu le matin, & charmée d'ailleurs des sages discours qu'elle a entendus, voudroit que cet étranger fût celui que le songe lui auroit désigné pour mari. Et il n'y a rien là que de louable, sur-tout avec les ménagemens qui y sont observés.

Page 89. *Et qui à chacun de ses deux bouts a un port dont l'entrée est étroite & difficile, ce qui en fait la sûreté*] Toute cette description étoit fort difficile, & personne n'avoit tâché de l'expliquer; heureusement un Scholiaste de Dionysius Periegetes m'a servi à l'é-

claircir. Δύο λιμένας ἴσχει ἡ Φαιακὶς, τὸν μὲν Ἀλκινόου, τὸν δὲ Ὑλλοῦ. διὸ φησὶ Καλλίμαχος, Ἀμφίδυμος Φαίαξ. *L'iſle des Pheaciens a deux ports, l'un appellé le port d'Alcinoüs, & l'autre le port de Hyllus ; c'eſt pourquoi Callimaque l'a appellée la Pheacie au double port.* Et Apollonius l'appelle par la même raiſon ἀμφιλαφὴς, *où l'on aborde de deux côtés.*

Page 90. *Qui ſont tout leur plaiſir*] J'ai tâché de rendre la force du mot ἧσιν ἀγαλλόμενοι. Homere fait de ces vaiſſeaux les ἀγάλματα, comme les poupées des Pheaciens.

Il y a beaucoup d'inſolens & de médiſans parmi ce peuple] Comme cela eſt ordinaire dans toutes les villes où regnent les jeux & les plaiſirs ; car ſi l'on y prend garde, ce ſont ces vains amuſemens qui produiſent la médiſance & qui la nourriſſent. Il eſt aiſé d'en voir la raiſon.

Page 91. *Qui eſt cet étranger ſi beau, ſi bien fait, qui ſuit Nauſicaa*] L'adreſſe d'Homere eſt admirable ; toutes les douceurs & toutes les politeſſes que la Princeſſe n'auroit oſé dire à Ulyſſe en parlant de ſon chef, car la paſſion y auroit été trop marquée, il trouve moyen de les lui faire dire, en faiſant parler les Pheaciens : Καὶ οὕτως, dit fort bien Euſtathe, ἵν' ἐρωτικὸν ἔχῃ εἰς νοῦν, ἀνυφάλυψε κατὰ θαυμασίαν μέθοδον, ὡς ἄλλου τινὸς δηθὲν τοιαῦτα ἐροῦντος, ἅπερ γὲ ἀνεπιφορος ἦν. *Et ainſi la paſſion qui s'étoit déja emparée de ſon cœur, elle la découvre par cette méthode admirable, en*

rapportant ſimplement ce que les autres diroient ; car autrement elle n'auroit pû la découvrir.

Où l'a-t-elle trouvé] Elle lui marque par cette expreſſion que les Pheaciens le regarderoient comme un précieux tréſor qu'elle auroit trouvé par la faveur des Dieux. Cela eſt aſſez flatteur ; mais ce qui ſuit l'eſt encore davantage.

Eſt-ce quelqu'un des Dieux] Ulyſſe a comparé la Princeſſe à Diane, & elle lui rend ici cette louange avec uſure, en le faiſant prendre pour un des Dieux, non par un ſeul homme, mais par pluſieurs. Toutes les beautés de ce diſcours de la Princeſſe n'ont pas touché le Critique moderne dont j'ai déja tant parlé. Voici comme il rend tout cet endroit : *Nauſicaa dit à Ulyſſe, en l'entretenant dans le chemin, que ceux qui la verront accompagnée d'un homme ſi bien fait, croiront qu'elle l'a choiſi pour ſon époux ; mais qu'un tel jugement l'offenſeroit, parce qu'elle n'approuve point qu'une fille couche avec un homme avant que de l'avoir épouſé.* La ſeconde Remarque après celle-ci fera mieux ſentir la groſſiereté de cette traduction.

Qui à ſa priere ſoit deſcendu du Ciel] Nauſicaa fait entendre ici que les Pheaciens la regardoient comme une perſonne ſuperbe qui les dédaignoit, & à qui il ne falloit pas moins qu'un Dieu pour mari. Et ſi elle ſe ſert admirablement de ces diſcours publics

pour louer Ulyſſe, elle ne s'en ſert pas moins bien pour ſe louer elle-même ; car il y a ici un éloge bien adroit.

Page 92. *Et qui ſans la permiſſion de ſon pere & de ſa mere paroîtroit avec un homme avant que d'être mariée*] En Grece les filles étoient fort retirées, & elles n'avoient la permiſſion de voir des hommes que très-rarement & dans des occaſions extraordinaires, & toujours en préſence du pere & de la mere, à moins qu'ils ne les confiaſſent à des perſonnes dont on connoiſſoit la vertu. Mais quand elles étoient mariées, elles avoient plus de liberté, & elles voyoient des hommes comme Helene & Andromaque dans l'Iliade, & comme nous avons déja vû Penelope ſe montrer aux Pourſuivans. Voilà le ſens de ces paroles de Nauſicaa, paroles pleines de pudeur & de modeſtie. Cependant c'eſt de ces paroles que l'Auteur du Parallele a tiré un ſens très-effronté. Il a été aſſez imprudent pour traiter Homere de groſſier, & pour l'accuſer d'avoir fait dire par Nauſicaa à Ulyſſe, *Qu'elle n'approuvoit pas qu'une fille ſans la permiſſion de ſes parens couchât avec un homme, avant que de l'avoir épouſé.* Voilà la plus inſigne bévue qui ait jamais été faite, & qui marque la plus parfaite ignorance. M. Deſpreaux l'a fort bien relevée dans ſes Réflexions ſur Longin, Réflex. 3. & fait voir les impertinences & les abſurdités qu'elle entraîne. En cet endroit, ἀνδράσι μισγέσθαι, *être mêlée avec les hommes*, ſignifie *paroître avec*

eux, les voir, les fréquenter. Et jamais il n'eſt dans l'autre ſens que lorſqu'il y eſt déterminé par la ſuite naturelle du diſcours, ou par quelqu'autre mot qui y eſt joint. *Μίσγεται, ὅ ἐστι σύνεστι : eſt mêlée, c'eſt-à-dire, eſt avec lui*, dit Euſtathe ; il ajoute, *ſans la permiſſion des parens. Car avec cette permiſſion les filles pourront en leur préſence ſe mêler avec les hommes, c'eſt-à-dire, paroître avec eux, être en leur compagnie.* Καὶ ἄλλως δὲ μιχθήσονται, ὁ ἔξι παρίσονται καὶ παρθένοι ανδράσιν ἐναγκίοις γονέων. Mais quand perſonne ne l'auroit expliqué, la ſageſſe d'Homere & la vertu & l'honnêteté que Nauſicaa a fait paroître dans tout ce qu'elle a dit & fait, devoient empêcher un Critique, quelque ignorant qu'il fût, de tomber dans une ſi étrange bévue.

Afin que vous puiſſiez obtenir promptement de mon pere tout ce qui eſt néceſſaire pour votre départ] La paſſion que Nauſicaa a commencé à ſentir pour Ulyſſe, & les ſouhaits qu'elle a formés, que ce ſoit lui que les Dieux lui ont deſtiné pour mari, n'empêchent pas qu'elle ne lui donne tous les avis néceſſaires pour obtenir ce qu'il faut pour ſon départ. Voilà tout ce que peut la ſageſſe.

Page 93. *Car dans toute la ville il n'y a point de Palais comme celui du heros Alcinoüs*] Elle inſinue par-là qu'il y avoit dans la ville pluſieurs autres Palais. Il y avoit en effet pluſieurs Princes, qui devoient être bien logés,

Vous la trouverez auprès de ſon foyer, qui à la clarté de ſes braſiers] Voilà encore la Reine à ſon travail avec ſes femmes comme elle y a été dès le matin. Et elle travaille à la *lueur du feu ;* car c'eſt ce que porte la lettre du texte. Mais on ſe tromperoit ſi on prenoit ceci pour une marque d'économie ; quand Homere dit que la Reine travailloit à la lueur du feu, il veut dire que c'étoit à la clarté du bois qui brûloit ſur les braſiers & qui tenoit lieu de flambeaux.

Mon pere eſt dans la même chambre, & vous le trouverez aſſis à table comme un Dieu] Le Grec dit : *Le thrône de mon pere eſt dans cette même chambre, éclairé par le feu de ces braſiers.* Car au lieu d'αὐγῇ, il y a dans quelques exemplaires αὐγῇ, *à la clarté, à la lueur.* Ce qui ſuit, *& il eſt aſſis à table, où il fait grande chere comme un Dieu,* Homere le fait dire par Nauſicaa, pour faire entendre que les Pheaciens faiſoient conſiſter la félicité dans le plaiſir de la table, & qu'ils jugeoient les Dieux heureux, parce qu'ils les imaginoient paſſant les jours dans des feſtins continuels. Le Critique moderne a ſi peu compris le ſens & la raiſon de ces paroles, qu'il les rend très-ridiculement. *Auprès d'elle*, dit-il, *eſt la chaiſe de mon pere, où il s'aſſied comme un Dieu quand il ſe met à boire.* Cela n'eſt-il pas d'un grand goût ?

Mais allez embraſſer les genoux de ma mere] Nauſicaa veut marquer à Ulyſſe l'eſtime & la conſidération qu'Alcinoüs avoit pour

pour la Reine ſa femme, & lui fait entendre par-là que l'union, qu'il a tant vantée, regnoit entr'eux.

Page 94. *Et adreſſa cette priere à la fille du grand Jupiter*] A chaque nouvelle action une nouvelle priere. Voilà le précepte qu'Homere veut nous donner par cet exemple de la piété d'Ulyſſe.

Page 95. *Car elle craignoit ſon oncle Neptune, qui étoit toujours irrité*] Neptune venoit de marquer encore ce courroux implacable par la tempête qu'il venoit d'exciter, c'eſt ce qui oblige Minerve à garder ces meſures.

Argument du Livre VII.

Nauſicaa arrive dans la ville ſur le ſoir. Ulyſſe la ſuit de près, entre dans le Palais ſans être apperçu, & va ſe jetter aux pieds d'Areté femme du Roi Alcinoüs. Après le ſouper, la Reine demande à Ulyſſe d'où il avoit les habits qu'il portoit; car elle les reconnut. Sur cela Ulyſſe lui raconte tout ce qui lui eſt arrivé dans ſon voyage, depuis ſon départ de l'iſle d'Ogygie juſqu'à ſon arrivée chez les Pheaciens.

L'ODYSSE'E D'HOMERE.

LIVRE VII.

TELLE fut la priere qu'Ulyſſe, exercé par tant de travaux, adreſſa à Minerve. Cependant Nauſicaa arrive au Palais de ſon pere. Elle n'eſt pas plutôt entrée dans la cour, que ſes freres, ſemblables aux Dieux, viennent au devant d'elle, détellent ſes mulets, & portent dans le Palais les paquets qui étoient dans le chan La Princeſſe va dans ſon appartement; Eurymeduſe, qui l'avoit élevée, & qui avoit alors ſoin de ſa chambre, lui alluma du feu.

C'étoit une femme que les Pheaciens amenerent d'Epire sur leurs vaisseaux, & qu'ils choisirent pour en faire présent à Alcinoüs, parce qu'il étoit leur Roi, & qu'ils l'écoutoient comme un Dieu. Eurymeduse lui alluma donc du feu, & prépara son souper.

Alors Ulysse jugea qu'il étoit tems de partir pour arriver à la ville. La Déesse Minerve, qui l'accompagnoit de sa protection, l'environna d'un nuage & le rendit invisible, de peur que quelqu'un des superbes Pheaciens le rencontrant ne lui dît quelque parole de raillerie, & ne lui demandât qui il étoit, & ce qu'il venoit faire. Comme il étoit donc près d'entrer, la Déesse alla à sa rencontre sous la figure d'une jeune fille qui portoit une cruche. » Ulysse la voyant, lui dit: Ma fil-» le, voudriez-vous bien me mener

au Palais d'Alcinoüs, Roi de cette iſle ; je ſuis un étranger qui viens d'une contrée fort éloignée, & je ne connois aucun des habitans de ce pays. «

La Déeſſe lui répondit : Etranger, je vous montrerai avec plaiſir le Palais que vous demandez ; car il eſt près de celui de mon pere. Vous n'avez qu'à marcher dans un profond ſilence, je vous conduirai moi-même ; ſouvenez-vous ſeulement de ne regarder & de n'interroger aucun de ceux que vous rencontrerez : ces habitans ne reçoivent pas volontiers les étrangers, ils ne les voient pas de bon œil, & ne leur rendent pas tous les ſoins qu'ils méritent : ce ſont des hommes nés pour la marine, & qui ſe confiant en la bonté de leurs vaiſſeaux, font des voyages de long cours ; car Neptune les a fait comme maîtres de

» la mer. Leurs vaiſſeaux volent
» plus vîte qu'un oiſeau, ou que
» la penſée même.

En finiſſant ces mots elle marche la premiere, & Ulyſſe la ſuit; aucun des Pheaciens ne l'apperçut comme il traverſoit la ville au milieu d'eux; car la Déeſſe Minerve l'avoit environné d'un épais nuage, qui les empêchoit de le voir. Ulyſſe en marchant ne pouvoit ſe laſſer d'admirer les ports, la beauté des navires dont ils étoient remplis, la magnificence des places publiques, la hauteur des murailles, & les remparts paliſſadés; autant de merveilles dont il étoit ſurpris.

Quand ils furent arrivés tous deux devant le Palais du Roi,
» la Déeſſe dit à Ulyſſe: Etranger,
» voilà le Palais que vous demandez. Vous allez trouver le Roi à
» table avec les Princes. Entrez har-

diment, & ne témoignez aucune « crainte ; car un homme hardi, « quoiqu'étranger, réuſſit mieux « qu'un autre dans tout ce qu'il en- « treprend. Les affaires demandent « du courage. Vous adreſſerez d'a- « bord vos prieres à la Reine, elle « ſe nomme Areté, & elle eſt de « la même maiſon que le Roi ſon « mari. Car il faut que vous ſachiez « que le Dieu Neptune eut de Peri- « bée un fils nommé Nauſithoüs ; « Peribée étoit la plus belle des fem- « mes de ſon tems, & fille du bra- « ve Eurymedon, qui regnoit ſur les « ſuperbes Geants. Cet Eurymedon « fit périr tous ſes ſujets dans les « guerres qu'il entreprit, & périt « auſſi avec eux. Après ſa mort, « Neptune devenu amoureux de « ſa fille, eut d'elle ce Nauſithoüs, « qui étoit un homme d'un courage « héroïque, & qui regna ſur les « Pheaciens. Nauſithoüs eut deux «

» fils, Rhexenor & Alcinoüs. Rhe-
» xenor peu de tems après ſon ma-
» riage fut tué par les fléches d'A-
» pollon, & ne laiſſa qu'une fille,
» qui eſt cette Areté. Alcinoüs l'a
» épouſée, & jamais femme n'a été
» plus eſtimée ni plus honorée de
» ſon mari qu'Areté l'eſt d'Alci-
» noüs. Ses fils ont auſſi pour elle
» tout le reſpect & toute la ſoumiſ-
» ſion qu'ils lui doivent, & elle eſt
» adorée de ſes peuples, qui la re-
» gardent comme leur Déeſſe tute-
» laire, & qui ne la voyent jamais
» paſſer dans les rues ſans la com-
» bler de bénédictions. Auſſi eſt-ce
» une femme d'une prudence con-
» ſommée & d'une rare vertu. Tous
» les différends qui s'élevent entre
» ſes ſujets, elle les termine par ſa
» ſageſſe. Si vous pouvez attirer ſa
» bienveillance & gagner ſon eſti-
» me, comptez que bien-tôt vous
» aurez tous les ſecours néceſſaires

pour vous en retourner dans vo- «
tre patrie, & revoir vos amis & «
votre Palais. «

Après avoir ainſi parlé, la Déeſſe diſparut, quitta l'aimable Scherie, & prenant ſon vol vers les plaines de Marathon, elle ſe rendit à Athenes, & entra dans la célébre cité d'Erecthée. Dans le même tems Ulyſſe entre dans le Palais d'Alcinoüs. En entrant il s'arrête, l'eſprit agité de différentes penſées; car tout le Palais brilloit d'une lumiere auſſi éclatante que celle de la lune, ou même que celle du ſoleil. Toutes les murailles étoient d'airain maſſif. Une corniche d'un bleu céleſte regnoit tout autour. Les portes étoient d'or, les chambranles d'argent ſur un parquet d'airain, le deſſus des portes de même, & les anneaux d'or. Aux deux côtés des portes on voyoit des chiens d'une grandeur ex-

traordinaire, les uns d'or, les autres d'argent ; Vulcain les avoit faits par les ſecrets merveilleux de ſon art, afin qu'ils gardaſſent l'entrée du Palais d'Alcinoüs. Ils étoient immortels & toujours jeunes, la vieilleſſe n'ayant point de pouvoir ſur eux. Des deux côtés de la ſale les murs étoient bordés de beaux ſiéges tout d'une ſeule piéce, & couverts de beaux tapis d'une fineſſe merveilleuſe, ouvrage des femmes du pays. Les principaux des Pheaciens aſſis ſur ces ſiéges célébroient un grand feſtin; car ce n'étoit tous les jours que nouvelles fêtes. Sur des piédeſtaux magnifiques étoient de jeunes garçons tout d'or, tenant des torches allumées pour éclairer la ſale du feſtin. Il y avoit dans ce Palais cinquante belles eſclaves, dont les unes ſervoient à moudre les dons de la blonde

Cerès, les autres filoient ou travailloient sur le métier, & faisoient des étoffes précieuses. Elles étoient toutes assises de suite, & on voyoit en même-tems remuer toutes leurs mains comme les branches des plus hauts peupliers quand elles sont agitées par les vents. Les étoffes qu'elles travailloient étoient d'une finesse & d'un éclat qu'on ne pouvoit se lasser d'admirer; l'huile même auroit coulé dessus sans y laisser de tache. Car autant que les Pheaciens sont au-dessus des autres hommes pour gouverner les vaisseaux au milieu de la vaste mer, autant leurs femmes surpassent toutes les autres en adresse pour faire les plus beaux ouvrages, la Déesse Minerve leur ayant donné le bon esprit pour imaginer les plus beaux desseins, & toute l'habileté nécessaire pour les bien exécuter.

De la cour on entre dans un grand jardin de quatre arpens, enfermé d'une haie vive. Dans ce jardin il y a un verger planté d'arbres fruitiers en plein vent, toujours chargés de fruits ; on y voit des poiriers, des grenadiers, des orangers, dont le fruit eſt le charme des yeux, des figuiers d'une rare eſpéce, & des oliviers toujours verds. Jamais ces arbres ne ſont ſans fruit ni l'hyver ni l'été. Un doux zephyre entretient toujours leur vigueur & leur ſéve ; & pendant que les premiers fruits mûriſſent, il en produit toujours de nouveaux. La poire prête à cueillir en fait voir une qui naît ; la grenade & l'orange déja mûres, en montrent de nouvelles qui vont mûrir ; l'olive eſt pouſſée par une autre olive, & la figue ridée fait place à une autre qui la ſuit.

D'un autre côté il y a une vigne

qui porte des raiſins en toute ſaiſon. Pendant que les uns ſéchent au ſoleil dans un lieu découvert, on coupe les autres, & on foule dans le preſſoir ceux que le ſoleil a déja préparés; car les ſeps chargés de grappes toutes noires qui ſont prêtes à couper, en laiſſent voir d'autres toutes vertes, qui ſont prêtes à tourner & à mûrir. Au bas du jardin il y a un potager très-bien tenu, qui fournit toutes ſortes d'herbages, & qui par ſes différens carrés, toujours verds & toujours fertiles, réjouit toute l'année celui qui l'entretient. Il y a deux fontaines, dont l'une ſe partageant en différens canaux, arroſe tout le jardin; & l'autre coulant le long des murs de la cour, va former devant le Palais un grand baſſin qui ſert à la commodité des citoyens. Tels ſont les magnifiques préſens dont les

Dieux ont embelli le Palais d'Alcinoüs. Ulyſſe s'arrête pour les conſidérer, & ne péut ſe laſſer de les admirer.

Après les avoir admirés il entre dans la ſale, où il trouve les Princes & les Chefs des Pheaciens, qui après le repas faiſoient des libations à Mercure; ce Dieu étoit le dernier à l'honneur duquel ils verſoient le vin de leurs coupes quand ils étoient ſur le point de s'aller coucher. Ulyſſe s'avance couvert du nuage dont la Déeſſe l'avoit environné pour l'empêcher d'être vû; il s'approche d'Areté & d'Alcinoüs, & embraſſe les genoux de la Reine. Le nuage ſe diſſipe dans ce moment, & les Pheaciens appercevant tout d'un coup cet étranger, demeurent dans le ſilence, remplis d'étonnement & d'admiration. Ulyſſe tenant toujours les genoux de la

Reine, dit : Areté, fille de Rhexenor, qui étoit égal aux Dieux, « après avoir ſouffert des maux infinis, je viens me jetter à vos « pieds & embraſſer vos genoux, « ceux du Roi & ceux de tous ces « Princes qui ſont aſſis à votre table; « veuillent les Dieux faire couler « leurs jours dans une longue proſ- « périté, & leur faire la grace de « laiſſer à leurs enfans, après eux, « toutes leurs richeſſes & les hon- « neurs dont le peuple les a revêtus. « Mais donnez-moi les ſecours « néceſſaires pour m'en retourner « promptement dans ma patrie; car « il y a long-tems qu'éloigné de ma « famille & de mes amis, je ſuis « en butte à tous les traits de la for- « tune. «

En finiſſant ces mots il s'aſſied ſur la cendre du foyer. Le Roi & les Princes demeurent encore plus interdits. Enfin, le héros

Echeneus, qui étoit le plus âgé des Pheaciens, qui ſavoit le mieux parler, & de qui la prudence étoit augmentée par les exemples des anciens tems dont il étoit inſtruit, rompit le premier le ſilence, & dit: Alcinoüs, il n'eſt » ni ſéant ni honnête que vous laiſſiez cet étranger aſſis à terre ſur » la cendre de votre foyer. Tous » ces Princes & Chefs des Pheaciens n'attendent que vos ordres; » relevez-le donc, & faites-le aſſeoir » ſur un de ces ſiéges: ordonnez » en même-tems aux hérauts de verſer de nouveau du vin dans les » urnes, afin que nous faſſions nos » libations au Dieu qui lance la foudre; car c'eſt lui qui tient ſous ſa » protection les ſupplians, & qui » les rend reſpectables à tous les » hommes. Et que la maîtreſſe de » l'office lui ſerve une table de ce » qu'elle a de plus exquis.

Alcinoüs n'eut pas plutôt entendu ces paroles, que prenant Ulyſſe par la main, il le releve & le fait aſſeoir ſur un ſiége magnifique, qu'il lui fait ceder par ſon fils Laodamas qui étoit aſſis près de lui, & qu'il aimoit plus que tous ſes autres enfans. Une eſclave bien faite apporte de l'eau dans une aiguiere d'or ſur un baſſin d'argent, & donne à laver à Ulyſſe. Elle dreſſe enſuite une table, & la maîtreſſe de l'office la couvre de tout ce qu'elle a de meilleur.

Ulyſſe mange & boit. Et le Roi adreſſant la parole à un de ſes hérauts, Pontonoüs, lui dit-il, « mêlez du vin dans une urne, & « ſervez-en à tous les convives, afin « que nous faſſions nos libations au « Dieu qui lance le tonnerre, & qui « accompagne de ſa protection les « ſupplians. «

Il dit: Pontonoüs mêle du vin

dans une urne, & en préſente à tous les conviés. Après qu'on eut bû & que les libations furent faites, Alcinoüs élevant ſa voix, dit :
» Princes & chefs des Pheaciens,
» puiſque le repas eſt fini, vous pouvez vous retirer dans vos maiſons ; il eſt tems d'aller goûter le repos du doux ſommeil ; demain nous aſſemblerons nos vieillards en plus grand nombre ; nous régalerons notre hôte ; nous ferons des ſacrifices à Jupiter, & nous penſerons aux moyens de le renvoyer, afin que ſans peine & ſans inquiétude, par notre ſecours, il retourne promptement dans ſa patrie, quelqu'éloignée qu'elle ſoit, & qu'il ne lui arrive rien de fâcheux dans ſon voyage. Quand il ſera chez lui, & dans la ſuite des tems, il ſouffrira tout ce que la Deſtinée & les Parques inexorables lui ont préparé par leurs

fuſeaux, dès le moment de ſa naiſ- «
ſance. Que ſi c'eſt quelqu'un des «
Immortels qui ſoit deſcendu de «
l'Olympe pour nous viſiter, c'eſt «
donc pour quelque choſe d'extra- «
ordinaire ; car juſqu'ici les Dieux «
ne ſe ſont montrés à nous que lorſ- «
que nous leur avons immolé des «
hecatombes. Alors ils nous ont «
fait l'honneur d'aſſiſter à nos ſa- «
crifices, & de ſe mettre à table «
avec nous. Et quand quelqu'un «
de nous eſt parti pour quelque «
voyage, ils n'ont pas dédaigné «
de ſe rendre viſibles, & de nous «
accompagner. Car je puis dire que «
nous leur reſſemblons autant par «
notre piété & par notre juſtice, «
que les Cyclopes & les Geans ſe «
reſſemblent par leur injuſtice & «
par leur impiété. «

Ulyſſe entendant le Roi parler de la ſorte, lui répondit : Alci- «
noüs, changez de ſentiment, je «

» vous prie ; je ne reſſemble en rien
» aux Immortels qui habitent le bril-
» lant Olympe : je n'ai ni leur corps
» ni aucune de leurs propriétés :
» mais je reſſemble aux mortels,
» & à un des plus miſérables mor-
» tels que vous puiſſiez connoître ;
» car je le diſpute aux plus infortu-
» nés. Si je vous racontois tous les
» maux que j'ai eu à ſouffrir par la
» volonté des Dieux, vous verriez
» que j'ai plus ſouffert que tous les
» malheureux enſemble. Mais per-
» mettez que j'acheve mon repas,
» malgré l'affliction qui me conſu-
» me ; il n'y a point de néceſſité
» plus impérieuſe que la faim ; elle
» force le plus affligé à la ſatisfaire ;
» elle me fait oublier tous mes
» malheurs & toutes mes pertes,
» pour lui obéir. Demain dès la
» pointe du jour ayez la bonté de
» me fournir les moyens de retour-
» ner dans ma chere patrie, tout

malheureux que je ſuis. Après tout « ce que j'ai ſouffert, je conſens de « tout mon cœur à mourir, pour- « vû que j'aye le plaiſir de revoir « mon Palais & ma famille. «

Il dit : & tous les Princes louerent ſon diſcours, & ſe préparerent à lui fournir tout ce dont il auroit beſoin ; car ſa demande leur parut juſte. Les libations étant donc faites, ils ſe retirerent tous dans leur maiſon pour ſe coucher. Ulyſſe demeura dans la ſale, Areté & Alcinoüs demeurerent près de lui, & pendant qu'on déſervoit & qu'on ôtoit les tables, la Reine reconnoiſſant le manteau & les habits dont il étoit couvert, & qu'elle avoit faits elle-même avec ſes femmes, prit la parole, & dit : Etranger, permettez-moi « de vous demander premierement « qui vous êtes, d'où vous êtes, « & qui vous a donné ces habits ? «

» Ne nous avez-vous pas dit qu'er-
» rant ſur la vaſte mer, vous avez
» été jetté ſur nos côtes par la tem-
» pête?
» Grande Reine, répond le pru-
» dent Ulyſſe, il me ſeroit difficile
» de vous raconter en détail tous les
» malheurs dont les Dieux m'ont
» accablé, ils ſont en trop grand
» nombre; je ſatisferai ſeulement à
» ce que vous me faites l'honneur
» de me demander. Fort loin d'ici
» au milieu de la mer eſt une iſle ap-
» pellée Ogygie, où habite la fille
» d'Atlas, la belle Calypſo, Déeſſe
» très-dangereuſe par ſes attraits &
» par ſes careſſes, qui ſont autant
» de piéges dont il eſt difficile de ſe
» garantir. Aucun ni des Dieux ni
» des hommes ne fréquente dans
» cette iſle; un Dieu ennemi m'y
» fit aborder moi ſeul, après que
» Jupiter lançant ſa foudre eut briſé
» mon vaiſſeau, & fait périr mes

Compagnons. Dans ce péril j'em- «
braſſai une planche du débris de «
mon naufrage, & je fus neuf jours «
le jouet des flots. Enfin la dixié- «
me nuit les Dieux me pouſſerent «
ſur la côte d'Ogygie, où Calypſo «
me reçut avec toutes les marques «
d'affection & d'eſtime, & me fit «
tous les meilleurs traitemens «
qu'on peut déſirer. Elle m'offroit «
même de me rendre immortel, & «
de m'exempter pour toujours de «
la vieilleſſe; mais elle n'eut pas la «
force de me perſuader. Je demeu- «
rai avec elle ſept années entieres, «
baignant tous les jours de mes lar- «
mes les habits immortels qu'elle «
me donnoit. Enfin la huitiéme an- «
née étant venue, elle me preſſa «
elle-même de partir; car elle avoit «
reçu par le meſſager des Dieux un «
ordre exprès de Jupiter, qui avoit «
entierement changé ſon eſprit. El- «
le me renvoya donc ſur une eſpéce «

» de radeau; elle me fournit de tout
» ce qui m'étoit néceſſaire, de pain,
» de vin, d'habits, & m'envoya
» un vent très-favorable. Je voguai
» heureuſement dix-ſept jours. Le
» dix-huitiéme je découvris les
» noirs ſommets des montagnes de
» votre iſle, & je ſentis une très-
» grande joie. Malheureux! toute
» ma mauvaiſe fortune n'étoit pas
» encore épuiſée; Neptune me pré-
» paroit de nouvelles perſécutions.
» Pour me fermer les chemins de
» ma patrie, il déchaîna contre moi
» les vents, & ſouleva la mer pen-
» dant deux jours & deux nuits. Les
» flots qui heurtoient impétueuſe-
» ment ma petite nacelle, me mon-
» troient la mort à tout moment;
» enfin la tempête devint ſi furieuſe
» qu'elle briſa & diſſipa ce frêle vaiſ-
» ſeau. Je me mis à nager; le vent
» & le flot me pouſſerent hier con-
» tre le rivage. Et comme je penſois
m'y

n'y sauver, la violence du flot me repoussa contre de grands rochers dans un lieu fort dangereux ; je m'en éloignai en nageant encore, & je fis tant que j'arrivai à l'embouchure du fleuve. Là je découvris un endroit commode, parce qu'il étoit à couvert des vents, & qu'il n'y avoit aucun rocher ; je le gagnai en rassemblant le peu qui me restoit de forces, & j'y arrivai presque sans vie. La nuit couvrit la terre & la mer de ses ombres, & moi, après avoir un peu repris mes esprits, je m'éloignai du fleuve ; je me fis un lit de branches & je me couvris de feuilles ; un Dieu favorable m'envoya un doux sommeil qui suspendit toutes mes douleurs. J'ai dormi tranquillement toute la nuit & la plus grande partie du jour. Comme le soleil baissoit, je me suis éveillé, & j'ai vû les femmes de

» la Princeſſe votre fille qui jouoient
» enſemble. Elle paroiſſoit au mi-
» lieu d'elles comme une Déeſſe.
» J'ai imploré ſon ſecours ; elle n'a
» pas manqué de donner en cette
» occaſion des marques de ſon bon
» eſprit & de ſes inclinations nobles
» & généreuſes ; vous n'oſeriez at-
» tendre de ſi beaux ſentimens de
» toute autre perſonne de ſon âge,
» ſoit homme, ſoit femme ; car la
» prudence & la ſageſſe ne ſont pas
» le partage des jeunes gens. Elle
» m'a fait donner à manger ; elle a
» ordonné qu'on me baignât dans
» le fleuve, & elle m'a donné ces
» habits. Voilà la pure vérité & tout
» ce que mon affliction me permet
» de vous apprendre.

Le Roi prenant la parole, dit
» à Ulyſſe : Etranger, il y a une
» ſeule choſe où ma fille a manqué ;
» c'eſt qu'étant la premiere à qui
» vous vous êtes adreſſé, elle ne

vous a pas conduit elle-même «
dans mon Palais avec ſes femmes. «

Grand Prince, repartit Ulyſſe, «
ne blâmez point la Princeſſe vo- «
tre fille, elle n'a aucun tort; elle «
m'a ordonné de la ſuivre avec ſes «
femmes: c'eſt moi qui n'ai pas «
voulu, de peur qu'en me voyant «
avec elle, votre eſprit ne fût obſ- «
curci par quelque ſoupçon com- «
me par un nuage; car nous au- «
tres mortels nous ſommes fort ja- «
loux & fort ſoupçonneux. «

Etranger, répond Alcinoüs, je «
ne ſuis point ſujet à cette paſſion, «
& je ne me mets pas légerement «
en colere. J'approuve toujours «
tout ce qui eſt honnête & juſte. «
Plût à Jupiter, à Minerve & à «
Apollon, que tel que vous êtes & «
ayant les mêmes penſées que moi, «
vous puſſiez épouſer ma fille & «
devenir mon gendre! je vous «
donnerois un beau Palais & de «

» grandes richeſſes, ſi vous preniez
» le parti de demeurer avec nous.
» Il n'y a perſonne ici qui veuille
» vous retenir par force, à Dieu ne
» plaiſe. Je vous promets que de-
» main tout ſera prêt pour votre
» voyage, dormez ſeulement en
» toute sûreté. Les gens que je vous
» donnerai obſerveront le moment
» que la mer ſera bonne, afin que
» vous puiſſiez arriver heureuſe-
» ment dans votre patrie, & par-
» tout où vous voudrez aller; duſ-
» siez-vous aller au-delà de l'Eubée,
» qui eſt fort loin d'ici, comme nous
» le ſavons par le rapport de nos Pi-
» lotes, qui y menerent autrefois
» le beau Rhadamanthe lorſqu'il al-
» la voir Tityus, le fils de la terre.
» Quelqu'éloignée qu'elle ſoit, ils
» le menerent & le ramenerent dans
» le même jour ſans beaucoup de
» peine. Et vous-même vous con-
» noîtrez par expérience la bonté &

la légereté de mes vaiſſeaux, & « l'adreſſe & la force de mes ra- « meurs. «

Il dit; & Ulyſſe pénétré d'une joie qu'il n'avoit pas encore ſentie, leva les yeux au ciel, & fit cette priere. Grand Jupiter, faites « qu'Alcinoüs accompliſſe ce qu'il « me promet; que la gloire de ce « Prince, ſans jamais s'affoiblir, « rempliſſe la terre entiere, & que « je retourne heureuſement dans « mes Etats! «

Comme cette converſation alloit finir, Areté commanda à ſes femmes de dreſſer un lit à Ulyſſe ſous le portique, de le garnir de belles étoffes de pourpre, d'étendre ſur ces étoffes de beaux tapis, & de mettre par-deſſus des couvertures très-fines. Ces femmes traverſent auſſi-tôt les appartemens, tenant dans leurs mains des flambeaux allumés. Quand el-

Page 123. *Car il eſt près de celui de mon pere*] Voici une fille qui va chercher de l'eau avec une cruche, & dont le pere a un Palais. J'ai fait voir ailleurs que les Princeſſes alloient elles-mêmes à la fontaine. Cette jeune fille répond donc comme une fille de qualité ; mais cette réponſe lui convient encore entant qu'elle eſt la Déeſſe Minerve. Car les Palais des bons Princes ſont toujours près du Palais de Jupiter ; c'eſt-à-dire, que Jupiter habite près d'eux.

Ces habitans ne reçoivent pas volontiers chez eux les étrangers, & ils ne les voyent pas de bon œil] Cependant nous verrons qu'Ulyſſe ſera fort bien reçu dans la Cour d'Alcinoüs. Comment accorder donc avec cette bonne reception ce que cette fille dit ici ? Parleroit-elle ainſi pour rendre Ulyſſe plus précautionné ? Je ſuis perſuadée qu'elle dit la vérité. Ce qu'elle dit ici des Pheaciens eſt vrai de preſque tous les inſulaires ; il n'y a que les honnêtes gens & les gens de condition qui traitent bien les étrangers, le peuple ne leur eſt point du tout favorable ; nous en avons des exemples bien voiſins. Les Pheaciens jouiſſoient d'un ſi grand bonheur, qu'ils pouvoient craindre que cela ne donnât envie aux étrangers de venir s'établir dans leur iſle, ou même de les en chaſſer.

Ce ſont des hommes nés pour la marine] Et par conſéquent plus groſſiers & plus intraitables que les peuples qui cultivent les autres arts.

Car Neptune les a fait comme maîtres de la mer] Voilà pourquoi, comme je l'ai déja dit, cette isle avoit été anciennement appellée *Scherie*, c'est-à-dire, *l'isle du commerce*. Mais si cette isle étoit si puissante, si son commerce étoit si étendu, d'où vient qu'Ulysse n'en connoît pas même le nom ? Est-il possible qu'avant la guerre de Troye cette isle n'eût pas souvent envoyé des vaisseaux à Ithaque, qui n'en étoit qu'à une journée ? C'est à mon avis une des raisons qui ont obligé Homere à faire de cette isle une isle fort éloignée, afin de donner plus de vraisemblance à son récit. Cela aura pû aussi obliger Homere à grossir l'aversion que ces peuples avoient pour les étrangers.

Page 126. *Leurs vaisseaux volent plus vîte qu'un oiseau, ou que la pensée même*] Cette isle n'est véritablement qu'à une journée d'Ithaque ; aussi verra-t-on qu'Ulysse y arrivera en une nuit. Mais comme le Poëte la fait très-éloignée, il a recours ici à cette hyperbole pour sauver cette prompte arrivée, qui ne devient vraisemblable que par l'extrême légereté de ces vaisseaux, ils *volent plus vîte qu'un oiseau, ou que la pensée même.* Cette hyperbole, dont se sert ici cette jeune fille, fait connoître à Ulysse que ces peuples sont forts sur la figure ; c'est pourquoi il les payera bien-tôt de la même monnoie, & ne gardera pas beaucoup de mesure dans les contes qu'il leur fera.

Ulysse en marchant ne pouvoit se lasser

d'admirer les ports] Homere parle de ce que vit Ulyſſe avant que d'entrer dans la ville.

La hauteur des murailles & les remparts paliſſadés] Le Grec dit, *les murailles hautes & fortifiées de paliſſades.* Il me paroît ridicule de placer ces paliſſades ſur les murailles ; leur hauteur ſuffiſoit. Homere veut dire, à mon avis, que devant ces murailles il y avoit des foſſés ou des remparts qui étoient paliſſadés. Sur cette ſorte de fortification on peut voir ce que j'ai remarqué dans l'Iliade.

Entrez hardiment & ne témoignez aucune crainte] Minerve ſe déclare ici pour ce qu'elle eſt ; une jeune fille ne pouvoit pas donner ces ſages conſeils à Ulyſſe. Auſſi cet épiſode de Minerve auroit été chétif, ſi elle n'étoit venue que pour lui enſeigner le chemin ; au lieu qu'il eſt grand & noble quand c'eſt pour lui donner des avis qui lui ſont néceſſaires. Et c'eſt ce qu'Euſtathe a fort bien ſenti.

Page 127. *Car un homme hardi, quoiqu'étranger, réuſſit mieux qu'un autre dans tout ce qu'il entreprend*] Il eſt certain que la timidité a gâté beaucoup de grandes affaires. Il faut de la hardieſſe ; mais il faut que cette hardieſſe ſoit conduite par la prudence.

Cet Eurymedon fit périr tous ſes ſujets dans les guerres injuſtes qu'il entreprit] Ce paſſage eſt conſidérable, en ce qu'il nous fait entendre le tems où le reſte des anciens

Geans avoit péri. Eurymedon leur Roi étoit grand-pere de Nausithoüs, pere d'Alcinoüs. Ainsi les Geants furent exterminés quarante ou cinquante ans avant la guerre de Troye; ce qui s'accorde avec l'ancienne Tradition, qui nous apprend qu'Hercule & Thesée acheverent d'en purger la terre. On peut voir ce que Plutarque a dit dans la vie de Thesée, & le beau portrait qu'il fait de ces Geans.

Page 128. *Fut tué par les fleches d'Apollon.*] C'est-à-dire, qu'il mourut de mort subite.

Et jamais femme.] Le Grec dit, *& de toutes les femmes qui gouvernent leur maison sous les ordres de leurs maris.* Homere enseigne par-là que le mari est le maître de la maison. L'éloge qu'il fait ici de cette Reine est d'une grande beauté.

Page 129. *Car tout le Palais brilloit d'une lumiere aussi éclatante que celle de la lune, ou même que celle du soleil.*] Homere ne fait cette description si pompeuse du Palais d'Alcinoüs, que pour vanter les avantages du commerce, qui est la source inépuisable des richesses d'un Etat. Dans les lieux où le commerce fleurit, tout devient or ou métal précieux. L'Auteur du Parallele a si peu senti la beauté de cette Poësie, qu'il la deshonore à son ordinaire, & par la maniere dont il la rend, & par les réflexions dont il l'accompagne. *La Princesse Nausicaa*, dit-il, *étant arrivée chez le Roi son pere, ses freres, semblables à des Dieux, dételerent les mules*

& porterent les robes dans le Palais, dont les murs étoient d'airain, la porte d'or, ayant à ſes côtés des chiens d'argent, immortels & non ſujets à vieillir, que le ſage Vulcain avoit faits pour garder la maiſon du magnanime Alcinoüs. Où eſt la Poëſie qui ſe ſoutiendroit dans un ſtile ſi malheureux? Après le texte ſi indignement rendu, viennent les réflexions du Chevalier & de l'Abbé, deux aſſez fades perſonnages. *Vous vous mocquez, Monſieur*, dit le premier, *voilà une choſe bien remarquable, que des chiens d'argent ſoient immortels & ne vieilliſſent point. Aimez-vous bien que ces chiens d'argent ſoient mis là pour garder le Palais d'Alcinoüs? Mais comment peut-on concevoir qu'un Roi, dont le Palais eſt d'airain, qui a des portes d'or & d'argent, n'ait pas des palefreniers pour dételer les mules de ſon chariot, & qu'il faille que ſes enfans les dételent eux-mêmes? Cela eſt étonnant*, répond l'Abbé; *mais ne faut-il pas qu'il y ait du merveilleux dans un Poëme?* Voilà comme ce grand Critique ſe mocque toujours de la raiſon & de la plus belle Poëſie, évitant ſur-tout avec grand ſoin de dire quelque choſe de ſenſé.

Et les anneaux d'or] Les anneaux que l'on mettoit au milieu des portes pour les tirer ou les pouſſer, ou même pour frapper. C'étoit comme les marteaux.

Page 130. *Vulcain les avoit faits par les ſecrets merveilleux de ſon art, afin qu'ils gardaſſent l'entrée du Palais*] Nous ne ſerons

pas étonnés de voir des chiens d'or & d'argent garder le Palais comme s'ils étoient vivans, après les merveilles que nous avons vû exécuter à Vulcain dans l'Iliade, ces trepiés qui alloient aux assemblées & qui en revenoient, ces femmes d'or qui aidoient ce divin forgeron à son travail, &c. C'est ainsi que la Poësie d'Homere anime toutes choses.

De beaux siéges tous d'une seule piéce] Homere ne dit point de quelle matiere étoient ces siéges, il y a de l'apparence qu'il a voulu faire entendre qu'ils étoient aussi de métal, puisqu'il se sert de la même expression, ἐν μιᾷ ἔϐαν ὁδῷ, pour dire qu'ils étoient massifs, & qu'ils n'étoient point en dedans d'une vile matiere couverte de feuilles de métal.

Sur des piédestaux magnifiques étoient de jeunes garçons tout d'or] On a fort bien remarqué avant moi que c'est ce passage d'Homere que Lucrece a imité dans son second livre:

Si non aurea sunt juvenum simulacra per ædes
Lampadas igniferas manibus retinentia dextris
Lumina nocturnis epulis ut suppeditentur,
Nec domus argento fulget auroque renidet.

Tenant des torches allumées] Car alors on ne brûloit au lieu de flambeaux que des

torches, c'eſt-à-dire, des branches de bois qui brûloient par le bout, comme dit Virgile,

Urit odoratam nocturna in lumina cedrum.

On n'avoit encore inventé ni les flambeaux, ni les lampes, ni les chandeles. A propos de chandeles, je vois dans Euſtathe que ce mot eſt purement Grec; car il cite un ancien Auteur qui a dit, *ἀσσαρίου κανδήλας πῶλει. Achette des chandeles pour une petite piéce d'argent.*

Page 131. *Et on voyoit toutes leurs mains ſe remuer en même-tems comme les branches des plus hauts peupliers*] Homere eſt un grand peintre, & il peint toujours; ainſi, pour bien entrer dans ſa penſée, le véritable ſecret eſt de ſe remettre devant les yeux les ſujets dont il parle, & avec le ſecours de ſes expreſſions on s'en forme la même image qu'il s'eſt formée. Par exemple dans ce paſſage, ſi l'on ne ſuivoit cette maxime, on ſeroit embarraſſé à exprimer la penſée du Poëte; mais ſi l'on ſe repréſente toutes ces femmes qui travaillent en même-tems, & dont les mains ſe remuent tout à la fois, les unes deça, les autres de-là, on conçoit une image de branches de peupliers agitées par les vents, & l'on connoît par-là que c'eſt ce qu'Homere a voulu dire par ces ſeuls mots, *ἀμφὶ δὲ πᾶσαι μαιμώωσιν ἀγυιῆσι.*

L'huile même auroit coulé deſſus ſans y laiſſer de tache] C'eſt à mon avis le ſeul vé-

table ſens du vers Grec. Homere pour louer la manufacture de ces étoffes, dit qu'elles étoient ſi fines & ſi ſerrées, que l'huile même auroit coulé deſſus ſans pouvoir s'y attacher, & ſans y laiſſer par conſéquent la moindre tache; car les taches ne viennent que de l'impreſſion que fait l'huile en s'inſinuant.

Autant leurs femmes ſurpaſſent toutes les autres en adreſſe] Par ce qu'Homere dit ici, car c'eſt lui qui parle, on ne peut pas douter que les femmes de Corcyre n'euſſent de ſon tems cette réputation d'habileté. Apparemment leurs maris par leur commerce leur avoient amené des eſclaves Sidoniennes qui les avoient inſtruites.

Page 132. *La poire prête à cueillir en fait voir une qui naît*] La plus grande idée que Dieu lui-même donne de la plus heureuſe terre du monde, d'une terre découlante de lait & de miel, c'eſt que *les arbres y ſeront chargés de fruit, que les vendanges attraperont la moiſſon, & que la moiſſon ſuivra immédiatement les vendanges. Pomis arbores replebuntur; apprehendet meſſium triturn vindemiam, & vindemia occupabit ſementem.* La Poëſie enchérit ſur cette heureuſe fécondité, en diſant que les arbres portent des fruits ſans diſcontinuation; que pendant qu'il y en a de mûrs, on en découvre de verts qui vont mûrir, & d'autres qui pouſſent. Ainſi c'eſt une récolte, une cueillete continuelle & égale dans toutes les ſai-

ſons. On prétend que cela eſt fondé ſur une vérité naturelle ; car il y a véritablement, dit-on, des arbres qui ont toujours fruit & fleurs, comme le citronnier, dont Pline dit après Theophraſte, *Arbos ipſa omnibus horis pomifera, aliis cadentibus, aliis maturescentibus, aliis verò ſubnaſcentibus.* Le même Pline étend cela à d'autres arbres, *Novuſque fructus in his cum annotino pendet :* Et il aſſure que le pin *habet fructum maturescentem, habet proximo anno ad maturitatem venturum, ac deinde tertio, &c.* Homere groſſit bien le miracle, en l'étendant à tous les arbres de cet heureux terroir. Mais on ſait ce qu'il faut rabattre des hyperboles poëtiques.

Page 133. *Pendant que les uns ſéchent au ſoleil dans un lieu découvert*] Pour bien entendre cet endroit, il faut ſavoir la maniere dont les Grecs faiſoient leurs vendanges ; car ils ne les faiſoient pas comme nous. J'en ai fait autrefois une Remarque ſur la cinquantiéme Ode d'Anacreon. On portoit à la maiſon tous les raiſins que l'on avoit coupés ; on les expoſoit au ſoleil dix jours ; on les laiſſoit auſſi pendant ce tems-là expoſés à la fraîcheur de la nuit. Après cela on les laiſſoit à l'ombre cinq jours, & au ſixiéme on les fouloit & on mettoit le vin dans les vaiſſeaux. Voici le précepte qu'en donne Heſiode lui-même dans ſon Traité des œuvres & des jours, vers 607. *Lorſque l'Orion & la Canicule ſeront au milieu du ciel, & que l'aurore regardera l'Arture, alors, mon cher*

Persa ; porte tous tes raisins à la maison, expose-les dix jours au soleil & autant de nuits à l'air ; tiens-les à l'ombre cinq jours, & au sixiéme fais couler dans les vaisseaux les présens de l'enjoué Bacchus. Homere marque ces trois états différens ; le premier, des raisins qui ont déja été au soleil & qu'on foule ; le second, de ceux qu'on expose au soleil pendant qu'on foule ceux-là ; & le troisiéme, de ceux qui, pendant que les seconds sont au soleil, sont prêts à couper pour être mis à leur place. Et il en donne la raison dans la suite ; c'est que pendant que les ceps sont chargés de grappes noires & mûres, il y en a de vertes qui sont prêtes à tourner. Voilà, si je ne me trompe, la véritable explication de ce passage d'Homere, qui sans doute a fondé ce miracle poëtique sur ce qu'il y avoit des vignes qui portoient des raisins trois fois l'année, comme Pline l'a remarqué : *Vites quidem & triferæ sunt, quas ob id insanas vocant, quoniam in iis aliæ matureſcunt, aliæ turgeſcunt, aliæ floreant.* Lib. 16. cap. 27. *Il y a des vignes qui portent trois fois, & qu'on appelle* folles *par cette raison : parce que pendant qu'il y a des grappes qui mûrissent, il y en a d'autres qui commencent à grossir, & d'autres qui sont en fleur.*

Tels sont les magnifiques présens dont les Dieux ont embelli le Palais d'Alcinoüs] Il n'y a rien en effet de plus admirable que ces jardins d'Alcinoüs tels qu'Homere les décrit, & j'ai toujours admiré le mauvais sens d'un

Ecrivain moderne, qui pour mettre notre ſiécle au-deſſus du ſiécle d'Homere, a oſé préférer nos magnifiques, mais ſtériles jardins, à ces jardins où la Nature toujours féconde prodiguoit en toute ſaiſon toutes ſes richeſſes. Et voici comme il s'explique :

Le jardin de ce Roi, ſi l'on en croit Homere,
Qui ſe plût à former une belle chimere,
Utilement rempli de bons arbres fruitiers,
Renfermoit dans ſes murs quatre arpens tous entiers,
Là ſe cueilloit la poire, & la figue & l'orange;
Ici dans un recoin ſe fouloit la vendange.

Mais outre que dans cette miſérable Poëſie le Poëte ruine & détruit tous les miracles de la Poëſie d'Homere & ceux de la Nature; car il n'y a rien de bien extraordinaire qu'on cueille dans un jardin des poires, des figues, des raiſins, des oranges, & il n'y a point là de *belle chimere*, puiſqu'on le voit très-ſouvent dans des jardins fort communs; où eſt le bon ſens de préférer ces jardins ſtériles que le luxe a imaginés & où la Nature gémit de ſe voir captive, de les préférer, dis-je, à un jardin où la Nature renouvelle toujours ſes dons? C'eſt là le langage d'un homme qui a cru & enſeigné que le luxe étoit un des beaux préſens que Dieu ait faits aux hommes. Ce n'étoit pas-là le ſentiment des ſages païens; & pour ne pas ſortir de notre ſujet, voyons ce qu'Horace dit des vaſ-

tes & somptueux jardins des Romains :

..... *Platanusque cælebs* *Od. 15. lib. 2.*
Evincet ulmos. Tum violaria &
Myrtus & omnis copia narium,
Spargent olivetis odorem
Fertilibus domino priori.

Le stérile plane va faire négliger l'ormeau. Les violiers, les myrtes & toutes sortes de fleurs parfumeront bientôt les lieux que l'on avoit auparavant plantés d'oliviers, & qui étoient d'un si grand revenu pour leurs premiers maîtres. Et il ajoûte, *Bientôt on verra les lauriers, qui par l'épaisseur de leur ombre défendront des rayons du soleil, quoique cela soit expressément défendu par les ordonnances de Romulus, par les loix du sévére Caton, & par toutes les regles des premiers Legislateurs.* Mais sans regarder ni à l'utile ni au moral, qui est-ce qui ne préférera pas à toutes les plus grandes merveilles de l'art les merveilles de la Nature ? D'ailleurs la Poësie qu'Homere étale dans cette description est si charmante, que je ne puis assez m'étonner qu'un homme qui se piquoit d'être Poëte n'en ait pas été touché.

Page 134. *Ce Dieu étoit le dernier à l'honneur duquel ils versoient le vin de leurs coupes*] Mercure étoit le dernier à qui on faisoit des libations quand on étoit sur le point de s'aller coucher ; car il présidoit au sommeil,

Dat somnos adimitque. ... ... *Horace.*

Page 135. *Et les honneurs dont le peuple les a revêtus*] Il paroît par ce passage que le gouvernement des Corcyriens étoit, comme les gouvernemens de ces tems-là, un composé de Royauté & de Democratie, puisque nous voyons que le peuple donnoit les dignités. On peut voir une Remarque sur un passage du Livre suivant.

En finissant ces mots il s'assied sur la cendre du foyer] Le foyer étoit un lieu sacré à cause de Vesta. Et c'étoit la maniere de supplier la plus touchante & la plus sûre. Themistocle l'imita long-tems après, lorsqu'il se réfugia chez Admete, Roi des Molosses : *Il s'assit*, dit Plutarque, *au milieu de son foyer entre ses Dieux domestiques.* Que peut-on répondre à l'Auteur du Parallele, qui pour rendre ridicule cet endroit, qu'il n'a point entendu, nous le présente ainsi : *Ulysse étant parvenu dans la chambre de la Reine, alla s'asseoir à terre parmi la poussiere auprès du feu.* Voilà un Critique bien instruit de l'Antiquité.

Page 136. *Et de qui la prudence étoit augmentée par les exemples des anciens tems dont il étoit instruit*] Le Grec dit : *Et qui savoit les choses anciennes & plusieurs autres.* Il n'y a rien de plus capable d'instruire les hommes que l'Histoire ; c'est pourtant une connoissance assez négligée. L'Auteur du Livre de la Sagesse en connoissoit bien le prix ; car en parlant du sage, il dit comme Homere, *Scit præterita & de futuris æstimat.* Sap. 8. 8.

Voilà le portrait qu'Homere fait d'Echenée.

Et qui accompagne de ſa protection les ſupplians] Homere enſeigne par-tout que Dieu protége les pauvres & les étrangers, & qu'il a une attention particuliere ſur les ſupplians ; car les Prieres ſont ſes filles, comme nous l'avons vû dans l'Iliade ; auſſi Dieu dit lui-même qu'il aime les étrangers & qu'il leur donne tout ce qui leur eſt néceſſaire : *Amat peregrinum, & dat ei victum & veſtitum. Et vos ergo amate peregrinos.* Deuteron. 10. 18. 19.

Page 138. *Tout ce que la Deſtinée & les Parques inexorables lui ont préparé par leurs fuſeaux dès le premier moment de ſa naiſſance*] Ce paſſage eſt remarquable. Homere ſépare la Deſtinée & les Parques ; c'eſt-à-dire, que les Parques ne font qu'exécuter les ordres de la Deſtinée, qui n'eſt autre que la Providence, & qui a réglé & déterminé la fortune de tous les hommes dès le moment qu'elle leur fait voir le jour.

Page 139. *Que ſi c'eſt quelqu'un des Immortels qui ſoit deſcendu de l'Olympe*] Quand Nauſicaa a comparé Ulyſſe à un Dieu, on auroit pû croire que c'étoit l'effet de ſa paſſion qui l'avoit aveuglée. Mais Homere la juſtifie bien ici, en faiſant qu'Alcinoüs ſoupçonne de même que c'eſt un des Immortels.

Car juſqu'ici les Dieux ne ſe ſont montrés

à nous] Alcinoüs n'eſt point ſurpris que les Dieux daignent ſe montrer aux Pheaciens, qui ſont hommes juſtes ; mais il eſt ſurpris que ce ſoit à l'heure qu'il étoit, & delà il juge que ſi c'eſt un Dieu, c'eſt pour quelque choſe d'extraordinaire qu'il leur apparoît.

Que lorſque nous leur avons immolé des hecatombes] C'eſt ainſi qu'Homere recommande la piété envers les Dieux, en faiſant voir qu'ils honorent de leur préſence les ſacrifices qu'on leur fait.

Et quand quelqu'un de nous eſt parti pour quelque voyage, ils n'ont pas dédaigné de ſe rendre viſibles] Les hommes ont toujours beſoin de la protection de Dieu ; mais cette protection leur eſt encore plus néceſſaire dans les voyages. Homere ſavoit que les Dieux, c'eſt-à-dire les Anges, ſe ſont ſouvent rendu viſibles pour conduire eux-mêmes des gens pieux ; c'eſt ſur cela qu'il a imaginé ces conduites miraculeuſes dont il eſt parlé dans l'Iliade & dans l'Odyſſée. Alcinoüs releve bien ici les Pheaciens par cette diſtinction ſi marquée des Dieux en leur faveur.

Car je puis dire que nous leur reſſemblons autant par notre piété & par notre juſtice] C'eſt cette piété & cette juſtice qui leur avoient attiré tout le bonheur dont ils jouiſſoient. Et c'eſt cela même qui leur avoit fait donner le nom de *Pheaciens* ; car ſelon la ſavante remarque de Bochart, ils furent ainſi

nommés de l'Arabe *phaik*, qui signifie, *éminent, sublime, qui est au-dessus des autres par sa dignité & par sa vertu.* Or il n'y a point d'hommes plus éminens & plus distingués que ceux qui s'élevent au-dessus des autres par leur piété, & qui ressemblent aux Dieux par leur justice. Mais il est bien difficile de conserver ces vertus dans une longue prospérité. Ces Pheaciens, qui se disent ici si pieux & si vertueux, sont plongés dans le vice, comme Homere le fera voir, en nous les représentant uniquement occupés des plaisirs de l'amour & de la bonne chere. C'est donc en vain qu'ils se donnent un éloge qui n'appartient qu'à leurs ayeux, de la vertu desquels ils avoient fort dégeneré. Après être devenus très-vicieux, ils devinrent si superbes, qu'ils s'attirerent de grandes guerres, & qu'ils périrent enfin par leur orgueil. Tout ce discours d'Alcinoüs est très-sensé. Cependant voici comme l'a traité l'Auteur du Parallele. *Le Roi pendant le souper fait un long discours à Ulysse, où je crois qu'il y a du sens, mais où je n'en vois point du tout: Ulysse prie qu'on le laisse manger parce qu'il en a besoin, & qu'il n'est pas un Dieu.* La lecture seule de cet endroit de l'original fait voir le sens de ce Critique.

Changez de sentiment.] Ulysse ne peut souffrir qu'Alcinoüs le prenne pour un Dieu, & il reconnoît qu'il ne ressemble à aucun des Dieux, ni par le corps, ni par les propriétés qui élevent si fort la Divinité au-dessus de l'homme.

riés. On ne s'informoit pas alors si un homme étoit riche ; il suffisoit qu'il eût de la naissance & de la vertu.

Page 148. *Dussiez-vous aller au-delà de l'Eubée qui est fort loin d'ici, comme nous le savons par le rapport de nos pilotes*] L'Eubée est en effet assez éloignée de *Corcyre* ou *Corfou*, puisque pour y aller il faut passer de la mer d'Ionie dans la mer Icarienne, & doubler tout le Peloponese. Mais Alcinoüs fait cet éloignement encore beaucoup plus grand en dépaysant son isle, & en la faisant une des Isles Fortunées ; car c'est de cette idée & de cette fausse supposition qu'il tire la particularité de Rhadamanthe qu'il va raconter.

Qui y menerent autrefois le beau Rhadamanthe, lorsqu'il alla voir Tityus le fils de la Terre] Nous avons vû dans le IV. Livre que Rhadamanthe habitoit les champs Elysées en Espagne sur les bords de l'Ocean. Alcinoüs veut donc faire entendre que son isle est près de cet heureux séjour, & pour le persuader il dit que Rhadamanthe voulant aller voir le Titan Tityus fils de la Terre, se servit des vaisseaux des Pheaciens, parce qu'ils étoient plus légers que les autres. Ce voyage de Rhadamanthe est imaginé sur ce que c'étoit un Prince très-juste, & que Tityus étoit un Titan très-injuste & très-insolent ; Rhadamanthe l'alloit voir pour le ramener à la raison par ses remontrances.

Quelqu'éloignée qu'elle soit, ils le menerent

Page 147. *Elle ne vous a pas conduit elle-même dans mon Palais avec ſes femmes*] Alcinoüs croit que ſa fille a fait une faute, non-ſeulement contre la politeſſe, mais encore contre l'hoſpitalité, de n'avoir pas conduit elle-même cet étranger ; elle n'avoit rien à craindre puiſqu'elle étoit avec ſes femmes.

C'eſt moi qui n'ai pas voulu] Ulyſſe en homme fin & ruſé croit que le diſcours d'Alcinoüs eſt un diſcours que le ſoupçon lui fait tenir, & que le Prince ne lui parle ainſi que pour découvrir comment tout s'eſt paſſé entre lui & la Princeſſe ; c'eſt pourquoi il déguiſe un peu la vérité.

Vous puſſiez épouſer ma fille] Alcinoüs a beau aſſurer Ulyſſe qu'il eſt incapable de concevoir aucun ſoupçon, Ulyſſe l'en croit fort capable ; & l'offre ſi prompte que lui fait le Roi, le fortifie dans cette opinion ; il eſt perſuadé, comme l'inſinue Euſtathe, que ce Prince ne cherche qu'à découvrir ſi ſa fille n'a point conçu quelque paſſion pour lui, & s'il n'y a pas répondu. Au reſte cette propoſition que lui fait Alcinoüs, à cela près qu'elle eſt un peu prématurée, n'a rien d'extraordinaire pour ces tems-là ; tout étoit plein d'exemples de ces ſortes de mariages faits par occaſion : un Roi prenoit pour gendre un étranger qui étoit arrivé chez lui, quand il connoiſſoit à ſes manieres qu'il étoit digne de cet honneur. C'étoit ainſi que Bellerophon, Tydée, Polynice avoient été ma-

parler ordinaire. La phraſe Grecque eſt ſouvent la même que la Françoiſe.

Il eſt conduit par ces femmes dans le ſuperbe portique qui lui étoit deſtiné] Le Grec dit, ὑπ' αἰθούσῃ ἠχεδούσῃ, & cette épithete ἠχεδούσῃ, qui ſignifie *valdè ſonante*, *fort ſonore*, *fort réſonnante*, eſt très-magnifique, pour dire un portique *ſuperbe*, *fort élevé*; & qui par conſéquent rend un grand bruit; car ces ſortes de lieux retentiſſent à proportion de leur exhauſſement. Comment donc l'Auteur du Parallele, qui ſe piquoit de ſe connoître en bâtimens & en architecture, a-t-il cherché à rendre cet endroit ridicule, en le traduiſant de cette maniere: *Enſuite*, dit-il, *on le mena coucher dans une galerie fort réſonnante.* Ce n'eſt pas l'original qui eſt ridicule, c'eſt la Traduction. Quel goût faut-il avoir pour faire d'une épithete noble, harmonieuſe & pleine de ſens, une choſe très-abſurde & très-plate? Mais c'eſt là le talent de certains Critiques modernes; ils flétriſſent tout par leurs expreſſions, & enſuite ils accuſent Homere d'un ridicule qui ne vient pas de lui. On dira de même que ce Poëte eſt un ſot d'avoir dit que *Minerve ſeringua une telle penſée dans l'eſprit de Nauſicaa*, parce que c'eſt ainſi qu'a traduit l'ancien Traducteur de l'Odyſſée.

Et la Reine ſe coucha dans un autre lit auprès de celui du Roi] Nous avons vû à la fin du premier Liv. de l'Iliade, que Junon ſe couche près de Jupiter, & ici nous

voyons que la Reine Areté ſe couche dans un lit dreſſé près du lit d'Alcinoüs. Jupiter & Junon n'ont qu'un lit, & Alcinoüs & la Reine ſa femme en ont deux. Homere a peut-être voulu par-là marquer le luxe & la délicateſſe de ces peuples heureux, qui vivant dans l'abondance & dans la moleſſe, fuyoient tout ce qui pouvoit les incommoder & les gêner.

Argument du Livre VIII.

Alcinoüs assemble le conseil des Pheaciens sur le port près des vaisseaux, pour délibérer sur la demande de l'étranger qui est arrivé chez lui. On équipe un vaisseau pour son départ, & les principaux des Pheatiens sont invités à un festin dans le Palais; ils jouent ensuite au palet avec Ulysse, & on fait venir le chantre Demodocus, qui chante les amours de Mars & de Venus, & ensuite l'histoire du cheval de bois qui fut introduit dans la ville de Troye. A ce recit, Ulysse fond en larmes. Alcinoüs, qui s'en apperçoit, lui demande le sujet de ses larmes, & le prie de lui dire qui il est, & d'où il est.

L'ODYSSE'E D'HOMERE.

LIVRE VIII.

L'AURORE avoit à peine annoncé le jour, que le Roi Alcinoüs se leva. Ulysse ne fut pas moins diligent. Le Roi le mena au lieu où il avoit convoqué l'assemblée pour le Conseil, & c'étoit sur le port devant les vaisseaux.

A mesure que les Pheaciens arrivoient, ils se plaçoient sur des pierres polies. La Déesse Minerve, qui vouloit assurer un heureux retour à Ulysse, ayant pris la figure d'un heraut d'Alcinoüs,

étoit allée par toute la ville avant le jour, & avoit exhorté en ces termes tous les principaux des Pheaciens qu'elle avoit rencon-
» trés : Princes & Chefs des peu-
» ples qui habitent cette isle, ren-
» dez-vous promptement au Con-
» seil pour entendre les demandes
» d'un étranger, qui après avoir er-
» ré long-tems sur la vaste mer, est
» arrivé au Palais d'Alcinoüs, &
» qu'on prendroit pour un des Im-
» mortels.

Par ces paroles elle inspira de la curiosité à tous ces Princes. L'assemblée fut bien-tôt formée & tous les siéges remplis. On regardoit avec admiration le prudent fils de Laërte. Aussi la Déesse Minerve lui avoit inspiré une grace toute divine, elle le faisoit paroître plus grand & plus fort, afin que par cette taille avantageuse & par cet air de majesté, il attirât

l'estime & l'affection des Pheaciens, & qu'il se tirât avec avantage de tous les combats que ces Princes devoient proposer pour éprouver ses forces.

Lorsque tout le monde fut placé, Alcinoüs prit la parole, & dit : Princes & Chefs des Pheaciens, écoutez ce que j'ai à vous proposer. Je ne connois point cet étranger, qui après avoir perdu sa route sur la mer, est arrivé dans mon Palais. Je ne sai d'où il vient, si c'est des contrées du couchant ou des climats de l'aurore : mais il nous prie de lui fournir promptement les moyens de retourner dans sa patrie. Ne nous démentons point en cette occasion. Jamais étranger, qui est abordé dans notre isle, n'a demandé inutilement les secours dont il a eu besoin. Ordonnons donc sans différer qu'on mette en mer un vaisseau

» tout neuf, le meilleur qui soit dans
» nos ports, & choisissons cinquan-
» te-deux rameurs des plus habiles;
» qu'ils préparent les rames, &
» quand tout sera prêt, qu'ils vien-
» nent manger chez moi, pour se
» disposer à partir; on leur fournira
» tout ce qui est nécessaire. Et pour
» vous, Princes, rendez-vous tous
» dans mon Palais, vous m'aiderez
» à faire les honneurs à mon hôte.
» Qu'aucun ne manque de s'y trou-
» ver, & qu'on fasse venir le chan-
» tre Demodocus, à qui Dieu a
» donné l'art de chanter, & qui par
» ses chants divins charme tous
» ceux qui l'entendent.

En finissant ces mots il se leve & marche le premier. Les Princes le suivent, & un heraut va avertir le chantre Demodocus. On choisit cinquante-deux rameurs, qui se rendent aussi-tôt sur le rivage, mettent en mer

le meilleur vaiſſeau, dreſſent le mât, attachent les voiles & placent les avirons. Quand le vaiſſeau fut prêt à partir, ils ſe rendirent tous au Palais d'Alcinoüs. Les portiques, les cours, les ſales furent bien-tôt remplies. Le Roi leur fit donner douze moutons, huit cochons engraiſſés & deux bœufs. Ils les dépouillerent & les préparerent, & ſe mirent à table.

Le heraut amene cependant le chantre divin, que les Muſes avoient comblé de leurs faveurs; mais à ces faveurs elles avoient mêlé beaucoup d'amertume, car elles l'avoient privé de la vue en lui donnant l'art de chanter. Le heraut Pontonoüs le place au milieu des conviés ſur un ſiége tout parſemé de clouds d'argent, qu'il appuye contre une colomne à laquelle il pend ſa lyre, en l'aver-

tissant de l'endroit où il l'a mise, afin qu'il la puisse prendre quand il en aura besoin. Il met devant lui une petite table sur laquelle on sert des viandes, une coupe & du vin. On fait bonne chere, & le repas étant fini, la Muse inspire à Demodocus de chanter les aventures des héros. Il commença par un chant fort connu, & dont la réputation avoit volé jusqu'aux cieux; il contenoit la célébre dispute qu'Ulysse & Achille avoient eue devant les remparts de Troye, au milieu du festin d'un sacrifice, & dans laquelle ils en étoient venus aux grosses paroles; ce qui avoit fait un très-grand plaisir à Agamemnon; car ce Prince voyoit avec une extrême joie les premiers des Grecs disputer ensemble, parce que c'étoit là l'accomplissement d'un oracle qu'il avoit reçu au-

trefois à Pytho, où il étoit allé consulter Apollon, lorsqu'un long enchaînement de malheurs commençoit déja à menacer les Troyens & les Grecs par les décrets de Jupiter. Ce chant étoit si admirable & si divin qu'il charma tout le monde. Ulysse, qui fondoit en larmes, eut toujours la tête couverte de son manteau pour cacher son visage; car il avoit quelque sorte de honte que les Pheaciens le vissent pleurer. Toutes les fois que Demodocus cessoit de chanter, Ulysse essuyoit ses larmes & rabaissoit son manteau, & prenant une coupe il faisoit des libations aux Dieux. Mais dès que les Princes le pressoient de reprendre sa lyre & qu'il recommençoit à chanter, Ulysse recommençoit aussi à répandre des larmes & à les cacher. Aucun des Princes, qui étoient à table, ne s'en apperçut:

me-tems, & excitent des tourbillons de pouſſiere qui les dérobent aux yeux des ſpectateurs. Mais Clytonée ſurpaſſa tous ſes concurrens, & les laiſſa tous auſſi loin derriere lui que de fortes mules, traçant des ſillons dans un champ, laiſſent derriere elles des bœufs pesans & tardifs.

Après la Courſe ils s'attacherent au pénible combat de la Lutte. Et Euryale fut vainqueur. Amphiale fit admirer à ſes rivaux mêmes ſa légereté à ſauter. Elatrée remporta le prix du Diſque, & le brave Laodamas fils d'Alcinoüs, fut victorieux au combat du Ceſte.

Cette jeuneſſe s'étant aſſez divertie à tous ces combats, le Prince Laodamas prit la parole, » & dit : Mes amis, demandons à » cet étranger s'il n'a point appris à s'exercer à quelque combat, car

il eſt très-bien fait & d'une taille «
très-propre à fournir à toutes ſor- «
tes d'exercices. Quelles jambes ! «
quelles épaules ! quels bras ! Il «
eſt même encore jeune. Mais «
peut-être eſt-il affoibli par les «
grandes fatigues qu'il a ſouffertes; «
car je ne croi pas qu'il y ait rien «
de plus terrible que la mer, & de «
plus propre à épuiſer & anéantir «
l'homme le plus robuſte. «

Vous avez raiſon, Laodamas, «
répond Euryale, & vous nous re- «
montrez fort bien notre devoir. «
Allez donc, provoquez vous-mê- «
me votre hôte. «

A ces mots le brave fils d'Alci-
noüs s'avançant au milieu de l'aſ-
ſemblée, dit à Ulyſſe : Généreux «
étranger, venez faire preuve de «
votre force & de votre adreſſe ; «
car il y a de l'apparence que vous «
avez appris tous les exercices, & «
que vous êtes très-adroit à toutes «

» hommes toutes leurs faveurs en-
» ſemble, & le même homme n'a
» pas toujours en partage la bonne
» mine, le bon eſprit & l'art de bien
» parler. L'un eſt mal fait & de
» mauvaiſe mine; mais Dieu répare
» ce défaut, en lui donnant l'élo-
» quence comme une couronne qui
» le fait regarder avec admiration.
» Il parle avec retenue, il ne haſar-
» de rien qui l'expoſe au repentir,
» & toutes ſes paroles ſont pleines
» de douceur & de modeſtie; il eſt
» l'oracle des aſſemblées, & quand
» il marche dans la ville, on le re-
» garde comme un Dieu. Un autre
» a une figure ſi agréable, qu'on le
» prendroit pour un des Immortels;
» mais les graces n'accompagnent
» pas tous ſes diſcours. Il ne faut
» que vous voir; vous êtes parfaite-
» ment bien fait; à peine les Dieux
» mêmes pourroient-ils ajouter à
» cette bonne mine, mais vous man-

quez de ſens. Vos paroles étour- «
dies ont excité ma colere. Je ne «
ſuis pas ſi novice dans les combats «
que vous penſez. Pendant que j'ai «
été dans la fleur de la jeuneſſe, & «
que mes forces ont été entieres, «
j'ai toujours paru parmi les pre- «
miers. Préſentement je ſuis acca- «
blé de malheurs & de miſeres. Car «
j'ai paſſé par de grandes épreuves, «
& ſouffert bien des maux & bien «
des peines dans les diverſes guer- «
res où je me ſuis trouvé, & dans «
mes voyages ſur mer. Cependant «
quelque affoibli que je ſois par tant «
de travaux & de fatigues, je ne «
laiſſerai pas d'entrer dans les com- «
bats que vous me propoſez. Vos «
paroles m'ont piqué juſqu'au vif, «
& ont reveillé mon courage. «

Il dit, & s'avançant bruſque-
ment ſans quitter ſon manteau, il
prend un diſque plus grand, plus
épais & beaucoup plus peſant

que celui dont les Pheaciens se servoient. Et après lui avoir fait faire deux ou trois tours avec le bras, il le pousse avec tant de force, que la pierre fendant rapidement les airs, rend un sifflement horrible. Les Pheaciens, ces excellens hommes de mer, ces grands rameurs étonnés & effrayés de cette rapidité, se baissent jusqu'à terre. Le disque poussé par un bras si robuste, passe de beaucoup les marques de ses rivaux. Minerve, sous la figure d'un homme, met la marque du disque d'Ulysse, & lui adressant la
» parole, elle lui dit : Etranger, un
» aveugle même distingueroit à tâ-
» tons votre marque de celle de
» tous les autres; car elle n'est point
» mêlée ni confondue avec les
» leurs, mais elle est bien au-delà.
» Ayez bonne espérance du succès
» de ce combat, aucun des Phea-

ciens n'ira juſques-là, bien loin « de vous ſurpaſſer. «

La Déeſſe parla ainſi. Ulyſſe ſentit une joie ſecrete de voir dans l'aſſemblée un homme qui le favoriſoit. Et encouragé par ce diſcours, il dit avec plus de hardieſſe : Jeunes gens, atteignez ce « but, ſi vous pouvez ; tout à l'heu- « re je vais pouſſer un autre diſque « beaucoup plus loin que le pre- « mier. Et pour ce qui eſt des au- « tres combats, que celui qui ſe « ſentira aſſez de courage, vienne « s'éprouver contre moi, puiſque « vous m'avez offenſé. Au Ceſte, à « la Lutte, à la Courſe, je ne céde « à aucun des Pheaciens qu'au ſeul « Laodamas, car il m'a reçu dans « ſon Palais. Qui eſt-ce qui vou- « droit combattre contre un Prince « dont il auroit reçu des faveurs ſi « grandes ? Il n'y a qu'un homme « de néant & un inſenſé qui puiſſe «

» deffier au combat ſon hôte dans
» un pays étranger ; ce ſeroit con-
» noître bien mal ſes intérêts. Mais
» de tous les Pheaciens, je n'en re-
» fuſe ni n'en mépriſe aucun. Me
» voilà prêt d'entrer en lice contre
» tous ceux qui ſe préſenteront. Je
» puis dire que je ne ſuis pas tout
» à fait mal adroit à toutes ſortes de
» combats. Je ſai aſſez bien manier
» l'arc, & je me vante de frapper
» au milieu d'un nombre d'ennemis
» celui que je choiſirai, quoique
» tous ſes compagnons qui l'envi-
» ronnent ayent l'arc tendu & prêt
» à tirer ſur moi. Philoctete étoit le
» ſeul qui me ſurpaſſoit quand nous
» nous exercions ſous les remparts
» de Troye. Mais de tous les autres
» hommes, qui ſont aujourd'hui
» ſur la terre, & qui ſe nourriſſent
» des dons de Cerés, il n'y en a
» point ſur leſquels je ne remporte
» le prix. Car je ne voudrois pas
m'égaler

« s'égaler aux heros qui ont été a- «
« vant nous, à Hercule & à Eurytus «
« d'Oechalie, qui ſur l'adreſſe à ti- «
« rer de l'arc, oſoient entrer en lice «
« même contre les Dieux. Voilà «
« pourquoi le grand Eurytus ne par- «
« vint pas à une grande vieilleſſe : il «
« mourut jeune ; car Apollon irrité «
« de ce qu'il avoit eu l'audace de le «
« défier, lui ôta la vie. Je lance la «
« pique comme un autre lance le «
« javelot. Il n'y a que la courſe, où «
« je craindrois que quelqu'un des «
« Pheaciens ne me vainquît. Car je «
« ſuis bien affoibli par toutes les fa- «
« tigues & par la faim même que j'ai «
« ſoufferte ſur la mer, mon vaiſ- «
« ſeau ayant été briſé après une fu- «
« rieuſe tempête, & les vivres «
« m'ayant manqué, ce qui m'a cau- «
« ſé une foibleſſe dont je ne ſuis «
« pas encore revenu. «

Après qu'il eut ceſſé de parler, un profond ſilence regna parmi

ces Princes. Alcinoüs ſeul prenant la parole, lui répondit :
» Etranger, tout ce que vous venez de dire nous eſt très-agréable, » & nous voyons avec plaiſir que » vous voulez bien faire preuve de » votre force & de votre adreſſe, » piqué des reproches qu'Euryale a » oſé vous faire au milieu de nous. » Il eſt certain qu'il n'y a point » d'homme, pour peu qu'il ait de » prudence & de ſens, qui ne rende juſtice à votre mérite. Mais écoutez-moi, je vous prie, afin » que quand vous ſerez de retour » chez vous, & que vous ſerez à table » avec votre femme & vos enfans, » vous puiſſiez raconter aux heros » qui vous feront la cour, l'heureuſe vie que nous menons, & les » exercices dont Jupiter veut bien » que nous la partagions ſans diſcontinuation depuis nos premiers » peres. Nous ne ſommes bons aux

combats ni du Ceſte ni de la « Lutte ; notre fort eſt la Courſe & « l'art de conduire des vaiſſeaux ; « nos divertiſſemens de tous les « jours ce ſont les feſtins, la muſi- « que & la danſe ; nous aimons la « magnificence en habits, les bains « chauds & la galanterie. Allons « donc, que nos plus excellens dan- « ſeurs viennent tout préſentement « faire voir leur adreſſe, afin que cet « illuſtre étranger puiſſe dire à ſes a- « mis combien les Pheaciens ſont au « deſſus des autres hommes à la « Courſe, à la danſe & dans la muſi- « que, auſſi bien que dans l'art de « conduire des vaiſſeaux. Que quel- « qu'un aille promptement prendre « la lyre qui eſt dans mon Palais, & « qu'il l'apporte à Demodocus. «

Ainſi parla le divin Alcinoüs, & un heraut partit pour aller chercher la lyre dans le Palais ; & neuf juges choiſis par le peuple, pour

régler & préparer tout ce qui étoit néceſſaire pour les jeux, ſe levent en même-tems. Ils applaniſſent d'abord le lieu où l'on devoit danſer, & marquent un aſſez grand eſpace libre.

Cependant le heraut apporte la lyre à Demodocus qui s'avance au milieu, & les jeunes gens, qui devoient danſer, ſe rangent autour de lui, & commencent leur danſe avec une légereté merveilleuſe. Ulyſſe regardoit attentivement les vifs & brillans mouvemens de leurs pieds & la juſteſſe de leurs cadences, & ne pouvoit ſe laſſer de les admirer. Le chantre chantoit ſur ſa lyre les amours de Mars & de Venus; comment ce Dieu avoit eu pour la premiere fois les faveurs de cette Déeſſe dans l'appartement même de Vulcain, & comment il l'avoit comblée de préſens pour ſouiller la

couche de son mari. Le Soleil qui les vit, en alla d'abord avertir ce Dieu, qui apprenant cette fâcheuse nouvelle, entre d'abord dans sa forge, l'esprit plein de grands desseins de vengeance ; il met son énorme enclume sur son pied, & commence à forger des liens indissolubles pour arrêter les coupables. Quand il eut trouvé ces liens en état de servir son ressentiment, il alla dans la chambre où étoit son lit, que l'on avoit deshonoré. Il étendit ces liens en bas tout autour & en haut, il en couvrit le dedans du ciel du lit & des pantes, & les disposa de maniere, que par un secret merveilleux ils devoient envelopper ces deux amans dès qu'ils seroient couchés. C'étoient comme des toiles d'araignée, mais d'une si grande fineſſe, qu'ils ne pouvoient être apperçus d'aucun homme, non

pas même d'un Dieu, tant ils étoient imperceptibles, & se déroboient aux yeux les plus fins.

Quand ce piége secret fut bien dressé, il fit semblant de partir pour Lemnos, qu'il aime plus que toutes les autres terres qui lui sont consacrées. Son départ n'échappa pas au Dieu Mars, que son amour tenoit fort éveillé. Il ne le vit pas plutôt parti, qu'il se rendit chez ce Dieu, dans l'impatience de revoir sa belle Cytherée. Elle ne venoit que d'arriver du Palais de Jupiter son pere, & elle s'étoit assise toute brillante de beauté. Le Dieu de la guerre entre dans sa chambre, lui prend la main, & lui parle en ces » termes : Belle Déesse, profitons » d'un tems si favorable ; les mo- » mens sont précieux aux amans ; » Vulcain n'est point ici, il vient » de partir pour Lemnos, & il est

allé voir ſes Sintiens au langage «
barbare. «

Il dit, & Venus ſe laiſſa perſuader. Ils ne furent pas plutôt couchés, que les liens de l'induſtrieux Vulcain ſe répandirent ſur eux & les envelopperent de maniere, qu'ils ne pouvoient ni ſe dégager ni ſe remuer. Alors ils connurent qu'il ne leur étoit pas poſſible d'éviter d'être ſurpris. Vulcain de retour de ce voyage, qu'il n'avoit pas achevé, entre dans ce moment; car le Soleil, qui étoit en ſentinelle pour lui, l'avertit du ſuccès de ſes piéges. Il s'avance ſur le ſeuil de la porte; à cette vue il eſt ſaiſi de fureur, & ſe met à crier avec tant de force, qu'il eſt entendu de tous les Dieux de l'Olympe. Pere « Jupiter, s'écria-t-il, & vous, « Dieux immortels, accourez tous « pour voir des choſes très-infâ- «

» mes, & qu'on ne peut ſupporter.
» La fille de Jupiter, Venus me
» mépriſe parce que je ſuis boiteux,
» & elle eſt amoureuſe de Mars, de
» ce Dieu pernicieux qui devroit
» être l'horreur des Dieux & des
» hommes. Elle l'aime parce qu'il
» eſt beau & bien fait, & que je ſuis
» incommodé. Mais eſt-ce moi qui
» ſuis cauſe de mon malheur, ne
» ſont-ce pas ceux qui m'ont donné
» la naiſſance? hé pourquoi me la
» donnoient-ils? Venez, venez voir
» comme ils dorment tranquille-
» mentdans ma couche, enyvrésd'a-
» mour. Quel ſpectacle pour un ma-
» ri! Mais quelqu'amoureux qu'ils
» puiſſent être, je ſuis ſûr que bien-
» tôt ils voudroient bien n'être pas
» ſi unis, & qu'ils maudiront l'heu-
» re de ces rendez-vous; car ces
» liens, que j'ai imaginés, vont les
» retenir juſqu'à ce que le Pere de
» cette débauchée m'ait rendu la

dot & tous les préſens que je lui « ai faits pour elle. Sa fille eſt aſſuré- « ment fort belle, mais ſes mœurs « deshonorent ſa beauté. «

A ces cris tous les Dieux ſe rendent dans ſon appartement, Neptune qui ébranle la terre, Mercure ſi utile aux hommes, & Apollon dont les traits ſont inévitables, s'y rendirent comme les autres. Les Déeſſes par pudeur & par bienſéance demeurerent dans leur Palais. Les Dieux étant arrivés, s'arrêterent ſur le ſeuil de la porte, & ſe mirent à rire de tout leur cœur en voyant l'artifice de Vulcain. Et l'on entendoit qu'ils ſe diſoient les uns aux autres : Les mauvaiſes actions ne « proſperent pas ; le peſant a ſurpris « le léger. Car nous voyons que « Vulcain, qui marche peſamment « & lentement parce qu'il eſt boi- « teux, a attrapé Mars, qui eſt le plus «

» léger & le plus vîte de tous les
» Immortels. L'art a suppléé à la
» nature. Mars ne peut s'empêcher
» de payer la rançon que doivent
» les adulteres pris sur le fait.

Voilà ce qu'ils se disoient les uns aux autres. Mais Apollon adressant la parole à Mercure, lui
» dit: Fils de Jupiter, Mercure,
» qui portez les ordres des Dieux,
» & qui faites de si utiles présens aux
» hommes, ne voudriez-vous pas
» bien tenir la place de Mars, &
» être surpris dans ces piéges avec
» la belle Venus?

Le Messager des Immortels lui
» répondit: Apollon, je m'estime-
» rois très-heureux d'avoir une pa-
» reille aventure, ces liens dussent-
» ils encore être plus forts, & dus-
» siez-vous tous, tant que vous êtes
» de Dieux & de Déesses dans l'O-
» lympe, être spectateurs de ma
» captivité; les faveurs de la belle

Venus me conſoleroient de vos brocards & de toutes vos railleries.

Il dit, & le ris des Immortels recommença. Neptune fut le ſeul qui ne rit point ; mais prenant ſon ſérieux, il prioit inſtamment Vulcain de délier Mars. Déliez ce Dieu, lui diſoit-il, je vous prie, & je vous réponds, devant tous les Dieux qui m'entendent, qu'il vous payera tout ce qui ſera jugé juſte & raiſonnable.

Vulcain lui répond : Neptune, n'exigez point cela de moi ; c'eſt une méchante affaire que de ſe rendre caution pour les méchans. D'ailleurs comment pourrois-je vous retenir dans mes liens au milieu de tous les Dieux, ſi Mars en liberté emportoit ma dette ?

N'ayez point cette crainte, répartit Neptune ; ſi Mars délivré de ſes liens s'enfuit ſans vous ſa-

» tisfaire, je vous assure que je vous » satisferai.

» Cela étant, reprit Vulcain, je » ne puis ni ne dois rien refuser à » vos prieres.

En même-tems il délie ces merveilleux liens. Les captifs ne se sentent pas plutôt libres, qu'ils se levent & s'envolent : Mars prend le chemin de Thrace, & la Mere des jeux & des ris celui de Cypre, & se rend à Paphos où elle a un temple & un autel, où les parfums exhalent continuellement une fumée odoriférante.

Dès qu'elle y est arrivée, les Graces la deshabillent, la baignent, la parfument d'une essence immortelle qui est reservée pour les Dieux, & l'habillent d'une robe charmante, qui releve sa beauté & qu'on ne peut voir sans admiration.

Voilà quelle étoit la chanson

que chantoit Demodocus. Ulyſſe l'entendoit avec un merveilleux plaiſir, & tous les Pheaciens étoient charmés. Alcinoüs appelle ſes deux fils Halius & Laodamas, & voyant que perſonne ne vouloit leur diſputer le prix de la danſe, il leur ordonne de danſer ſeuls. Ces deux Princes, pour montrer leur adreſſe, prennent un balon rouge que Polybe leur avoit fait. L'un d'eux ſe pliant & ſe renverſant en arriere, le pouſſe juſqu'aux nues; & l'autre s'élançant en l'air avec une admirable agilité, le reçoit & le repouſſe avant qu'il tombe à leurs pieds. Après qu'ils ſe furent aſſez exercés à le pouſſer & le repouſſer pluſieurs fois, ils finirent cette danſe haute & en commencerent une baſſe. Ils firent pluſieurs tours & retours avec une juſteſſe merveilleuſe. Tous les autres jeunes gens,

qui étoient debout tout autour, battoient des mains, & tout retentiſſoit du bruit des acclamations & des louanges.

Alors Ulyſſe dit à Alcinoüs : » Grand Prince, qui par votre bonne mine effacez tout ce que je voi » ici, vous m'aviez bien promis » que vous me feriez voir les plus » habiles danſeurs qui ſoient ſur la » terre. Vous m'avez tenu parole, » & je ne puis vous exprimer toute » mon admiration.

Ce diſcours fut très-agréable à Alcinoüs, qui prenant auſſi-tôt la » parole, dit : Princes & Chefs des » Pheaciens, écoutez-moi. Cet é» tranger me paroît homme ſage » & d'une rare prudence ; faiſons» lui, ſelon la coutume, un pré» ſent, mais un préſent qui ſoit pro» portionné à ſon merite. Vous ê» tes ici douze Princes qui gouver» nez ſous moi, & qui rendez la

juſtice au peuple; portons ici cha-« cun un manteau, une tunique & « un talent d'or, afin que cet étran-« ger les recevant de notre main, « ſe mette à table ce ſoir avec plus « de joie. J'ordonne auſſi qu'Eu-« ryale l'appaiſe par ſes ſoumiſſions « & par ſes préſens, parce qu'il ne « lui a pas parlé avec le reſpect « qu'il lui devoit, & qu'il l'a offen-« ſé contre toute ſorte de juſtice. «

Il dit. Tous les Princes ap-prouverent ſon diſcours, & en-voyerent chacun leur heraut pour apporter les préſens. En même-tems Euryale dit à Alcinoüs: Grand Roi, je ferai à cet étran-« ger la ſatisfaction que vous m'or-« donnez, & je lui donnerai une « belle épée d'un acier très-fin, dont « la poignée eſt d'argent, & le four-« reau de la plus belle ivoire qu'on « ait jamais travaillée: je ſuis ſûr qu'il « ne la trouvera pas indigne de lui. «

En finiſſant ces mots, il préſente cette épée à Ulyſſe, & lui dit: Généreux étranger, ſi je vous » ai dit quelque parole trop dure, » ſouffrez que les vents l'emportent; ayez la bonté de l'oublier, » & je prie les Dieux qu'ils vous » faſſent la grace de revoir votre » femme & votre patrie, & qu'ils » finiſſent les maux que vous ſouffrez depuis long-tems, éloigné » de vos amis & de votre famille.

» Mon cher Euryale, repart » Ulyſſe, puiſſiez-vous n'avoir jamais que des ſujets de joie, & » que les Dieux vous comblent de » proſpérités, & faſſent que vous » n'ayez jamais beſoin de cette épée dont vous me faites préſent, » après m'avoir appaiſé par vos paroles pleines de douceur & de » politeſſe. En achevant ces mots, il met à ſon côté cette riche épée.

Comme le soleil étoit près de se coucher, les magnifiques présens arrivent, & les hérauts les portent au Palais d'Alcinoüs, où les fils du Roi les prennent eux-mêmes des mains des hérauts & les portent chez la Reine leur mere. Le Roi marchoit à leur tête.

Dès qu'ils furent arrivés dans l'appartement de la Reine, ils s'assirent, & Alcinoüs dit à Areté : Ma femme, faites apporter « ici le plus beau coffre que vous « ayez, après y avoir mis un riche « manteau & une belle tunique, & « ordonnez à vos femmes d'aller « tout à l'heure faire chauffer de « l'eau ; notre hôte, après s'être « baigné & après avoir vû ces pré- « sens bien rangés dans ce coffre, « en soupera plus gayement & goû- « tera mieux le plaisir de la musi- « que. Je lui donnerai ma belle cou- «

» pe d'or, afin que quand il ſera de
» retour chez lui, il s'en ſerve à fai-
» re des libations à Jupiter & aux
» autres Dieux, en ſe ſouvenant tou-
» jours de moi.

La Reine en même-tems donne ordre à ſes femmes d'aller promptement faire chauffer un bain. Elles obéiſſent, & mettent ſur le feu un grand vaiſſeau d'airain, elles le rempliſſent d'eau & elles mettent deſſous beaucoup de bois; dans un moment le vaiſſeau eſt environné de flammes & l'eau commence à frémir.

Cependant Areté ayant fait tirer de ſon cabinet ſon plus beau coffre, le préſente à Ulyſſe, & devant lui elle y met l'or, les manteaux & les tuniques dont les Pheaciens lui avoient fait préſent, & elle y ajoûte un beau manteau & une tunique magnifique. Quand elle eut tout bien rangé,

elle lui dit : Etranger, voyez ce « coffre, il ferme fort bien, vous « n'avez qu'à y faire votre nœud, « de peur que dans votre voyage « quelqu'un ne vous vole pendant « que vous dormirez tranquille- « ment dans votre vaiſſeau. «

Le divin Ulyſſe n'eut pas plutôt entendu la Reine parler ainſi, qu'il jetta les yeux ſur ces riches préſens, les enferma & les ſcella du nœud merveilleux dont l'ingenieuſe Circé lui avoit donné le ſecret. Dans le moment la maîtreſſe de l'office le preſſe de s'aller mettre au bain. Ils vont dans la chambre des bains. Ulyſſe eſt ravi de voir des bains chauds ; car depuis qu'il avoit quitté le Palais de la belle Calypſo, il n'avoit pas eu la commodité d'en uſer. Mais alors il avoit tout à ſouhait comme un Dieu.

Quand il fut baigné & parfu-

mé, & que les femmes lui eurent mis des habits magnifiques, il sortit de la chambre des bains & alla à la sale du festin.

La Princesse Nausicaa, dont la beauté étoit égale à celle des Déesses, étoit à l'entrée de la sale. Dès qu'elle vit Ulysse elle fut frappée d'admiration, & lui adressant la parole, elle lui dit : Etranger, je vous souhaite toute sorte de bonheur, mais quand vous serez de retour dans votre patrie, ne m'oubliez pas ; souvenez-vous que c'est à moi que vous avez l'obligation de la vie.

Le sage Ulysse lui répond : Belle Princesse, fille du magnanime Alcinoüs, que le mari de la vénérable Junon, le grand Jupiter, me conduise seulement dans ma patrie, & me fasse la grace de revoir ma femme & mes amis ; je vous promets que tous les

jours je vous adreſſerai mes vœux « comme à une Déeſſe, car je ne « tiens la vie que de vous. «

Après avoir parlé de la ſorte, il s'aſſied près du Roi. Cependant on fait les portions pour le feſtin, & on mêle le vin dans les urnes. Un héraut s'avance, conduiſant par la main le divin chantre Demodocus, il le place au milieu de la table, & l'appuye contre une colomne. Alors Ulyſſe s'adreſſant au héraut, & lui mettant entre les mains la meilleure partie du dos d'un cochon qu'on lui avoit ſervi, il lui dit: Héraut, « prenez cette partie de la portion « dont on m'a honoré, & donnez- « la de ma part à Demodocus, l'aſ- « ſurant que quelque affligé que je « ſois, je l'admire & je l'honore « parfaitement; les chantres com- « me lui doivent être honorés & reſ- « pectés de tous les hommes, parce «

lieu de la place ; car les Troyens eux-mêmes l'avoient traîné jusques dans la citadelle. Ce cheval étoit là au milieu, & les Troyens assemblés tout autour, discouroient & proposoient plusieurs choses sans pouvoir convenir. Il y avoit trois avis principaux. Les uns vouloient que l'on mît en piéces cette énorme machine : les autres conseilloient qu'on la traînât au haut de la citadelle & qu'on la précipitât des murailles ; & le troisiéme parti étoit de ceux qui, frappés de la Religion, soutenoient qu'elle devoit être inviolable, & qu'il falloit la laisser comme une offrande agréable aux Dieux & capable de les appaiser, & ce dernier avis l'emporta ; car c'étoit l'ordre des Destinées que Troye périt, puisqu'elle avoit reçu dans ses murs cette grande machine, grosse de tant de braves

ves capitaines, qui portoient aux Troyens la ruine & la mort. Il chanta enſuite comment les Grecs ſortis du ventre du cheval, comme d'une vaſte caverne, ſaccagerent la ville; il repréſenta ces braves chefs répandus dans tous les quartiers, & portant partout le fer & la flamme. Il raconta comment Ulyſſe accompagné de Menelas & ſemblable au Dieu Mars, alla dans le Palais de Deïphobus, & ſoutint là un grand combat, qui fut long-tems douteux, & dont la victoire leur demeura enfin par le ſecours de Minerve.

Voilà ce que chanta ce chantre divin. Ulyſſe fondoit en larmes, ſon viſage en étoit couvert. Il pleuroit auſſi amerement qu'une femme, qui voyant tomber ſon époux combattant devant les murailles de ſa ville pour la défen-

ſe de ſa patrie & de ſes enfans ; ſort éperdue & ſe jette ſur ce cher mari palpitant encore, remplit l'air de ſes gémiſſemens & le tient embraſſé, pendant que ces barbares ennemis l'achevent à coups de piques, & préparent à cette infortunée une dure ſervitude & des maux infinis. Elle gémit, elle crie, elle pleure, pénétrée de la plus vive douleur. Ainſi pleuroit Ulyſſe. Ses larmes ne furent apperçues que du ſeul Alcinoüs, qui étoit aſſis près de lui & qui entendit ſes ſanglots. Touché de ſa douleur, » il dit aux Pheaciens : Princes & » Chefs de mon peuple, écoutez » ce que j'ai à vous dire. Que Demodocus ceſſe de chanter & de » jouer de la lyre ; car ce qu'il chante ne plaît pas également à tous » ceux qui l'entendent. Depuis que » nous ſommes à table, & qu'il a

commencé à chanter, cet étran- «
ger n'a ceſſé de pleurer & de «
gémir, & une noire triſteſſe s'eſt «
emparée de ſon eſprit. Que De- «
modocus ceſſe donc, afin que «
notre hôte ne ſoit pas le ſeul af- «
fligé, & qu'il ait autant de plai- «
ſir que nous, qui avons le bon- «
heur de le recevoir; c'eſt ce que «
demande l'hoſpitalité & l'honnê- «
teté même. Cette fête n'eſt que «
pour lui ſeul; c'eſt pour lui que «
nous préparons un vaiſſeau; c'eſt «
à lui que nous avons fait de ſi «
bon cœur tous ces préſens. Un «
ſuppliant & un hôte doivent être «
regardés comme un frere par tout «
homme qui a tant ſoit peu de ſens. «
Mais auſſi, mon hôte, ne nous «
cachez point par une fineſſe in- «
téreſſée ce que je vais vous de- «
mander; vous nous devez les mê- «
mes égards. Apprenez-nous quel «
eſt le nom que votre pere & vo- «

» tre mere vous ont donné, & ſous
» lequel vous êtes connu de vos
» voiſins; car tout homme en ce
» monde, bon ou méchant, a né-
» ceſſairement un nom, qu'on lui
» donne dès qu'il vient de naître.
» Dites-nous donc quel eſt le vôtre,
» quelle eſt votre patrie & quelle eſt
» la ville que vous habitez, afin que
» nos vaiſſeaux, qui ſont doués d'in-
» telligence, puiſſent vous reme-
» ner. Car il faut que vous ſachiez
» que les vaiſſeaux des Pheaciens
» n'ont ni gouvernail ni pilote,
» comme les vaiſſeaux des autres
» nations; mais ils ont de la con-
» noiſſance comme les hommes, &
» ils ſavent d'eux-mêmes les che-
» mins de toutes les villes & de tous
» les pays. Ils font très-prompte-
» ment les plus grands trajets, tou-
» jours enveloppés d'un nuage obſ-
» curqui les empêche d'être décou-
» verts. Et jamais ils n'ont à crain-

dre ni de périr par un naufrage, « ni d'être endommagés par les « flots, par les vents ou par les é- « cueils. Je me ſouviens ſeulement « d'avoir oui autrefois Nauſithoüs « mon pere, qui nous diſoit que le « Dieu Neptune étoit irrité contre « nous, de ce que nous nous char- « gions de reconduire tous les hom- « mes ſans diſtinction, & que par là « nous les faiſions jouir du privi- « lége que nous avons ſeuls de « courir les mers ſans aucun péril, « & qu'il nous menaçoit qu'un jour « un de nos vaiſſeaux, revenant de « conduire un étranger chez lui, « ſeroit puni de ce bienfait, qu'il « périroit au milieu de la mer, & « qu'une grande montagne tombe- « roit ſur la ville des Pheaciens & « la couvriroit toute entiere. Voilà « ce que ce ſage vieillard nous « contoit ſur la foi de quelque an- « cien oracle. Et ce Dieu peut ac- «

» complir ces menaces ou les ren-
» dre vaines comme il le jugera à
» propos. Mais contez-moi, je
» vous prie, sans déguisement,
» comment vous avez perdu votre
» route; sur quelles terres vous a-
» vez été jetté; quelles villes,
» quels hommes vous avez vus;
» quels sont les peuples que vous
» avez trouvé cruels, sauvages &
» sans aucun sentiment de justice,
» & quels sont ceux qui vous ont
» paru humains, hospitaliers & tou-
» chés de la crainte des Dieux!
» Dites-nous aussi pourquoi vous
» vous affligez en vous-même,
» & pourquoi vous pleurez en
» entendant chanter les malheurs
» des Grecs & ceux d'Ilion. Ces
» malheurs viennent de la main
» des Dieux, qui ont ordonné la
» mort de tant de milliers d'hom-
» mes, afin que la Poësie en tire
» des chants utiles à ceux qui vien-

dront après eux. Avez-vous perdu «
devant les murs de cette place un «
beau-pere, un gendre, ou quel- «
que autre parent encore plus pro- «
che, ou quelque bon ami & com- «
pagnon d'armes ſage & prudent? «
Car un ami qui a ces bonnes qua- «
lités, n'eſt ni moins aimable ni «
moins eſtimable qu'un frere. «

REMARQUES SUR L'ODYSSÉE D'HOMERE.

LIVRE VIII.

Page 175. ET *c'étoit ſur le port devant les vaiſſeaux*] C'étoit dans la place qui étoit entre les deux ports, & au milieu de laquelle on avoit bâti un temple à Neptune, comme nous l'avons vû à la fin du ſixiéme Livre.

La Déeſſe Minerve, &c. *ayant pris la figure d'un héraut d'Alcinoüs*] Homere feint que le héraut qu'Alcinoüs envoie appeller les Princes & les Chefs au Conſeil, eſt Minerve elle-même, parce que cet envoi eſt l'effet de la ſageſſe du Prince, & que par conſéquent c'eſt Minerve qui lui a inſpiré ce conſeil.

Page 176. *Par ces paroles elle inſpira de la curioſité à tous les Princes*] Il n'y a point de peuple ſi curieux qu'un peuple riche, qui n'a d'autre occupation que les jeux & les divertiſſemens ; car il cherche avidement tout ce qui peut lui fournir de nouveaux

plaisirs. Rien n'étoit donc plus capable d'exciter la curiosité des Pheaciens que de leur annoncer un étranger si extraordinaire, qui avoit erré si long-tems sur la mer, & qui devoit faire des demandes à l'assemblée.

Page 177. *Mais il nous prie de lui fournir promptement*] Il dit *nous*, parce que, comme je l'ai déja dit ailleurs, le gouvernement des Pheaciens n'étoit pas despotique, non plus que tous les gouvernemens de ces tems-là; le peuple avoit ses droits, & il étoit représenté par ces personnages qui sont appellés *Princes* & *Chefs*. C'est ce qu'Aristote a fort bien établi, quand il a dit: Βασιλείας μὲν οὖν εἴδη πέντε, πέντε γὰρ τὰ ἀριθμόν· μία μὲν ἡ περὶ τοὺς Ἡρωικοὺς χρόνους· αὕτη δ' ἦν ἑκόντων μὲν ἀρχόντων δὲ ὡρισμένοις. Στρατηγὸς γὰρ ἦν ὁ δικαστὴς ὁ βασιλεύς, καὶ τῶν πρὸς τοὺς θεοὺς κύριος. *Il y avoit donc quatre sortes de Royauté. La premiere celle des tems héroïques, qui commandoit à des hommes soumis volontairement, mais à de certaines conditions qui étoient réglées. Le Roi étoit le général & le juge, & il étoit le maître de tout ce qui regardoit la Religion.* Politiq. 3. 4.

Un vaisseau tout neuf, le meilleur qui soit dans nos ports] L'épithete de πρωτόπλοος signifie non-seulement un vaisseau qui vient d'être bâti & qui va faire son premier voyage, mais un vaisseau plus léger que les autres, qui va toujours devant les autres.

Page 178. *A qui Dieu a donné l'art de*

chanter] Homere insinue par-tout que toutes les bonnes & grandes qualités sont des dons de Dieu. On ne peut pas douter que la musique, qui embrasse la Poësie, n'en soit un considérable. Il y avoit de ces chantres dans toutes les Cours des Princes. Nous avons déja vû Phemius à Ithaque ; nous en avons vû un autre à Lacedemone chez Menelas, & voici Demodocus chez le Roi Alcinoüs. Le goût pour la musique a toujours été général. Les Hebreux l'avoient encore plus que les autres peuples. On sait les effets que les chants de David faisoient sur l'esprit de Saül. Salomon dit dans l'Ecclesiaste, *feci mihi cantores & cantatrices.* 11. 8. & comme les Grecs, ils admettoient ces chantres à leurs festins. C'est pourquoi l'Auteur de l'Ecclésiastique compare la musique des festins à une émeraude enchassée dans de l'or. 31. 8.

Page 179. *Mais à ces faveurs elles avoient mêlé beaucoup d'amertume, car elles l'avoient privé de la vûe*] Je suis persuadée que c'est sur ce passage que les Anciens se sont imaginé qu'Homere étoit aveugle ; car ils ont crû que ce Poëte s'étoit dépeint lui-même sous le nom de Demodocus. Il est vrai que toutes les grandes choses qui sont dites ici de Demodocus, conviennent à Homere. Il est un chantre divin comme Demodocus ; comme lui il charme tous ceux qui l'entendent ; comme lui il a chanté les aventures des Grecs devant Troye. En un mot, pour me servir de ce qu'Eustathe a dit fort

ingénieuſement, comme Hecube dit à ſa fille dans Euripide, *Malheureuſe; car en te donnant ce nom, je me le donne à moi-même.* Homere peut dire avec autant de raiſon à Demodocus : *Chantre divin, chantre merveilleux, chantre qui charmez les Dieux & les hommes; car en vous donnant ces louanges je me les donne à moi-même.* Mais il ne faut pas pouſſer cette reſſemblance plus loin.

Page 180. *Il contenoit la célébre diſpute qu'Ulyſſe & Achille avoient eue devant les remparts de Troye au milieu d'un feſtin d'un ſacrifice*] Didyme, & après lui Euſtathe, nous ont conſervé une ancienne tradition, qui portoit qu'après la mort d'Hector les Princes Grecs étant aſſemblés chez Agamemnon à un feſtin après un ſacrifice, on agita quel moyen on prendroit pour ſe rendre maîtres de Troye, qui venoit de perdre ſon plus fort rempart, & que ſur cela Ulyſſe & Achille eurent une grande diſpute. Achille vouloit qu'on attaquât la ville à force ouverte; Ulyſſe au contraire qu'on eut recours à la ruſe. Et ce dernier avis l'emporta. C'eſt ſur cela qu'Athenée a écrit, liv. 1. *Dans Homere les généraux des troupes Grecques ſoupent modeſtement & frugalement chez Agamemnon; & ſi l'on voit dans l'Odyſſée qu'Ulyſſe & Achille diſputent enſemble à un ſouper, à la grande ſatisfaction d'Agamemnon, ce ſont de ces diſputes utiles pour le bien des affaires, car ils cherchent ſi c'eſt par la force ou par la ruſe qu'il faut attaquer Troye.*

Parce que c'étoit là l'accompliſſement d'un oracle] Agamemnon, avant que d'entreprendre la guerre contre les Troyens, alla à Delphes conſulter l'oracle d'Apollon, & ce Dieu lui répondit que la ville ſeroit priſe *lorſque deux Princes qui ſurpaſſoient tous les autres en valeur & en prudence, ſeroient en diſpute à un feſtin.* Agamemnon voyant donc après la mort d'Hector Ulyſſe & Achille s'échauffer pour ſoutenir leurs avis, ne douta plus de l'accompliſſement de l'oracle.

Page 182. *Et allons nous exercer à toutes ſortes de combats*] Les Pheaciens d'abord après le dîner vont s'exercer à des combats fort rudes. Quoique ces peuples fuſſent fort adonnés aux plaiſirs & aux divertiſſemens, ils ne laiſſoient pas d'avoir toujours quelque choſe de ces tems héroïques. Ces exercices étoient un jeu pour eux.

Combien nous ſommes au-deſſus de tous les autres hommes] Alcinoüs dit, *nous ſommes*, en ſe mettant de la partie, parce que la gloire du peuple eſt la gloire du Roi.

Et le mene par le même chemin que tenoient tous les autres] On mene Demodocus à cette aſſemblée, parce qu'il y ſera queſtion de danſes & de muſique.

Page 183. *Acronée*, *Ocyale*, *Elatrée*] Tous ces noms, excepté celui de Leodamas, ſont tirés de la marine.

Page 184. *Et les laiſſa tous auſſi loin derriere lui que de fortes mules*] C'eſt la même comparaiſon dont il s'eſt ſervi dans le x. Liv. de l'Iliade, où il fait voir l'avantage qu'une charue de mules a ſur une charue de bœufs. On peut voir les Remarques, tom. 2. page 513. Les comparaiſons qu'on tire de l'agriculture ſont toujours agréables.

Et Euryale fut vainqueur] Homere paſſe rapidement ſur ces jeux, & ne s'amuſe pas à les décrire, comme il a fait ceux du XXIII. Liv. de l'Iliade. La raiſon de cela eſt qu'ici ils ne ſont pas du ſujet; ils ne ſont amenés que par occaſion, & le Poëte a des choſes plus preſſées qui l'appellent; au lieu que dans l'Iliade ils ſont néceſſaires & entrent dans le ſujet; car il falloit bien honorer les funérailles de Patrocle.

Page 187. *Et vous avez tout l'air d'un écervelé*] Ulyſſe répond dans les mêmes termes dont Euryale s'eſt ſervi. Euryale lui a dit par la négative, *vous n'avez nullement l'air d'un guerrier*; & Ulyſſe lui répond par l'affirmative, *& vous, vous avez tout l'air d'un homme peu ſage.* Quand on traduit, il faut s'attacher à rendre ces tours & ces fineſſes, parce qu'elles ſervent à la juſteſſe des expreſſions.

Page 188. *Il parle avec retenue, il ne hazarde rien qui l'expoſe au repentir, & toutes ſes paroles ſont pleines de douceur & de modeſtie*] Homere dit tout cela en quatre

mots : ὁ δ' ἀσφαλέως ἀγορεύει Αἰδοῖ μειλιχίῃσι Mais ces quatre mots renferment tout ce que j'ai dit. Ἀσφαλέως ἀγορεύειν, *parler sûrement*, ſignifie, *parler avec retenue ſans broncher*, c'eſt-à-dire, ſans faire aucune faute contre la prudence. Il y a un proverbe Grec qui dit : *Il vaut mieux broncher des pieds que de la langue.*

A peine les Dieux même pourroient-ils ajoûter à cette bonne mine] Je ſuis étonnée de l'explication qu'Euſtathe a donnée à ce vers, οὐδ' κὲν ἄλλως οὐδ' θεὸς τεύξειε, qu'il explique, *Dieu même ne peut pas changer ce qui eſt fait.* Rien n'eſt plus hors de propos ni plus éloigné de la penſée d'Homere, qui donne ici un grand éloge à la beauté & à la bonne mine d'Euryale, en lui diſant, *un Dieu même ne vous feroit pas autrement*, c'eſt-à-dire, vous ne ſeriez pas mieux fait ſi vous ſortiez de la main d'un Dieu, & qu'un Dieu lui-même vous eût formé. Et la ſuite prouve que c'eſt là la véritable explication, *mais vous manquez de ſens.*

Page 189. *Vos paroles étourdies ont excité ma colere*] Il dit cela pour excuſer la dureté de ſa réponſe, & pour en demander une eſpéce de pardon à toute l'aſſemblée.

Sans quitter ſon manteau] Homere veut faire entendre que les Phéaciens étoient à demi nuds, ce qui étoit un grand avantage.

Page 190. *Les Pheaciens, ces excellens*

hommes de mer, ces grands rameurs] Ces épithétes ne ſont pas ajoûtées ici inutilement. Ce ſont autant de railleries pour faire entendre que ce peuple, ſi appliqué à la marine, ne devoit rien diſputer aux autres hommes dans les jeux & les combats auxquels on s'éxerce ſur terre.

Page 191. *Puiſque vous m'avez offenſé*] Ulyſſe ajoûte cette parentheſe, pour adoucir en quelque ſorte l'audace de ſon défi.

Page 192. *Quoique tous ſes compagnons qui l'environnent ayent l'arc tendu & prêt à tirer ſur moi*] Juſqu'ici on a fort mal expliqué ce paſſage : Euſtathe même s'y eſt trompé. Il a cru qu'Ulyſſe ne loue ici que ſa promptitude à tirer, & qu'il dit que quand même il auroit autour de lui pluſieurs compagnons avec l'arc tendu & prêt à tirer, il les préviendroit tous, & frapperoit ſon ennemi avant qu'ils euſſent ſeulement penſé à décocher leur fléche. Ce n'eſt point là le ſens. Ulyſſe dit une choſe beaucoup plus forte. Il dit qu'au milieu d'une foule d'ennemis il frapperoit celui qu'il auroit choiſi, quand même tous ces gens-là auroient l'arc bandé, & qu'ils ſeroient prêts à tirer ſur lui ; ce qui marque en même-tems & l'aſſurance de la main & l'intrépidité du courage. Car j'ai toujours oui dire, & cette raiſon eſt bien naturelle, que ce qui fait très-ſouvent que ceux qui tirent le mieux à la chaſſe, tirent mal au combat, c'eſt qu'à la chaſſe ils n'ont rien à craindre, & qu'au combat ils voyent

des hommes prêts à tirer sur eux. Voilà ce qui rend tant de coups inutiles ; en un mot, il y a plus d'adresse & de fermeté à frapper un ennemi environné de gens qui tirent, que s'ils ne tiroient point. Le danger rend la main moins sûre.

Qui sont aujourd'hui sur la terre & qui se nourrissent des dons de Cerès] Σίτου ἐδόντες, & par-là Ulysse veut marquer les nations civilisées, policées, & non pas des nations barbares qui ne connoissent pas l'usage du bled.

Page 193. *Ni à Eurytus d'Oechalie, qui sur l'adresse à tirer de l'arc, osoient entrer en lice même contre les Dieux*] Il falloit bien que cet Eurytus, Roi d'Oechalie, se sentît bien adroit à tirer de l'arc, puisque pour marier sa fille Iole il fit proposer un combat, promettant de la donner à celui qui le vaincroit à cet exercice. Au reste. Les Anciens ne s'accordent point sur cette ville d'Oechalie dont Eurytus étoit Roi, les uns la mettent en Thessalie, les autres en Eubée, les autres dans la Messenie, & Pausanias croit que les derniers ont raison. Je m'en étonne ; car Homere dans le II. Liv. de l'Iliade la met parmi les villes de Thessalie. *Ceux*, dit-il, *qui habitoient Tricca, l'escarpée Ithome & Oechalie qui étoient de la domination d'Eurytus.* Car toutes ces villes étoient de Thessalie.

Il n'y a que la course. Il a déja défié les

Pheaciens à la courſe, emporté par la colere ; ici il rabat un peu de cette audace, & ſentant ſes forces affoiblies par tout ce qu'il a ſouffert, il reconnoît qu'il pourroit être vaincu à la courſe.

Mon vaiſſeau ayant été briſé après une furieuſe tempête, & les vivres m'ayant manqué] Il me ſemble qu'Euſtathe a fort mal expliqué ce paſſage, quand il a dit que le mot κομιδὴ, *proviſion*, étoit pour νεὸς ἔχουσα κομιδὴν, pour le navire même. Κομιδὴ ne ſignifie ici que la *proviſion*. Les proviſions qu'il avoit pû faire dans l'iſle de Circé, où la tempête l'obligea de relâcher, furent perdues quand ſon vaiſſeau fut briſé par un coup de foudre ; & après qu'il eut regagné ſon mât, que le flux lui ramena des gouffres de Charibde, il fut dix jours ſur ce mât le jouet des vents, ſans prendre aucune nourriture, comme Ulyſſe lui-même nous l'expliquera à la fin du douziéme Livre.

Page 195. *Et l'art de conduire des vaiſſeaux*] Il y a de l'apparence qu'il parle ici des courſes & des combats qu'ils faiſoient ſur l'eau pour s'exercer & pour ſe dreſſer à la marine.

Ce ſont les feſtins, la muſique & la danſe] Voilà, comme dit fort bien Euſtathe, la vie d'un Sardanapale ou d'un Epicure, le héraut de la volupté, & nullement d'un peuple vertueux. Mais Homere ne propoſe pas cela comme un exemple à ſuivre. Au contraire

il le propoſe comme un exemple à fuir, & c'eſt ce que l'on verra dans la ſuite.

Que nos plus excellens danſeurs] Il y a dans le Grec, *allons donc, nos plus excellens danſeurs*, παίσωμεν. Et on diſpute ſur ce mot pour ſavoir s'il vient de παίζειν, *ludere, danſer*, ou de παίειν, *ferire, frapper*. L'un & l'autre peuvent ſe ſoutenir. S'il vient de παίειν, *ferire*, il faut ſouſentendre γὴν *la terre*, & *frapper la terre* eſt le ſynonyme de *danſer*, c'eſt ainſi qu'Horace a dit *quatiunt terram*. Od. 6. du liv. 1. Et *pepuliſſe terram*. Od. 18. liv. 3.

Page 196. *Et commencent leurs danſes avec une légereté merveilleuſe*] Ce paſſage eſt remarquable, non en ce qu'il dit que ces danſeurs danſoient au ſon de la lyre & aux chanſons du muſicien; car il n'y a rien là d'extraordinaire, nous l'avons vû dans l'Iliade, Livre XVIII. mais en ce qu'il fait voir que dès ce tems-là on danſoit déja des hiſtoires, s'il m'eſt permis de parler ainſi, c'eſt-à-dire, que les danſeurs par leurs geſtes & par leurs mouvemens, exprimoient l'hiſtoire que chantoit le chantre, & que leur danſe étoit l'imitation des aventures exprimées dans la chanſon. On ſe rendit enſuite ſi habile dans cette ſorte d'imitation qu'on imitoit ces aventures ſans chant & ſans paroles.

Le chantre chantoit ſur ſa lyre les amours de Mars & de Venus] Scaliger a fait un cri-

me à Homere de cette chanſon, & par cette raiſon il lui préfére Virgile. *Demodocus*, dit-il, *chante les ſaletés des Dieux dans le feſtin d'Alcinoüs, & l'Iopas de Virgile chante des choſes dignes d'un Roi dans le feſtin de Didon.* Cette critique eſt mauvaiſe de toutes manieres. Scaliger ne s'eſt pas ſouvenu de la belle regle qu'Ariſtote a donnée pour juger ſi une choſe eſt bonne ou mauvaiſe, *c'eſt d'avoir égard à celui qui parle, & à ceux à qui il s'adreſſe.* Poëtiq. chap. 26. Cette regle juſtifie entierement Homere; ce n'eſt ni lui ni ſon héros qui chantent ces amours, c'eſt un muſicien qui les chante pendant le feſtin à un peuple mou & effeminé. Ainſi ſans avoir recours à l'allegorie phyſique & morale que cette fable peut renfermer, comme l'a fort bien remarqué l'Auteur du Traité du Poëme épique, liv. 5. chap. 11. on fait voir que ce ſujet eſt très-convenable aux mœurs des Pheaciens, gens mous & effeminés, qui ne penſoient tous les jours de leur vie qu'aux jeux, aux plaiſirs & à l'amour, & qu'Homere ſait parfaitement accommoder ſes recits aux genies des peuples dont il parle. Il enſeigne par-là que la vie molle & oiſive eſt la ſource des voluptés criminelles, & que les hommes qui vivent de cette maniere, uniquement occupés de leurs plaiſirs, n'aiment que ces contes d'amour libres & licencieux, qui ne ſeroient pas écoutés à la table des ſages, & qu'ils ſe plaiſent à entendre ces recits honteux, & à faire les Dieux auſſi vicieux & auſſi corrompus qu'eux-mêmes. L'on peut donc conclure

que ce récit d'Homere eſt bien moins un exemple pernicieux d'adultere & d'impiété, qu'un avis très-utile qu'il donne à ceux qui veulent être honnêtes gens, en leur inſinuant que pour éviter ces crimes, il faut fuir les arts & les voyes qui y conduiſent, & en mêlant à ce récit des termes infamans, qui font connoître le jugement qu'on doit porter de cette action honteuſe, & qui ſont les préſervatifs contre le poiſon de la fiction. C'eſt ce que Plutarque a bien reconnu ; car dans ſon Traité *comment il faut lire les Poëtes*, il nous avertit que *dans cette fable des amours de Mars & de Venus, l'intention d'Homere eſt de faire entendre à ceux qui ſont capables de réflexion, que la muſique laſcive, les chanſons diſſolues & les diſcours ſur les ſujets licencieux, rendent les mœurs deſordonnées, les vies lubriques & efféminées, les hommes lâches & ſujets à leurs plaiſirs, aux délices, aux voluptés & aux amours de folles femmes. Il faut bien des précautions à un Poëte*, dit parfaitement le R. P. le Boſſu, *pour traiter des incidens auſſi dangereux que ceux-là, s'il veut faire plus de bien que de mal ; il doit étudier le beſoin, l'intérêt, l'humeur de ſes Auditeurs, & l'effet que ces ſujets pourront faire ſur leur eſprit. Mais à vrai dire, nous ne ſommes plus dans un tems où la ſimplicité puiſſe rendre cette matiere tolérable aux honnêtes gens, & où on puiſſe la propoſer ſans corrompre la meilleure partie de ſes auditeurs, & ſans entretenir la corruption & le vice qui eſt dans les autres.* Ainſi quelque judicieux ou excuſable qu'ait été

Homere en cette invention, un Poëte ne ſeroit aujourd'hui ni judicieux ni excuſable, ſi en cela il oſoit imiter cet ancien. Il eſt bon d'enſeigner ce qu'il a enſeigné; mais il ſeroit très-mauvais de l'enſeigner comme il a fait, & encore plus mauvais d'étaler cette aventure ſur nos theâtres; ce ſeroit fouler aux pieds non-ſeulement les mœurs & les bienſéances, mais encore la Religion. Et malgré la licence de nos mœurs, j'oſe dire que jamais Poëte ne le feroit avec ſuccès. Homere eſt bien-louable d'avoir mêlé à cette fiction ſi dangereuſe par elle-même des inſtructions qui la corrigent. On peut voir ce Poëte encore mieux juſtifié dans les Remarques de M. Dacier ſur la Poëtique d'Ariſtote, page 441. & 442. Au reſte, ce chant de Demodocus confirme parfaitement ce que j'ai dit de nos *Cantates*.

Et comment il l'avoit comblée de préſens] Il y a donc long-tems que les préſens ont un grand pouvoir, & ſur les Déeſſes mêmes.

Page 197. *Entre d'abord dans ſa forge, l'eſprit plein de grands deſſeins de vengeance; il met ſon énorme enclume ſur ſon pied, & commence à forger des liens indiſſolubles*] L'auteur du Parallele n'a pas mieux réuſſi à critiquer Homere ſur les arts, que ſur ſes idées & ſur ſes expreſſions. *On voit*, dit ſon Abbé, *que Vulcain forge ſur une groſſe enclume des liens auſſi menus que des toiles d'araignée.* Le Chevalier ſe recrie ſur cela & dit fort doctement: *Le pere de tous les arts*

le mari étoit-il en droit de retenir la dot que le pere avoit donnée à ſa fille, comme la juriſprudence des ſiécles ſuivans l'a décidé.

Page 201. *Mais ſes mœurs deshonorent ſa beauté*] Homere mêle toujours quelque mot utile qui fait connoître le véritable jugement qu'il fait des actions qu'il décrit.

Les Déeſſes par pudeur & par bienſéance demeurerent dans leur Palais] Ces Déeſſes ne devoient ni ne pouvoient aſſiſter à un tel ſpectacle. Homere donne toujours des marques de ſageſſe dans les fictions mêmes les plus licentieuſes.

Les mauvaiſes actions ne proſpérent pas] Voici de ces inſtructions cachées qu'Homere mêle adroitement dans ſes narrations pour former les mœurs & pour empêcher les jeunes gens d'avaler le poiſon que la fiction préſente. Cette fable eſt d'un pernicieux exemple ; mais Homere en corrige autant qu'il peut le venin par cette réflexion très-ſage qu'il fait faire aux Dieux, & qui enſeigne aux hommes, même aux plus puiſſans, qu'ils ne doivent pas ſe flatter que leurs mauvaiſes actions ſeront toujours heureuſes ; que ce que l'on croit le plus caché, vient enfin en évidence, & que rien ne demeure impuni.

Page 202. *Mars ne peut s'empêcher de payer la rançon que doivent les adulteres pris ſur le fait*] Il y avoit donc dans ces anciens tems

tems des peines pécuniaires pour les adulteres qui avoient été ſurpris.

Apollon, je m'eſtimerois très-heureux d'avoir une pareille aventure] On ne pouvoit pas attendre d'autre réponſe de Mercure, qui avoit ſervi à tant de commerces ſecrets. D'ordinaire les confidens ne ſont pas plus ſages que ceux qu'ils ſervent.

Page 203. *Mais prenant ſon ſérieux, il prioit inſtamment Vulcain de délier Mars*] Pourquoi Neptune prend-il plus d'intérêt à la délivrance de Mars que les autres Dieux? C'eſt ce que je voudrois que nous euſſent expliqué ceux qui ont entrepris de développer l'allégorie de cette fiction, & qui nous diſent que l'adultere de Mars avec Venus ſignifie que quand la planete de Mars vient à être conjointe avec celle de Venus, ceux qui naiſſent pendant cette conjonction, ſont enclins à l'adultere, & que le Soleil venant à ſe lever là-deſſus, les adulteres ſont ſujets à être découverts, & pris ſur le fait. Que ſignifie donc Neptune intervenant pour la délivrance de Mars, & ſe rendant même caution pour lui? Il ne faut pas eſpérer de pouvoir rendre raiſon de toutes les fables.

C'eſt une méchante affaire que de ſe rendre caution pour les méchans] On a expliqué ce vers de trois différentes manieres, qu'Euſtathe a rapportées page 1599. J'ai ſuivi le ſens qui m'a paru le plus naturel. Dans le temple de Delphes on avoit écrit cette ſentence,

ἐγγύα πάρα δ' ἄλα. *La perte sûre suit la caution.* Et les sages ont toujours blâmé cette facilité de cautionner. Salomon a dit : *Stultus homo plaudet manibus cùm spoponderit pro amico.* Proverb. 17. 18. Mais comme il y auroit de la dureté à refuser en certaines occasions d'être caution, par exemple, pour un pere, pour un frere, pour un neveu, &c. Homere corrige cette sentence, en disant que *c'est une mauvaise affaire que de se rendre caution pour les méchans ;* car il est indubitable qu'on sera obligé de payer pour eux. C'est pourquoi Salomon a dit aussi : *Emportez les meubles & les habits de celui qui a cautionné pour l'étranger. Tolle vestimentum ejus qui spoponderit pro extraneo.* Proverb. 20. 16. & 27. 13.

Page 204. *Mars prend le chemin de la Thrace, & la mere des jeux & des ris celui de Cypre*] Homere peint par-là le genie & le naturel de ces deux peuples. Mars va en Thrace, parce que les Thraces sont belliqueux, & Venus va en Cypre, dont les habitans sont mous & efféminés, & adonnés à l'amour.

Page 205. *Ulysse l'entendoit avec un merveilleux plaisir*] Homere enseigne par-là que les sages peuvent quelquefois entendre avec plaisir ces sortes de chansons ; mais le plaisir qu'elles leur donnent est bien différent de celui qu'elles font aux foux. *Le sage*, dit fort bien Eustathe, *est charmé de la beauté de la Poësie & de la musique, il sent ce qu'il*

y a d'utile & d'inſtructif, & il démêle même par ſon intelligence les myſtères cachés ſous une fiction ingénieuſe ; au lieu que les autres ne goûtent que ce qui favoriſe leur corruption.

L'un d'eux ſe pliant & ſe renverſant en arriere, le pouſſe juſqu'aux nues] C'étoit une ſorte de danſe où l'un pouſſoit un balon en l'air, l'autre le repouſſoit, & ils ſe le renvoyoient ainſi pluſieurs fois, ſans le laiſſer tomber à terre, & cela ſe faiſoit en cadence. C'étoit une eſpéce de danſe haute, c'eſt pourquoi elle étoit appellée ἀερία & οὐρανία, *aërienne* & *celeſte*. Le medecin Herophile avoit compris parmi les exercices de la Gymnaſtique cette *danſe au balon*. C'eſt pourquoi l'on avoit ajoûté un balon à tous les inſtrumens de la gymnaſtique dont on avoit orné ſa ſtatue.

Ils finirent cette danſe haute, & en commencerent une baſſe] C'eſt le véritable ſens de ce vers ἀρχέσθην δὴ πεῖρα παὶ χθονί. *Ils commencerent à danſer à terre.* Il oppoſe manifeſtement la *danſe à terre* à la danſe au balon, dont il vient de parler, qui eſt la danſe haute ; & comme celle-ci étoit appellée οὐρανία, *celeſte* ; l'autre, comme dit Euſtathe, pouvoit être appellée χθονία, c'eſt-à-dire, *terreſtre*.

Page 206. *Vous m'aviez bien promis*] Le Grec dit : *Vous m'aviez menacé*, ἀπείλησας. Les Grecs ont dit *menacer* pour *promettre* ;

& les Latins les ont imités : c'eſt ainſi qu'Horace a dit,

. . . . . Multa & præclara minantem.

Vous êtes ici douze Princes] Il y a dans le Grec : *Il y a ici douze Rois qui regnent ſur le peuple, & je ſuis le treiziéme.* Ces mots, *& je ſuis*, ne marquent pas l'égalité, mais au contraire la ſupériorité ; car on voit que c'eſt lui-même qui donne les ordres. Ces douze Rois ou Princes étoient les principaux qui gouvernoient ſous lui ; car, comme je l'ai déja remarqué, c'étoit un état mêlé de Royauté, d'oligarchie & de democratie. Ces douze Rois ou Princes étoient à peu près ce qu'étoient autrefois les douze Pairs en France.

Page 208. *Il préſente cette épée à Ulyſſe*] Il paroît par ce paſſage que les Pheaciens portoient l'épée ; car quoiqu'Alcinoüs ait dit qu'ils ne manioient ni l'arc ni le carquois, ils ne laiſſoient pas de porter des armes défenſives.

Et faſſent que vous n'ayez jamais beſoin de cette épée] Euſtathe a donné un ſens tout contraire : *Puiſſai-je n'avoir jamais beſoin de cette épée.* Car comme on croyoit que les préſens des ennemis étoient funeſtes, Ulyſſe pour détourner l'augure, ſouhaite de n'avoir jamais beſoin de recourir à cette épée, mais de la garder comme un dépôt. Je crois qu'Euſtathe ſe trompe ; le ſouhait d'Ulyſſe ne doit pas être en faveur de lui-même, il

doit être en faveur de celui qu'il remercie & dont il reçoit le préſent : c'eſt auſſi le ſens naturel que le vers d'Homere préſente : *Μήδε τι τοι ξυφέων γε πολὺ μενεαινὸς γένοιτο. Neque tibi in poſterum deſiderium enſis eveniat.* Ce *tibi* eſt déciſif. *Faſſent les Dieux que vous n'ayez jamais beſoin de cette épée.* C'eſt-à-dire, faſſent les Dieux que vos jours coulent en paix, & que jamais ni guerre étrangere ni démêlé domeſtique ne vous oblige à la tirer, & à regretter celle dont vous m'honorez.

Page 209. *Faites apporter ici le plus beau coffre que vous ayez*] Une des grandes ſomptuoſités des femmes de ce tems-là conſiſtoit en de beaux coffres, & c'eſt de ces coffres qu'on a voulu expliquer ce verſet du Pſeaume 44. *Myrrha & gutta & caſia à veſtimentis tuis à domibus eburneis.* Car les coffres ſont élegamment appellés les *maiſons des habits.* Le goût de ces beaux coffres s'eſt conſervé fort long-tems, & ce n'eſt que le dernier ſiécle qui l'a vû finir.

Je lui donnerai ma belle coupe d'or] Il a ordonné que chacun des Princes donneroit un talent d'or, & lui il donne ſa coupe. Il faut donc, ou que le talent d'or ne fût pas d'un ſi grand poids que celui que nous connoiſſons ; car le Roi ne doit pas donner moins que les autres ; ou que le travail rendît cette coupe plus précieuſe ; ou que le Roi la donnât de ſurcroît, quoiqu'il n'en parle point ; ou enfin qu'elle peſât plus d'un talent.

Page 211. *Et les ſcella d'un nœud merveilleux dont l'ingenieuſe Circé lui avoit donné le ſecret*] Dans ces anciens tems, avant l'uſage des clefs, on avoit accoûtumé de fermer avec des nœuds que chacun faiſoit à ſa fantaiſie. Il y en avoit de ſi merveilleux & de ſi difficiles, que celui qui les avoit faits & qui en ſavoit le ſecret, étoit le ſeul qui pût les délier. Tel étoit par exemple le nœud Gordien.

Page 212. *Je vous promets que tous les jours je vous adreſſerai mes vœux comme à une Déeſſe*] Il ne ſe peut rien ajoûter à la politeſſe d'Ulyſſe ; la Princeſſe le prie de ſe ſouvenir d'elle, & de ne pas oublier les ſecours qu'elle lui a donnés, & Ulyſſe lui promet de l'invoquer comme une Déeſſe.

Page 213. *Alors Ulyſſe s'adreſſant au héraut, & lui mettant entre les mains la meilleure partie du dos d'un cochon qu'on lui avoit ſervi*] Il faut être entierement étranger dans l'Antiquité pour avoir tiré de cet endroit un ſujet de mocquerie, comme a fait l'Auteur du Parallele. *Ulyſſe*, dit-il, *coupe un morceau de cochon, qu'il donne à manger au muſicien, qui étoit derriere lui, lequel en fut bien aiſe.* Rien n'eſt plus mal expoſé que le fait, & rien n'eſt plus ridicule que cette critique. Le dos d'un cochon étoit la partie la plus honorable ; on la ſert à Ulyſſe, & Ulyſſe ne donne pas un morceau de cochon à Demodocus, mais il lui donne une partie de cette portion, & Demodocus

la reçoit avec joie comme une marque de distinction & d'honneur.

Page 214. *Car ce sont les Muses, filles du grand Jupiter, qui vous ont instruit, ou plutôt c'est Apollon lui-même*] Ulysse ne dit pas cela seulement pour louer la beauté des chants de Demodocus, mais pour faire voir qu'ils sont l'effet de l'inspiration & de l'enthousiasme. Car ce chantre habitant une isle si éloignée de tout commerce, selon la supposition des Pheaciens, il n'étoit pas possible qu'il eût été instruit par quelqu'un des aventures des Grecs. Il faut donc que ce soit Apollon qui les lui ait révélées. C'est pourquoi il dit ensuite qu'il les chante comme s'il avoit été présent, ou qu'il les eût apprises des Grecs mêmes. Ce passage est fort beau & d'une adresse merveilleuse; car en louant parfaitement les Poëtes, il fonde la vérité de toutes les aventures avec tant de sûreté & d'évidence, qu'il est impossible d'en douter.

Vous chantez avec une suite qui marque une connoissance profonde, les malheurs des Grecs] Il faut remarquer la grande sagesse qu'Homere donne ici à Ulysse. Demodocus a chanté deux fois. La premiere, pendant le festin, & il a chanté les aventures des héros & la célébre dispute d'Ulysse & d'Achille; & la seconde après le festin, pour faire danser les Pheaciens, & il a chanté les amours de Mars & de Venus. On se remet à table, & Demodocus va chanter pour la troisiéme

fois. Ulyſſe ne dit pas un mot de la ſeconde chanſon, il ne la loue point, il n'en demande point de ſemblable ; mais il témoigne l'admiration qu'il a pour la premiere, & il en demande la ſuite, qui eſt l'hiſtoire du cheval de bois : *Continuez, je vous prie*, lui dit-il, *& chantez-nous le ſtratagême du cheval de bois.* Voilà une grande inſtruction qu'Homere donne aux hommes. Les ſages peuvent entendre en paſſant une chanſon comme celle des amours de Mars & de Venus, mais ils ne la louent point, ils n'en demandent point de ſemblable ; mais pour celles qui chantent les grandes actions des héros, ce ſont les ſeules qu'ils admirent, qu'ils demandent, & dont ils ne peuvent ſe laſſer ; & en même-tems il fait entendre que les Poëtes & les Muſiciens doivent tirer des actions des hommes ſages & tempérans les ſujets de leurs chanſons & de toutes leurs Poëſies, comme Plutarque l'a fort bien remarqué.

Avec une ſuite qui marque une connoiſſance profonde] C'eſt ce que ſignifient ces mots, λίην γὰρ κατὰ κόσμον. *Vous chantez avec une grande ſuite & une grande méthode.* Ceux qui ne ſont pas bien inſtruits brouillent & confondent les matieres ; mais ceux qui ſavent bien les choſes, les racontent de ſuite, chaque choſe eſt dans ſon lieu.

Page 215. *Et qu'Ulyſſe par un artifice aſſez heureux fit entrer dans la citadelle*] Homere n'a point expliqué la ruſe dont Ulyſſe

ſe ſervit pour obliger les Troyens à faire entrer cet énorme cheval dans la citadelle. Cela auroit pourtant bien fait ici, Virgile ne l'a pas négligé ; & par l'heureux épiſode de Sinon, il a jetté un grand ornement dans ſon Poëme.

Si vous me chantez bien en détail toute cette aventure, je rendrai témoignage] Ulyſſe ne ſe contente pas des preuves que Demodocus a déja données, qu'il eſt véritablement inſpiré, puiſqu'il a chanté ces aventures des Grecs avec autant de vérité que s'il les avoit vues, il veut s'en aſſurer encore davantage, & pour cela il lui propoſe de chanter l'hiſtoire du cheval de bois ; car s'il la chante telle qu'elle eſt, on ne peut plus douter que ce ne ſoit Apollon qui l'inſtruit, en lui révélant les choſes paſſées, & en lui dictant lui-même ſa chanſon. Encore une fois quelle adreſſe merveilleuſe pour nous forcer à regarder toutes ces aventures de la guerre de Troye, non comme des fables, mais comme des hiſtoires dont il n'eſt pas permis de revoquer en doute la certitude & la vérité. Homere eſt donc véritablement ce Poëte inſtruit par Apollon même, & ce qu'il chante eſt auſſi vrai que s'il l'avoit vû.

Et le chantre rempli de l'eſprit du Dieu] Homere ne veut pas que nous perdions un moment de vue cette vérité, que ce que chante Demodocus lui eſt revelé par Apollon même.

Commençant au moment] La chanſon qu'a chantée Demodocus ſur les amours de Mars & de Venus, eſt rapportée telle qu'il l'a chantée, mais il n'en eſt pas de même de celle-ci ; Homere n'en rapporte que l'abrégé, & comme le cannevas ; & cela paroît manifeſtement par la ſuite, comme lorſqu'il dit, *il chanta comment les Grecs ſaccagerent la ville* ; ce qui n'eſt point détaillé ici. Et *il repréſenta ces braves chefs répandus dans tous les quartiers*, ce qui n'y eſt point repréſenté, non plus que le combat qu'Ulyſſe & Menelas ſoutinrent dans le Palais de Deïphobus. Homere enſeigne ici parfaitement l'art de faire des abrégés, comme Euſtathe l'a remarqué. Cette hiſtoire étoit trop longue pour la rapporter entiere.

Page 216. *Et les Troyens aſſemblés tout autour*] Virgile, qui a ſi bien profité de cet endroit, a changé le tems ; car il feint que tout ceci ſe paſſa avant qu'on eût reçû ce cheval dans la ville.

Comme une offrande agréable aux Dieux & capable de les appaiſer] Homere ne dit point que cette machine étoit conſacrée à Minerve ; il dit ſeulement qu'après que les Grecs l'eurent conſtruite, Ulyſſe par un artifice digne de lui, porta les Troyens à la faire entrer dans leur ville, & que la plupart furent d'avis qu'il falloit la reſpecter & la regarder comme inviolable, & la laiſſer comme une offrande agréable aux Dieux & capable de les appaiſer. De-là les Poëtes qui

ſont venus dans la ſuite ont tiré tout ce qu'ils ont dit du vœu fait à Minerve. Accius avoit traité ce ſujet dans ſa piéce intitulée *Deïphobus*, & je ne doute pas que Virgile n'ait profité des idées de ce Poëte dans l'admirable récit qu'il fait de cette aventure au II. liv. de ſon Eneïde.

Page 217. *Il pleuroit auſſi amerement qu'une femme qui voit tomber ſon époux*] Ceux qui voudroient critiquer cette comparaiſon, pourroient dire qu'elle n'eſt pas juſte, en ce que la femme a grand ſujet de verſer des larmes, puiſqu'elle tombe dans le plus grand de tous les malheurs, & qu'Ulyſſe n'a aucun ſujet de pleurer; car de quoi pleure-t-il? Pleure-t-il de ce que ſon artifice a eû tout le ſuccès qu'il avoit déſiré? Mais ce ſeroit là une fauſſe critique. Homere ne compare nullement la fortune d'Ulyſſe à celle de cette femme ſi malheureuſe; il compare ſeulement les larmes de l'un aux larmes de l'autre, & fait une image très-touchante. Et quant au ſujet des larmes d'Ulyſſe, c'eſt bien mal connoître la nature que de demander ce qui l'obligeoit à pleurer.

Page 219. *Un ſuppliant & un hôte doivent être regardés comme un frere*] Voilà une maxime digne d'un Chrétien.

Apprenez-nous quel eſt le nom que votre pere & votre mere vous ont donné, & ſous lequel vous êtes connu] Alcinoüs ſpécifie cela en détail, pour l'obliger à dire ſon vérita-

ble nom, & non pas un nom ſuppoſé, un nom de guerre qu'il pourroit avoir pris pour ſe cacher & s'empêcher d'être connu. Cela eſt donc très-ſenſé. Cependant l'Auteur du Parallele releve cet endroit comme une grande ſottiſe d'Homere. *Alcinoüs*, dit-il, *demande à Ulyſſe de quel nom ſon pere, ſa mere & ſes voiſins l'appellent ; car*, ajoûte-t-il, *il n'y a point d'homme qui n'ait un nom, ſoit qu'il ait du mérite ou qu'il n'en ait point.* A quoi le Chevalier ajoûte cette ſage réflexion : *C'étoit dire à Ulyſſe que quand même il ſeroit le plus grand beliſtre du monde, comme il en avoit un peu la mine, il ne laiſſeroit pas d'avoir un nom, &c.* Voilà comment cet Auteur manioit la fine critique.

Page 220. *Car tout homme en ce monde, bon ou méchant*] Cela eſt vrai en général, mais il peut y avoir quelque exception : les Anciens ont marqué des nations barbares où perſonne n'avoit de nom.

Afin que nos vaiſſeaux, qui ſont doués d'intelligence, puiſſent vous remener, &c.] Alcinoüs ne s'eſt pas contenté de dire de ſes vaiſſeaux qu'ils étoient auſſi vîtes que l'oiſeau ou même que la penſée, il pouſſe l'hyperbole juſqu'au dernier excès, en leur attribuant de l'intelligence, & en en faiſant preſque des perſonnes animées à qui il ne manque que la parole. Alcinoüs fait ce conte prodigieux pour étonner ſon hôte, & pour lui faire enviſager que s'il ne dit la vérité, ſes vaiſſeaux, au lieu de le remener dans ſa

patrie, le meneront par-tout où il aura dit. Mais, diront nos judicieux Critiques, cette hyperbole n'eſt-elle pas inſenſée, *des navires qui ont de l'intelligence?* Non, elle ne l'eſt point du tout pour ce ſiécle-là. Ne diſoit-on pas que le chêne de Dodone parloit? & n'a-t-on pas dit la même choſe de la navire Argo?

Page 221. *Que le Dieu Neptune étoit irrité contre nous de ce que nous nous chargions de reconduire, &c.*] Cela eſt fondé ſur ce qu'il eſt naturel qu'un Prince ne veuille point que dans ſon Empire il y ait quelqu'un qui ne ſoit pas ſoumis à ſon pouvoir, & qui ſe tire de ſa dépendance. Les Pheaciens ne ſe contentoient pas d'avoir le privilége de courir les mers ſans danger, ils aſſocioient à ce privilége tous ceux qu'ils reconduiſoient. Ainſi c'étoient autant de gens contre leſquels Neptune ne pouvoit rien entreprendre, ce qui bleſſoit beaucoup ſon autorité. Mais toutes ces fictions ſi poëtiques & ſi exagerées, ne ſont que pour louer l'adreſſe & l'habileté des Pheaciens dans l'art de la marine, & leur généroſité pour tous les étrangers, & on ne ſauroit imaginer d'éloge plus parfait & plus magnifique.

Et qu'il nous menaçoit qu'un jour un de nos vaiſſeaux revenant de conduire un étranger chez lui] Euſtathe nous avertit que dans les anciens manuſcrits cet endroit étoit marqué d'une pointe & d'une étoile. De la pointe, pour marquer que tout cet endroit, qui

regarde cet ancien oracle, eſt déplacé ici ; & de l'étoile, pour marquer qu'il eſt fort beau. On prétend que ſa véritable place eſt dans le XIII. Livre. Car, diſoit-on, il n'y a pas d'apparence que ſi Alcinoüs s'étoit ſouvenu dans cette occaſion de l'ancien oracle & de la menace de Neptune, il eût été aſſez hardi & aſſez imprudent pour remener l'ennemi de ce Dieu. Mais cette critique me paroît très-mal fondée, & il me ſemble qu'on en doit juger tout autrement, & que cet oracle eſt très-bien placé ici. Cet endroit renferme une leçon très-importante. Les Pheaciens ſont avertis par un ancien oracle des maux qui leur doivent arriver un jour pour avoir remené chez lui un étranger. Ils ne laiſſent pas de faire cette action de charité, & ils laiſſent aux Dieux le ſoin d'effectuer leurs menaces, ou de les changer, perſuadés que c'eſt aux hommes à faire leur devoir, & à laiſſer aux Dieux le ſoin du reſte. Et que ce fût là leur eſprit, ce qu'Alcinoüs ajoûte le marque certainement, *Et ce Dieu peut accomplir ſes menaces, ou les rendre vaines.* En effet Dieu peut changer ſes décrets, & on peut eſpérer qu'il les changera toujours en faveur de ceux qui font le bien.

Qu'il périroit au milieu de la mer] Cette premiere partie de l'oracle s'accomplit dans le XIII. Liv. ce vaiſſeau eſt changé en rocher. Mais il n'eſt rien dit de la montagne.

Et qu'une grande montagne tomberoit ſur

la ville des Pheaciens] On prétend qu'Homere a imaginé la chute de cette montagne, pour empêcher la postérité de rechercher où étoit cette isle des Pheaciens, & pour la mettre par-là hors d'état de le convaincre de mensonge ; car qui est-ce qui ira chercher une isle qui n'existe peut-être plus, & qui n'est qu'un écueil, & au milieu de la mer ? Homere fait tomber cette montagne sur cette isle, comme il a fait ruiner par les fleuves, par les vagues de la mer, & par les eaux des cieux la muraille qu'il a feint que les Grecs avoient bâtie au devant de leurs vaisseaux. Mais cette remarque n'est pas entierement juste ; car Homere ne dit pas formellement que cette montagne tomberoit véritablement sur la ville des Pheaciens ; mais il fait entendre qu'elle menaceroit d'y tomber, & que cette ville seroit couverte d'une montagne qui menaceroit toujours de l'écraser. C'est ainsi que Neptune s'explique lui-même dans le Liv. XIII. & l'on ne voit pas même que cette menace ait été effectuée. Homere donne lieu de penser que le repentir des Pheaciens & le sacrifice qu'ils offrirent à ce Dieu, l'empêcherent d'achever sa vengeance.

Page 226. *Afin que la Poësie en tire des chants utiles à ceux qui viendront après eux*] Car voilà la destination de la Poësie ; des choses qui sont arrivées, & dont Dieu s'est servi pour punir le crime & pour récompenser la vertu, la Poësie en tire des sujets utiles pour ses chants qui instruisent la posté-

rité. Celle qui n'eſt propre qu'à corrompre les hommes, n'eſt pas digne du nom de *Poëſie*. Et voilà pourquoi Homere mérite ſur tous les autres le nom de Poëte, & de Poëte divin, parce que des malheurs des Grecs & des Troyens il en a tiré des chanſons utiles à tous les ſiécles.

Page 223. *Avez-vous perdu devant les murs de cette place un beau-pere, un gendre*] Homere raſſemble ici les trois différens liens qui attachent les hommes les uns aux autres, & marque les dégrés de préférence, le ſang le premier, l'alliance le ſecond, & l'amitié le troiſiéme. Et ce n'eſt qu'après lui que les Philoſophes ont diſtingué ces trois différentes liaiſons.

Car un ami qui a ces bonnes qualités] Je ſuis charmée de voir qu'Homere, après avoir placé l'amitié dans le rang que la nature lui donne, la releve & l'égale au ſang même.

Argument du Livre IX.

Ulysse obligé de se déclarer, raconte aux Pheaciens toutes ses aventures, ses combats contre les Ciconiens, son arrivée chez les Lotophages, & de-là chez le Cyclope Polypheme. Il leur raconte aussi comment ce Cyclope dévora six de ses Compagnons, la vengeance qu'il en tira, & la ruse dont il se servit pour sortir de la caverne où il étoit enfermé.

L'ODYSSE'E D'HOMERE.

LIVRE IX.

LE prudent Ulyſſe, ne pouvant réſiſter aux prieres d'Alcinoüs, lui répond : Grand Roi, qui effacez tous les autres Princes, c'eſt aſſurément une belle choſe que d'entendre un chantre comme celui que nous avons entendu, dont les chants égalent par leur beauté les chants des Dieux mêmes. Et je ſuis perſuadé que la fin la plus agréable que l'homme puiſſe ſe propoſer, c'eſt de voir tout un peuple en joie, & dans toutes les maiſons des feſtins

où l'on entende de belle muſique, les tables bien couvertes & les urnes bien pleines de bon vin, d'où un échanſon en verſe dans toutes les coupes pour en donner à tous les conviés. Voilà ce qui me paroît très-beau. Mais pourquoi m'ordonnez-vous de vous raconter tous mes malheurs, dont le recit ne peut que m'affliger encore davantage & troubler votre plaiſir? Par où dois-je commencer ces triſtes récits? par où dois-je les finir? car je ſuis l'homme du monde que les Dieux ont le plus éprouvé par toutes ſortes de traverſes. Il faut d'abord vous dire mon nom, afin que vous me connoiſſiez tous, & qu'après que je ſerai échappé de tous les malheurs qui me menacent encore, je ſois lié avec vous par les liens de l'hoſpitalité, quoique j'habite une contrée fort éloignée. Je ſuis

» Ulyſſe fils de Laërte. Ulyſſe ſi
» connu de tous les hommes par
» ſes ruſes & par ſes ſtratagêmes de
» guerre, & dont la gloire vole juſ-
» qu'au ciel ; je demeure dans l'iſle
» d'Ithaque, dont l'air eſt fort tem-
» péré, & qui eſt célébre par le
» mont Nerite tout couvert de bois.
» Elle eſt environnée d'iſles toutes
» habitées. Elle a près d'elle Duli-
» chium, Samé & plus bas Zacyn-
» the qui n'eſt preſque qu'une forêt,
» & elle eſt la plus prochaine du
» continent & la plus voiſine du
» pole : les autres ſont vers le mi-
» di & vers le levant. C'eſt une iſle
» eſcarpée, mais qui porte une
» brave jeuneſſe ; & pour moi je
» ne vois rien qui ſoit plus agréa-
» ble à l'homme que ſa patrie. La
» Déeſſe Calypſo a voulu me rete-
» nir dans ſes grotes profondes &
» me prendre pour mari. La char-
» mante Circé, qui a tant de mer-

veilleux ſecrets, m'a fait les mêmes offres, & n'a rien oublié pour me retenir dans ſon Palais, mais inutilement. Jamais elle n'a pû me perſuader; car nous n'avons rien de plus doux ni de plus cher que notre patrie & nos parens, & pour les revoir nous quittons volontiers le pays le plus abondant & les établiſſemens les plus avantageux & les plus ſolides. Mais il faut commencer à vous dire tous les malheurs qu'il a plû à Jupiter de m'envoyer depuis mon départ de Troye.

Je n'eus pas plutôt mis à la voile avec toute ma flotte, que je fus battu d'un vent orageux qui me pouſſa ſur les côtes des Ciconiens vis-à-vis de la ville d'Iſmare. Là je fis une deſcente; je battis les Ciconiens, je ſaccageai leur ville & j'emmenai un grand butin. Nous partageâmes notre

» proie avec le plus d'égalité qu'il
» fut poſſible, & je preſſois mes
» Compagnons de ſe rembarquer
» ſans perdre de tems; mais les in-
» ſenſés refuſerent de me croire, &
» s'amuſerent à faire bonne chere
» ſur le rivage; le vin ne fut pas
» épargné, ils égorgerent quantité
» de moutons & de bœufs. Cepen-
» dant les Ciconiens appellerent à
» leur ſecours d'autres Ciconiens
» leurs voiſins, qui habitoient dans
» les terres, & qui étoient en plus
» grand nombre, plus aguerris
» qu'eux, mieux diſciplinés & mieux
» dreſſés à bien combattre à pied &
» à cheval. Ils vinrent le lendemain
» à la pointe du jour avec des trou-
» pes auſſi nombreuſes que les feuil-
» les & les fleurs du printems.
» Alors la fortune commença à ſe
» déclarer contre nous par l'ordre
» de Jupiter, & à nous livrer à
» tous les malheurs enſemble. Les

Ciconiens nous attaquerent de- «
vant nos vaiſſeaux à grands coups «
d'épées & de piques. Le combat «
fut long & opiniâtré. Tout le ma- «
tin pendant que la ſacrée lumiere «
du jour croiſſoit, nous ſoutînmes «
heureuſement leurs efforts, quoi- «
qu'ils fuſſent très-ſupérieurs en «
nombre ; mais quand le ſoleil «
commença à pancher vers ſon «
couchant, ils nous enfoncerent & «
nous tuerent beaucoup de mon- «
de. Je perdis ſix hommes par cha- «
cun de mes vaiſſeaux, le reſte ſe «
ſauva, & nous nous éloignâmes «
avec joie d'une plage qui nous «
avoit été ſi funeſte. Mais quelque «
preſſés que nous fuſſions, mes «
navires ne partirent point que «
nous n'euſſions appellé trois fois à «
haute voix les ames de nos Com- «
pagnons qui avoient été tués. «
Alors le ſouverain maître du ton- «
nerre nous envoya un vent de nord «

» très-violent avec une furieuſe
» tempête; la terre & la mer furent
» en un moment couvertes d'épais
» nuages, & une nuit obſcure tom-
» ba tout d'un coup des cieux. Mes
» vaiſſeaux étoient pouſſés par le
» travers ſans tenir de route certai-
» ne; leurs voiles furent bientôt
» en piéces par la violence du vent;
» nous les baiſſâmes & les pliâmes
» pour éviter la mort qui nous me-
» naçoit, & à force de rames nous
» gagnâmes une rade où nous fû-
» mes à couvert. Nous demeurâ-
» mes là deux jours & deux nuits
» accablés de travail & dévorés par
» le chagrin. Le troiſiéme jour,
» dès que l'aurore eut paru, nous
» relevâmes nos mâts, & déployant
» nos voiles, que nous avions ra-
» commodées, nous nous remîmes
» en mer. Nos pilotes, ſecondés
» par un vent favorable, nous me-
» noient par le plus droit chemin,
&

& je me flattois d'arriver heureu- «
ſement dans ma patrie ; mais «
comme je doublois le cap de Ma- «
lée, le violent Borée & les cou- «
rans de cette mer me repouſſe- «
rent & m'éloignerent de l'iſle de «
Cythere. De-là je voguai neuf «
jours entiers abandonné aux «
vents impétueux, & le dixiéme «
jour j'abordai à la terre des Lo- «
tophages, qui ſe nourriſſent du «
fruit d'une fleur. Nous deſcendî- «
mes, nous fîmes de l'eau, & «
mes Compagnons ſe mirent à pré- «
parer leur dîner. Après le repas «
je choiſis deux des plus hardis de «
la troupe, & je les envoyai avec «
un héraut reconnoître le pays & «
s'informer quels peuples l'habi- «
toient. Ils marchent bien délibé- «
rés, & ſe mêlent parmi ces peu- «
ples, qui ne leur firent aucun «
mauvais traitement ; ils leur don- «
nerent ſeulement à gouter de leur «

» fruit de lotos. Tous ceux qui man-
» gerent de ce fruit ne vouloient
» ni s'en retourner, ni donner de
» leurs nouvelles, ils n'avoient d'au-
» tre envie que de demeurer là avec
» ces peuples, & de vivre de lotos
» dans un entier oubli de leur pa-
» trie. Mais je les envoyai prendre,
» & malgré leurs larmes je les fis
» monter sur leurs vaisseaux, je les
» attachai aux bancs, & je comman-
» dai à tous mes autres Compa-
» gnons de se rembarquer, de peur
» que quelqu'un d'entre eux venant
» à goûter de ce lotos, n'oubliât son
» retour. Ils se rembarquent tous
» sans différer, & font écumer les
» flots sous l'effort de leurs rames.
» Nous nous éloignons de cette cô-
» te fort affligés, & nous sommes
» portés par les vents sur les terres
» des Cyclopes, gens superbes qui
» ne reconnoissent point de loix, &
» qui se confiant en la providence

des Dieux, ne plantent ni ne ſe-«
ment, mais ſe nourriſſent des «
fruits que la terre produit ſans être «
cultivée. Le froment, l'orge & le «
vin croiſſent chez eux en abon- «
dance, les pluies de Jupiter groſ- «
ſiſſent ces fruits, qui meuriſſent «
dans leur ſaiſon. Ils ne tiennent «
point d'aſſemblées pour délibérer «
ſur les affaires publiques, & ne «
ſe gouvernent point par des loix «
générales qui réglent leurs mœurs «
& leur police; mais ils habitent «
les ſommets des montagnes, & «
ſe tiennent dans des antres. Cha- «
cun gouverne ſa famille & regne «
ſur ſa femme & ſur ſes enfans, & «
ils n'ont point de pouvoir les uns «
ſur les autres. «

Vis-à-vis & à quelque diſtance «
du port de l'iſle que ces Cyclo- «
pes habitent, on trouve une pe- «
tite iſle toute couverte de bois & «
pleine de chevres ſauvages, par- «

» ce qu'elles n'y ſont point épou-
» vantées par les hommes, & que
» les chaſſeurs, qui ſe donnent tant
» de peine en broſſant dans les fo-
» rêts & en courant ſur les cimes
» des montagnes, n'y vont point
» pour les pourſuivre. Elle n'eſt fré-
» quentée ni par des bergers qui
» gardent des troupeaux, ni par des
» laboureurs qui travaillent les ter-
» res, mais demeurant toujours in-
» culte, elle n'a point d'habitans:
» voilà pourquoi elle eſt ſi pleine de
» chevres ſauvages. Et ce qui la
» rend inhabitée, c'eſt que les Cy-
» clopes ſes voiſins n'ont point de
» vaiſſeaux, & que parmi eux il
» n'y a point de charpentiers qui
» puiſſent en bâtir pour aller com-
» mercer dans les autres villes,
» comme cela ſe pratique parmi les
» autres hommes qui traverſent les
» mers, & vont & viennent pour
» leurs affaires particulieres. S'ils a-

voient eu des vaiſſeaux, ils n'auroient pas manqué de ſe mettre en poſſeſſion de cette iſle ; qui n'eſt point mauvaiſe, & qui porteroit toutes ſortes de fruits, car tous ſes rivages ſont bordés de prairies bien arrofées, toujours couvertes d'herbages tendres & hauts ; les vignes y ſeroient excellentes & le labourage très-aiſé, & l'on y auroit toujours des moiſſons très-abondantes ; car le terroir eſt fort gras. Elle a de plus un port commode & sûr, où l'on n'a beſoin d'arrêter les vaiſſeaux ni par des ancres ni par des cordages ; quand on y eſt entré, on peut attendre tranquillement que les pilotes & les vents appellent. A la tête du port eſt une belle ſource d'une eau excellente ſous une grote toute couverte d'aulnes. Nous abordâmes à cette iſle par une nuit fort obſcure, un Dieu

» ſans doute nous conduiſant, car
» nous ne l'avions pas apperçue ;
» ma flotte étoit enveloppée d'une
» profonde obſcurité, & la lune n'é-
» clairoit point ; car les nuages la
» couvroient toute entiere. Aucun
» de nous n'avoit donc découvert
» l'iſle, & nous ne nous apperçûmes
» que les flots ſe briſoient contre les
» terres que quand nous fûmes en-
» trés dans le port. Dès que nous y
» fûmes, nous pliâmes les voiles,
» nous deſcendîmes ſur le rivage,
» & nous abandonnant au ſommeil,
» nous attendîmes le jour. Le len-
» demain l'aurore n'eut pas plutôt
» ramené la lumiere que nous com-
» mençâmes à nous promener dans
» cette iſle dont la beauté nous ra-
» viſſoit. Les Nymphes, filles de
» Jupiter, firent lever devant nous
» des troupeaux de chevres ſauva-
» ges, afin que nous euſſions de
» quoi nous nourrir. Auſſi-tôt nous

allons prendre dans nos vaiſſeaux « des dards attachés à des courroies, & nous étant partagés en « trois bandes, nous nous mettons « à chaſſer. Dieu nous eut bien-tôt « envoyé une chaſſe aſſez abondante. J'avois douze vaiſſeaux, il y « eut pour chaque vaiſſeau neuf « chevres, & mes Compagnons en « choiſirent dix pour le mien. Nous « paſſâmes tout le reſte du jour à table juſqu'au coucher du ſoleil; « nous avions de la viande en abondance, & le vin ne nous manquoit point; car à la priſe de la « ville des Ciconiens, mes Compagnons avoient eu ſoin de s'en « fournir & d'en remplir de grandes urnes. Nous découvrions la « terre des Cyclopes, qui n'étoit « ſéparée de nous que par un petit trajet; nous voyions la fumée « qui ſortoit de leurs cavernes, & « nous entendions les cris de leurs « troupeaux.

» Dès que le soleil se fut couché
» & que la nuit eut répandu ses té-
» nébres sur la terre, nous nous mî-
» mes à dormir sur le rivage, & le
» lendemain à la pointe du jour j'as-
» semblai mes Compagnons, & je
» leur dis: Mes amis, attendez-moi
» ici; avec un seul de mes vaisseaux
» je vais reconnoître moi-même
» quels hommes habitent cette ter-
» re que nous voyons près de nous,
» & m'éclaircir s'ils sont insolens,
» cruels & injustes, ou s'ils sont
» humains, hospitaliers & touchés
» de la crainte des Dieux. En ache-
» vant ces mots je montai sur un de
» mes vaisseaux, & je commandai
» à un certain nombre de mes Com-
» pagnons de me suivre & de dé-
» lier les cables; ils obéissent, &
» s'étant assis sur les bancs ils firent
» force de rames. En abordant à
» cette isle, qui n'étoit pas éloi-
» gnée, nous apperçûmes dans l'en-

droit le plus reculé près de la mer « un antre fort exhauſſé, tout cou- « vert de lauriers, où des trou- « peaux de moutons & de chevres « faiſoient entendre leurs cris. Tout « autour étoit une baſſe-cour ſpa- « cieuſe, bâtie de groſſes pierres « non taillées; elle étoit ombragée « d'une futaie de grands pins & de « hauts chênes. C'étoit là l'habita- « tion d'un homme d'une taille pro- « digieuſe, qui paiſſoit ſeul ſes trou- « peaux fort loin de tous les autres « Cyclopes; car jamais il ne ſe mê- « loit avec eux, mais ſe tenant tou- « jours à l'écart, il menoit une vie « brutale & ſauvage. C'étoit un « monſtre étonnant; il ne reſſem- « bloit point à un homme, mais à « une haute montagne dont le ſom- « met s'éleve au-deſſus de toutes « les montagnes voiſines. J'ordon- « nai à mes Compagnons de m'at- « tendre & de bien garder mon «

» vaiſſeau ; & après en avoir choiſi
» ſeulement douze des plus déter-
» minés, je m'avançai portant avec
» moi un outre d'excellent vin rou-
» ge, que m'avoit donné Maron,
» fils d'Evanthes & grand Prêtre
» d'Apollon, qui étoit adoré à Iſ-
» mare. Il m'avoit fait ce préſent par
» reconnoiſſance de ce que tou-
» chés de ſon caractere, nous l'a-
» vions ſauvé avec ſa femme & ſes
» enfans, & garanti du pillage ; car
» il demeuroit dans le bois ſacré
» d'Apollon. Il me donna encore
» ſept talens d'or & une belle cou-
» pe d'argent ; & après avoir rem-
» pli douze grandes urnes de cet
» excellent vin, il fit boire tous
» mes Compagnons. C'étoit un vin
» délicieux ſans aucun mélange,
» une boiſſon divine. Il ne la laiſ-
» ſoit à la diſpoſition d'aucun de ſes
» eſclaves, pas même de ſes en-
» fans ; il n'y avoit que ſa femme

& lui & la maîtreſſe de l'office « qui en euſſent la clef. Quand on « en buvoit chez lui, il mêloit dans « la coupe vingt fois autant d'eau « que de vin, & malgré ce mêlan- « ge il en ſortoit une odeur céleſ- « te qui parfumoit toute la maiſon. « Il n'y avoit ni ſageſſe ni tempé- « rance qui puſſent tenir contre cet- « te liqueur. J'emplis donc un ou- « tre de ce vin, je le pris avec moi, « avec quelques autres proviſions ; « car j'eus quelque preſſentiment « que nous aurions affaire à quelque « homme d'une force prodigieuſe, « à un homme ſauvage & cruel, « & qui ne connoîtroit ni raiſon ni « juſtice. En un moment nous arri- « vâmes dans la caverne. Nous ne « l'y trouvâmes point ; il avoit me- « né ſes troupeaux au pâturage. « Nous entrons & nous admirons « le bel ordre où tout eſt dans cet « antre, les paniers de jonc pleins de «

» fromage ; les bergeries remplies
» d'agneaux & de chevreaux, & ces
» bergeries toutes séparées ; il y en
» avoit de différentes pour les diffé-
» rens âges. Les plus vieux étoient
» d'un côté, ceux d'un âge moyen
» d'un autre, & les plus jeunes é-
» toient aussi à part. Il y avoit quanti-
» té de vaisseaux pleins de lait caillé,
» & on en voyoit d'autres tout prêts
» pour traire ses brebis & ses che-
» vres quand elles reviendroient du
» pâturage. Tous mes Compa-
» gnons me prioient instamment de
» nous en retourner sur l'heure mê-
» me, de prendre ses fromages,
» d'emmener ses agneaux & ses che-
» vreaux, & de regagner prompte-
» ment notre vaisseau. Je ne voulus
» jamais les croire ; c'étoit pour-
» tant le meilleur parti : mais à quel-
» que prix que ce fût, je voulois voir
» le Cyclope, & savoir s'il ne me
» feroit pas les présens d'hospitalité,

quoique je cruſſe bien que ſa vûe «
ne ſeroit pas fort agréable à mes «
Compagnons. Nous allumons du «
feu pour offrir aux Dieux un léger «
ſacrifice, & nous nous mettons «
à manger de ces fromages, en at- «
tendant le retour de notre hôte. «
Enfin nous le voyons arriver; il «
portoit ſur ſes épaules une charge «
horrible de bois ſec pour prépa- «
rer ſon ſouper. En entrant il jette «
à terre ſa charge, qui fit un ſi «
grand bruit, que nous en fûmes «
effrayés, & que nous allâmes «
nous tapir dans le fond de l'antre. «
Après cela il fit entrer les brebis «
& laiſſa à la porte tous les mâles. «
Il ferma enſuite ſa caverne avec «
une roche que vingt charretes «
attelées de bœufs les plus forts «
n'auroient pû remuer, ſi énorme «
étoit la maſſe de pierre dont il «
boucha l'entrée de ſa caverne. «
Quand il ſe fut bien fermé, il s'aſ- «

» ſit, commença à traire ſes brebis
» & ſes chevres, mit ſous chacune
» ſon agneau & ſon chevreau, fit
» cailler la moitié de ſon lait, qu'il
» mit dans des paniers pour en fai-
» re du fromage, & réſerva l'autre
» moitié dans des vaiſſeaux pour le
» boire à ſon ſouper. Tout ce mé-
» nage étant fini, il alluma du feu,
» & nous ayant apperçus à la clarté
» du feu, il nous cria : Etrangers,
» qui êtes-vous ? d'où venez-vous
» en traverſant les flots? Eſt-ce pour
» le négoce ? ou errez-vous à l'a-
» venture comme des pirates qui é-
» cument les mers, en expoſant leur
» vie pour piller tous ceux qui tom-
» bent entre leurs mains ?
» Il dit. Nous fumes ſaiſis de
» frayeur en entendant ſa voix épou-
» vantable, & en voyant cette taille
» prodigieuſe. Cependant je ne laiſ-
» ſai pas de lui répondre : Nous
» ſommes des Grecs qui après le ſié-

ge de Troye avons été long-tems «
le jouet des vents & des tempê- «
tes. En tâchant de regagner no- «
tre patrie nous avons été écartés «
de notre route, & nous avons été «
portés en divers pays. C'eſt ainſi «
que l'a ordonné le grand Jupiter, «
maître de la deſtinée des hommes. «
Nous ſommes ſujets du Roi Aga- «
memnon, dont la gloire remplit «
aujourd'hui la terre entiere ; car il «
vient de ſaccager une ville célé- «
bre, & de ruiner un empire flo- «
riſſant. Nous venons embraſſer «
vos genoux ; traitez-nous comme «
vos hôtes, & faites-nous les pré- «
ſens qu'exige l'hoſpitalité ; reſ- «
pectez les Dieux, nous ſommes «
vos ſupplians, & ſouvenez-vous «
qu'il y a dans les cieux un Jupi- «
ter qui préſide à l'hoſpitalité, & «
qui prenant en main la défenſe «
des étrangers, punit ſévérement «
ceux qui les outragent. «

» Ces paroles ne toucherent
» point ce monstre ; il me répondit
» avec une dureté impie : Etran-
» ger, tu es bien dépourvû de sens,
» ou tu viens de bien loin, toi qui
» m'exhortes à respecter les Dieux
» & à avoir de l'humanité. Sache
» que les Cyclopes ne se soucient
» point de Jupiter ni de tous les
» autres Dieux ; car nous sommes
» plus forts & plus puissans qu'eux ;
» & ne te flatte point que pour me
» mettre à couvert de sa colere,
» j'aurai compassion de toi & de tes
» Compagnons, si mon cœur de lui-
» même ne se tourne à la pitié. Mais
» dis-moi où tu as laissé ton vaisseau ?
» Est-ce près d'ici, ou à l'extrémi-
» té de l'isle ? que je sache où il est.
» Il parla ainsi pour me tendre
» des piéges ; mais j'avois trop d'ex-
» périence pour me laisser surpren-
» dre à ses ruses. J'usai de ruse à
» mon tour, & je lui répondis : Nep-

tune, qui ébranle la terre quand « il lui plaît, a fracaſſé mon vaiſ- « ſeau en le pouſſant contre des ro- « ches à la pointe de votre terre, « les vents & les flots en ont diſ- « perſé les débris, & je ſuis échap- « pé ſeul avec les Compagnons que « vous voyez devant vous. «

A peine eus-je fini ces mots « que le barbare ſe jette ſur mes « Compagnons, en empoigne deux « & les froiſſe contre la roche com- « me de petits faons. Leur cervelle « rejaillit de tous côtés, & le ſang « inonda la terre tout aux environs. « Il les met en piéces, les prépare « pour ſon ſouper, & les dévore « comme un lion qui a couru les « montagnes ſans trouver de proye; « il mange non-ſeulement les chairs, « mais les entrailles & les os. A la « vûe de cet horrible ſpectacle nous « fondions en larmes, levant les « mains au ciel & ne ſachant que «

» devenir. Après qu'il eut rempli
» ſon vaſte eſtomac des chairs de
» mes Compagnons, & bû une gran-
» de quantité de lait, il ſe jette par
» terre en s'étendant dans ſa caver-
» ne au milieu de ſes brebis. Cent
» fois mon courage m'inſpira la pen-
» ſée de mettre l'épée à la main, de
» me jetter ſur lui & de lui percer
» le cœur, mais une conſidération
» très-forte me retint. Si je l'avois
» fait nous aurions tous péri mal-
» heureuſement dans cette caverne;
» car jamais nous n'aurions pû ôter
» de la porte l'épouvantable roche
» dont il l'avoit bouchée. Nous paſ-
» ſâmes ainſi la nuit dans la dou-
» leur & dans les angoiſſes en at-
» tendant le jour. Le lendemain dès
» que l'aurore eut doré les cimes
» des montagnes, il allume du feu,
» ſe met à traire ſes brebis les unes
» après les autres, & à donner à cha-
» cune ſes agneaux. Sa beſogne é-

tant faite, il prend encore deux «
de mes Compagnons & en fit ſon «
dîner. Quand il fut raſſaſié il ou- «
vrit la porte de l'antre, fit ſortir «
ſes troupeaux, ſortit avec eux & «
referma la porte ſur nous avec cet- «
te énorme roche, auſſi facilement «
qu'on ferme un carquois avec ſon «
couvercle; & faiſant retentir tou- «
te la campagne du ſon effroyable «
de ſon chalumeau, il mena ſes «
troupeaux vers la montagne. Je «
demeurai donc enfermé dans cet «
antre, méditant ſur les moyens de «
me venger, ſi Minerve vouloit «
m'accorder la gloire de punir ce «
monſtre. Pluſieurs penſées me paſ- «
ſerent dans la tête, mais enfin «
voici le parti qui me parut le «
meilleur. Dans la caverne il y a- «
voit une grande maſſue de bois «
d'olivier encore vert, que le Cy- «
clope avoit coupée pour la porter «
quand elle ſeroit ſéche; à la voir, «

» elle nous parut comme le mât
» d'un vaisseau de charge à vingt
» rames, qui affronte toutes sortes
» de mers; elle étoit aussi haute &
» aussi grosse. J'en coupai moi-mê-
» me environ la longueur de quatre
» coudées, & la donnant à mes
» Compagnons, je leur ordonnai
» de la dégrossir. Ils la raboterent
» & l'amenuiserent, & moi la reti-
» rant de leurs mains, je l'aiguisai
» par le bout; j'en fis aussi-tôt dur-
» cir la pointe dans le feu, & je la
» cachai dans du fumier dont il y a-
» voit grande quantité dans cette
» caverne. Enfuite je fis tirer tous
» mes Compagnons au sort, afin que
» la fortune choisît ceux qui de-
» voient avoir la résolution de m'ai-
» der à enfoncer ce pieu dans l'œil
» du Cyclope, quand il seroit ense-
» veli dans un profond sommeil.
» Mes Compagnons tirerent, &
» heureusement le sort tomba sur les

quatre que j'aurois moi-même «
choisis, à cause de leur intrépidité «
& de leur audace. Je me mis vo- «
lontairement à leur tête pour «
conduire cette entreprise si pé- «
rilleuse. «

Sur le soir le Cyclope revint «
des pâturages à la tête de ses trou- «
peaux ; il les fait tous entrer, & «
contre sa coutume il ne laissa au- «
cune bête à la porte, soit qu'il crai- «
gnît quelque surprise, ou que «
Dieu l'ordonnât ainsi pour nous «
sauver du plus grand de tous les «
dangers. Après qu'il eut bouché «
sa porte avec cet horrible rocher, «
il s'assit & se mit à traire ses brebis «
& ses chevres à son ordinaire, leur «
donna à chacune leurs petits, & «
quand tout fut fait, il prit encore «
deux de mes Compagnons, dont «
il fit son souper. Dans ce moment «
je m'approchai de ce monstre, & «
lui présentant de ce vin que j'avois «

» Compagnons me connoiſſent par
» ce nom.
» Oh, bien puiſque tu t'appelles
» Perſonne, me répond ce monſ-
» tre avec une cruauté inouie, Per-
» ſonne ſera le dernier que je man-
» gerai; je ne le mangerai qu'après
» tous ſes Compagnons; voilà le
» préſent que je te prépare.
» En finiſſant ces mots il tombe
» à la renverſe, ſon énorme cou re-
» plié ſur ſon épaule. Le ſommeil,
» qui dompte tous les animaux,
» s'empare de lui. Le vin lui ſort de
» la gorge avec des morceaux de la
» chair de mes Compagnons qu'il
» a dévorés. Alors tirant le pieu
» que j'avois caché ſous le fumier,
» je le mis dans la cendre vive pour
» le faire chauffer, & m'adreſſant
» à mes Compagnons, je leur dis
» tout ce que je crus le plus capa-
» ble de fortifier leur courage, afin
» qu'aucun d'eux ne fût ſaiſi de
frayeur

frayeur & ne reculât dans le mo- «
ment de l'exécution. Bien-tôt le «
pieu fut ſi chaud que quoiqu'en- «
core vert, il alloit s'enflammer, «
& il étoit déja tout rouge. Je le «
tire donc du feu, mes Compa- «
gnons tout prêts autour de moi. «
Alors Dieu m'inſpira une audace «
ſurnaturelle. Mes Compagnons «
prenant le pieu, qui étoit pointu «
par le bout, l'appuient ſur l'œil «
du Cyclope, & moi m'élevant par «
deſſus, je le faiſois tourner. Com- «
me quand un charpentier perce «
avec un virebrequin une planche «
de bois pour l'employer à la conſ- «
truction d'un vaiſſeau, il appuie «
l'inſtrument par-deſſus, & ſes gar- «
çons au-deſſous le font tourner a- «
vec ſa courroie qui va & vient «
des deux côtés, & le virebrequin «
tourne ſans ceſſe; de même nous «
faiſions tourner ce pieu dans l'œil «
de ce monſtre. Le ſang rejaillit «

» autour du pieu tout ardent. La va-
» peur qui s'éleve de sa prunelle,
» lui brûle les paupieres & les sour-
» cils, & les racines de son œil
» embrasées par l'ardeur du feu, jet-
» tent un sifflement horrible. Com-
» me lorsqu'un forgeron, après a-
» voir fait rougir à sa forge le fer
» d'une hache ou d'une scie, le jet-
» te tout brûlant dans l'eau froide
» pour le durcir; car c'est ce qui
» fait la bonté de sa trempe, ce fer
» excite un sifflement qui fait reten-
» tir la forge; l'œil du Cyclope sif-
» fla de même par l'ardeur du pieu.
» Le Cyclope s'éveillant, jette
» des cris épouvantables dont tou-
» te la montagne retentit. Saisis de
» frayeur nous nous éloignons; il
» tire de son œil ce pieu tout dé-
» goutant de sang, le jette loin de
» lui, & appelle à son secours les
» Cyclopes qui habitoient tout au-
» tour dans les antres des monta-

gnes voiſines. Ces Cyclopes entendant ſa voix, arrivent en foule de tous côtés, & environnant l'antre, ils lui demandent la cauſe de ſa douleur : Polypheme, que vous eſt-il arrivé ? Qu'eſt-ce qui vous oblige à nous réveiller au milieu de la nuit, & à nous appeller à votre aide ? Quelqu'un emmene-t-il vos troupeaux ? Quelqu'un attente-t-il à votre vie à force ouverte ou par la ruſe ? Le terrible Polypheme répond du fond de ſon antre : Helas ! mes amis, Perſonne. Plus il leur dit ce nom, plus ils ſont trompés par cette équivoque. Puiſque ce n'eſt perſonne qui vous a mis dans cet état, lui diſent-ils, que pouvons-nous faire ? Pouvons-nous vous délivrer des maux qu'il plaît à Jupiter de vous envoyer ? Ayez donc recours à votre pere Neptune, & lui adreſ-

» ſez vos vœux pour le prier de vous
» ſecourir.
» Après lui avoir donné cette bel-
» le conſolation, ils ſe retirent. Je
» ne pus m'empêcher de rire de
» l'erreur où ce nom ſi heureuſe-
» ment trouvé les avoit jettés.
» Le Cyclope ſoupirant & ru-
» giſſant de douleur, s'approche à
» tâtons de l'entrée de ſa caverne,
» en ôte la pierre & s'aſſied au mi-
» lieu, ſes deux bras étendus pour
» nous prendre quand nous ſorti-
» rions; car il me croyoit aſſez im-
» prudent pour tenter de ſortir a-
» vec ſes troupeaux. Mais le péril
» étoit trop manifeſte. Je me mis
» donc à penſer aux moyens que
» je pourrois trouver pour garantir
» de la mort mes Compagnons, &
» pour me ſauver moi-même. Il n'y
» a point de ruſe, point de ſtrata-
» gême qui ne me paſſât alors dans
» l'eſprit; car il s'agiſſoit de la vie,

& le danger étoit preſſant. Voici « enfin le parti qui me parut le plus « ſûr. «

Il y avoit dans ſes troupeaux « des beliers fort grands & fort « beaux, & dont la laine de cou- « leur de violette étoit fort longue « & fort épaiſſe. Je m'aviſai d'en lier « trois enſemble, & pour cet effet « je pris les branches d'ozier qui ſer- « voient de lit à ce monſtre abomi- « nable en toutes ſortes d'injuſtices « & de cruautés. Avec ces branches « j'aſſemble ces beliers & les lie « trois à trois; celui du milieu portoit « un de mes Compagnons, & les « deux des côtés lui ſervoient com- « me de rempart. Les voilà donc « chacun d'eux portés par trois be- « liers. Il y avoit un belier d'une « grandeur & d'une force ex- « traordinaire, qui marchoit tou- « jours à la tête du troupeau, je le « réſervai pour moi. M'étendant «

» donc ſous lui, & empoignant ſa
» laine à pleines mains, je me te-
» nois collé fortement à ſon ventre
» avec beaucoup de réſolution.
» Nous paſſons la nuit en cet état,
» non ſans beaucoup de crainte &
» d'inquiétude. Le lendemain dès
» que l'aurore eut ramené le jour,
» le Cyclope fit ſortir ſes troupeaux
» pour le pâturage. Les brebis n'é-
» tant point traites à leur ordinaire,
» & ſe ſentant trop chargées de lait,
» remplirent de leurs bêlemens la
» bergerie. Leur berger, qui ſentoit
» des douleurs très-aiguës, tâtoit
» avec ſes mains le dos de ſes mou-
» tons qui ſortoient, & jamais, in-
» ſenſé qu'il étoit, il ne ſoupçonna
» que mes Compagnons étoient é-
» tendus ſous le ventre de ceux du
» milieu. Le belier ſous lequel j'é-
» tois, ſortit le dernier, chargé
» d'une toiſon fort épaiſſe & de moi,
» qui étois fort agité & fort inquiet.

Le terrible Polypheme le tâte « avec ſes mains, & lui parle en ces « termes : Mon cher belier, pour- « quoi ſors-tu aujourd'hui le der- « nier de mon antre ? Avant ce jour « ce n'étoit pas ta coutume de ſor- « tir après mes moutons, & tous « les matins tu marchois le premier « à la tête du troupeau. Tu étois « toujours le premier dans les ver- « tes prairies, toujours le premier « dans les eaux des fleuves, & tous « les ſoirs tu revenois le premier « dans ma caverne. Aujourd'hui tu « ſors le dernier. Qu'eſt-ce qui peut « cauſer ce changement ? Eſt-ce la « douleur de voir que tu n'es plus « conduit par l'œil de ton maître ? « Un méchant, nommé Perſonne, « aſſiſté de ſes Compagnons, auſſi « ſcélérats que lui, m'a rendu aveu- « gle, après avoir lié mes forces « par le vin. Ah, je ne crois pas qu'il « lui fût poſſible d'éviter la mort, «

» ſi tu avois de la connoiſſance, &
» que tu puſſes parler & me dire où
» ſe cache ce malheureux pour ſe
» dérober à ma fureur, bientôt é-
» craſé contre cette roche, il rem-
» pliroit ma caverne de ſon ſang &
» de ſa cervelle diſperſée de tous
» côtés, & alors mon cœur ſenti-
» roit quelque ſoulagement dans les
» maux affreux que m'a fait ce mi-
» ſérable, ce ſcélérat de Perſonne.
» En finiſſant ces mots il laiſſe
» paſſer ſon belier. Quand nous
» nous vîmes un peu loin de la ca-
» verne & de la cour, je me déta-
» chai le premier de deſſous mon
» belier, j'allai détacher mes Com-
» pagnons, & ſans perdre un mo-
» ment nous choisîmes les meilleurs
» moutons du troupeau, que nous
» pouſſâmes devant nous, & nous
» prîmes le chemin de notre navi-
» re. Notre arrivée cauſa une gran-
» de joie à nos Compagnons, qui

n'eſpéroient plus de nous revoir ; « mais en même-tems ils ſe mirent à pleurer ceux qui nous manquoient. Je leur fis ſigne de ceſſer ces larmes, & leur ordonnai d'embarquer promptement notre proie & de gagner la haute mer. Ils remontent tous dans le vaiſſeau, & rempliſſant les bancs ils font gémir les flots ſous l'effort de leurs rames. «

Quand je me vis éloigné de la caverne de la portée de la voix, j'adreſſai ces paroles piquantes au Cyclope, & je lui criai de toute ma force : Cyclope, tu as eu grand tort d'abuſer de tes forces pour dévorer les Compagnons d'un homme ſans défenſe, & ces maux vengeurs ne pouvoient pas manquer de t'arriver. Malheureux, tu as dévoré dans ton antre tes ſupplians & tes hôtes ; c'eſt pourquoi Jupiter & les au-

» tres Dieux t'ont puni de ton in-
» humanité.
» Ces paroles augmenterent ſa
» fureur. Il détacha la cime d'une
» haute montagne, & la jetta avec
» tant de force, qu'elle tomba de-
» vant notre vaiſſeau. La chute de
» cette maſſe énorme excita un
» mouvement ſi violent dans la
» mer, que le flot en reculant re-
» pouſſa notre vaiſſeau contre la
» terre, comme auroit pû faire le
» flux de l'océan, & penſa le briſer
» contre le rivage; mais moi pre-
» nant auſſi-tôt un long aviron, je
» le repouſſai & l'éloignai. Et ex-
» hortant mes Compagnons, je leur
» ordonnai d'un ſigne de tête de
» faire force de rames pour nous
» mettre à couvert du danger qui
» nous menaçoit. Ils rament en mê-
» me-tems ſans ſe ménager. Quand
» nous fûmes une fois auſſi loin,
» j'adreſſai encore la parole au Cy-

clope, quoique tous mes Com- «
pagnons tâchaſſent de m'en em- «
pêcher. Cruel que vous êtes, me «
diſoient-ils, pourquoi voulez- «
vous irriter davantage cet hom- «
me barbare, qui en lançant con- «
tre nous cette énorme maſſe com- «
me un trait, a ramené notre vaiſ- «
ſeau contre le rivage? Nous avons «
cru n'en pas revenir. S'il entend «
encore vos inſultes, ou ſeule- «
ment votre voix, il nous écraſera «
& briſera notre vaiſſeau avec «
quelque maſſe de rocher encore «
plus grande, qu'il lancera contre «
nous. «

Leurs remontrances furent inu- «
tiles, j'étois trop irrité contre ce «
monſtre, pour me retenir. Je lui «
criai donc: Cyclope, ſi un jour «
quelque voyageur te demande «
qui t'a cauſé cet horrible aveu- «
glement, tu peux répondre que «
c'eſt Ulyſſe, le deſtructeur de vil- «

» les, fils de Laërte, qui habite à
» Ithaque.
» A ces mots ses heurlemens re-
» doublerent, & il se mit à crier: He-
» las! voilà donc l'accompliſſement
» des anciens oracles. Il y avoit au-
» trefois ici un célébre devin nom-
» mé Telemus, fils d'Eurymus, qui
» avoit le don de prédire l'avenir,
» & qui a vieilli parmi les Cyclo-
» pes en exerçant sa profeſſion. Il
» m'avertit un jour que tout ce que
» je ſouffre m'arriveroit, & me dit
» en propres termes, que je ſerois
» privé de la vûe par les mains d'U-
» lyſſe. Sur cette prédiction je m'at-
» tendois à voir arriver ici quelque
» homme beau, bien fait, de gran-
» de taille & d'une force bien au-
» deſſus de la nôtre. Et aujourd'hui
» c'eſt un petit homme, ſans force,
» de mechante mine, qui m'a erc-
» vé l'œil après m'avoir dompté
» par le vin. Ha, je t'en prie, Ulyſ-

se, approche que je te faſſe les « préſens d'hoſpitalité, & que je « preſſe Neptune de favoriſer ton « retour ; je ſuis ſon fils, & il ſe « glorifie d'être mon pere. S'il « veut, il a le pouvoir de me guérir, « & je n'attens ma guériſon ni d'au- « cun autre Dieu, ni d'aucun hom- « me. «

Ne te flatte point de ta guéri- « ſon, lui répondis-je ; & plût à « Dieu que j'euſſe auſſi-bien pû te « priver de la vie, & te précipiter « dans le ſombre Royaume de Plu- « ton, comme il eſt ſûr que Nep- « tune ne te rendra pas l'œil que tu « as perdu. «

Le Cyclope piqué de ces pa- « roles, adreſſe en même-tems ſes « prieres à Neptune, & lui dit en « levant les mains au ciel : «

Grand Neptune, qui avez la « force d'ébranler la terre juſqu'à ſes « fondemens, écoutez les vœux que «

» heurs, & rouloit dans ſa tête le
» deſſein de faire périr mes vaiſ-
» ſeaux & tous mes chers Compa-
» gnons. Nous paſſâmes tout le
» reſte du jour juſqu'au coucher du
» ſoleil à faire bonne chere & à boi-
» re de mon excellent vin. Quand
» le ſoleil fut couché, & que la nuit
» eut répandu ſes voiles ſur la ter-
» re, nous nous couchâmes ſur le
» rivage même, & le lendemain à
» la pointe du jour je preſſai mes
» Compagnons de ſe rembarquer
» & de délier les cables. Ils mon-
» tent tous dans leurs vaiſſeaux,
» prennent les rames & fendent le
» ſein de la vaſte mer. Nous nous
» éloignons de cette terre fort
» joyeux d'avoir échappé la mort,
» mais fort triſtes de la perte que
» nous avions faite.

REMARQUES
SUR
L'ODYSSÉE D'HOMERE.

Livre IX.

Page 258. ET *je ſuis perſuadé que la fin la plus agréable que l'homme puiſſe ſe propoſer, c'eſt de voir tout un peuple en joie*] Le but d'Homere eſt toujours de donner des inſtructions utiles, & de faire voir que la volupté eſt très-oppoſée à la vertu, & toujours très-pernicieuſe. C'eſt ce qu'il fait en toute occaſion. Cependant, voici un paſſage conſidérable qui, en relevant la volupté, ſemble avoir pû donner lieu dans les ſiécles ſuivans à Epicure d'en faire la principale fin de l'homme. Les Anciens ont beaucoup diſcouru ſur cet endroit, & le réſultat de ce qu'ils ont dit, eſt qu'Ulyſſe s'accommode aux tems, aux coûtumes & aux mœurs de ceux à qui il parle; qu'il flate le Prince dont il a beſoin, & qu'il loue ce que ce Prince trouve agréable & aimable. Alcinoüs lui a dit dans le Livre précédent, pag. 195. *Nos divertiſſemens de tous les jours ce ſont les feſtins, la muſique, la danſe, la galanterie, &c.* Ulyſſe par complaiſance fait ſem-

blant de trouver cela fort beau. On peut voir Athenée, liv. 12. chap. 1. Je ne nie pas qu'il ne puiſſe y avoir de la complaiſance & de la diſſimulation dans ces paroles d'Ulyſſe ; mais je ſuis perſuadée qu'on peut les prendre à la lettre ſans que ce ſentiment puiſſe être blâmé, & ſans qu'Homere doive craindre aucun reproche. Ulyſſe vient d'eſſuyer des maux infinis ; il vient de voir finir une guerre qui a déſolé une grande partie de l'Europe & de l'Aſie, & après tant de malheurs il arrive dans une iſle où l'on ne connoît point la guerre, & où le peuple eſt heureux & paſſe ſa vie dans les plaiſirs. Que fait-il ſur cela ? il loue ce qu'il y a de plus honnête, les feſtins & la muſique, & ne dit pas un mot de la galanterie dont Alcinoüs a parlé, ce qui me paroît très-digne d'attention ; ce n'eſt pas une petite marque de la ſageſſe d'Homere. De plus il tourne en éloge pour le Prince le bonheur dont ſes peuples jouiſſent ſous lui : *Je ſuis perſuadé*, dit-il, *que la fin la plus agréable que l'homme*, c'eſt-à-dire le Prince, *puiſſe ſe propoſer, c'eſt de voir tout un peuple ſe divertir.* Certainement on ne peut s'empêcher de reconnoître qu'un Prince eſt très-digne de louange, quand il ſe propoſe de rendre ſes peuples heureux & de les voir dans la joie. Et la plus grande marque du bonheur & de la joie d'un peuple, ce ſont les feſtins & la muſique, quand on n'en abuſe point. Il faudroit être bien ſévère pour blâmer ces plaiſirs, qui n'ont rien de contraire à l'honnêteté & à la vertu, & qui font un contraſte admirable avec toutes les hor-

reurs qu'Ulyſſe vient de voir regner à Troye, & qui ont produit la ruine de tant d'Etats.

La fin la plus agréable] Le terme Grec τέλος ſignifie proprement la *fin*. Et je crois que c'eſt de ce paſſage d'Homere que les Philoſophes ont pris leur mot τέλη, *fines*, dont ils ſe ſervent dans la morale, pour dire le but auquel on rapporte toutes ſes penſées, toutes ſes actions; en un mot la fin où tout le monde tend & que tout le monde ſe propoſe. On connoît les beaux livres de Ciceron *de Finibus*.

Page 259. *Quoique j'habite une contrée fort éloignée*] Ulyſſe ſait bien faire ſa cour à ce Prince, en lui faiſant croire par ces paroles qu'il eſt convaincu de la vérité de tout ce qu'il lui a dit de l'éloignement de ſon iſle.

Page 260. *Et plus bas Zacynthe, qui n'eſt preſque qu'une forêt*] Zacynthe, *Zanthe* au midi de Cephalenie ou Samé. C'eſt une iſle de ſoixante milles de tour, toute pleine de hautes montagnes couvertes de bois, & c'eſt ce qui lui fit donner ce nom; car, comme Bochart l'a remarqué, les Pheaciens la nommerent ainſi du mot *Zachuth*, qui ſignifie *hauteur*.

Et elle eſt la plus prochaine du continent & la plus voiſine du pole.] Strabon nous a avertis que ces vers

Α᾽υτη δὲ χθαμαλὴ πανυπερτάτη εἰν ἁλὶ κεῖται
Πρὸς ζόφον.

a été mal expliqué par quelques anciens Grammairiens :

Ipsa autem humilis & sublimis in mari sita est

Versùs caliginem.

Comment peut-on appeller *basse* une isle qu'Homere appelle encore ici τρηχεῖαν, *escarpée*, & qui est *comme un nid sur des rochers*, pour me servir des paroles de Ciceron ? & il nous en donne la véritable explication. *Ce mot* χθαμαλὴ, dit-il, *ne signifie pas ici* basse, *mais prochaine du continent ;* χθαμαλὴ pour χαμαλὴ, *voisine de la terre :* & πανυπερτάτη ne signifie pas *haute*, mais plus septentrionale, plus voisine du pole, ce qu'il détermine par ce mot πρὸς ζόφον, *versùs caliginem :* car par cette obscurité il désigne le nord, comme par l'*aurore* & le *soleil* il marque le côté du monde opposé au septentrion. On peut voir l'endroit dans son liv. 9. Il est vrai que pour ces derniers mots, πρὸς ἠῶ τ' ἠέλιόν τε, je me suis éloignée de son sentiment, & je les ai expliqués, *les autres sont vers le midi & vers le levant.* Et je n'ai fait en cela que suivre la situation que nos Cartes mêmes donnent aujourd'hui à ces isles par rapport à Ithaque, qui est la plus voisine du continent de l'Epire, & la plus septentrionale. Elle a au levant Dulichium & quelques autres isles, & au midi elle a Samé & Zacynthe.

La charmante Circé] Il y a dans le Grec : *Circé de l'isle d'Æa*, & j'expliquerai au

commencement du XII. Liv. ce que c'eſt que cette iſle. On peut voir là mes Remarques. Circé eſt appellée θελήτρια, à cauſe de ſes charmes & de ſes enchantemens.

Page 261. *Je n'eus pas plûtôt mis à la voile avec toute ma flotte*] Voici où il faut prendre le commencement de l'Odyſſée, pour la réduire à une narration ſimple, naturelle, & affranchie du renverſement poëtique.

Que je fus battu d'un vent violent qui me pouſſa ſur les côtes des Ciconiens] Ces Ciconiens étoient ſur les côtes de Thrace près de Maronée, qu'on prétend la même qu'Iſmare, dont Homere parle ici. Ulyſſe les attaqua, parce qu'ils avoient envoyé du ſecours aux Troyens, comme nous l'avons vû dans le II. Livre de l'Iliade, où Homere dit: *Euphemus, fils de Trœzenus & petit-fils de Ceus, commandoit les belliqueux Ciconiens.*

Page 262. *De ſe rembarquer ſans perdre tems.*] Le Grec dit, ἄπρηξ ποδὶ, & je ne vois pas comment on a pû expliquer cela d'un vaiſſeau. Ἄπρηξ ποδὶ ſignifie proprement le *pied encore mouillé*, & c'eſt pour dire *promptement, ſans ſe rafraîchir.*

Et s'amuſerent à faire bonne chere] Comme cela eſt fort naturel. La bonne chere eſt le premier fruit que les ſoldats veulent tirer de leur victoire.

Page 263. *Je perdis ſix hommes par chacun de mes vaiſſeaux*] Voici un des endroits que l'impertinent Zoïle avoit critiqués. Comment eſt-il poſſible qu'il périſſe juſtement ſix hommes de chaque vaiſſeau, & qu'aucun vaiſſeau n'en perde pas davantage ? Voilà, diſoit-il, un partage ridiculement égal. Mais c'eſt la critique qui eſt ridicule, & non pas le partage. Ulyſſe avoit douze vaiſſeaux ; dans ce combat il perdit ſoixante-douze hommes, ce n'eſt pas que la perte fût égale pour chaque vaiſſeau, mais c'eſt que prenant le total & le répandant enſuite ſur toute la flotte, c'étoit juſtement ſix hommes par chaque vaiſſeau.

Que nous n'euſſions appellé trois fois à haute voix les ames de nos Compagnons] C'étoit la coûtume quand les Païens n'avoient pas le tems d'enterrer les morts dans une terre étrangere, ils ſe contentoient d'appeller trois fois leurs ames à haute voix, comme pour déclarer qu'il ne tenoit pas à eux qu'ils ne les ramenaſſent dans leur patrie ; & par-là ils croyoient avoir ſatisfait à la Religion. C'eſt ainſi que dans le liv. 6. de l'Eneïde, Enée dit à Deïphobus :

. . . . . *Et magna manes ter voce vocavi.*

Page 264. *Mes vaiſſeaux étoient pouſſés par le travers*] C'eſt ce que ſignifie ἐπιπλάγιαι, *obliquæ*, *de côté*, lorſque les vaiſſeaux ne vont pas droit par la proüe, mais qu'ils ſont pouſſés par le côté.

Nous les baissames & les pliâmes pour éviter la mort] Car quoique les voiles fussent déchirées, elles ne laissoient pas de donner encore prise au vent.

Nous gagnâmes une rade où nous fûmes à couvert] Homere ne nomme pas la rade où Ulysse aborda ; car comme il ne s'attache pas toujours à l'exacte Géographie, & qu'il imagine une Géographie fabuleuse pour rendre ses contes plus merveilleux, il veut empêcher qu'on ne le suive, & qu'on ne découvre par-là les mensonges dont il enveloppe les vérités qu'il a prises pour fondement.

Page 265. *De-là je voguai neuf jours entiers abandonné aux vents impétueux, & le dixiéme jour j'abordai à la terre des Lotophages*] Il y avoit sur cet endroit une grande dissertation de Polybe, dont Strabon nous rapporte le précis, liv. 1. Ce grand homme soutenoit qu'ici Homere n'avoit pas placé cette terre des Lotophages dans l'océan Atlantique, comme il y a placé celle de Calypso & celle de Circé, parce qu'il n'étoit pas vraisemblable qu'en si peu de tems, en dix jours, les vents les plus forts eussent poussé Ulysse du cap de Malée dans l'ocean ; il faut donc convenir que le Poëte a suivi ici l'exacte Géographie, qu'il n'a point déplacé l'isle des Lotophages, & qu'il l'a laissée où elle est, c'est-à-dire, dans la méditerranée ; car un bon vent peut très-bien porter du cap de Malée à cette isle en dix jours. Et

quand Ulyſſe appelle les vents qui le pouſſent ὀλοοὺς, *impétueux*, *pernicieux*, c'eſt parce qu'ils l'écartoient de ſa route, quoique d'ailleurs ils le pouſſaſſent tout droit. Cela fait voir qu'Homere ſuit quelquefois la vérité ſans fiction, & que d'autres fois il ajoûte la fiction à la vérité.

Et le dixiéme jour j'abordai à la terre des Lotophages] Cette terre des Lotophages eſt une petite iſle qui a trois cens ſtades de longueur & un peu moins de largeur près de la petite Syrte ſur les côtes d'Afrique, dont elle n'eſt ſéparée que d'environ trois cens cinquante pas. Elle eſt appellée *Menix*, & par les Arabes *Girba*, nom qui a formé celui qu'elle conſerve aujourd'hui; car on la nomme *Gerbi* ou *Zerbi*. Bochart a découvert que cette iſle étoit appellée *Menix*, du Phenicien *me-niks*, qui marque des eaux qui ſe retirent, *aquas defectûs*, parce que le petit bras de mer qui la ſepare du continent eſt ſouvent à ſec en été. Et elle a eu le nom de *Girba*, de l'Arabe *Chirba*, qui ſignifie un *Chameleon*, parce que ce petit animal abonde dans cette iſle. *Habet lepores item multos*, dit M. de Thou, *& Chamæleontes, qui lacertæ magnitudine pares ſunt.*

Lotophages] C'eſt-à-dire, qui ſe nourriſſent du fruit du Lotos; c'eſt pourquoi cette iſle étoit auſſi appellée *Lotophagitis*. Il y a pluſieurs eſpéces de Lotos, il y en a une qui eſt proprement une herbe comme du Sain-foin, qui ſervoit de pâture aux animaux;

maux ; c'eſt de celle-là dont il eſt parlé dans le XIV. Liv. de l'Iliade & dans le IV. Liv. de l'Odyſſée. Il y en a une autre appellée *Lotos Ægyptia*, c'étoit une ſorte de Lys, qui ſelon Herodote naît abondamment dans les eaux du Nil quand il a inondé les terres. *Après qu'ils l'ont cueilli*, dit cet Hiſtorien, liv. 2. *ils le font ſécher au ſoleil, & quand il eſt ſec, ils prennent ce qui eſt au milieu du Lys, & qui reſſemble à un pavot, le cuiſent & en font du pain.* Cette eſpéce conviendroit aſſez au paſſage d'Homere, qui l'appelle le *fruit d'une fleur*. Mais les Anciens prétendent que ce Poëte parle d'une troiſiéme eſpéce appellée *Libyca*, dont Polybe, qui l'avoit ſouvent vue & examinée, fait cette deſcription ſelon le rapport d'Athenée, qui nous a conſervé le paſſage. *Le Lotos eſt un petit arbre rude & épineux, qui a la feuille verte comme le buiſſon, mais un peu plus épaiſſe & plus large. Son fruit eſt d'abord ſemblable en couleur & en groſſeur aux baies de Myrte ; mais en croiſſant il devient de couleur de pourpre. Il eſt de la groſſeur de l'olive ronde, & a un noyau fort petit. Quand il eſt mûr on le cueille, on le fait broyer avec du bled, & on le conſerve dans des pots pour la nourriture des eſclaves. Pour les perſonnes libres, ils en font ſans noyau qu'ils gardent de même. Cet aliment a le goût de la Figue & des Dates, & une odeur encore plus agréable. En le faiſant tremper & broyer dans l'eau, on en tire un vin très-agréable & qui a le goût du vin mêlé avec du miel. On le boit pur ; mais il ne ſe conſerve que dix jours,*

c'eſt pourquoi on n'en fait qu'à meſure pour le beſoin. On peut voir Pline, liv. 13. ch. 17. C'eſt cette derniere eſpéce qui parut ſi agréable aux Compagnons d'Ulyſſe.

Et je les envoyai avec un héraut] Il envoye avec eux un héraut pour les rendre plus reſpectables & inviolables.

Page 266. *Tous ceux qui mangent de ce fruit*] De la maniere dont Homere s'explique ici, il paroît qu'il y eut encore d'autres de ſes Compagnons, outre les trois qu'il avoit envoyés, qui mangerent de ce fruit. Car en parlant de trois ſeulement, il n'auroit pas dit, τοῦς δ' ἄνις.

Ils ſe rembarquent tous ſans différer] Ulyſſe ne dit point combien de tems il ſéjourna dans cette iſle des Lotophages. Il faut pourtant bien qu'il y ait fait quelque ſéjour, & il n'eſt pas vraiſemblable qu'il en ſoit parti le jour même; car une après-dînée ne ſuffiroit pas pour lui faire juger ſi ſes Compagnons avoient perdu l'envie de s'en retourner, & s'ils ne penſoient pas ſeulement à donner de leurs nouvelles.

Et nous ſommes portés par les vents ſur les terres des Cyclopes] Voici encore une Géographie exacte ſans mêlange de fiction; car de l'iſle des Lotophages on peut facilement être porté dans un jour ſur les terres des Cyclopes, qui habitoient la Sicile qui eſt vis-à-vis. Car les Cyclopes occupoient

la partie occidentale de la Sicile, près de Lilybée & de Drepane ; & c'eſt de-là même qu'ils ont tiré leur nom, comme Bochart l'a fort bien montré. *Les Cyclopes*, dit-il, *ont été ainſi nommés du Phenicien* Chek-lub, *par contraction, pour* Chek-lelub, c'eſt-à-dire, *le golphe de Lilybée*, ou *le golphe vers Lilybée.* Ainſi les habitans de ces terres furent appellés par les Pheniciens & les Libyens *homines Chek-lub*, c'eſt-à-dire, les habitans du golphe de Libye. Et les Grecs qui ne ſavoient pas cette langue, & qui vouloient rapporter à la leur tous les noms, de *Chek-lub* formerent le mot de *Cyclopes*, & donnerent à ce nom une origine Grecque, comme s'ils avoient été ainſi nommés, parce qu'ils n'avoient, diſoient-ils, qu'un œil tout rond au milieu du front.

Gens ſuperbes] Le mot Grec ὑπερφίαλοι peut ſignifier auſſi des *gens d'une taille prodigieuſe.* Et c'eſt dans ce ſens qu'Euſtathe le prend ici ; car ces Cyclopes étoient une eſpéce de Geans. Et c'eſt de-là ſans doute que venoient ces oſſemens prodigieux qu'on a trouvés de tems en tems dans la Sicile.

Qui ne reconnoiſſoient point de loix] Le mot ἀθέμιστος ſignifie également celui qui connoît des loix & qui n'en ſuit point, & celui qui n'en a aucune connoiſſance. Et il eſt ici dans le dernier ſens. Les Cyclopes n'avoient point de loix ; car ils ne vivoient point en police réglée, chacun regnoit chez ſoi, comme Homere va l'expliquer.

Et qui ſe confiant en la providence des Dieux] Quoique ces Cyclopes ſoient ſuperbes, ſauvages, & qu'ils ne reconnoiſſent point de loix qui reglent leurs mœurs & leur police, Homere ne laiſſe pas de leur attribuer quelque ſentiment de la Divinité ; ils ſe repoſent ſur la Providence. Mais peut-être veut-il faire entendre que c'eſt plutôt par habitude que par ſentiment.

Page 267, *Ils ne plantent ni ne ſement ; mais ils ſe nourriſſent des fruits que la terre produit ſans être cultivée*] C'eſt pour louer la fertilité de la Sicile. Euſtathe compare à cette vie des Cyclopes celle des Anachoretes qui habitent les montagnes & les antres des rochers, qui ne ſement ni ne plantent, & qui ſe nourriſſent des fruits que la terre leur fournit d'elle-même, ou que la Providence a ſoin de leur envoyer. Cette comparaiſon m'a paru plaiſante pour un Archevêque.

Ils ne tiennent point d'aſſemblées pour délibérer ſur les affaires publiques, & ne ſe gouvernent point par des loix générales] Platon établit dans ſon liv. 3. des Loix, qu'après le Déluge il y eut trois formes de vie qui ſuccéderent l'une à l'autre. La premiere fut ſimple & ſauvage ; les hommes effrayés encore des eaux du Déluge, qu'ils venoient d'éviter, habiterent les ſommets des montagnes ſans aucune dépendance, & chacun regnant dans ſa famille. A celle-là ſuccéda la ſeconde forme, un peu moins ſauvage ; les hommes commençant à ſe gué-

tir de la peur, descendirent au pied des montagnes, & commencerent à avoir un plus grand commerce entr'eux. De cette seconde vint la troisiéme, plus polie, lorsque la confiance étant pleinement revenue on commença à habiter la plaine. Les Cyclopes menoient encore du tems d'Ulysse, la premiere vie; comme ils n'avoient jamais eû aucun commerce avec les autres peuples, à cause de leur férocité, leurs mœurs ni leurs coûtumes n'avoient point été adoucies. Ce que Platon a dit de ces trois sortes de vie se peut justifier par l'Ecriture sainte. Après le Déluge la vie des premiers hommes fut simple & sauvage; ils s'occupoient à cultiver la terre & à nourrir des troupeaux, & chaque pere de famille regnoit sur sa maison sans aucune subordination des uns aux autres.

Chacun gouverne sa famille, & regne sur sa femme & sur ses enfans] C'est là la premiere vie que les hommes menerent après le Déluge, comme je viens de l'expliquer dans la Remarque précédente. Cette vie grossiere & sauvage ne laissa pas de continuer, même dans quelques villes Grecques, longtems après que le commerce eut donné lieu à la police & aux loix; car Aristote dans le 10. liv. de ses Morales, se plaint que de son tems l'éducation des enfans étoit négligée dans plusieurs villes, & que chacun y vivoit à sa fantaisie, gouvernant sa famille à la maniere des Cyclopes, & regnant sur sa femme & sur ses enfans. Ἐν δὲ ταῖς πλείσταις τῶν πολέων ἐξημέληται περὶ τῶν τοιούτων, καὶ ζῇ ἕκα-

τος ὡς βούλεται Κυκλωπικῶς θεμιστεύων παίδων ἦδ' ἀλόχου. Aujourd'hui que notre police eſt ſi réglée, fortifiée par les loix & perfectionnée par la Religion, nous ne laiſſerions pas, ſi nous voulions, de trouver encore dans des familles quelque reſte de cette vie de Cyclopes.

Vis-à-vis, à quelque diſtance du port de l'iſle que ces Cyclopes habitent, on trouve une petite iſle] Quand on ne ſauroit pas certainement d'ailleurs que la Sicile étoit le pays des Cyclopes, la poſition & le voiſinage de cette petite iſle, dont Homere parle ici, le feroit aſſez connoître; car il eſt évident qu'il parle de l'iſle appellée *Ægusa*, qui ſignifie *l'iſle des chevres*. Elle a des prairies, des fontaines, un port commode, & ſon terroir eſt fort gras. Cluvier, qui l'a viſitée, y a obſervé toutes ces choſes: *Prata mollia & irrigua, ſolum fertile, portum commodum, fontes limpidos:* ce qui fait grand honneur à Homere d'avoir ſi bien marqué & la ſituation & la nature du pays. Il ne nomme point l'iſle, parce qu'il eſt vraiſemblable que n'étant point encore habitée, elle n'avoit pas encore de nom.

Page 168. *Et que les Cyclopes ſes voiſins n'ont point de vaiſſeaux*] C'eſt ce qui pourroit faire croire que les Cyclopes n'étoient pas venus d'ailleurs, & qu'ils étoient nés dans le pays; car s'ils étoient venus ſur des vaiſſeaux, ils en auroient retenu l'uſage, &, comme dit Homere, ils s'en ſeroient

ſervis pour ſe rendre maîtres d'une iſle ſi bonne, ſi commode & qui étoit ſi fort à leur bienſéance. Cela n'eſt pourtant pas concluant ; car ils pouvoient être arrivés en Sicile ſur des vaiſſeaux étrangers, & n'en avoir pas conſervé l'uſage.

Page 269. *Nous abordâmes à cette iſle par une nuit fort obſcure, un Dieu ſans doute nous conduiſant*] Cela eſt menagé avec beaucoup d'art pour la vraiſemblance ; car s'il eût fait jour & qu'ils euſſent vû à ſe conduire, ils ſeroient plutôt abordés en Sicile, & par-là ils ſe ſeroient perdus, & n'auroient jamais pû échapper des mains des Cyclopes. Au lieu qu'ayant été portés à cette petite iſle, Ulyſſe s'en ſervit comme d'un fort, y laiſſa ſes vaiſſeaux, & n'en retint qu'un ſur lequel il paſſa en Sicile, où il exécuta tout ce qu'il va nous raconter, & ſe ſauva heureuſement. C'eſt pourquoi il ajoûte, *un Dieu ſans doute nous conduiſant.* Cette remarque eſt d'Euſtathe, & elle m'a paru très-judicieuſe.

Page 270. *Les Nymphes, filles de Jupiter, firent lever devant nous*] Le bon air & les pluies douces font croître les herbages & les plantes ; & les bons herbages & les bonnes plantes nourriſſent les animaux. Ces chevres ſauvages étoient donc abondantes dans cette iſle, à cauſe de la bonne nourriture qu'elles y trouvoient en abondance ; voilà pourquoi il dit, *les Nymphes, filles de Jupiter, firent lever devant nous, &c.* Voilà comme la Poëſie fait des Divinités des vertus & des facul-

tés les plus naturelles. *Αἱ νύμφαι κοῦραι Διὸς, ἀλκιμογενέων αἱ τῶν φυτῶν αὐξητικαὶ δυνάμεις, ἃς ὁ Ζεὺς ποιεῖ*, dit fort bien Euſtathe.

Page 271. *Dieu nous eut bien-tôt envoyé une chaſſe aſſez abondante*] Homere attribue la bonne chaſſe à la bénédiction de Dieu, & c'eſt une ſuite de ſa doctrine; car il a reconnu qu'une bête ne ſauroit être priſe par un chaſſeur ſi Dieu ne le permet. C'eſt ainſi que Jacob répondant à ſon pere, qui s'étonnoit de ce qu'il étoit ſi-tôt revenu de la chaſſe, & qui lui diſoit: *Quomodo tam citò invenire potuiſti?* lui dit: *Voluntas Dei fuit ut citò occurreret mihi quod volebam. C'eſt la volonté de Dieu qui a fait trouver ſi promptement devant moi ce que je cherchois.* Geneſ. 27. 20.

Page 272. *Avec un ſeul de mes vaiſſeaux je vais reconnoître moi-même quels hommes habitent cette terre*] Il n'envoye plus de ſes Compagnons reconnoître le pays; car il ne ſe fioit plus à eux, après ce qui venoit de lui arriver dans l'iſle des Lotophages & dans le pays des Ciconiens, il y va lui-même. Tout cela eſt admirablement bien conduit.

Page 273. *C'étoit là l'habitation d'un homme d'une taille prodigieuſe*] Ce qu'Homere dit ici eſt fondé ſur ce que dans ces ſiécles-là on voyoit des Geans. *Ce ſiécle-là*, dit Plutarque dans la vie de Theſée, *portoit des hommes d'une taille prodigieuſe.* Et cela eſt confirmé par l'Ecriture ſainte. Long-tems avant la guerre de Troye, ceux que Moyſe envoya

pour reconnoître la terre promiſe, rapporterent que le peuple qui l'habitoit, étoit de haute ſtature, & qu'ils y avoient vû des hommes monſtrueux de la race des Geans. *Populus quem aſpeximus proceræ ſtaturæ eſt: ibi vidimus monſtra quædam filiorum Enac de genere Giganteo.* Nombr. 13. 33. 34. Et Dieu lui-même dit à Moyſe en parlant de la terre des fils d'Ammon, *Terra Gigantum reputata eſt, & in ipſa olim habitaverunt Gigantes., &c.* Deuteron. 2. 2. Og, Roi de Baſan, étoit un de ces Geans. *Solus quippe Og Rex Baſan reſtiterat de ſtirpe Gigantum; monſtratur lectus ejus ferreus qui eſt in Rabbath filiorum Ammon, novem cubitos habens longitudinis & quatuor latitudinis.* Ibid. 3. 11. Ce lit de neuf coudées de longueur & de quatre de largeur, fait voir quelle étoit la taille de ces Geans. Tel étoit Goliath que David tua; il avoit ſix coudées & une paume de haut, ſa cuiraſſe peſoit cinq mille ſicles, c'eſt-à-dire, près de cent cinquante livres. Le bois de ſa pique étoit comme l'enſuble d'un Tiſſeran, & le fer dont elle étoit armée peſoit ſix cens ſicles, c'eſt-à-dire, dix-huit ou dix-neuf livres. Cependant cela n'approche point de la taille qu'Homere donne au Cyclope, qu'il égale à la plus haute montagne. Mais il faut ſe ſouvenir que ce Poëte exagere ici ſur la taille de ce Geant, parce qu'il parle à des peuples ſimples & crédules, & qui n'aimoient rien tant que ces contes outrés.

Qui paiſſoit ſeul ſes troupeaux fort loin de

tous les autres Cyclopes] Homere a grand ſoin de nous faire entendre que le Cyclope vivoit éloigné de tous les autres, *ſon antre étoit dans l'endroit le plus reculé ; il paiſſoit ſeul ſes troupeaux.* Cela ne lui ſuffit pas, il ajoûte, *fort loin de tous les autres.* Ce n'eſt pas encore aſſez, il nous dit qu'*il ne ſe méloit jamais avec eux*, & il charge cela encore, en ajoûtant qu'*il ſe tenoit toujours à l'écart.* Et pourquoi cela ? pour fonder la vraiſemblance de ſa fable. Il ne faut pas que nous oublions que le Cyclope étoit éloigné de tout ſecours.

Page 274. *Maron, fils d'Evanthes, grand Prêtre d'Apollon*] C'eſt peut-être de ce Maron que la ville d'Iſmare fut appellée *Maronée.*

De ce que touchés de ſon caractère] C'eſt ce que ſignifie αἰζόμενοι. Les gens pieux reſpectent toujours les miniſtres de la Religion.

Et une belle coupe d'argent] Le Grec dit, *toute d'argent*, parce qu'il y avoit des coupes d'argent dont les bords étoient d'or.

Il ne la laiſſoit à la diſpoſition d'aucun de ſes eſclaves] Voici un précepte œconomique. Ce qu'on a de plus excellent ne doit être confié qu'à peu de gens, & d'une fidélité connue. J'ai autrefois connu un homme de qualité qui avoit toujours le plus excellent vin, & qui n'en confioit la clef à perſonne ; il l'avoit toujours, & il alloit lui-même faire tirer ſon vin.

Page 275. *Il mêloit dans la coupe vingt fois autant d'eau que de vin*] Il n'y a point de vin qui puiſſe porter cette quantité d'eau là. Mais Homere exagere la force de celui-ci pour préparer ſes Lecteurs à l'effet ſurprenant qu'il va produire ſur le Cyclope, qui en ſera yvre-mort pour en avoir bû ſeulement trois coups.

Car j'eus quelque preſſentiment que] Les hommes ont quelquefois des preſſentimens de ce qui leur doit arriver, & les ſages profitent de ces preſſentimens, & ſe muniſſent contre tous les accidens qui les menacent, & qu'ils prévoyent.

Page 276. *Et les plus jeunes*] Pour dire, *les plus jeunes*, Homere ſe ſert du mot ἔρση, qui ſignifie *la roſée*. Il appelle donc ἔρσην les agneaux & les chevreaux *les plus tendres*, c'eſt-à-dire, les plus jeunes, & qui ſont comme la roſée. C'eſt ainſi qu'Eſchyle dans ſon *Agamemnon* a appellé les petits oiſeaux qui viennent d'éclore, δρόσους, *de la roſée*. De-là les Grecs ont dit *des chairs de roſée*, pour dire, des viandes tendres & délicates. Alciphron a dit, ἧπαρ δρόσῳ παροιμιῶδες, *un foye ſemblable à la roſée*, & comme nous diſons, *tendre comme roſée*. C'eſt une remarque de Caſaubon, Athen. liv. 9. ch. 8.

Je ne voulus jamais les croire, c'étoit pourtant le meilleur parti] Ulyſſe ne fait pas de difficulté d'avouer qu'en cette occaſion ſes Compagnons avoient eû plus de prudence

que lui, & par cette ſincérité il gagne encore plus de créance ſur l'eſprit des Pheaciens, & les diſpoſe mieux à croire tous ſes contes comme très-véritables.

Page 279. *Nous ſommes ſujets du Roi Agamemnon, dont la gloire*] Après qu'Ulyſſe a repréſenté ſes malheurs pour tâcher d'exciter quelque ſorte de compaſſion dans le cœur du Cyclope, il eſſaye de faire naître quelque eſpéce de terreur, en lui diſant qu'ils ſont des ſujets du Roi Agamemnon, qui vient de ruiner un grand Empire. Par là il veut lui faire enviſager qu'un Prince, qui a détruit un Empire ſi floriſſant, pourroit bien venger une injure faite à ſes ſujets. Mais un monſtre qui ne craint pas les Dieux, ne craint guère les hommes.

Page 280. *Ou tu viens de bien loin*] C'eſt-à-dire, *ou tu es bien ſimple & bien ignorant.* Car il faut venir de l'autre monde pour ne pas connoître les Cyclopes. C'eſt ainſi que nous diſons qu'*un homme eſt bien de ſon pays*, ou qu'*il n'eſt jamais ſorti de ſon pays*, pour dire qu'il eſt ſimple & niais.

Si mon cœur de lui-même ne ſe tourne à la pitié] De lui-même, c'eſt-à-dire, ſans aucune conſidération, ſans aucun reſpect ni pour les Dieux dont tu parles, ni pour ton Agamemnon. Ce que le Cyclope ajoûte ici fait un bon effet pour le Poëme; car en laiſſant Ulyſſe entre la crainte & l'eſpérance, il y tient auſſi ſon Lecteur.

Il parla ainſi pour me tendre des piéges] C'eſt ici le ſens du mot πειράζων ; car il ne ſignifie pas *pour me tenter*, ni *pour m'éprouver*, mais *pour me tendre des embûches*, *des piéges* ; & je crois qu'Heſychius avoit ce paſſage en vue quand il écrit, πειράζων, ἐνεδρεύων, λῃστεύων.

Page 283. *Auſſi facilement qu'on ferme un carquois avec ſon couvercle*] Cette comparaiſon eſt très-agréable, elle adoucit le ton horrible de cette narration, & fait voir la force énorme de ce monſtre, qui n'a pas plus de peine à boucher l'entrée de ſa caverne avec cette effroyable maſſe de rocher, qu'un homme en a à fermer ſon carquois de ſon couverele.

Que le Cyclope avoit coupée] C'eſt ainſi qu'il y a dans toutes les Editions, τὸ ῥῶπ' ἐκτμηθὲν. Mais Euſtathe nous avertit que dans les Manuſcrits les plus corrects il y a τὸ ῥῶπ' ἐκτιλὸν, *que le Cyclope avoit arrachée*. Et c'eſt à mon avis la leçon qu'il faut retenir. Un Geant de la force du Cyclope ne s'amuſe pas à couper un arbre, il l'arrache.

Pour la porter quand elle ſeroit ſéche] Car la maſſue étoit l'arme ordinaire des Geans, témoin le Geant Periphetes qui fut appellé *Corynetes* ; c'eſt-à-dire *porte-maſſue*, parce qu'il avoit une maſſue d'airain. Theſée le tua, & porta toujours ſa maſſue. Dans le VII. Liv. de l'Iliade nous avons vû un Areïthoüs appellé auſſi *porte-maſſue*, parce qu'il

avoit une maſſue de fer. Par cette arme Homere fait juger de la taille de celui qui la portoit.

Page 284. *J'en fis auſſi-tôt durcir la pointe dans le feu*] Pour le rendre plus ferme & plus ſolide en lui donnant une eſpéce de trempe. Cela ſe pratique encore ; car on ſe ſert de bâtons brûlés par le bout.

Enſuite je fis tirer tous mes Compagnons au ſort] Pour une entrepriſe ſi périlleuſe Ulyſſe ne devoit ni ne pouvoit choiſir ceux qu'il auroit voulu ; la prudence & la juſtice vouloient qu'il en remît le choix au ſort, afin qu'aucun ne pût ſe plaindre ni d'avoir été préféré, ni de n'avoir pas été choiſi.

Et heureuſement le ſort tomba ſur les quatre que j'aurois moi-même choiſis] Ulyſſe fait entendre que les Dieux qui vouloient le tirer de ce danger, firent tomber le ſort ſur les quatre qui étoient les plus hardis. Car les hommes tirent au ſort, mais c'eſt Dieu qui regle le ſort même. *Sortes mittuntur in ſinum, ſed à Domino temperantur.* Prov. 16. Nous avons vû dans l'Iliade de quelle maniere étoient ces ſorts ; c'étoient des marques, chacun donnoit la ſienne.

Page 285. *Je me mis volontairement à leur tête*] Comme la prudence & la juſtice demandoient qu'Ulyſſe fît tirer au ſort ſes Compagnons, l'honneur & la généroſité exigeoient qu'il ſe mît volontairement à leur

tête sans tirer au sort. Thesée avoit déja donné l'exemple, quand on eut choisi au sort les sept jeunes garçons & les sept jeunes filles que les Atheniens envoyoient tous les neuf ans à Minos ; Thesée reconnoissant qu'il étoit juste de courir la même fortune que ses sujets, s'offrit volontairement lui-même sans vouloir tenter la faveur du sort. Cette générosité remplit d'admiration tout le monde, & l'on fut charmé qu'il s'égalât lui-même au peuple, & qu'il eût des sentimens, non de Roi, mais de citoyen. *Plutarque dans la vie de Thesée.*

Soit qu'il craignît quelque surprise] C'est ce que signifie ici le mot οἰωνάμενος, *augurant quelque mal.* Ces étrangers qu'il avoit laissés dans son antre, lui faisoient soupçonner, qu'il y en avoit d'autres cachés pour le piller.

Ou que Dieu l'ordonnât ainsi] Car tous les jours il arrive que Dieu fait faire aux méchans des choses pour leur perte, & pour le salut des gens de bien. Si Polypheme n'avoit pas fait entrer contre sa coûtume les moutons & les boucs dans son antre, jamais Ulysse n'auroit pû se sauver.

Page 286. *Cyclope, tenez, buvez de ce vin*] Ce discours d'Ulysse est mêlé de remontrance, de commisération & de flaterie, comme Eustathe l'a très-bien remarqué.

Je l'ai apporté avec moi pour vous faire des libations comme à un Dieu] Voilà une

flatterie bien forte. Ulyſſe fait ſemblant de regarder comme un Dieu ce monſtre, qui vient de dévorer ſix de ſes Compagnons. Homere veut faire voir par-là à quoi réduit la crainte d'un danger qui paroît inévitable.

Page 287. *C'eſt la mere-goute du nectar & de l'ambroſie même des Dieux*] Ἀπρῳὰξ eſt ici ἀπόσαγμα, ἀπέῤῥοια, *ce qui coule ſans être preſſé*, c'eſt ce que nous appellons aujourd'hui la *mere-goute*, ou la *premiere goute*. Ce que ce Cyclope dit ici pourroit paroître trop poli, ſi on ne ſe ſouvenoit que ce monſtre eſt fils de Neptune, & qu'il étoit vraiſemblable qu'il avoit ſouvent oui parler du nectar & de l'ambroſie des Dieux. Au reſte dans Homere le nectar & l'ambroſie ne ſont jamais confondus : le nectar eſt dit de la liqueur, & l'ambroſie de la nourriture ſolide. Mais dans cet endroit il ſemble que l'un & l'autre ſoient mis pour la boiſſon. Homere a peut-être donné cela à la groſſiereté du Cyclope. Les Poëtes qui ſont venus après Homere ont fait tout le contraire ; ils ont mis le nectar pour la nourriture ſéche, & l'ambroſie pour la liquide. Alexis a écrit,

. . . . . Τὸ νέκταρ ἐσθίω πάνυ
Μάτην, δρῶ τ' ἀμβροσίαν, καὶ τῷ Διὶ
Διακονῶ.

Je mange le nectar & je bois l'ambroſie, j'en verſe même à Jupiter. Alcman a dit de même : τὸ νέκταρ ἔδομαι. *Les Dieux mangent le nectar.* Et Sapho,

Ἀμβροσίας ἰδὼ κρατὴρ ἐκέκραστο.
L'urne d'ambroſie étoit préparée.

Je m'appelle Perſonne] Ce nom eſt plus heureux en Grec ; car afin que le Cyclope ne puiſſe pas ſoupçonner la ruſe, & découvrir que c'eſt l'adjectif οὔτις, compoſé de la négative οὐ & de τὶς, il le décline, & dit : *mon pere & ma mere m'ont appellé* οὔτιν, ce qui acheve de tromper le Cyclope, en lui perſuadant que c'eſt un nom propre ; car οὔτις nom propre, fait à l'accuſatif οὔτιν, au lieu que l'adjectif fait οὔτινα.

Page 288. *Perſonne ſera le dernier que je mangerai*] Il y a dans le Grec une grace que l'on ne ſauroit conſerver, & qui conſiſte dans une équivoque que fait l'éliſion d'une ſeule lettre,

Οὔτιν' ἔγω πύματον ἔδομαι.

οὔτιν pour οὔτινα par éliſion. *Je ne mangerai plus perſonne.* Le Cyclope prophetiſe ſans y penſer. On peut voir Euſtathe, p. 1633.

Voilà le préſent que je te prépare] C'eſt ce qui a donné lieu au proverbe, *le préſent du Cyclope :* & comme nous diſons aujourd'hui, *la grace du Cyclope.*

Page 289. *Comme quand un charpentier perce avec un virebrequin une planche de bois*] On ne ſauroit former une image plus vive ni plus naïve pour repréſenter l'action d'Ulyſſe & de ſes Compagnons, qui crevent l'œil du Cyclope, que celle qu'en donne Homere par cette comparaiſon. On ne lit pas la choſe, on la voit.

Le ſang réjaillit autour du pieu embraſé, la vapeur qui s'éleve de la prunelle, &c.] Cette deſcription eſt admirable, & rien n'égale la nobleſſe & l'harmonie des termes qu'Homere y a employés. Sophocle a bien ſenti la beauté de ce paſſage ; car il l'a imité dans ſon Œdipe, lorſqu'il décrit la maniere dont ce Prince ſe creve les yeux.

Page 290. *Comme lorſqu'un forgeron*] Cette comparaiſon n'eſt ni moins juſte ni moins vraie que la précédente. Elle met ſi fort l'objet devant les yeux, qu'on ne le verroit pas mieux dans la nature qu'on le voit dans l'image. C'eſt en quoi Homere a excellé. Toutes ſes comparaiſons ſont des images de la nature, mais ſi vraies, qu'un miroir ne repréſente pas mieux les objets, que ſes comparaiſons repréſentent tout ce qu'elles peignent, & rien ne marque ſi bien l'étendue & la juſteſſe de l'eſprit.

Page 291. *Pouvons-nous vous délivrer des maux qu'il plaît à Jupiter de vous envoyer*] Cette réponſe des Cyclopes fait voir qu'ils n'étoient pas tous ſi impies que Polypheme l'a dit, puiſqu'ils reconnoiſſent que les maladies viennent des Dieux, & qu'il faut leur en demander la guériſon. Mais les impies croyent toujours que les autres ſont auſſi impies qu'eux.

Page 292. *Je ne pus m'empêcher de rire de l'erreur où ce nom ſi heureuſement trouvé les avoit jettés*] Homere nous dit ici deux cho-

ſes ; la premiere que ce nom équivoque fut heureuſement trouvé & avec beaucoup de ſageſſe & de prudence, & la ſeconde que c'eſt une invention fort plaiſante. L'Auteur du Parallele, qui avoit un eſprit bien ſupérieur, n'en juge pas de même. *Mais voici quelque choſe qui eſt bien joli*, dit-il ; *Polypheme ayant demandé à Ulyſſe comment il s'appelloit, Ulyſſe lui dit qu'il s'appelloit Perſonne, &c.* Et le Chevalier ajoûte : *Quand on a douze ans paſſés, peut-on prendre plaiſir à de tels contes ?* Pour moi qui ai douze ans paſſés, j'avoue que ce conte me divertit, & que je le trouve très-heureuſement imaginé dans l'occaſion préſente. Ce Critique n'en ſavoit pas aſſez pour voir que l'équivoque du mot Grec eſt mieux fondée & plus naturelle que celle de notre mot *perſonne*, qu'on ne peut ajuſter ſans lui faire violence. Au lieu que le mot οὔτις peut être fort naturellement un nom propre. On peut voir les Réflexions d'Euſtathe ſur ce mot.

Page 293. *Il y avoit un belier d'une grandeur & d'une force extraordinaire, je le reſervai pour moi*] Ulyſſe reſerve pour lui le plus grand belier, non qu'il eût plus de ſoin de ſa vie que de celle de ſes Compagnons ; car on voit au contraire qu'il a plus de ſoin de celle de ſes Compagnons que de la ſienne, puiſqu'il les fait ſauver les premiers, mais parce qu'il étoit apparemment plus grand, & que d'ailleurs il n'avoit que le belier ſeul ; car ſon belier n'étoit point au milieu de deux autres, comme ceux qui portoient ſes Compagnons.

Page 294. *Les brebis n'étant point traites à leur ordinaire, & ſe trouvant trop chargées de leur lait*] Il ſemble que cette particularité ne fait rien ici, & qu'elle n'y eſt pas néceſſaire. Mais il en eſt de la Poëſie comme de la Peinture, l'une & l'autre employent avec ſuccès des circonſtances qui ne ſont pas proprement ni néceſſairement du ſujet, mais qui en ſont les accompagnemens, & qui ſervent à rendre la choſe plus vraiſemblable & à lui donner un plus grand air de vérité.

Le belier ſous lequel j'étois, ſortit le dernier] Voilà le héros. Ulyſſe fait ſauver ſes Compagnons, & demeure le dernier. Homere ne manque à rien de tout ce que demandent l'honneur & la généroſité la plus héroïque.

Et lui parle en ces termes : Mon cher belier] Il n'y a rien de plus ordinaire, ſur-tout dans la paſſion, que de parler non-ſeulement aux bêtes, mais aux choſes mêmes les plus inſenſibles. Nous en avons des exemples dans l'Iliade & ailleurs. Cependant un Critique moderne en a voulu faire un reproche à Homere : ce Poëte en a été aſſez bien juſtifié.

Page 295. *Un méchant homme nommé Perſonne, aſſiſté de ſes Compagnons auſſi ſcélérats que lui*] Cela eſt plaiſant qu'un monſtre comme le Cyclope, qui a dévoré ſix de ſes ſupplians & de ſes hôtes, oſe appeller quelqu'un méchant & ſcélérat. Mais voilà la na-

ture bien peinte. Les méchans n'appellent injuſtice & ſcélérateſſe que celle qu'ils ſouffrent, & ils regardent d'un autre œil celles qu'ils font.

Page 297. *Je leur fis ſigne de ceſſer ces larmes*] Ulyſſe dit, *je leur fis ſigne* ; car il n'oſoit encore parler, ſe trouvant trop près de l'antre, & craignant encore quelque terrible coup de déſeſpoir de ce monſtre, & la ſuite fait bien voir qu'il avoit raiſon.

Et ces maux vengeurs ne pouvoient pas manquer de s'arriver] Homere étoit donc perſuadé que les crimes attiroient tôt ou tard ſur ceux qui les commettent, des maux certains & inévitables.

Page 298. *Qu'elle tomba devant notre vaiſſeau*] Ce vers dans toutes les Editions eſt ſuivi de cet autre,

Τυτθὸν ἐδεύησεν σὺν οἰήϊον ἄκρον ἱκέσθαι.

Il s'en fallut bien peu qu'elle ne tombât ſur notre gouvernail. Et Euſtathe avertit que les anciens Critiques avoient marqué ce vers d'une étoile & d'une pointe. D'une étoile, pour marquer que le vers eſt beau & qu'il eſt d'Homere ; & de la pointe, pour marquer qu'il eſt déplacé. En effet, il ne convient point ici ; car il ne ſe peut que cette maſſe qui eſt tombée devant le vaiſſeau, c'eſt-à-dire, devant la proue, ſoit tombée preſque ſur le gouvernail, qui eſt à la poupe. Il eſt inutile de dire, comme quel-

ques anciens Critiques ont fait pour ſauver cette contradiction, qu'Ulyſſe avoit tourné ſon vaiſſeau pour parler au Cyclope ; car quelle néceſſité y avoit-il de le tourner ? Ne pouvoit-il pas lui parler auſſi bien de la poupe que de la proue ? En un mot, ce vers a été rapporté ici mal à propos, & repeté ſans raiſon. On l'a tiré de l'endroit qui ſuit, où Homere parle de la ſeconde roche que le Cyclope jetta contre Ulyſſe ; c'eſt là ſa place, comme les premiers Critiques l'ont reconnu.

La chûte de cette maſſe énorme excita un mouvement ſi violent dans la mer] Quelle force de peinture ! & quels Peintres pourroient exprimer les images que cette Poëſie nous préſente ?

Page 300. *Il y avoit autrefois ici un célébre devin*] Le Grec ajoûte, *fort & grand*, pour faire entendre qu'il étoit de la race des Cyclopes, qu'il étoit d'une force & d'une taille prodigieuſe comme eux. Puiſque les Cyclopes avoient un devin, c'eſt une marque qu'ils n'étoient pas ſi barbares.

Et me dit en propres termes, que je ſerois privé de la vûe par les mains d'Ulyſſe] Le Poëte a menagé ceci avec bien de l'art, pour faire admirer la ſageſſe d'Ulyſſe d'avoir déguiſé ſon nom. Que ſeroit-il devenu s'il s'étoit nommé ?

Je m'attendois de voir arriver ici quelque

homme beau, bien fait, de grande taille] Car quelle apparence y avoit-il qu'un homme ordinaire osât approcher du Cyclope ? Polypheme attendoit un homme beau, bien fait, &c. c'eſt-à-dire, un monſtre qui n'eût qu'un œil comme lui au milieu du front, &c. car c'étoit la beauté des Cyclopes.

Et aujourd'hui c'eſt un petit homme ſans force & de mauvaiſe mine] Cet homme que les Pheaciens ont trouvé beau, grand, bien fait & de bonne mine, eſt traité par le Cyclope d'homme laid, ſans force & de méchante mine. Le plus grand homme auprès de ce monſtre n'auroit pû paſſer que pour un nain. Ulyſſe ne hazarde rien en rapportant aux Pheaciens le mépris que le Cyclope avoit eû pour lui, & il ſe releve bien en faiſant voir combien la prudence eſt au-deſſus de la force.

Je t'en prie, Ulyſſe, approche, que je te faſſe les préſens d'hoſpitalité] Le Cyclope n'eſt pas ſi inſenſé de ſe flatter qu'Ulyſſe ſe remettra entre ſes mains. Ce ſont de ces choſes que la rage fait dire, & qui marquent tout le contraire de ce que l'on dit.

Page 301. *Et je n'attends ma guériſon d'aucun autre Dieu*] Il croit qu'il n'y a aucun Dieu qui le puiſſe guérir que Neptune, & il le croit parce qu'il eſt ſon pere ; ſans cela il douteroit de ſon pouvoir comme de celui de tous les autres Dieux. Ce caractère eſt bien ſoutenu.

Comme il eſt ſûr que Neptune ne te rendra pas l'œil que tu as perdu] Ce n'eſt pas qu'Ulyſſe refuſe aux Dieux le pouvoir de rendre la vûe aux aveugles, il eſt très-perſuadé qu'ils peuvent le faire. Mais c'eſt que Polypheme ayant été aveuglé par l'ordre des Deſtinées, & cet aveuglement étant une punition de ſa barbarie, les Dieux ne le guériront jamais.

En levant les mains au ciel] Quoique Neptune ſoit le Dieu de la mer, il ne laiſſe pas d'être au ciel comme les autres Dieux, & c'eſt là que le Cyclope lui adreſſe ſes prieres.

Si je ſuis véritablement votre fils, & ſi vous êtes véritablement mon pere] Cela eſt ſpécifié avec cette préciſion, parce qu'on donnoit ſouvent le nom de pere & celui de fils à des gens qui ne l'étoient point véritablement.

Page 302. *Ulyſſe, le deſtructeur des villes, fils de Laërte, qui habite à Ithaque*] Il repete les mêmes titres qu'Ulyſſe s'eſt donnés, afin qu'il n'y ait point d'équivoque.

La roche tombe derriere notre vaiſſeau] La premiere étoit tombée devant le vaiſſeau, parce qu'il n'étoit pas encore bien avant dans la mer; mais comme depuis cela il a fait du chemin, celle-ci tombe juſtement derriere.

Il

Il s'en fallut bien peu qu'elle ne tombât] Voici l'endroit où ce vers eſt fort bien placé, auſſi dans les anciennes Editions il étoit marqué d'une étoile.

La chute de cette maſſe énorme fait reculer la mer, & le flot agité pouſſe en avant notre vaiſſeau] Comme la premiere roche en tombant devant le vaiſſeau, l'avoit fait reculer vers la Sicile, celle-ci tombant derriere, le doit pouſſer en avant vers l'iſle d'Æguſa qui eſt vis-à-vis.

Page 304. *Mais fort triſtes de la perte que nous avions faite*] Homere ne manque à aucune bienſéance. Je ſuis charmée de ce ſentiment qu'il donne à Ulyſſe. Combien de gens à qui la joie d'être échappés d'un ſi grand danger, feroit oublier la perte de leurs camarades ?

Argument du Livre X.

Ulyſſe arrive dans l'iſle d'Eolie, où regne Eole, Roi & gardien des vents. Eole lui donne le Zephyre pour le conduire heureuſement, & lui livre tous les autres vents enfermés & liés dans un outre. Pendant ſon ſommeil, ſes Compagnons ouvrent cet outre, penſant que ce fût de l'or. Ces vents déchaînés repouſſent Ulyſſe ſur les côtes d'Eole, qui refuſe de le recevoir. Ulyſſe s'éloigne de cette iſle & arrive chez les Leſtrygons. Il perd là onze de ſes vaiſſeaux; & avec le ſeul qui lui reſte, il part & arrive à l'iſle d'Eée, & envoye la moitié de ſes Compagnons choiſis par le ſort avec Euryloque pour reconnoître le pays & ceux qui l'habitent. Tous ceux qu'il envoye, excepté Euryloque, ſont changés en pourceaux par Circé. Ulyſſe va pour les chercher; Mercure lui donne une plante appellée Moly, *excellent antidote contre les enchantemens, qui le garantit de ceux de Circé. Ses Compagnons reprennent leur premiere forme; & Ulyſſe après avoir demeuré un an auprès de Circé, ſe rembarque par ſes ordres pour deſcendre aux Enfers.*

L'ODYSSÉE D'HOMERE.

LIVRE X.

NOUS arrivâmes heureuſement dans l'iſle d'Eolie, où regnoit Eole, fils d'Hippotes & favori des Dieux. C'eſt une iſle flottante, ceinte tout autour d'une forte muraille d'airain, & bordée en dehors de roches eſcarpées. Ce Roi a douze enfans, ſix garçons & ſix filles. Il a marié les freres avec les ſœurs, & ces jeunes gens paſſent leur vie auprès de leur pere & de leur mere dans des feſtins continuels où ils n'ont rien à déſirer pour la bonne che-

» re. Pendant le jour le Palais par-
» fumé de parfums délicieux, re-
» tentit de cris de joie, on y en-
» tend un bruit harmonieux, & la
» nuit les maris vont coucher près
» de leurs femmes sur des tapis &
» sur des lits magnifiques. Nous ar-
» rivâmes donc dans ce Palais. Le
» Roi me régala pendant un mois,
» & me fit mille questions sur le
» siége de Troye, sur la flotte des
» Grecs & sur leur retour. Je satisfis
» sa curiosité, & je lui racontai en
» détail toutes nos aventures. Je lui
» demandai ensuite la permission de
» m'en retourner, & la faveur de
» m'en donner les moyens. Il ne
» me refusa point, & prépara tout
» ce qui m'étoit nécessaire pour
» mon voyage. Il me donna un ou-
» tre fait de la peau d'un des plus
» grands bœufs, où il enferma les
» souffles impétueux des vents; car
» le fils de Saturne l'en a fait le dis-

penſateur & le garde, enſorte « qu'il eſt le maître de les retenir « ou de les lâcher comme il lui « plaît. Il lia lui-même cet outre « dans mon vaiſſeau avec un cor- « don d'argent, afin qu'il n'en é- « chappât pas la moindre haleine. Il « laiſſa ſeulement en liberté le Ze- « phyre, auquel il donna ordre de « conduire mes vaiſſeaux; ordre « qu'il n'exécuta point, car nous « l'en empêchâmes par notre folie, « qui penſa nous faire tous périr. « Nous voguâmes heureuſement « pendant neuf jours entiers, & le « dixiéme jour nous découvrions « déja notre chere patrie, & nous « voyions les feux allumés ſur le « rivage pour éclairer les vaiſſeaux; « mais accablé de travaux & de laſ- « ſitude, je me laiſſai malheureu- « ſement ſurprendre au ſommeil; « car j'avois toujours tenu le gou- « vernail, & je n'avois pas voulu «

» me reposer de ce soin sur d'au-
» tres, afin d'arriver plus prompte-
» ment & plus sûrement. Pendant
» que je dormois, mes Compa-
» gnons se mirent à parler ensem-
» ble, dans la pensée que cet ou-
» tre, que j'avois dans mon vais-
» seau, étoit rempli d'or & d'ar-
» gent qu'Eole m'avoit donné. Ils
» se dirent donc les uns aux autres :
» Grands Dieux, combien Ulysse est
» cheri & honoré de tous ceux
» chez qui il arrive ! Il emmene de
» son voyage de Troye un riche bu-
» tin, & nous, qui avons été les
» Compagnons de toutes ses cour-
» ses, & qui avons essuyé les mê-
» mes dangers, nous nous en re-
» tournons dans nos maisons les
» mains vuides. Voilà encore un
» sac plein d'or, dont lui a fait pré-
» sent le Roi Eole pour gage de
» son amitié. Allons donc, ouvrons
» ce sac & voyons toutes les gran-

des richeſſes dont il eſt plein. «

Ainſi parlerent mes Compa- «
gnons, & ce funeſte conſeil fut «
ſuivi. Ils ouvrirent le ſac; en mê- «
me-tems tous les vents ſortirent «
en foule & exciterent une furieu- «
ſe tempête qui emporta mes vaiſ- «
ſeaux & les éloigna de ma chere «
patrie. Reveillé par ce bruit af- «
freux, & par les cris & les lar- «
mes de mes Compagnons, je m'a- «
bandonnai preſque au déſeſpoir. «
Je déliberai en moi-même ſi je «
ne me jetterois point dans la mer «
pour périr dans ſes gouffres, ou ſi «
je ſupporterois encore ce revers «
ſans me plaindre & ſans recourir «
à la mort. Je pris ce dernier parti «
comme le plus digne de l'homme, «
& me couvrant la tête de mon «
manteau, je me couchai ſur le «
tillac de mon navire. Toute ma «
flotte eſt repouſſée par la tempête «
ſur les côtes de l'iſle d'Eolie, d'où «

» j'étois parti. Mes Compagnons
» ne pouvoient ſe conſoler & fon-
» doient en larmes. Nous deſcendî-
» mes ſur le rivage ; nous fîmes de
» l'eau, & mes Compagnons pré-
» parerent le dîner. Après un léger
» repas, je pris avec moi un héraut
» & un de mes Compagnons, &
» j'allai avec eux au Palais d'Eole,
» que je trouvai à table avec ſa fem-
» me & ſes enfans. En entrant dans
» la ſalle nous nous arrêtons à la
» porte, & nous nous aſſeïons ſur le
» ſeuil. Eole & ſes fils, étonnés de
» nous revoir, Ulyſſe, me dirent-ils,
» pourquoi êtes-vous revenu? Quel
» Dieu ennemi vous a fait éprou-
» ver ſa colere? nous vous avions
» donné de bonne foi tous les
» moyens néceſſaires pour vous en
» retourner dans votre patrie, &
» pour aller par-tout où vous au-
» riez voulu.
» Helas ! leur répondis-je avec

toutes les marques d'une véritable douleur ; ce ſont mes infidéles Compagnons qui m'ont trahi. C'eſt un moment d'un malheureux ſommeil qui m'a livré à cette infortune. Mais ayez la charité, mes amis, de remédier encore une fois à tous mes malheurs ; les Dieux vous en ont donné le pouvoir.

Je tâchois ainſi d'attirer leur compaſſion par la douceur de mes paroles. Ils demeurerent tous dans le ſilence. Le Roi le rompt enfin, & me regardant avec des yeux d'indignation : Va, me dit-il, fui promptement de cette iſle, le plus méchant de tous les mortels. Il ne m'eſt permis, ni de recevoir, ni d'aſſiſter un homme que les Dieux immortels ont déclaré leur ennemi. Va, fui, puiſque tu viens dans mon Palais chargé de leur haine & de leur colere.

Il me renvoya ainſi de ſon iſle.

» avec inhumanité, malgré l'état
» pitoyable où il me voyoit. Nous
» nous éloignâmes donc de cette
» terre fort affligés. Le courage de
» mes Compagnons étoit abbattu de
» la pénible navigation à laquelle
» nous nous voyions encore expo-
» sés par notre imprudence; car
» nous n'avions plus aucune espé-
» rance de retour. Cependant nous
» fîmes route six jours entiers, & le
» septiéme nous arrivâmes à la hau-
» teur de la ville de Lamus, de
» la spacieuse Lestrygonie, qui a-
» bonde en toutes sortes de trou-
» peaux; car le berger qui ramene
» son troupeau de moutons le soir,
» appelle le pasteur de bœufs, qui
» entendant sa voix, fait sortir aussi-
» tôt ses bœufs pour le pâturage. Là
» un berger, qui pourroit se passer
» de dormir la nuit, gagneroit dou-
» ble salaire: il meneroit paître les
» moutons le jour, & la nuit il me-

neroit les bœufs ; car ces deux «
différens pâturages ſont fort voi- «
ſins. Nous nous préſentâmes pour «
entrer dans le port, qui eſt fort cé- «
lébre, mais l'entrée n'en eſt pas fa- «
cile ; la nature l'a environné de ro- «
ches fort hautes, & des deux côtés «
le rivage s'avance & fait deux «
pointes qui ne laiſſent au milieu «
qu'un paſſage fort étroit. Mes «
Compagnons entrerent dans ce «
port & attacherent leurs vaiſſeaux «
à terre les uns près des autres ; car «
la marée étoit baſſe & la mer fort «
tranquille. Mais moi, je n'y en- «
trai point, & je tins mon vaiſſeau «
dehors près d'une de ces poin- «
tes, & après en avoir attaché le «
cable à un rocher, je montai ſur «
une éminence, d'où je ne décou- «
vris aucuns travaux de laboureurs, «
je vis ſeulement de la fumée qui «
s'élevoit, & qui marquoit que le «
pays étoit habité. Auſſi-tôt je choi- «

» fis deux de mes Compagnons que
» j'envoyai à la découverte, & je
» leur donnai un héraut pour les ac-
» compagner. Ils prirent le grand
» chemin par où les charrettes por-
» toient à la ville le bois des mon-
» tagnes voiſines. Près de la ville
» ils rencontrerent une jeune fille
» qui étoit ſortie pour aller puiſer
» de l'eau à la fontaine d'Artacie,
» & c'étoit la fille même d'Anti-
» phate Roi des Leſtrygons. Mes
» gens s'approcherent & lui de-
» manderent qui étoit le Roi du
» pays, & quels étoient les peuples
» qui lui obéiſſoient. Elle leur mon-
» tra le Palais de ſon pere; ils y al-
» lerent, & trouverent à l'entrée la
» femme du Roi, dont la vûe leur
» fit horreur; car elle étoit auſſi
» grande qu'une haute montagne.
» Dès qu'elle les vit, elle appella
» ſon mari Antiphate, qui étoit à
» la place publique, qui leur pré-

para une cruelle mort; car empoi- «
gnant d'abord un de mes Compa- «
gnons, il le mangea pour ſon dî- «
ner. Les autres tâcherent de re- «
gagner leurs vaiſſeaux par la fui- «
te; mais ce monſtre ſe mit à crier «
& à appeller les Leſtrygons. Sa «
voix épouvantable fut entendue «
de toute la ville. Les Leſtrygons «
accourent de par-tout à milliers «
ſur ce port, ſemblables non à des «
hommes, mais à des Geans, & «
ils nous accabloient de groſſes «
pierres du haut de ces roches eſ- «
carpées. Un bruit confus d'hom- «
mes mourans & de vaiſſeaux bri- «
ſés s'éleve de ma flotte. Les Leſ- «
trygons enfilant ces malheureux «
comme des poiſſons, les empor- «
tent pour en faire bonne chere. «
Pendant qu'on maltraite ainſi mes «
vaiſſeaux qui ſont dans le port, «
je tire mon épée, & coupant le «
cable qui attachoit le mien hors «

» du port à la pointe d'un rocher,
» j'ordonnai à mes Compagnons de
» ramer de toutes leurs forces pour
» nous dérober au danger qui nous
» menaçoit. Auſſi-tôt la mer blan-
» chit ſous l'effort de leurs rames,
» & dans un moment mon vaiſſeau
» fut hors de la portée des roches
» dont on tâchoit de l'accabler.
» Mais les autres périrent tous dans
» le port, ſans qu'il en échappât un
» ſeul.

» Nous cinglâmes vers la haute
» mer, fort affligés de la perte de
» nos vaiſſeaux & de la mort de nos
» Compagnons, & nous arrivâmes
» à l'iſle d'Æa, qui étoit la de-
» meure de la Déeſſe Circé, dont
» la beauté de la voix répondoit à
» celle de ſon viſage. Elle étoit
» ſœur du ſévére Æëtes; le Soleil,
» qui éclaire tous les hommes, les
» avoit eus tous deux de la Nym-
» phe Perſa, fille de l'Océan. Nous

entrâmes dans le port ſans faire « le moindre bruit, conduits par « quelque Dieu. Nous deſcendî- « mes à terre, & nous fûmes là « deux jours & deux nuits à nous « repoſer; car nous étions accablés « de douleur & de fatigue. «

Le matin du troiſiéme jour dès « que l'aurore eut doré les ſom- « mets des montagnes, je pris mon « épée & ma pique, & j'avançai dans « la campagne pour voir ſi je n'en- « tendrois pas quelque voix, ou ſi « je ne trouverois point quelques « terres labourées. Je montai ſur un « terre élevé, & jettant ma vûe « de tous côtés, j'apperçûs au loin « de la fumée qui ſortoit du Palais « de Circé, du milieu des bocages « & des forêts qui l'environnent. « Auſſi-tôt ma premiere réſolution « fut d'aller moi-même m'informer; « mais après y avoir bien penſé, je « trouvai qu'il étoit plus à propos «

» de retourner à mon vaiſſeau, de
» faire repaître mes Compagnons,
» & de les envoyer prendre langue.
» J'étois déja près de mon vaiſſeau
» lorſque quelqu'un des Dieux im-
» mortels eut pitié de me voir dé-
» nué de tout ſecours, & envoya
» ſur mon chemin un grand cerf qui
» ſortoit de la forêt pour aller ſe dé-
» ſaltérer dans le fleuve; car l'ar-
» deur du ſoleil avoit irrité ſa ſoif.
» Comme il paſſoit devant moi, je
» le frappai au milieu du dos, & le
» perçai de part en part d'un coup
» de pique. Il tombe mort ſur la
» pouſſiere en pouſſant un grand cri.
» Je courus auſſi-tôt ſur lui, & lui
» mettant le pied ſur la gorge, j'ar-
» rachai ma pique de ſon corps, je
» la poſai à terre, & j'allai prendre
» quelques branches d'ozier dont
» je fis une corde d'environ quatre
» coudées, avec laquelle j'attachai
» enſemble les quatre pieds de ce

monſtrueux animal, & le chargeai « ſur mon cou, ma tête paſſée en- « tre ſes jambes ; je le portai ainſi « dans mon vaiſſeau, m'appuyant « ſur ma pique ; car il n'étoit pas « poſſible de le porter ſur mon é- « paule d'une ſeule main, il étoit « trop grand & trop fort. En arri- « vant je jettai mon fardeau à terre, « & j'excitai mes Compagnons en « leur adreſſant ces paroles, qui ne « leur furent pas déſagréables : Mes « amis, quelque douleur qui nous « preſſe, nous n'irons pas viſiter en- « ſemble le ſombre Royaume de « Pluton avant le jour marqué par « la Deſtinée. Levez-vous, faiſons « bonne chere, puiſque nous avons « une aſſez bonne proviſion, & « chaſſons la faim qui nous livroit « déja une cruelle guerre. A ces « mots ils reviennent de leur abbat- « tement, & ſe découvrent la tête, « qu'ils avoient couvertes de leurs «

» manteaux par déſeſpoir. Ils ſe le-
» vent & regardent avec admira-
» tion ce cerf, qui étoit d'une gran-
» deur énorme ; quand ils ſe furent
» raſſaſiés du plaiſir de le contem-
» pler, ils laverent les mains, & ſe
» mirent à préparer le ſouper. Nous
» paſſâmes le reſte du jour à boire
» & à faire bonne chere, & dès que
» le ſoleil fut couché, & que la nuit
» eut répandu ſes ténébres ſur les
» campagnes, nous nous couchâ-
» mes près de notre vaiſſeau ſur le
» rivage même. Le lendemain au
» point du jour j'aſſemblai mes
» Compagnons, & leur dis : Mes
» amis, nous voici dans une terre
» entierement inconnue ; car nous
» ne ſavons en quelle partie du mon-
» de nous ſommes par rapport au
» ſeptentrion & au midi, au cou-
» chant & au levant. Voyons donc
» quel conſeil nous avons à pren-
» dre, s'il y en a quelqu'un, & je

doute qu'il y en ait un bon; car « étant monté sur une éminence, « j'ai reconnu que nous sommes « dans une isle fort basse, & envi- « ronnée d'une vaste mer; & j'ai « vû sortir de la fumée du milieu de « ses bocages & de ses forêts. «

Ces paroles abbattirent entie- « rement le courage de mes Com- « pagnons, à qui les cruautés d'An- « tiphate & celles du terrible Cy- « clope Polypheme, ne manque- « rent pas de revenir dans l'esprit. « Ils se mirent tous à crier & à ver- « ser des torrens de larmes. Eh, à « quoi servent les cris & les larmes « dans l'affliction? Mais moi, après « les avoir tous passés en revue & « bien comptés, je les partageai en « deux bandes; je leur donnai à cha- « cune un chef, je me mis à la tê- « te de la premiere, & Euryloque « commanda la seconde. Je jettai « en même-tems deux sorts dans un «

» caſque pour voir quelle compa-
» gnie devoit aller à la découverte.
» Le ſort d'Euryloque ſortit le pre-
» mier. Il ſe met auſſi-tôt en marche
» à la tête de ſes vingt-deux Compa-
» gnons. Ils ne purent nous quitter
» ſans pleurer amerement, ni nous
» les voir partir ſans fondre en lar-
» mes.
» Dans le fond d'une vallée ils
» trouverent le Palais de Circé, qui
» étoit bâti de belles pierres de taille
» & environné de bois. On voyoit
» à l'entrée des loups & des lions,
» qu'elle avoit apprivoiſés par ſes fu-
» neſtes drogues. Ils ne ſe jetterent
» point ſur mes gens; au contraire
» ils ſe leverent pour les flatter en
» remuant la queue. Comme des
» chiens domeſtiques careſſent leur
» maître qui ſort de table; car il leur
» apporte toujours quelque dou-
» ceur; de même ces lions & ces
» loups careſſoient mes Compa-

gnons, qui ne laiſſoient pas d'être effrayés de leur taille énorme. Ils s'arrêterent ſur la porte de la Déeſſe, & ils entendirent qu'elle chantoit d'une voix admirable, en travaillant à un ouvrage de tapiſſerie, ouvrage immortel, d'une fineſſe, d'une beauté & d'un éclat qui ne ſe trouvent qu'aux ouvrages des Déeſſes. Le brave Politès, qui étoit le plus prudent de la troupe & qui m'étoit le plus cher, prit la parole, & dit: Mes amis, j'entends quelque perſonne, qui en travaillant à quelque ouvrage, chante merveilleuſement, c'eſt une femme, ou plutôt une Déeſſe; ne craignons point de lui parler.

En même-tems ils ſe mettent à l'appeller. Elle ſe leve de ſon ſiége, ouvre ſes portes éclatantes, & les convie d'entrer. Ils entrent par un excès d'imprudence. Eu-

» les a conviés d'entrer. Ils ſont en-
» trés par un excès d'imprudence ;
» mais moi, ſoupçonnant quelque
» embûche, je ſuis demeuré à la
» porte. Ils ſont tous péris dans le
» Palais, aucun d'eux n'a reparu,
» quoique j'aye attendu long-tems
» pour en avoir quelques nouvelles.
» A ces mots je pris mon épée
» & un javelot, & j'ordonnai à Eu-
» ryloque de me conduire par le
» même chemin qu'il avoit tenu.
» Mais lui ſe jettant à mes genoux,
» & les embraſſant étroitement, me
» conjuroit avec larmes de renon-
» cer à ce deſſein. Généreux Ulyſ-
» ſe, n'allez point là, me diſoit-il,
» je vous en prie, & ne m'y menez
» pas malgré moi. Laiſſez-moi plu-
» tôt ici ; je ſai que vous n'en re-
» viendrez point, & que vous ne
» ramenerez pas un ſeul de votre
» troupe. Fuyons ſans perdre un
» moment ; peut-être eſt-il encore
tems

tems de nous dérober au danger « qui nous menace, & d'éviter ce « funeſte jour. «

Euryloque, lui dis-je, demeu- « rez donc ici à faire bonne chere « ſur votre vaiſſeau; pour moi je « ſuis réſolu d'aller, car c'eſt une né- « ceſſité indiſpenſable. Je le quitte « en même-tems, & je m'éloigne « du rivage. «

J'avois à peine traverſé le bois « & parcouru une partie de la val- « lée, que, comme j'approchois du « Palais de Circé, Mercure vint à « ma rencontre ſous la forme d'un « jeune homme qui eſt à la fleur de « ſa jeuneſſe, & m'abordant & me « prenant la main, il me dit: Où « allez-vous, malheureux, en par- « courant ainſi ſeul ces côteaux, « ſans avoir aucune connoiſſance « des lieux où vous êtes? Vos Com- « pagnons ſont dans ce Palais de « Circé, enfermés comme des «

» pourceaux dans des étables. Ve-
» nez-vous pour les délivrer ? je ne
» croi pas que vous en ſortiez ja-
» mais ; vous ne ferez qu'augmen-
» ter le nombre. Mais j'ai pitié de
» vous, je veux vous garentir de ce
» danger : prenez le contrepoiſon
» que je vais vous donner ; avec ce
» reméde vous pouvez ſûrement
» entrer dans ce Palais, il éloignera
» de vous tous les maux qu'on vou-
» droit vous faire. Je vais vous dé-
» couvrir les pernicieux deſſeins de
» Circé. Dès que vous ſerez arrivé,
» elle vous préparera une boiſſon
» mixtionnée, où elle mêlera des
» drogues plus dangereuſes que les
» poiſons. Mais ſes enchantemens
» ſeront inutiles ſur vous. Le remé-
» de que je vous donne eſt un excel-
» lent préſervatif, & voici de quelle
» maniere vous devez vous con-
» duire. Quand elle vous aura frappé
» de ſa longue verge, tirez promp-

tement l'épée, & jettez-vous ſur « elle comme ſi vous aviez deſſein « de la tuer. Effrayée de cette au- « dace, elle vous offrira ſa couche, « & gardez-vous bien de la refu- « ſer, afin qu'elle délivre vos Com- « pagnons, & qu'elle vous donne « tous les ſecours qui vous ſont né- « ceſſaires. Mais auparavant obli- « gez-la de jurer le plus grand ſer- « ment des Immortels, qu'elle ne « vous tendra aucune ſorte de pié- « ge, afin que quand elle vous tien- « dra déſarmé, elle ne vous rende « pas lâche & efféminé. «

Ce Dieu ayant parlé ainſi, me « préſente cet antidote, qu'il arra- « cha de terre, & dont il m'enſeigna « les vertus : c'étoit une eſpéce de « plante dont la racine étoit noire & « la fleur blanche comme du lait. « Les Dieux l'appellent *Moly*. Il eſt « difficile aux mortels de l'arracher; « mais les Dieux peuvent toutes « choſes.

» En finiſſant ces mots, il s'éle-
» ve dans les airs, & prit ſon vol vers
» l'Olympe. Je continuai mon che-
» min vers le Palais de Circé, & en
» marchant j'étois agité de différen-
» tes penſées. Je m'arrêtai à la por-
» te de la Déeſſe, je l'appellai, elle
» entendit ma voix, vint elle-même
» ouvrir les portes, & me pria d'en-
» trer. Je la ſuivis plongé dans une
» profonde triſteſſe. Elle me mena
» dans la ſalle, & après m'avoir fait
» aſſeoir ſur un beau ſiége à mar-
» che-pied & tout parſemé de
» clouds d'argent, elle me préſen-
» te dans une coupe d'or cette boiſ-
» ſon mixtionnée où elle avoit mê-
» lé ſes poiſons, qui devoient pro-
» duire une ſi cruelle métamorpho-
» ſe. Je pris la coupe de ſes mains
» & je bus, mais elle n'eut pas l'ef-
» fet qu'elle en attendoit ; elle me
» donna un coup de ſa verge, & en
» me frappant elle dit : *Va dans l'é-*

table, va retrouver tes Compagnons, «
& être comme eux. En même-tems «
je tire mon épée, & je me jette «
ſur elle comme pour la tuer. Elle «
ſe met à crier, & tombant à mes «
genoux, elle me dit, le viſage «
couvert de larmes : Qui êtes- «
vous? d'où êtes-vous? Je ſuis dans «
un étonnement inexprimable de «
voir qu'après avoir bû mes poi- «
ſons, vous n'êtes point changé. «
Jamais aucun autre mortel n'a pû «
réſiſter à ces drogues, non-ſeule- «
ment après en avoir bû, mais mê- «
me après avoir approché la coupe «
de ſes lévres. Il faut que vous «
ayez un eſprit ſupérieur à tous les «
enchantemens, ou que vous ſoyez «
le prudent Ulyſſe ; car Mercure «
m'a toujours dit qu'il viendroit ici «
au retour de la guerre de Troye. «
Mais remettez votre épée dans le «
foureau, & ne penſons qu'à l'a- «
mour. Donnons-nous des gages «

» d'une passion réciproque, pour é-
» tablir la confiance qui doit regner
» entre nous.
» Elle me parla ainsi. Mais moi
» sans me laisser surprendre à ces dé-
» monstrations trop suspectes, je lui
» répondis : Circé, comment vou-
» lez-vous que je réponde à votre
» passion, vous qui venez de chan-
» ger si indignement mes Compa-
» gnons en pourceaux, & qui me
» retenant dans votre Palais, m'of-
» frez insidieusement de partager a-
» vec moi votre couche, afin que
» quand je serai désarmé, je sois à
» votre discrétion, & que vous
» triomphiez de moi comme d'un
» homme sans vertu & sans force.
» Non, jamais je ne consentirai à
» ce que vous me proposez, si,
» comme Déesse que vous êtes,
» vous ne me faites le plus grand
» serment des Immortels que vous
» ne me tendrez aucun autre piége.

Elle ne balança point : elle me « fit le ſerment que je demandois. « Ce ſerment fait tout du long ſans « aucune ambiguité, je conſentis à « ce qu'elle demandoit de moi. «

Elle avoit près d'elle quatre « Nymphes dignes des vœux de « tous les mortels; elles la ſervoient « & avoient ſoin de tout dans ſon « Palais. C'étoient des Nymphes « des fontaines, des bois & des fleu- « ves qui portent le tribut de leurs « eaux dans la mer. L'une couvrit « les ſiéges de beaux tapis de pour- « pre, & étendit ſur le plancher « d'autres tapis d'une fineſſe admi- « rable & d'un travail exquis. L'au- « tre dreſſa une table d'argent, & mit « deſſus des corbeilles d'or. La troi- « ſiéme verſa le vin dans une urne « d'argent, & prépara les coupes « d'or. Et la quatriéme apporta de « l'eau, alluma du feu & prépara le « bain. Quand tout fut prêt, elle «

» me mit au bain, & verſa l'eau chau-
» de ſur ma tête & ſur mes épaules,
» juſqu'à ce qu'elle eût diſſipé la laſ-
» ſitude qui me reſtoit de tant de pei-
» nes & de travaux que j'avois ſouf-
» ferts. Après qu'elle m'eut baigné
» & parfumé d'eſſences, elle me
» préſenta une tunique d'une extrê-
» me beauté, & un manteau magni-
» fique, & me remenant dans la
» ſalle, elle me plaça ſur un beau
» ſiége à marchepied, & me preſſa
» de manger. Mais je n'étois guère
» en état de lui obéir, j'avois bien
» d'autres penſées; car mon cœur
» ne me préſageoit que des maux.
» Quand la Déeſſe s'apperçut
» que je ne mangeois point & que
» je m'abandonnois à la triſteſſe, el-
» le s'approcha de moi, & me dit:
» Ulyſſe, pourquoi vous tenez-
» vous là ſans manger & ſans dire
» une ſeule parole, rongeant votre
» cœur? Craignez-vous quelque

nouvelle embuche? Cette crainte « m'eſt trop injurieuſe; ne vous ai- « je pas fait le plus grand & le plus « inviolable de tous les ſermens? «

Grande Déeſſe, lui répondis- « je, eſt-il quelqu'un qui en ma pla- « ce, pour peu qu'il eût de bonté & « d'humanité, pût avoir le courage « de manger & de boire avant que « ſes Compagnons fuſſent délivrés, « & avant que de les voir lui-même « de ſes propres yeux. Si c'eſt par « un ſentiment d'amitié que vous « me preſſez de prendre de la nour- « riture, délivrez donc mes Com- « pagnons, que j'aye la conſolation « de les voir. «

A ces mots elle ſort, tenant à « ſa main ſa verge enchantereſſe. « Elle ouvre la porte de l'étable, fait « ſortir mes Compagnons, qui a- « voient la figure de pourceaux, & « les amene dans la ſalle. Là elle « paſſe & repaſſe autour d'eux, & les «

» frote d'une autre drogue. Auſſi-tôt
» on voit tomber toutes les ſoyes
» qu'avoit produites la boiſſon em-
» poiſonnée dont elle les avoit réga-
» lés. Ils reprennent leur premiere
» forme, & paroiſſent plus jeunes,
» plus beaux & plus grands qu'aupa-
» ravant. Ils me reconnoiſſent à l'inſ-
» tant, & accourent m'embraſſer
» avec des ſoupirs & des larmes de
» joie. Tout le Palais en retentit; la
» Déeſſe elle-même en fut tou-
» chée, & s'approchant de moi,
» elle me dit: Divin fils de Laërte,
» Ulyſſe ſi fécond en reſſources &
» en expédiens, allez promptement
» à votre vaiſſeau, retirez-le à ſec
» ſur le rivage, mettez dans les
» grottes voiſines tout votre butin,
» vos armes & les agrès, & en re-
» venant amenez-moi tous vos au-
» tres Compagnons. J'obéis ſans
» perdre tems. Arrivé ſur le rivage,
» je trouve mes Compagnons plon-

gés dans une douleur très-vive & «
fondant en pleurs. Comme de ten- «
dres geniſſes qui voyant le ſoir «
revenir leurs meres du pâturage, «
bondiſſent autour d'elles, & ſans «
que les parcs qui les renferment «
puiſſent les retenir, elles accou- «
rent au-devant & font retentir de «
leurs meuglemens toute la plai- «
ne ; de même mes Compagnons «
me voyant, accourent & s'em- «
preſſent autour de moi, & m'envi- «
ronnent avec de grands cris & les «
yeux baignés de larmes. Ils témoi- «
gnent la même joie que s'ils re- «
voyoient leur chere Ithaque, qui «
les a nourris & élevés. Je n'en- «
tends de tous côtés que ces pa- «
roles : Divin Ulyſſe, nous avons «
autant de joie de votre retour, «
que ſi nous nous voyions de re- «
tour dans notre patrie. Mais con- «
tez-nous la mort déplorable de «
nos Compagnons. «

» Je tâchai de leur redonner
» courage, & de mettre fin à leur
» douleur : Mes amis, leur dis-je,
» mettons promptement notre vaiſ-
» ſeau à ſec, retirons notre butin,
» nos armes & nos agrès dans les
» grottes voiſines, & préparez-vous
» à me ſuivre pour voir vos Com-
» pagnons dans le Palais de Circé
» merveilleuſement bien traités &
» faiſant très-bonne chere ; ils ont
» en abondance tout ce qu'on ſau-
» roit déſirer.
» Ravis de cette bonne nouvel-
» le, ils exécutent mes ordres ſans
» balancer, & ſe diſpoſent à me ſui-
» vre. Le ſeul Euryloque tâchoit de
» les retenir, & leur adreſſant la pa-
» role, il leur diſoit : Ah, malheu-
» reux, où allons-nous ? pourquoi
» courez-vous à votre perte ? Quoi !
» aller dans le Palais de Circé, qui
» nous changera tous en pourceaux,
» en loups, en lions, pour nous

obliger à garder ſes portes? Avez-vous oublié les cruautés que le Cyclope a exercées ſur nos Compagnons qui ſuivirent Ulyſſe dans ſa caverne? leur perte ne doit être imputée qu'à l'imprudence du chef.

Je fus ſi irrité de cette inſolence, que j'allois tirer mon épée pour lui abbattre la tête, malgré l'alliance qui l'avoit uni à ma maiſon, ſi mes Compagnons ne ſe fuſſent tous mis au-devant, & ne m'euſſent retenu par leurs prieres. Ulyſſe, me dirent-ils, conſentez qu'il demeure ici pour garder le vaiſſeau, & menez-nous ſans perdre tems au Palais de la Déeſſe.

Je m'éloigne en même-tems du rivage. Euryloque ne demeura point dans le vaiſſeau, il nous ſuivit; car il craignit les terribles reproches que je lui aurois faits.

» Pendant que j'étois allé cher-
» cher mes Compagnons, Circé
» eut grand ſoin de ceux que j'avois
» laiſſés dans ſon Palais. Elle les fit
» baigner & parfumer d'eſſences,
» elle leur donna des tuniques &
» des manteaux magnifiques, & en
» arrivant nous les trouvâmes à ta-
» ble. Je ne ſaurois vous peindre
» l'entrevue de mes Compagnons.
» Ils s'embraſſent, ils ſe racontent
» leurs aventures, & leurs récits
» ſont entrecoupés de ſanglots, de
» larmes & de gemiſſemens qui
» font retentir tout le Palais. La
» Déeſſe s'approche de moi, & me
» dit: Généreux Ulyſſe, faites ceſ-
» ſer toutes ces larmes & tous ces
» ſanglots. Je ſai tous les maux que
» vous avez ſoufferts ſur mer, &
» toutes les cruautés que des hom-
» mes inhumains & intraitables ont
» exercées contre vous ſur la terre.
» Mais préſentement ne penſez qu'à

vous réjouir & à faire bonne che- «
re, juſqu'à ce que vos forces & «
votre courage ſoient rétablis, & «
que vous vous trouviez dans le «
même état où vous étiez quand «
vous partîtes d'Ithaque. Le ſou- «
venir de toutes vos miſeres ne ſert «
qu'à vous abattre encore & à vous «
affoiblir, & il vous empêche de «
goûter les plaiſirs & la joie qui ſe «
préſentent. «

Ce ſage conſeil nous perſuada. «
Nous fûmes là une année entiere «
à faire grande chere & à nous ré- «
jouir. Après que les quatre ſaiſons «
révolues eurent conſommé l'an- «
née, mes Compagnons me firent «
leur remontrance, & me dirent : «
Sage Ulyſſe, il eſt tems que vous «
vous ſouveniez de votre patrie, «
ſi les Deſtinées ont réſolu de vous «
y remener heureuſement. «

Je profitai de cet avis. Nous «
paſſâmes encore tout ce jour-là «

» à table. Mais après que le ſoleil
» fut couché & que la nuit eut cou-
» vert la terre de ténébres, mes
» Compagnons ſe retirerent dans
» leurs appartemens pour ſe cou-
» cher. Et moi me voyant ſeul près
» de Circé, je me jette à ſes genoux;
» elle me donne une audience fa-
» vorable, & je lui dis : Grande
» Déeſſe, après les bons traitemens
» que j'ai reçus de vous, la dernie-
» re faveur que je vous demande,
» c'eſt de tenir la promeſſe que vous
» m'avez faite de me renvoyer chez
» moi ; je ne ſoupire qu'après ma
» chere patrie, non plus que mes
» Compagnons, qui m'affligent
» continuellement & me percent le
» cœur par leurs plaintes dès que je
» ne ſuis plus près de vous.

» La Déeſſe me répondit : Ulyſ-
» ſe, il n'eſt pas juſte que vous de-
» meuriez plus long-tems dans mon
» Palais malgré vous. Mais avant

que de retourner dans votre pa- «
trie, vous avez un autre voyage «
à faire : il faut que vous deſcen- «
diez dans le ſombre Royaume de «
Pluton & de la redoutable Proſer- «
pine, pour y conſulter l'ame de «
Tireſias le Thebain. C'eſt un de- «
vin qui eſt privé des yeux du corps; «
mais en revanche il a les yeux de «
l'eſprit ſi pénétrans, qu'il lit dans «
l'avenir le plus ſombre. Proſerpi- «
ne lui a accordé ce grand privi- «
lége de conſerver dans la mort ſon «
entendement; les autres morts ne «
ſont auprès de lui que des ombres «
& de vains phantômes. «

Ces paroles jetterent le déſeſ- «
poir dans mon cœur. Je tombai «
ſur ſon lit, que je baignai de mes «
larmes. Je ne voulois plus vivre «
ni voir la lumiere du ſoleil. Après «
que j'eus bien pleuré, & que je «
me fus bien tourmenté, je lui dis : «
Circé, qui eſt-ce qui me condui- «

» ra dans un voyage ſi difficile ? Il
» n'y a jamais eu de route ouverte
» aux vaiſſeaux pour arriver dans les
» Enfers.
» Fils de Laërte, me répondit-
» elle, ne vous mettez pas en pei-
» ne de conducteur. Dreſſez ſeule-
» ment votre mât, déployez vos voi-
» les & demeurez en repos ; les
» ſeuls ſouffles de Borée vous con-
» duiront. Et quand vous aurez tra-
» verſé l'Océan, vous trouverez
» une plage commode & les bois
» de Proſerpine tout pleins d'arbres
» ſtériles, comme de peupliers &
» de ſaules. Abordez à cette plage
» de l'Océan, & allez de-là dans le
» ténébreux Palais de Pluton, à l'en-
» droit où l'Acheron reçoit dans ſon
» lit le Puriphlegeton & le Cocyte,
» qui eſt un écoulement des eaux
» du Styx ; avancez juſqu'à la roche
» où eſt le confluant de ces deux
» fleuves, dont la chute fait un grand

bruit. Là, creuſez une foſſe d'une «
coudée en quarré. Verſez dans «
cette foſſe pour tous les morts «
trois ſortes d'effuſions; la premie- «
re, de lait & de miel; la ſecon- «
de, de vin pur; & la troiſiéme, «
d'eau, où vous aurez détrempé «
de la farine. En faiſant les effu- «
ſions, adreſſez vos prieres à tou- «
tes ces ombres, & promettez-leur «
que dès que vous ſerez de retour «
dans votre Palais, vous leur im- «
molerez la plus belle geniſſe de «
vos pâturages, qui aura toujours «
été ſtérile; que vous leur éleverez «
un bucher où vous jetterez toutes «
ſortes de richeſſes, & que vous «
ſacrifierez en particulier à Tire- «
ſias ſeul un belier tout noir, & qui «
ſera la fleur de votre troupeau. «
Après que vous aurez achevé vos «
prieres, immolez un belier noir «
& une brebis noire, en leur tour- «
nant la tête vers l'Erebe, & en «

» détournant vos regards du côté
» de l'Océan. Les ames d'une infi-
» nité de défunts ſe rendront en
» cet endroit. Alors preſſez vos
» Compagnons de prendre ces vic-
» times que vous aurez égorgées,
» de les dépouiller, de les brûler &
» d'adreſſer leurs vœux aux Dieux
» infernaux, au puiſſant Pluton & à
» la ſévere Proſerpine. Et vous, l'é-
» pée à la main, tenez-vous là, é-
» cartez les ombres, & empêchez
» qu'elles n'approchent de ce ſang
» avant que vous ayez entendu la
» voix de Tireſias. Ce devin ne
» manquera pas de ſe rendre bien-
» tôt près de vous; il vous enſei-
» gnera le chemin que vous devez
» tenir, & la maniere dont vous
» devez vous conduire pour retour-
» ner heureuſement chez vous.
» Elle me parla ainſi. En même-
» tems l'aurore parut ſur ſon trône
» d'or. La Déeſſe m'habilla elle-

même, & me donna des habits « magnifiques. Elle eut ſoin auſſi de « ſe parer ; elle prit un grand man- « teau de toile d'argent d'une fineſ- « ſe admirable & d'un travail ex- « quis, mit une belle ceinture d'or, « & couvrit ſa tête d'un voile fait « par les Graces. «

Je ne fus pas plutôt habillé, « que j'allai par tout le Palais éveil- « ler mes Compagnons pour les « preſſer de partir. Mes amis, leur « diſois-je, ne goûtez pas plus long- « tems les douceurs du ſommeil ; « partons ſans différer, la Déeſſe « nous en donne la permiſſion. Ils « reçurent cette bonne nouvelle a- « vec joie, & ſe préparerent au dé- « part. Cependant je ne fus pas aſſez « heureux pour les ramener tous. Il « y avoit parmi eux un jeune hom- « me nommé Elpenor, qui n'étoit « ni d'une valeur diſtinguée à la « guerre, ni homme de beaucoup «

REMARQUES
SUR
L'ODYSSÉE D'HOMERE.

Livre X.

Page 339. NOus *arrivâmes heureuſement à l'iſle d'Eolie*] Entre la Sicile & l'Italie, un peu au couchant du détroit, il y a ſept iſles qu'on appelle *Eoliennes* & *Vulcaniennes*. Homere ne parle que d'une, qu'il appelle *Eolie*, quoiqu'il n'y en ait point qui porte ce nom. Mais il la nomme ainſi, apparemment du nom de ſon Roi Eole. C'eſt ſans doute l'iſle de *Lipara*. Car tout ce qu'Homere dit ici d'Eolie convient à Lipara, comme nous le verrons dans la ſuite. De l'iſle d'Æguſa, Ulyſſe pouvoit arriver facilement le jour même à l'iſle d'Eolie, ou Lipara, qui eſt au-deſſus en tirant vers le Promontoire de Pelore. Au reſte Homere continue toujours de dépayſer les lieux où Ulyſſe aborde, & quoiqu'ils ſoient tous véritablement dans les mers d'Italie, il les tranſporte dans l'Océan. Mais cela n'empêche pas qu'on ne voye toujours qu'il tire de l'Hiſtoire le fond de ſes fictions; l'Hiſtoire eſt le cannevas de ſes fables, & il le trace & le remplit comme

il

il lui plaît. C'eſt pourquoi Polybe rejettoit avec raiſon le bon mot d'Eratoſthene, qui diſoit aſſez plaiſamment, *qu'on trouveroit tous les lieux où Ulyſſe avoit été porté, quand on auroit trouvé celui qui avoit couſu le ſac où tous les vents étoient enfermés.* Et il vouloit qu'on ne prît nullement pour fables ce qu'il dit d'Eole & des erreurs d'Ulyſſe, ſoutenant que le fond en eſt vrai, mais qu'il y a mêlé les fictions de la Poëſie, & c'eſt là le ſentiment de Strabon, qui dit qu'en ſe remettant devant les yeux l'hiſtoire ancienne, il faut examiner ſur ce pied ce que diſent ceux qui ſoutiennent qu'Ulyſſe a été porté dans les mers d'Italie & de Sicile, comme Homere le dit, & ceux qui le nient; car ces deux opinions ont chacune leur bon & leur mauvais, & l'on peut avoir raiſon & ſe tromper des deux côtés. On a raiſon ſi on croit qu'Homere, bien perſuadé qu'Ulyſſe avoit été porté dans tous ces lieux, a pris pour le fond de ſa fable ce ſujet très-vrai, mais qu'il l'a traité en Poëte, c'eſt-à-dire, qu'il y a ajoûté la fiction. Car on trouve des veſtiges qu'Ulyſſe a rodé non-ſeulement ſur les côtes d'Italie, mais juſqu'en Eſpagne. Et on ſe trompe ſi on prend pour une hiſtoire circonſtanciée tout le tiſſu de la fiction, comme ſon Océan, ſes Enfers, ſes Bœufs du Soleil, ſes réceptions chez des Déeſſes, ſes Métamorphoſes, ce qui eſt dit des Cyclopes & des Leſtrygons, ſa figure horrible de Scylla, les diſtances des lieux & autres choſes ſemblables, qui ſont de ces contes prodigieux qu'Homere a manifeſtement inventés; & ce-

lui qui ſoutiendroit tous ces points comme autant de vérités hiſtoriques, ne mériteroit pas plus d'être refuté que celui qui aſſureroit qu'Ulyſſe eſt véritablement arrivé à Ithaque comme Homere le raconte ; qu'il a tué les Pourſuivans, & que les peuples d'Ithaque l'ont pourſuivi & attaqué dans ſa maiſon de campagne. L'une & l'autre opinion ſont ridicules ; il faut tenir le milieu & démêler le fond hiſtorique d'avec les ornemens de la fiction. Nous allons voir qu'Homere étoit encore mieux inſtruit de la vérité, que Polybe & Strabon ne l'ont crû.

C'eſt une iſle flotante] Le mot πλωτὴ peut ſignifier ici *qui eſt dans un lieu acceſſible & connu* ; mais Ariſtarque l'a expliqué *flotante*, & il prétend qu'Homere lui a donné cette épithete, ou à cauſe des fréquens tremblemens de terre qui la remuent de ſa place, ou par quelqu'autre raiſon. Car on débite que cette iſle paroît tantôt à droite, tantôt à gauche. Il y a de l'apparence qu'Homere a feint cela de cette iſle, ſur ce qu'il avoit oui dire qu'il y avoit des iſles flotantes, comme Delos & comme l'iſle d'Echemis près de l'Egypte. Comment ce Poëte n'auroit-il pas pû feindre cela d'une iſle, puiſqu'on a feint même des villes ambulantes, comme une certaine ville de Bacchus dans la Libye, qu'on ne trouvoit jamais deux fois dans un même endroit.

Ceinte tout autour d'une forte muraille d'airain] Ces quatre mots montrent la pro-

fonde connoiſſance qu'Homere avoit des lieux dont il parle. Il feint que cette iſle avoit des murailles d'airain, parce qu'elle étoit pleine de feux ſouterrains, qui de tems en tems ſortoient de ſes entrailles. Ariſtote, en parlant de Lipara, qui eſt la plus conſidérable de ces iſles Eoliennes, dit *que la nuit on voit l'iſle de Lipara éclairée par des feux*, & Strabon y reconnoît des ſoupiraux de feu. C'eſt pourquoi on a placé dans les carrieres de cette iſle les forges de Vulcain & des Cyclopes, & c'eſt de-là même qu'elle a tiré ſon nom; car, comme Bochart l'a fait voir, elle a été ainſi nommée du Phenicien *nibaras* ou *nibras*, qui ſignifie *un flambeau, une torche allumée*, & la raiſon eſt que cette iſle éclairoit la nuit comme un flambeau. Voilà ce qui me perſuade que l'iſle d'Eole eſt la même que Lipara. Et ce qui ſuit m'a encore confirmée dans ce ſentiment; auſſi Virgile a-t-il dit : *Æoliam Liparen.* Æneid. liv. 8.

Ce Roi a douze enfans, ſix garçons & ſix filles] Je ſuis perſuadée qu'il y a dans Homere des fictions qui n'ont point de ſens caché, & qui ne renferment que ce que la lettre préſente. Mais je crois auſſi qu'il y en a d'autres qui cachent quelque myſtère, mais la difficulté eſt de le développer. On recherche ici le ſens de cette allégorie d'Eole, qui a douze enfans. Euſtathe dit qu'Eole eſt l'année qui a douze enfans, qui ſont les douze mois, &c. mais cette idée ne me paroît pas fort juſte. Je croirois plus naturel de dire que le Poëte ayant feint un Eole Roi

des vents, par la raiſon que j'expliquerai plus bas, il lui a donné douze enfans, & ces enfans ce ſont les douze vents principaux, qui ſont toujours dans ces antres dans des feſtins continuels, parce que les feux & les exhalaiſons les entretiennent continuellement & leur ſervent comme de nourriture. Les freres ſe marient avec les ſœurs, parce que les vents ſe mêlent, &c.

Page 340. *Pendant le jour le Palais parfumé de parfums délicieux, retentit de cris de joie, on y entend un bruit harmonieux*] J'ai déja rapporté quelques raiſons qui m'ont fait croire qu'ici l'iſle d'Eolie eſt l'iſle de *Lipara* : en voici une nouvelle qui m'a confirmée dans ce ſentiment, & qui me paroît déciſive. C'eſt ce qu'Homere dit, que le Palais d'Eole *retentit tout le jour de cris de joie, &c.* Ce Poëte n'ignoroit pas ce qu'on diſoit des merveilles de cette iſle. *Dans une des ſept iſles d'Eole, appellée* Lipara, dit Ariſtote dans le livre des *Merveilles, on raconte qu'il y a un tombeau dont on dit des choſes prodigieuſes, &c. on aſſure qu'on y entend un bruit de tambours & de cymbales avec des cris éclatans, &c.* Il eſt aiſé de voir que cela eſt fondé ſur le bruit que faiſoit ce feu enfermé dans les cavernes de cette iſle, & par-là Homere fait alluſion à l'ancien nom de l'iſle, qui étoit appellée *Meligounis*, avant que d'avoir le nom de *Lipara*, comme Callimaque nous l'apprend dans l'Hymne à Diane : *Elle alla chercher les Cyclopes, & elle les trouva dans l'iſle de Lipara (c'eſt le nom qu'elle a préſen-*

tement, mais alors elle étoit appellée Meligounis) *ils travailloient à un gros bloc de fer rouge dont ils étoient preſſés de faire un abreuvoir pour les chevaux de Neptune.* Or, comme Bochart l'a fait voir, c'eſt ce bruit qui lui fit donner ce nom ; car elle fut appellée *Meligounis*, du mot Phenicien *Melogïnin* ou *Menaggenin*, qui ſignifie *l'iſle de ceux qui jouent des inſtrumens.* Tout ce qu'Homere dit donc ici n'eſt pas abſolument de ſon invention ; il eſt fondé ſur les Traditions anciennes, dont il étoit parfaitement inſtruit.

Je ſatisfis ſa curioſité] Homere fait bien voir ici qu'il avoit beaucoup de matiere pour amuſer ſon Lecteur ; mais il ne s'attache qu'à ce qui regarde Ulyſſe.

Il me donna un outre fait de la peau d'un des plus grands bœufs, où il enferma les ſouffles impétueux des vents ; car le fils de Saturne l'en a fait le diſpenſateur] Ni Polybe ni Strabon ne veulent qu'on prenne pour fable tout ce qui eſt dit ici d'Eole, mais ils veulent qu'on ſoit perſuadé qu'Homere a pris un fait hiſtorique qu'il a embelli par une ingénieuſe fiction. Le fait hiſtorique eſt que le Roi de ces iſles étoit un homme d'eſprit très-ſage & très-aviſé, qui par la longue expérience qu'il avoit faite, connoiſſoit les vents qui devoient regner, & il en jugeoit par le cours de la fumée qui ſortoit de ſon iſle, ou même par le bruit que faiſoient les feux & les vents dans ſes caver-

nes ſouterraines. On peut voir Strabon, liv. 6. Servius rapporte de Varron : *Varro autem dicit hunc inſularum Regem fuiſſe, ex quarum nebulis & fumo Vulcaniæ inſulæ prædicens futura flabra ventorum, ab imperitis viſus eſt ventos ſuâ poteſtate retinere.* Mais ce que ces Hiſtoriens n'ont pas ſû, & que Bochart a découvert, c'eſt que le nom d'*Eole*, Homere l'avoit appris des Phéniciens, qui diſoient *aol* pour *tourbillon*, *tempête*, *orage*, d'où les Grecs ont fait le mot αἶλα, *tempête*. Ces Phéniciens voyant le Prince de ces iſles ſi habile à prédire les vents, l'appellerent le *Roi Aolin*, c'eſt-à-dire, le *Roi des vents & des tempêtes ;* & de-là Homere a formé le nom propre de ce Roi, & l'a appellé *Eole*. Voilà le vrai ; ce qu'Homere ajoûte de cet outre, &c. c'eſt la fable pour repaître les Pheaciens avides de contes, & de contes prodigieux. Ces contes ont donné lieu dans la ſuite à des peuples du Nord de débiter qu'ils vendoient les vents.

Page 341. *Il laiſſa ſeulement en liberté le Zephyre*] C'eſt le vent du couchant, & c'étoit le ſeul bon vent pour aller de l'iſle de Lipara à Ithaque.

Nous voguâmes heureuſement pendant neuf jours entiers] Voici encore la fable. De l'iſle de Lipara on pouvoit arriver en très-peu de tems a Ithaque, mais pour embellir ſon conte & faire croire que ces iſles Eoliennes étoient fort loin dans l'Océan, il dit qu'il vogua heureuſement pendant neuf jours.

Et nous voyions les feux allumés sur le rivage] Il parle ici des feux que les habitans d'Ithaque tenoient allumés nuit & jour, pour marquer aux vaisseaux le lieu le plus sûr pour la descente. Sans cela, comme l'isle étoit toute environnée de rochers, tous les vaisseaux auroient été exposés à se briser contre le rivage.

Page 342. *Dans la pensée que cet outre que j'avois dans mon vaisseau étoit rempli d'or & d'argent*] Rien ne ressemble moins à un outre plein d'or qu'un outre rempli de vent. Mais le cordon d'argent qui lioit cet outre, les trompa, & l'avarice ne raisonne point, elle a plutôt agi que pensé. D'ailleurs Eole lui-même avoit attaché cet outre au vaisseau, de maniere qu'ils ne pouvoient le soupeser sans le délier. Voilà pour la Fable. Mais comme le but d'Homere est de donner dans toutes ses fictions des préceptes utiles, il est bon de développer celui qui est enfermé dans cet outre de vents que les Compagnons d'Ulysse délierent par leur folie; car l'allégorie physique, que j'ai expliquée, n'empêche pas qu'il n'y ait une allégorie morale. Les vents donc enfermés dans cet outre marquent, comme l'a fort bien remarqué l'Auteur du Poëme Epique, les mystères du gouvernement que les Princes tiennent secrets. Ce cordon d'argent qui les lie, c'est l'autorité respectable & légitime qui les scelle, & qui défend de les sonder. Les tempêtes qu'ils excitent quand on les a follement déliés, ce sont les mal-

heurs qui arrivent à ceux qui sottement veulent les pénétrer & y prendre part ; car, comme Salomon l'a dit dans ses Proverbes, 25. 27. *Sicut qui mel multum comedit, non est ei bonum, sic qui scrutator est majestatis, opprimetur à gloria. Comme celui qui mange trop de miel en est incommodé, de même celui qui veut sonder la majesté, est opprimé par sa gloire.* Les sages sujets laissent les vents enfermés dans leur outre, & se servent de celui que le Prince a voulu lâcher, & qui est le seul qui leur soit propre.

Page 343. *Je délibérai en moi-même si je ne me jetterois point dans la mer*] Il ne faut pas inférer de ce passage qu'Homere a crû qu'il étoit permis de se tuer soi-même pour éviter un plus grand malheur. On voit bien qu'Ulysse parle ici de ce que lui inspiroit le désespoir, qui combattoit contre la raison, & que la raison demeura victorieuse. En effet, la raison veut que l'homme n'attente jamais sur lui-même, & elle dit qu'il n'y a pas une marque plus certaine de petitesse de courage, que de se laisser vaincre au désespoir. On peut voir ce que j'ai dit sur cela dans la Préface.

Et me couvrant la tête de mon manteau] C'étoit la coûtume dans tous les grands malheurs ; on se couvroit la tête de son manteau, comme pour dire qu'on n'attendoit plus aucun secours des hommes, & qu'on n'attendoit plus rien que de Dieu.

Page 344. *Nous nous arrêtons à la porte & nous nous asseïons sur le seüil*] Comme des supplians & des pauvres, qui par respect n'osent entrer & s'approcher.

Page 345. *Va, me dit-il, fuis promptement de cette isle, le plus méchant de tous les mortels*] Eole fait ce jugement d'Ulysse, parce qu'ayant en sa disposition tous les vents, les Dieux lui avoient rendu ce présent, non seulement inutile, mais funeste. Ces barbares jugeoient ordinairement des hommes par les biens ou par les maux qui leur arrivoient. C'est ainsi qu'à Malte une vipere s'étant attachée à la main de saint Paul, les barbares se mirent à dire entr'eux : *Cet homme est sans doute quelque meurtrier, puisqu'après qu'il s'est sauvé de la mer, la justice divine le poursuit encore & ne veut pas le laisser vivre.* Act. 28. 3.

Il ne m'est pas permis de recevoir ni d'assister un homme que les Dieux immortels ont déclaré leur ennemi] On peut demander ici comment Ulysse ose dire des raisons si fortes devant le Roi des Pheaciens ; ne doit-il pas craindre que l'exemple d'Eole ne jette quelque scrupule dans l'esprit de ce Prince, & ne l'oblige à lui refuser le secours dont il a besoin ? Non, il n'a plus cela à craindre ; la colere des Dieux est satisfaite par tout ce qu'il a souffert ; & puisqu'il est échappé seul & qu'il est abordé chez les Pheaciens, c'est une marque sûre que les Dieux sont appaisés, & qu'on peut le secourir sans leur déplaire.

Page 346. *Cependant nous fîmes route six jours entiers, & le septiéme nous arrivâmes à la hauteur de la ville de Lamus, de la spacieuse Lestrygonie*] Il ne falloit pas sept jours pour arriver de l'isle d'Eole à la ville de Lamus, qui étoit l'ancienne *Formies*, sur la côte de la Campanie; mais Homere continue dans sa Géographie fabuleuse, & il augmente l'éloignement pour rendre ses aventures plus merveilleuses & plus terribles. Tous les Historiens conviennent que la ville de Lamus est Formies, & que Formies étoit l'ancienne habitation des Lestrygons. Ciceron à Atticus, livre 2. 13. *Si verò in hanc πλέπυλον veneris Λαιστρυγονίδα, Formias dico.* Pline liv. 3. chap. 5. *Oppidum Formiæ, Hormiæ antè dictum, ut existimavêre, antiqua Læstrygonum sedes.* Mais comment peut-on placer sur les côtes de la Campanie les Lestrygons, qu'on sait avoir été voisins des Cyclopes, & avoir habité la Sicile près des Leontins? C'est ce qu'il faut expliquer en peu de mots. Il est certain que les Lestrygons dans leur premiere origine ont habité la Sicile sur le fleuve Terias. Plin. liv. 3. chap. 8. *Flumina, Symæthus, Terias, intùs Læstrygonii campi, oppidum Leontini.* Cela est si vrai, que le nom de *Lestrygon* & celui de *Leontin* ne sont que le même nom; car, comme Bochart l'a démontré, *Læstrygon* est un nom Phenicien, *Lais tircam, Lyon qui aévore*, & ce nom a été rendu en Latin par celui de *Leontin*, qui signifie la même chose, & qui marque les mœurs féroces & leontines de ces peuples barbares. Il y a donc de l'apparence que

comme les Pheaciens avoient quitté la Sicile pour aller à Corcyre, les Leſtrygons, ou une partie des Leſtrygons, la quitterent de même & allerent s'établir ſur les côtes de la Campanie. On ne peut pas douter que Lamus, qui bâtit Formies, ne fût un Leſtrygon, ſon nom même le témoigne ; car *Lamus* ſignifie *dévorateur*, étant tiré du Phenicien *Laham* ou *Lahama*, qui ſignifie *dévorer*. Et de-là même a été tiré le nom de cette fameuſe Reine de Libye appellée *Lamia*, parce qu'elle fendoit le ventre des femmes groſſes pour dévorer leurs enfans. Horace en parle dans ſon Art poëtique.

De la ſpacieuſe Leſtrygonie] Τηλέπυλος peut ſignifier trois choſes, *grande*, *vaſte*, ou *fort éloignée*, ou *qui a des portes fort hautes & fort larges*. Le premier ſens me paroît le plus naturel & le plus vrai.

Qui abonde en toutes ſortes de troupeaux ; car le berger qui ramene ſon troupeau de moutons le ſoir] Ce paſſage a paru fort difficile, je ne ſai pas pourquoi, ce n'eſt pas le défaut d'Homere d'être obſcur. Je crois que la difficulté vient de ce qu'on a voulu y chercher trop de fineſſe, & que pour en trouver le véritable ſens, il ne faut que s'attacher aux termes ; car dès que l'on a trouvé ce que les termes préſentent naturellement, on peut s'aſſurer qu'on a trouvé ce que le Poëte a voulu dire. Nous avons vû que quand il a parlé de la terre des Cyclopes, il a dit qu'il n'y avoit que des moutons & des chevres.

Ici pour caractériſer le terroir de Leſtrygonie, il fait voir qu'il conſiſtoit en pâturages, & qu'il nourriſſoit non-ſeulement des troupeaux de moutons, mais auſſi des troupeaux de bœufs. Ces derniers ne ſe menoient paître que la nuit, à cauſe des mouches qui ſont très-incommodes en ce pays-là; au lieu que les moutons paiſſoient le jour, parce qu'ils ſont garentis par leur laine. Homere décrit cela poëtiquement, & il dit que le berger ramenant ſon troupeau de moutons le ſoir, avertit le paſteur de bœufs, qu'il eſt tems de ſortir pour les mener au pâturage, & qu'ainſi ce dernier ſort quand l'autre rentre. Juſques-là nous ne pouvons pas douter que ce ne ſoit là le véritable ſens de ce paſſage. Voyons ſi la ſuite ſera plus difficile.

Là un berger qui pourroit ſe paſſer de dormir la nuit, gagneroit double ſalaire] Ce qu'il vient de dire attire naturellement cette réflexion œconomique; quand le berger rentre le ſoir, celui qui doit mener paître les bœufs ſort & les garde la nuit; ainſi un berger qui pourroit ſe paſſer de dormir, gagneroit double ſalaire. Et pour faire voir que le pays lui donneroit cette commodité, il ajoûte, *car les chemins du jour & de la nuit ſont voiſins.* Il n'y a perſonne qui ne voie que ce vers eſt la raiſon du précédent, comme le fait aſſez voir la particule *car*, qui marque toujours la raiſon, la cauſe. Ce berger pourroit gagner double ſalaire, car les chemins du jour & de la nuit ſont voiſins. Homere appel-

le ici *chemins du jour & de la nuit* les pâturages où l'on menoit les moutons le jour, & ceux où l'on menoit les bœufs la nuit, & il dit qu'ils ſont voiſins, pour dire qu'ils ſont proche, & que par conſéquent un berger ſuffiroit pour le jour & pour la nuit. Car ſi les pâturages du jour & ceux de la nuit étoient éloignés, il ne ſeroit pas poſſible que le même berger menât le jour les moutons & la nuit les bœufs. Cela eſt ſenſible. On a pourtant voulu chercher ici un myſtère aſtronomique, & expliquer ce vers: *de la briéveté des nuits.* Comme ſi Homere avoit voulu marquer l'élevation du Pole, & par l'élevation, la ſituation du lieu. *Les chemins du jour & de la nuit ſont voiſins*, c'eſt-à-dire, diſent-ils, *la nuit eſt fort courte & le jour fort long.* Cratès a été le premier Auteur de cette belle explication. Mais c'eſt faire grand tort à Homere de lui imputer une vûe ſi fauſſe & une choſe de ſi mauvais ſens. Qu'eſt-ce que cette briéveté de nuits feroit au berger? en devroit-il être moins de tems aux pâturages? & le jour & la nuit, νυκτήμερον, n'auroit-il pas ſes vingt-quatre heures également? Cratès a beau dire que les Leſtrygons ſont ſous la queuë du Dragon, où il n'y a preſque point de nuit l'été, c'eſt pourquoi Aratus a dit,

Μίσγονται δ'ὄσσοις τε καὶ ἀνατολαὶ ἀλλήλῃσι,

Le couchant & le levant ſe mêlent & ſe confondent. Et Scaliger a beau appliquer à cela le vers de Manille,

Vixque ortus, occaſus erit.

Tout cela ne peut s'accorder ni avec la raiſon ni avec la Géographie. Il ne peut s'accorder avec la Géographie, parce que, comme Bochart l'a remarqué, il eſt faux que la ville de Lamus ſoit ſous la queuë du Dragon; ſi elle y avoit été, il auroit fallu à Ulyſſe, non pas ſept jours, mais plus de ſept mois pour aller des iſles Eoliennes à cette ville, & pour revenir de cette ville à l'iſle de Circé, c'eſt-à-dire, à Circeï. Et il ne peut s'accorder avec la raiſon, parce qu'Homere rendroit par-là une raiſon très-peu ſenſée, & qui ne ſeroit nullement une raiſon, comme je l'ai déja dit. C'eſt donc une imagination qui n'a nul fondement, & il ne faut pas chercher d'autre ſens à ce paſſage que celui que je lui ai donné, & qui eſt le même que celui que Didyme avoit embraſſé, *αἱ νυκτερειαὶ καὶ ἡμερειαὶ νομαὶ ἐγγύς εἰσι τῆς πόλεως*, *Les pâturages du jour & ceux de la nuit ſont près de la ville.*

Page 347. *Pour entrer dans le port, qui eſt fort célébre*] C'eſt le port même qui avoit fait donner le nom à la ville; car, comme Strabon l'a remarqué, la ville de Formies avoit été appellée *Hormies*, à cauſe de la commodité de ſon port. Φορμίαι, ὁρμίαι λεγόμενον πρότερον διὰ τὸ εὔορμον. Liv. 4.

Mais moi je n'y entrai point] Ce qui venoit de lui arriver chez les Cyclopes l'avoit rendu plus prudent. Mais pourquoi ſouffre-t-il que ſes Compagnons y entrent, & que ne ſe contente-t-il d'envoyer un ſeul vaiſ-

ſeau ? Apparemment ils étoient entrés avant qu'il eût pû donner un ordre contraire.

D'où je ne découvris aucuns travaux de laboureurs] Il ne vit aucunes terres cultivées, ce n'étoit que des pâturages ; les Leſtrygons, non plus que les Cyclopes, ne s'amuſoient pas à labourer & à ſemer, ils ne faiſoient que des nourritures de troupeaux : & c'eſt pourquoi Bochart a eu raiſon de croire que leur pays avoit été appellé le pays des *Auronces* & des *Auſones*, des mots Hebreux *averot* & *vroth*, dont le premier ſignifie des *parcs de brebis*, & l'autre des *étables à bœufs*.

Page 348. *Et c'étoit la fille du même Antiphate Roi des Leſtrygons*] Comment Ulyſſe peut-il être informé de toutes ces particularités, puiſque ceux qu'il avoit envoyés reconnoître le pays périrent, que tous les vaiſſeaux furent écraſés dans le port, & qu'il n'y eut que ſon vaiſſeau ſeul qui ſe ſauva ? On répond que ce fut ou Circé ou Calypſo qui l'inſtruiſirent de toute cette aventure ; car il paroît qu'elles étoient très-bien informées de tout ce qui lui étoit arrivé.

Elle leur montra le Palais du Roi ſon pere] Les Cyclopes n'avoient point de Roi, chacun regnoit dans ſa famille, & voici un Roi qui regne ſur les Leſtrygons, race des Cyclopes ; & la raiſon de cette différence eſt que les Cyclopes n'avoient point changé de demeure, au lieu que les Leſtry-

gons ayant quitté la Sicile pour aller s'établir sur les côtes de la Campanie, à *Formies*, ils se firent un Roi, & obéirent à celui qui les conduisoit.

Page 349. *Les Lestrygons enfilant ces malheureux comme des poissons*] C'est le véritable sens de ce vers, *ἰχθὺς ὅτ' ἀείροντες*. Ulysse ne pouvoit donner une plus grande idée de la taille gigantesque & de la force de ces Lestrygons, qu'en disant qu'avec les instrumens dont ils étoient armés, ils enfiloient ses Compagnons, & les ayant enfilés, ils les emportoient sur leurs épaules, comme une broche de harangs. Il faut se souvenir qu'Ulysse parle ici aux Pheaciens, c'est-à-dire, à des gens très-crédules & amoureux de fables & de contes les plus remplis du merveilleux le plus incroyable.

Page 350. *Et nous arrivâmes à l'isle d'Æa, qui étoit la demeure de la Déesse Circé*] De la ville de Lamus, qui est Formies, Ulysse arriva le jour même à l'isle d'*Æa*, c'est-à-dire à *Circeï*, qui est une montagne fort voisine de Formies; il l'appelle une *isle*, parce que, comme dit Strabon, la mer & les marais, qui l'environnent, en font une presqu'isle. Là étoit la ville de Circé, & il y avoit un autel consacré à Mercure. Homere lui donne le nom d'*Æa*, parce qu'il transporte ici tout ce qui est dit d'*Æa* dans la Colchide, com-

me je l'expliquerai plus au long ſur le commencement du XII. Livre.

Elle étoit ſœur du ſévére Æëtes] Strabon remarque fort bien qu'Homere connoiſſant ce qu'on a dit de Colchos, & la navigation de Jaſon à la ville d'Æa, & de toutes les fables de Medée & de Circé, de leurs enchantemens & de la conformité de leurs mœurs, les a fait de la même famille, quoiqu'elles fuſſent fort éloignées, & que l'une habitât à l'extrémité du Pont Euxin, & l'autre ſur les côtes de l'Italie, & il les a placées l'une & l'autre au milieu de l'Océan. Il ſçavoit bien que ceux à qui Ulyſſe parloit ne découvriroient pas ce menſonge.

Page 351. *Mais après avoir bien penſé, je trouvai qu'il étoit plus à propos*] Cela eſt fort bien menagé pour la vraiſemblance de la fable qu'il va débiter, dit Euſtathe ; l'envoi de ſes Compagnons donne lieu au breuvage de Circé & à tous ſes ſortiléges, au lieu que ſi Ulyſſe fût allé d'abord, tout cela ne pouvoit plus trouver place.

Page 353. *Et le chargeai ſur mon cou, ma tête paſſée entre ſes deux jambes*] C'eſt ce que ſignifie κεφαλοφόρβα φέρων, *portant ſur les deux épaules :* car pour le porter ainſi il falloit que la tête d'Ulyſſe fût paſſée entre les jambes de l'animal. Cette maniere de le porter lui laiſſoit une main libre pour s'appuyer ſur ſa pique, ce qui le ſoulageoit & le faiſoit marcher plus aiſément.

Page 354. *Nous voici dans une terre entierement inconnue ; car nous ne ſavons en quelle partie du monde nous ſommes par rapport au Septentrion, &c.*] C'eſt à mon avis le véritable ſens de ce paſſage ; car Ulyſſe ne veut pas dire qu'il ne ſait pas où eſt le Nord de l'iſle, où eſt le Midi, où eſt le Couchant, où eſt le Levant ; il lui étoit facile de s'orienter, puiſqu'il avoit vû le coucher & le lever du Soleil ; mais il veut faire entendre que la diſpoſition du ciel eſt ſi changée, qu'il eſt impoſſible de connoître à quelle élévation du Pole ils ſont, & ſi cette iſle eſt plus ou moins Orientale que les terres qu'ils connoiſſent. Les Aſtres ne ſont plus les mêmes ; car cette diſpoſition change à meſure qu'on s'approche ou qu'on s'éloigne du Pole. Homere parle ainſi pour rendre plus croyable ce déplacement qu'il fait des lieux où Ulyſſe a abordé, & pour mieux perſuader qu'ils ſont au milieu de l'Océan. J'ai ſuivi Strabon, qui écrit, livre 10. qu'Homere a parlé ici des quatre points du monde, & que ζόφος *l'obſcurité*, eſt pour le Septentrion, & ἠὼς *l'aurore*, pour le Midi, ou la plage Méridionale, ἡ τῦ ἡλίυ πάροδος, & nous en avons vû déja un exemple. On pourroit croire auſſi qu'Ulyſſe ne parle dans ces trois vers que de deux côtés du monde, du Couchant & du Levant, ζόφος l'*obſcurité*, pour le *Couchant*, & ἠὼς l'*Aurore*, pour le *Levant*, & que le reſte, *ni où le Soleil paſſe ſous la terre, ni où il en ſort*, n'eſt que l'explication de ces deux termes. Et qu'il veut dire ſimplement qu'il ne ſait à quelle expoſition il eſt par

rapport aux autres terres, ſur-tout par rapport à Ithaque. En effet, cette ignorance a commencé à paroître quand il eſt parti de Formies ; car au lieu de prendre à gauche au Levant, comme il falloit pour aller à Ithaque, il a pris à droit au Couchant, & eſt arrivé à l'iſle de Circé, qui eſt au Couchant de Formies. De ſorte qu'il a raiſon de dire qu'il ne ſait plus où il eſt.

Et je doute qu'il y en ait un bon ; car étant monté] Il auroit meilleure eſpérance ſi l'iſle étoit déſerte ; mais ayant connu qu'elle étoit habitée, c'eſt ce qui fait ſon déſeſpoir, à cauſe de tout ce qu'il vient d'éprouver des Leſtrygons & des Cyclopes.

Page 355. *Et à quoi ſervent les cris & les larmes dans l'affliction !*] Le vers Grec veut dire mot à mot, *mais en criant & en pleurant on ne trouve point d'iſſue, de remède à ſes affaires.* C'eſt ce qui fonde ce qui ſuit, *mais moi les ayant tous paſſés en revûe, &c.* Ulyſſe ne s'amuſe pas à pleurer, il agit, il cherche.

Je jettai en même-tems deux ſorts dans un caſque pour voir quelle compagnie devoit aller à la découverte] Les tragiques aventures qui leur étoient arrivées chez les Cyclopes & chez les Leſtrygons les avoient tellement effrayés, qu'Ulyſſe n'étoit pas aſſuré d'être obéi, s'il avoit voulu les envoyer de ſon autorité. Voilà pourquoi il a recours au ſort.

Page 356. *A la tête de ſes vingt-deux Compagnons*] Ulyſſe avoit cinquante hommes ſur chacun de ſes vaiſſeaux. Il en avoit perdu ſix par chaque vaiſſeau, il en avoit donc encore quarante-quatre ſur le ſien, vingt-deux pour chacune de ces deux bandes.

Et environné de bois] C'eſt ainſi que j'explique le texte, περισκίῳ ἐνὶ χώρῳ, *dans un lieu couvert*, & non pas comme Heſychius, *dans un lieu élevé*. Car comment peut-il être dans un lieu élevé & dans une vallée? On peut l'expliquer auſſi, *dans un lieu reculé*.

Des loups & des lions qu'elle avoit apprivoiſés par ſes funeſtes drogues] Circé eſt ici l'emblême de la volupté, & Homere veut faire voir que la volupté dompte les animaux les plus féroces. Peut-être même que par ces lions & ces loups apprivoiſés qui gardent la porte du Palais de Circé, le Poëte repréſente les miniſtres de ces maiſons de débauche qui paroiſſent doux & polis, & qui dans le fond ſont plus féroces & plus dangereux que les lions mêmes. Au reſte cette aventure d'Ulyſſe avec Circé n'eſt pas une pure fiction, elle a un fondement véritable. Circé étoit une fameuſe courtiſane qui retint Ulyſſe chez elle aſſez long-tems. Ses mœurs corrompues n'empêcherent pas la poſtérité de lui accorder les honneurs divins. Du tems de Ciceron elle étoit encore adorée par les habitans de Circeï.

Page 357. *Le brave Polites, qui étoit le plus prudent de la troupe*] C'eſt-à-dire, le plus prudent de ceux qui étoient commandés ; car Euryloque, qui les commandoit, fut plus prudent que lui, puiſqu'il n'entra point.

Page 358. *Et leur ſert un breuvage compoſé de fromage, de farine & de miel détrempés dans du vin de Pramne*] Juſques-là il n'y a rien d'extraordinaire dans ce breuvage. C'étoit la boiſſon ordinaire que l'on ſervoit aux perſonnes de diſtinction, & ſur-tout à ceux qui avoient beaucoup fatigué. Nous avons vû dans l'onziéme Livre de l'Iliade, tom. 3. pag. 96. que la belle Hecamede en ſervit un pareil à Machaon, qu'on avoit ramené bleſſé du combat, excepté que le miel n'y étoit pas mêlé ; mais elle l'avoit ſervi à part dans un baſſin. Circé ajoûte à cette boiſſon des drogues enchantées, & il eſt aiſé d'imaginer ce qu'Homere a entendu par-là.

Elle leur donna ſur la tête un coup de ſa verge] Car la verge étoit l'inſtrument néceſſaire pour tous les enchantemens, & pour toutes les opérations miraculeuſes, & on ne peut pas douter que les Païens n'ayent tiré toutes ces idées de l'hiſtoire de Moyſe.

Enfin tout le corps de véritables pourceaux ; mais leur eſprit étoit encore entier comme auparavant] C'eſt-à-dire, qu'ils étoient vautrés dans l'ordure comme de vé-

ritables pourceaux, qu'ils avoient abandonné leur corps à la débauche ; mais que leur eſprit n'étoit pas abſolument changé. Cependant il eſt certain que l'eſprit ne demeure pas entier à ceux qui s'abandonnent au vice.

La Déeſſe remplit leur auge de gland & de gouſſes, dont les pourceaux ont accoutumé de ſe nourrir] Voilà le ſort malheureux de ceux qui vivent dans la débauche, leur nourriture n'eſt plus que la nourriture des pourceaux. Au reſte je ne ſçai ſi l'on ne ſeroit pas bien fondé à croire que c'eſt ce paſſage d'Homere, je veux dire cette fiction ſi ingénieuſe, que le vice métamorphoſe les hommes en bêtes brutes, qui a donné lieu à la fameuſe Métempſycoſe ; ou ſi cette Métempſycoſe eſt plus ancienne qu'Homere, (car on prétend qu'avant lui elle avoit été imaginée par les Egyptiens,) je ne ſai ſi l'on peut s'empêcher de croire que c'eſt de ces peuples qu'Homere l'a tirée. Quoi qu'il en ſoit, cette fable favoriſe tout à fait le ſentiment de ceux qui ont ſoutenu que la Métempſycoſe n'eſt qu'une figure, & en même-tems elle a tout ce qu'il faut pour paſſer pour une vérité ſimple dans l'eſprit des peuples crédules & ſuperſtitieux.

Page 359. *Nous avons parcouru ces bois ſelon vos ordres, nous avons trouvé dans le fond d'une vallée la maiſon de Circé*] Euryloque eſt ſi pénétré de douleur, qu'il ne parle pas de ſuite, ſon diſcours n'eſt point

continu, il eſt coupé *per inciſa*, comme diſent les Rheteurs : & Longin a rapporté ce paſſage dans le chap. 16. pour montrer que rien ne donne plus de mouvement au diſcours que d'en ôter les liaiſons. *En effet*, dit-il, *un diſcours que rien ne lie & n'embarraſſe, marche & coule de ſoi-même, & il s'en faut peu qu'il n'aille quelquefois plus vîte que la penſée même de l'Orateur.* Ayant approché leurs boucliers les uns des autres, *dit Xenophon*, ils reculoient, ils combattoient, ils tuoient, ils mouroient enſemble. *Il en eſt de même de ces paroles d'Euryloque à Ulyſſe* : nous avons parcouru ces bois ſelon vos ordres ; nous avons trouvé dans le fond d'une vallée la maiſon de Circé, &c. *Car ces périodes ainſi coupées, & prononcées néanmoins avec précipitation, ſont les marques d'une vive douleur, qui l'empêche en même-tems & le force de parler.* C'eſt ainſi qu'Homere ſait ôter où il faut les liaiſons du diſcours. Euſtathe a bien connu en quoi conſiſte la beauté de ce paſſage : *Les Anciens*, dit-il, *ont loué le nombre & l'harmonie de ces deux vers, mais il y a une autre beauté, c'eſt le retranchement de liaiſons.* Καλὸν δ' ὂν τούτοις καὶ ἡ ἀσύνδετος εἰσφολή.

Page 360. *Mais lui ſe jettant à mes genoux*] Ce caractère d'Euryloque eſt le caractère d'un homme ſage, qui ayant vû ce qui étoit arrivé à ſes Compagnons, ſe défie de lui-même, & croit que le plus sûr eſt de fuir le danger ; dans ces occaſions c'eſt être brave que d'être poltron. Mais ce qu'il y a

encore de bien remarquable en cet endroit, c'eſt qu'Homere ſe ſert de ce caractère ſagement timide, pour relever celui d'Ulyſſe qui eſt ſagement audacieux. Car plus Euryloque fait le danger affreux & difficile à éviter, plus on voit éclater l'intrépidité d'Ulyſſe, qui ſe confiant en ſa ſageſſe & dans le ſecours des Dieux, veut tenter l'aventure pour délivrer ſes Compagnons.

Fuyons ſans perdre un moment] C'eſt ce que doit dire courageuſement tout homme que l'idée de la volupté commence à attaquer.

Page 361. *Et d'éviter ce funeſte jour*] J'ai voulu conſerver cette expreſſion, qui eſt précieuſe & d'un grand ſens. Il n'y a point de jour plus funeſte que celui où l'on ſuccombe à la volupté.

Demeurez donc ici, Euryloque, à faire bonne chere] Cette réponſe eſt pleine d'amertume. Comme Ulyſſe n'a pas vû ce qu'Euryloque a vû, il croit que c'eſt par lâcheté qu'il refuſe de le ſuivre. Et voilà comme on juge ſouvent très-mal des actions des hommes, parce qu'on n'en connoît pas les motifs.

Mercure vint à ma rencontre ſous la forme d'un jeune homme] Homere a crû avec raiſon que ſa fiction auroit manqué de vraiſemblance, s'il avoit fait qu'Ulyſſe ſe tirât de là par ſes ſeules forces; & il a voulu enſeigner qu'en

qu'en toutes rencontres, & ſur-tout dans celle-ci, les hommes ne peuvent tirer leur force que du ſecours des Dieux.

Comme des pourceaux] Par ce ſeul mot *comme*, Homere fait voir que cette métamorphoſe eſt une allégorie; les Compagnons d'Ulyſſe ne ſont pas changés effectivement en pourceaux, ils ne ſont pourceaux que par la vie qu'ils menent.

Page 363. *Elle vous offrira ſa couche, & gardez-vous bien de la refuſer*] Voilà un malheureux conſeil pour un Dieu. Mais il ne faut pas juger de ces tems-là par les nôtres, où l'Evangile a porté par-tout ſa lumiere, & fait voir la néceſſité indiſpenſable de la pureté. Dans ces tems-là ces commerces, qui ſont aujourd'hui ſi odieux, étoient non-ſeulement ſoufferts parmi les Païens, mais encore permis, & même loués. Il n'y avoit que l'adultere qui fût un crime défendu par les loix, & quelquefois puni de mort. Nous avons vû auſſi dans le dernier Livre de l'Iliade, que Thetis même conſeille à ſon fils de ſe livrer à l'amour pour ſe conſoler de la mort de Patrocle. On peut voir là ma Remarque, tom. 4. pag. 516. Cette Remarque auroit bien dû empêcher l'impertinence d'un malheureux Critique, qui m'a accuſée d'avoir introduit le vice dans les maiſons, en y introduiſant une Traduction Françoiſe d'Homere. Mais, dira-t-on ici, Ulyſſe conſentant à la paſſion de Circé ne fait que ce qu'ont fait ſes Compagnons. Où eſt donc

la différence, & où eſt l'utilité du préſervatif ? Les Compagnons d'Ulyſſe ſe ſont livrés à cette volupté pour aſſouvir leur paſſion brutale ; ils ſont poſſédés par Circé, & ils croupiſſent dans cette ordure ; mais Ulyſſe fortifié par ce préſervatif, ne ſe livre qu'avec quelque ſorte de ſageſſe pour délivrer ſes Compagnons, & pour obtenir les ſecours qui lui ſont néceſſaires ; il poſſéde Circé, & n'en eſt point poſſédé ; il ne boit pas en inſenſé comme ſes Compagnons ; il ne cherche point à aſſouvir une paſſion brutale, il a un but qui excuſe ſa complaiſance, & qui, ſelon ces tems de ténébres, la rend même glorieuſe pour lui.

Afin que quand elle vous tiendra déſarmé, elle ne vous rende pas lâche & efféminé] Après qu'il aura quitté ſes armes, il faut que la raiſon & l'inſtruction lui en ſervent, & qu'elles l'empêchent de ſuccomber à l'attrait de la volupté.

Ce Dieu m'ayant parlé ainſi, me préſente cet antidote, qu'il arrache de terre, &c.] Le ſens caché ſous cette allégorie n'eſt pas difficile à pénétrer, & Euſtathe l'a expliqué à merveille. Mercure eſt la raiſon, ou même le Dieu des Sciences, & la plante qu'il donne pour préſervatif, & dont la racine eſt noire & la fleur blanche & douce, c'eſt l'inſtruction, la ſageſſe ; ſa racine eſt noire, parce que les principes de l'inſtruction ſont déſagréables & amers, comme Platon dit fort bien en quelque endroit : *Les commence-*

mens de l'inſtruction ſont toujours accompagnés de douleur & de triſteſſe. La fleur eſt blanche & douce, parce que les fruits de l'inſtruction ſont doux, agréables & nourriſſans. Mercure donne cette plante, parce que l'inſtruction ne peut venir que de Dieu. Mercure ne porte pas avec lui cette plante, mais il la prend dans le lieu même où il eſt, pour marquer que par-tout où Dieu ſe trouve, on peut trouver l'inſtruction & la ſageſſe, pourvû qu'il veuille nous enſeigner, & que nous ſoyons diſpoſés à l'écouter & à lui obéir.

Les Dieux l'appellent Moly] On prétend que *Moly* eſt un mot Egyptien, & qu'il y a une véritable plante qui porte ce nom en Egypte, & qu'elle eſt bonne contre les enchantemens. Pour moi je crois qu'il en eſt du *Moly* comme du *Nepenthes* dont il a été parlé ſur le quatriéme Livre.

Il eſt difficile aux mortels de l'arracher] Car l'homme par ſes ſeules forces ne peut parvenir à la ſageſſe, il faut qu'il la reçoive de Dieu, ſans lui tous ſes efforts ſont inutiles : c'eſt ce que Platon a fort bien fait voir. *Si Dieu le veut*, dit Socrate à Theages, *vous ferez de grands progrès dans l'étude de la ſageſſe ; mais s'il ne le veut pas, vous travaillerez en vain.*

Page 364. *Je pris la coupe de ſes mains, & je bus*] Ulyſſe boit la coupe ; mais il ne la boit pas en fou & en étourdi comme ſes

compagnons, il la boit après s'être muni du contrepoiſon dont il avoit beſoin, & qui le met en état de réſiſter à tous les charmes de ſon ennemie. C'eſt ce qu'Horace avoit bien compris, lorſqu'il écrit à Lollius dans ſa 11. Epît. du liv. 1.

Sirenum voces & Circæ pocula noſti,
Quæ ſi cum Sociis, ſtultus, cupiduſque bibiſſet,
Sub domina meretrice fuiſſet turpis & excors,
Vixiſſet canis immundus, aut amica luto ſus.

On peut voir les Remarques de M. Dacier.

Page 367. *Ce ſerment fait tout du long ſans aucune ambiguité*] C'eſt ce que ſignifie ce vers,

Αὐτὰρ ἐπεὶ ῥ' ὄμοσέν τε τελεύτησέν τε τὸν ὅρκον.

Mot à mot, *mais après qu'elle eut juré & achevé ſon ſerment.* Celui qui exigeoit le ſerment, le dictoit lui-même, & il n'oublioit rien pour le rendre très-précis, très-exprès & ſans aucune équivoque. C'eſt ce que les Latins appelloient *conceptis verbis jurare, & jurare in verba alicujus.* Horace, *in verba jurabas mea.*

L'autre dreſſa une table d'argent] Il y a dans le Grec *étendit.* Ce qui fait conjecturer

que c'étoient des tables qui ſe plioient & ſe déplioient comme nous en voyons aujourd'hui.

Page 368. *Elle me plaça ſur un beau ſiége à marchepied*] Après ce vers il y en a cinq que j'ai retranchés, parce qu'ils ſont d'ailleurs, & répétés mal à propos. Nous avons déja vû une des quatre Nymphes mettre la table; Homere n'a donc garde de faire venir une autre eſclave apporter de l'eau & mettre la table. On voit bien que cela ne peut ſubſiſter, cela ôte même une grande beauté à ce paſſage; Homere ne s'amuſe pas ici à rapporter ce qu'on avoit ſervi à ce repas.

Car mon cœur ne me préſageoit que des maux] Voilà la ſageſſe & la prudence d'Ulyſſe, après tout ce que Circé fait pour lui plaire & pour le bien traiter, après le ſerment qu'elle lui a fait, il eſt encore triſte, & ſon cœur ne lui préſage que des maux; un homme ſage ne ſe croit jamais en ſûreté dans une maiſon comme celle de Circé. Et d'ailleurs ce preſſentiment, qui cauſoit ſa triſteſſe, n'étoit que trop fondé; car le commerce qu'Ulyſſe eut avec cette courtiſane fut très-malheureux pour lui, puiſqu'il en eut un fils nommé Telegonus, qui le tua ſans le connoître.

Page 370. *Et paroiſſent plus jeunes, plus beaux & plus grands qu'auparavant*] Homere marque bien ici le changement admi-

rable qui ſe fait dans ceux qui quittent le vice pour embraſſer la vertu. La joie de ſe voir délivrés des maux qui accompagnent toujours les vicieux, & en poſſeſſion des biens que la vertu prodigue à ceux qui la ſuivent, les rajeunit & les fait paroître tout autres. Cette Remarque eſt tirée d'Euſtathe, & elle m'a paru digne de lui.

Page 371. *Comme de tendres genîſſes*] Cette comparaiſon tirée de ce qu'il y a de plus doux dans la vie ruſtique, fait ici un très-bon effet, & fait paſſer agréablement d'un ton triſte à un ton plus gai.

Page 373. *Avez-vous oublié les cruautés*] Le Grec dit, *comme a fait le Cyclope.* Et comme le Cyclope n'a rien fait de ſemblable, les Anciens ont fort bien remarqué qu'Homere fait parler ici Euryloque d'une maniere embarraſſée & ſans ſuite, pour mieux marquer le déſordre où jette la frayeur. *C'eſt*, dit fort bien Euſtathe, *l'imitation d'un caractère entierement troublé, que de repréſenter Euryloque parlant avec ſi peu de raiſon & de ſuite.* Mais je n'ai pas jugé à propos de laiſſer ce déſordre dans ma Traduction, on me l'auroit attribué, & d'ailleurs ce déſordre ne réuſſit pas en notre langue.

Leur perte ne doit être imputée qu'à l'imprudence du chef] Autant que le premier refus qu'Euryloque a fait de ſuivre Ulyſſe a été ſage, autant ce ſecond eſt inſolent &

insensé, après le rapport que lui a fait son Général du bon état où il a laissé ses Compagnons. Homere a voulu montrer qu'il y avoit de l'humeur & de l'aigreur dans la sagesse d'Euryloque ; & quand cela est, il n'est guère possible de garder de milieu.

Malgré l'alliance qui l'avoit uni à ma maison] Car il étoit beau-frere d'Ulysse, ayant épousé sa sœur Ctimené.

Page 377. *Il faut que vous descendiez dans le sombre Royaume de Pluton*] Pourquoi faut-il qu'Ulysse descende dans les Enfers pour aller consulter l'ame de Tiresias ? Circé, qui étoit une Déesse, ne pouvoit-elle pas lui découvrir tout ce qui le regardoit ? Voici sur cela une remarque d'Eustathe qui me paroît très-sensée. Circé déclare à Ulysse la nécessité de ce voyage, afin qu'apprenant de la bouche même de Tiresias *que la mort lui doit venir de la mer*, il soit disposé par-là à s'arrêter dans son isle à son retour de ce Royaume sombre, & à ne pas s'exposer à la mort dont il se verra menacé ; ou s'il ne veut pas demeurer avec elle, qu'il refuse d'ajoûter foi aux promesses de Calypso, qui lui promettra l'immortalité. Et elle ne lui découvre pas elle-même les maux qui l'attendent, parce qu'elle voit bien qu'il ne la croira pas, & qu'il soupçonnera toujours que c'est l'amour qu'elle a pour lui qui la porte à lui prophétiser ces malheurs pour le retenir. Et cela est assez vraisemblable. Car qu'est-ce que l'amour & la jalousie

ne peuvent pas inſpirer ? Dans le Livre ſuivant je tâcherai de développer ſur quoi eſt fondée cette fiction de la deſcente d'Ulyſſe aux Enfers pour conſulter l'ame du Prophete. Cette fiction fait ici un très-bel effet, en donnant à Homere une occaſion très-naturelle d'embellir ſon Poëme de beaucoup de fables & d'hiſtoires très-capables d'inſtruire & d'amuſer ſes Lecteurs.

Mais en revanche il a les yeux de l'eſprit ſi pénétrans] Nous avons vû dans le XXIII. Livre de l'Iliade, tom. 4. pag. 344 qu'Achille ſur ce que l'ame de Patrocle lui apparoît, s'écrie : *Grands Dieux, il eſt donc vrai que les ames ſubſiſtent encore dans les Enfers après la mort ; mais elles ne ſont plus que l'image des corps qu'elles ont animés, & elles ſont ſéparées de leur entendement.* Et la Remarque que j'ai faite ſur ce paſſage, doit ſervir à éclaircir ce qu'Homere dit ici de l'ame de Tireſias :

. . . . . Τοῦ πε φρένες ἔμπεδοι εἶσι.

Elle conſerve ſon eſprit, ſon entendement entier. Selon la doctrine des Egyptiens, qu'Homere ſuit, l'ame eſt compoſée d'un corps ſubtil & lumineux, & de ce qu'on appelle l'*entendement*, l'*eſprit*. Le corps ſubtil eſt la partie matérielle de l'ame, & l'entendement ou l'eſprit, φρένες, eſt la partie ſpirituelle. Après la mort, c'eſt-à-dire, après la ſéparation du corps terreſtre & de l'ame, il ſe fait une autre ſéparation des deux par-

ties de cette ame. Le corps ſubtil, qui eſt l'*idole*, l'image du corps terreſtre, s'en va dans les Enfers, & l'entendement, l'eſprit qui eſt la partie ſpirituelle, va dans le ciel. On voit par-là que les ames de tous les hommes dans les Enfers ſont ſéparées de leur entendement, de leur eſprit, c'eſt-à-dire, de la partie ſpirituelle, comme Achille le dit fort bien. Mais l'ame de Tireſias a eu ce privilége, qu'elle n'a point ſouffert cette ſéparation; elle a conſervé ſon entendement, ſon eſprit, & voilà pourquoi elle a tant d'avantage ſur les autres ames, qui ne ſont auprès d'elle que de véritables ombres, de vains phantômes, c'eſt-à-dire, des idoles, des images du corps terreſtre & mortel.

Page 378. *Et quand vous aurez traverſé l'Océan, vous trouverez une plage commode*] De l'iſle de Circé, ou de Circeï, Ulyſſe arrive le même jour au lieu où Homere a placé la deſcente des Enfers, & l'endroit par où l'on évoquoit les ames des morts; c'eſt pourquoi il eſt aiſé de voir qu'il parle d'un lieu qui eſt entre Bayes & Cumes, près du lac Averne; car, comme dit fort bien Strabon, *les Anciens ont placé la Nécromantie d'Homere près de l'Averne.* La deſcription qu'Homere en fait, convient avec les relations des Géographes. C'eſt là qu'on a placé l'Acheron, le Puriphlegeton, le Cocyte, le Styx. On peut voir Strabon, liv. 5. Mais comme Homere a tranſporté l'iſle de Circé dans l'Océan, il ne faut pas s'étonner qu'il continue cette Géographie fabuleuſe.

Page 379. *La plus belle geniſſe de vos pâturages, & qui aura toujours été ſtérile*] Car il ne falloit offrir aux morts aucun animal fécond.

..... *Sterilem tibi, Proſerpina, vaccam.*
Virgile.

Un bucher où vous jetterez toutes ſortes de richeſſes] Non-ſeulement du miel, des fleurs, mais de riches étoffes, des armes, comme c'étoit la coûtume.

Page 381. *Il y avoit parmi eux un jeune homme nommé Elpenor, qui n'étoit né d'une valeur diſtinguée à la guerre, &c.*] Ces ſortes de particularités ne ſont pas inutiles, elles donnent à la narration un air de vérité, comme ſi c'étoit une hiſtoire; car les Hiſtoriens caractériſent ſouvent ainſi ceux dont ils parlent.

Page 382. *Tomba du toît en bas, & il ſe rompit le cou*] On alloit ſur les toîts des maiſons, ils étoient tous en terraſſe.

Page 385. *Et à s'arracher les cheveux*] C'eſt la coutume de beaucoup de Nations, & ſur-tout des Orientaux, dans les douleurs vives de s'arracher les cheveux. Nous avons vû dans le x. Liv. de l'Iliade, qu'Agamemnon s'arrachoit les cheveux. C'eſt ainſi qu'Eſdras dit : *Cumque audiſſem ſermonem iſtum, ſcidi pallium meum & tunicam, &*

evelli capillos capitis mei & barbæ, & ſedi mœrens. 1. Eſd. 9. 13.

Deux moutons noirs, un mâle & une femelle] Car ils étoient néceſſaires, puiſqu'il en falloit verſer le ſang pour les ames.

Argument du Livre XI.

Ulyſſe raconte aux Pheaciens le voyage qu'il fit aux Enfers par l'ordre de Circé ; les diſcours que lui tint Tireſias, pour lui enſeigner les moyens de ſe ſauver & de ſauver ſes Compagnons ; les héros & les héroïnes qu'il y vit ; la converſation qu'il eut avec ſa mere, & avec beaucoup de ceux qui avoient été avec lui à la guerre de Troye, & les peines que les méchans ſouffrent dans un endroit ſéparé.

L'ODYSSE'E D'HOMERE.

LIVRE XI.

QUAND nous fûmes donc arrivés à notre navire, nous le mettons à l'eau, nous dreſſons le mât, nous déployons les voiles, & après avoir embarqué les victimes, dont nous avions beſoin, nous quittâmes le rivage, accablés de triſteſſe & baignés de pleurs. La Déeſſe nous envoya un vent favorable qui enfla nos voiles, & qui ſecondé par l'effort de nos rameurs & par l'adreſſe de notre Pilote, nous faiſoit voguer heureuſement. Nous courûmes

» ainſi tout le jour juſqu'au coucher
» du ſoleil, & lorſque la nuit ré-
» pandit ſes ténébres ſur la terre,
» notre vaiſſeau arriva à l'extrémité
» de l'Océan. C'eſt là qu'habitent
» les Cimmeriens toujours couverts
» de nuages & enveloppés d'une
» profonde obſcurité. Le ſoleil ne
» les éclaire jamais de ſes rayons,
» ni lorſqu'il monte dans le ciel &
» qu'il fait diſparoître les aſtres, ni
» lorſque ſe précipitant du ciel dans
» l'onde, il laiſſe à ces aſtres toute
» leur clarté; une éternelle nuit
» étend ſes ſombres voiles ſur ces
» malheureux. Nous mîmes là notre
» vaiſſeau à ſec, nous débarquâmes
» nos victimes, & nous courûmes
» le long du rivage, juſqu'à ce que
» nous euſſions trouvé l'endroit que
» Circé nous avoit marqué. Dès
» que nous y fûmes arrivés, Peri-
» mede & Euryloque ſe ſaiſirent des
» victimes, & moi tirant mon épée,

je creuſai une foſſe d'une coudée «
en quarré, où nous fîmes à tous «
les morts les effuſions qui nous é- «
toient ordonnées; la premiere de «
lait & de miel, la ſeconde de vin «
pur, & la troiſiéme d'eau, où «
nous avions détrempé de la fari- «
ne. J'adreſſai là mes vœux à ces «
ombres, & je leur promis que «
dès que je ſerois à Ithaque, je «
leur immolerois une geniſſe ſté- «
rile, la plus belle de mes pâtura- «
ges; que je ferois conſumer à leur «
honneur un bucher rempli de tou- «
tes ſortes de richeſſes, & que je «
ſacrifierois en particulier à Tire- «
ſias ſeul, un belier tout noir, qui «
ſeroit la fleur de mes troupeaux. «

Après que j'eus adreſſé à ces «
morts mes vœux & mes prieres, je «
pris les victimes & je les égorgeai «
ſur la foſſe. Le ſang coule à gros «
bouillons; les ombres viennent «
de tous côtés du fond de l'Erebe. «

» On voit pêle-mêle de jeunes femmes, de jeunes hommes, des » vieillards desſechés par de longs » travaux, de jeunes filles décé- » dées à la fleur de leur âge, des » guerriers couverts de larges bleſ- » ſures, victimes du Dieu Mars, » & dont les armes étoient encore » teintes de ſang. Ils ſe preſſent tous » autour de la foſſe avec des cris ai- » gus; une frayeur pâle me ſaiſit. » Je commande à mes Compa- » gnons de dépouiller les victimes » que j'avois égorgées, de les brû- » ler, & d'adreſſer leurs prieres aux » Dieux infernaux, au puiſſant Plu- » ton & à la ſevere Proſerpine. Et » moi l'épée à la main j'écarte ces » ombres, & j'empêche qu'elles » n'approchent du ſang, avant que » j'aye entendu la voix de Tireſias.

» La premiere ombre qui ſe pré- » ſenta à moi, ce fut celle d'Elpe- » nor, qui n'avoit pas encore été

enterré. Nous avions laiſſé ſon «
corps dans le Palais de Circé ſans «
lui rendre les devoirs de la ſepul- «
ture, parce que nous avions d'au- «
tres affaires & que le tems preſſoit. «
Quand je le vis, il me fit pitié ; «
je ne pus retenir mes larmes, & «
lui adreſſant le premier la parole, «
je lui dis : Elpenor, comment «
êtes-vous venu dans ce ténébreux «
ſéjour ? Quoique vous ſoyez à «
pied vous m'avez devancé, moi «
qui ſuis venu ſur mon vaiſſeau, «
& à qui la mer & les vents ont été «
favorables. «

Fils de Laërte, me répondit-il «
en ſoupirant, c'eſt mon mauvais «
genie & le vin que j'ai bû avec «
excès qui m'ont mis dans l'état où «
vous me voyez. J'étois couché «
tout au haut du Palais de Circé ; «
à mon reveil je ne me ſuis pas ſou- «
venu de deſcendre par l'eſcalier, «
j'ai été tout droit devant moi, je «

» ſuis tombé du toît en bas, & je
» me ſuis rompu le cou, & main-
» tenant mon ombre eſt deſcendue
» dans ces triſtes lieux. Je vous con-
» jure donc par tout ce que vous
» avez de plus cher, par votre fem-
» me, par votre pere, qui vous a é-
» levé avec tant de ſoin & de ten-
» dreſſe, par votre fils Telemaque,
» ce fils unique, que vous avez
» laiſſé encore enfant dans votre Pa-
» lais, ſouvenez-vous de moi dès
» que vous ſerez arrivé à l'iſle de
» Circé; car je ſai qu'en vous en re-
» tournant du Palais de Pluton vous
» aborderez encore à cette iſle. N'en
» partez point, je vous prie, ſans
» m'avoir rendu les derniers de-
» voirs, de peur que je n'attire ſur
» votre tête la colere des Dieux.
» Brûlez mon corps ſur un bucher
» avec toutes mes armes, & éle-
» vez-moi un tombeau ſur le bord
» de la mer, afin que ceux qui paſ-

ſeront ſur cette rive, apprennent « mon malheureux ſort. N'oubliez « pas de mettre ſur mon tombeau « ma rame, pour marquer ma pro- « feſſion & le ſervice que je vous « ai rendu pendant ma vie. «

Je l'aſſurai que j'exécuterois de « point en point tout ce qu'il déſi- « reroit. Pendant que nous nous en- « tretenions ainſi triſtement, j'avois « toujours l'épée nue pour écarter « ces ombres, & pour les empêcher « de boire de ce ſang, dont elles « ſont fort avides. Tout d'un coup « je vis arriver l'ombre de ma mere « Anticlée, fille du magnanime Au- « tolycus, que j'avois laiſſé pleine « de vie à mon départ pour Troye. « Je m'attendris en la voyant, & je « fondis en larmes. Mais quelque « douleur que je reſſentiſſe en mon « cœur, & quelque touché que je « fuſſe de ſa peine, je ne la laiſſai pas « approcher de ce ſang avant l'arri- «

» vée de Tireſias. Enfin je vis arriver
» l'ame de ce devin. Il avoit à la main
» ſon ſceptre ; il me reconnut, & me
» parla le premier : Généreux Ulyſ-
» ſe, me dit-il, pourquoi avez-vous
» quitté la lumiere du ſoleil pour ve-
» nir voir des morts, & cette triſte
» demeure? Vous êtes bien malheu-
» reux ! Mais éloignez-vous un peu
» de cette foſſe, & détournez cette
» épée, afin que je boive de ce ſang,
» & que je vous annonce ce que
» vous voulez ſavoir de moi. Je m'é-
» loigne donc de la foſſe, & je re-
» mets mon épée dans le fourreau.
» L'ombre s'approche, boit de ce
» ſang & me prononce ſes oracles.
» Ulyſſe, vous cherchez les
» moyens de retourner heureuſe-
» ment dans votre patrie, mais un
» Dieu vous rendra ce retour diffi-
» cile & laborieux ; car je ne penſe
» pas que Neptune renonce au reſ-
» ſentiment qu'il a conçû contre

vous, de ce que vous avez privé «
de la lumiere ſon cher fils Poly- «
pheme. Cependant malgré toute «
ſa colere, vous ne laiſſerez pas d'y «
arriver, après bien des travaux & «
des peines, ſi vous pouvez vous «
retenir & retenir vos Compa- «
gnons lorſque vous ſerez arrivé «
dans l'iſle de Trinacrie, & que «
vous verrez devant vous les bœufs «
& les moutons conſacrés au So- «
leil, qui voit tout & qui entend «
tout. Si vous avez la force de ne «
pas toucher à ſes troupeaux dans «
la vûe de ménager votre retour, «
vous pourrez eſpérer qu'après a- «
voir beaucoup ſouffert vous arri- «
verez à Ithaque. Mais ſi vous y «
touchez, je vous prédis que vous «
périrez, vous, votre vaiſſeau & «
vos Compagnons. Que ſi par une «
faveur particuliere des Dieux «
vous échappez de ce grand dan- «
ger, vous ne retournerez chez «

» près de la fosse dans un profond
» silence, sans daigner ni regarder
» son fils, ni lui parler; comment
» pourrois-je faire pour l'obliger à
» me reconnoître ?
» Vous me demandez là une cho-
» se qu'il n'est pas difficile de vous
» éclaircir. Sachez donc qu'il n'y a
» que les ombres auxquelles vous
» permettez d'approcher de cette
» fosse & d'en boire le sang, qui
» puissent vous reconnoître & vous
» prédire l'avenir, & que celles à
» qui vous le refuserez s'en retour-
» neront sans vous parler.
» Quand l'ombre de Tiresias m'eut
» ainsi parlé & rendu ses oracles,
» elle se retira dans le Palais de Plu-
» ton. Mais moi je demeurai là de
» pied ferme jusqu'à ce que ma me-
» re se fût rapprochée & qu'elle eût
» bû de ce sang. Dès le moment elle
» me reconnut, & faisant de gran-
» des lamentations, elle me parla
en

en ces termes : Mon fils, com- «
ment êtes-vous venu tout en vie «
dans ce séjour de ténébres ? Il eſt «
difficile aux vivans de voir l'empi- «
re des Morts ; car ils ſont ſéparés «
par de grands fleuves & par une «
grande étendue d'eaux, ſur-tout «
par l'Océan, qu'il n'eſt pas aiſé de «
traverſer. Eſt-ce qu'à votre retour «
de Troye vous avez perdu votre «
route, & qu'après avoir été long- «
tems égaré vous avez été porté «
dans ces triſtes lieux avec vos «
Compagnons, & avant que d'ê- «
tre retourné à Ithaque, & d'avoir «
revû votre femme & votre fils ? «

Ma mere, repartis-je, la néceſ- «
ſité de conſulter l'ombre de Tire- «
ſias m'a fait entreprendre ce terri- «
ble voyage. Je n'ai pû encore ap- «
procher de la Grece, ni regagner «
ma patrie ; mais accablé de maux, «
j'erre de plage en plage depuis «
que j'ai ſuivi Agamemnon pour «

» faire la guerre aux Troyens. Mais
» apprenez-moi, je vous prie,
» de quelle maniere la deſtinée vous
» a fait tomber dans les liens de la
» mort. Eſt-ce une longue maladie,
» ou ſeroit-ce Diane, qui avec ſes
» douces fléches auroit terminé vos
» jours? Dites-moi des nouvelles de
» mon pere & de mon fils; regnent-
» ils encore dans mes Etats? ou
» quelqu'un s'en eſt-il mis en poſſeſ-
» ſion, & n'attend-on plus mon re-
» tour? Apprenez-moi auſſi ce que
» penſe ma femme, & la conduite
» qu'elle tient. Eſt-elle toujours
» près de ſon fils? & a-t-elle ſoin
» de ſa maiſon? ou quelqu'un des
» plus grands Princes de la Grece
» l'a-t-il épouſée?

» Ma mere me répondit ſans ba-
» lancer: Votre femme demeure
» enfermée dans votre Palais avec
» un courage & une ſageſſe qu'on
» ne peut aſſez admirer; elle paſſe

les jours & les nuits dans les lar- «
mes; perſonne ne s'eſt mis en poſ- «
ſeſſion de vos Etats; Telemaque «
jouit en paix de tous vos biens, & «
va aux feſtins publics que les Prin- «
ces & ceux à qui Dieu a confié ſa «
juſtice & ſes loix, doivent hono- «
rer de leur préſence; car tout le «
peuple l'invite avec un grand em- «
preſſement. Votre pere demeure «
à ſa maiſon de campagne, & ne va «
jamais à la ville. Là ſon lit n'eſt «
point de beaux tapis, de riches «
étoffes, de magnifiques couvertu- «
res; mais pendant l'hyver il cou- «
che à terre près de ſon foyer au «
milieu de ſes domeſtiques, & «
n'eſt vêtu que de méchans habits. «
Et l'été & l'automne il couche au «
milieu de ſa vigne ſur un lit de «
feuilles, toujours livré à ſes en- «
nuis, qu'entretient & qu'augmen- «
te de plus en plus la douleur de «
votre abſence, qui le fait encore «

» plus vieillir que les années. C'eſt
» cette même douleur qui m'a pré-
» cipitée dans le tombeau : ni Diane
» n'a abrégé mes jours par ſes dou-
» ces fléches, ni aucune maladie
» n'eſt venue me conſumer par ſes
» langueurs ; mais c'eſt le regret de
» ne vous plus voir, c'eſt la douleur
» de vous croire expoſé tous les
» jours à de nouveaux périls, c'eſt
» le tendre ſouvenir de toutes vos
» rares qualités qui m'ont ôté la vie.
» A ces mots je voulus embraſſer
» cette chere ombre ; trois fois je me
» jettai ſur elle, & trois fois elle ſe
» déroba à mes embraſſemens, ſem-
» blable à une vapeur ou à un ſon-
» ge ; ce qui redoubla ma douleur.
» Ma mere, m'écriai-je, pourquoi
» vous refuſez-vous au déſir extrê-
» me que j'ai de vous embraſſer ?
» pourquoi ne voulez-vous pas que
» joints tous deux par nos tendres
» embraſſemens, nous mêlions en-

ſemble nos larmes, & que nous « nous raſſaſions de regrets & de « deuil ? La cruelle Proſerpine au « lieu de cette chere ombre ne m'au- « roit-elle préſenté qu'un vain phan- « tôme, afin que privé de cette con- « ſolation, je trouve dans mes mal- « heurs encore plus d'amertume ? «

Je lui exprimois ainſi mes re- « grets. Elle me répondit : Helas, « mon fils, le plus malheureux de « tous les hommes, la fille de Jupi- « ter ; la ſévere Proſerpine, ne vous « a point trompé ; mais telle eſt la « condition des mortels quand ils « ſont ſortis de la vie, leurs nerfs ne « ſoutiennent plus ni chairs ni os ; « tout ce qui ne compoſe que le « corps matériel, eſt la pâture des « flammes dès que l'eſprit l'a quitté ; « & l'ame, ce corps délié & ſubtil, « s'envole de ſon côté comme un « ſonge. Mais retournez-vous-en « promptement à la lumiere, & re- «

» tenez bien tout ce que je vous ai
» appris, afin que vous puissiez le
» redire à votre chere Penelope.
» Pendant que nous nous entre-
» tenions ainsi, je vois arriver les
» femmes & les filles des plus
» grands capitaines, que Proserpi-
» ne laissoit passer. Elles s'assem-
» bloient en foule autour de la fosse
» pour boire du sang; mais moi qui
» cherchois les moyens de les en-
» tretenir chacune en particulier,
» je pris le parti de tirer mon épée
» & de les empêcher de boire tou-
» tes ensemble. Elles approcherent
» donc de suite l'une après l'au-
» tre, & chacune m'apprenoit sa
» naissance. Ainsi j'eus le tems de
» les entretenir toutes, & de savoir
» leurs aventures.
» La premiere qui se présenta, ce
» fut Tyro, issue d'un sang très no-
» ble; car elle me dit qu'elle étoit
» fille du grand Salmonée, & elle

fut femme de Crethée fils d'Eolus. «
Autrefois devenue amoureuſe du «
divin fleuve Enipée, le plus beau «
de tous les fleuves qui arroſent les «
campagnes, elle alloit ſouvent ſe «
promener ſur ſes charmantes ri- «
ves. Neptune prenant la figure de «
ce fleuve, profita de l'erreur de «
cette belle Nymphe à l'embou- «
chure du fleuve, dont les eaux s'é- «
levant comme une montagne & «
ſe courbant comme en voûte, «
environnerent & couvrirent ces «
deux amans. Il eut d'elle les der- «
nieres faveurs, après lui avoir inſ- «
piré un doux ſommeil qui l'empê- «
cha de le reconnoître. Après que «
ce Dieu ſe fut raſſaſié d'amour, il «
lui prit la main, & lui parla en ces «
termes: Belle Nymphe, réjouiſ- «
ſez-vous de l'honneur que vous «
venez de recevoir. Dès que l'an- «
née ſera révolue, vous mettrez au «
monde deux beaux enfans; car la «

» couche des Immortels eſt tou-
» jours féconde. Ayez ſoin de les
» nourrir & de les élever. Retour-
» nez dans le Palais de votre pere,
» ne me nommez à perſonne, & ſa-
» chez que je ſuis Neptune qui ai
» le pouvoir d'ébranler la terre juſ-
» qu'à ſes fondemens. En finiſſant
» ces mots il ſe plonge dans la mer.
» Tyro accoucha de deux enfans,
» de Pelias & de Nelée, qui tous
» deux furent miniſtres du grand Ju-
» piter. Car Pelias regna à Jolcos,
» où il fut riche en troupeaux; &
» Nelée fut Roi de Pylos, ſur le
» fleuve Amathus. Tyro eut de ſon
» mari Crethée ſes autres enfans
» Æſon, Pheres & Amythaon, qui
» ſe plaiſoit à dreſſer des chevaux.
» Après Tyro, je vis approcher
» la fille d'Aſopus, Antiope, qui ſe
» vantoit d'avoir dormi entre les
» bras de Jupiter. Il eſt vrai qu'elle
» eut deux fils, Zethus & Am-

phion, qui les premiers jetterent « les fondemens de la ville de The- « bes, & qui éleverent ſes murail- « les & ſes tours; car quelque forts « & vaillans qu'ils fuſſent, ils ne « pouvoient habiter ſurement une « grande ville ſans ſes tours qui « la défendoient. «

Je vis enſuite Alcmene femme « d'Amphitryon, qui des embraſſe- « mens de Jupiter eut le fort, le pa- « tient, le courageux Hercule. «

Après elle venoit Megare, fille « du ſuperbe Creon. Elle fut femme « du laborieux fils d'Amphitryon, « du grand Hercule. «

Je vis auſſi la belle Epicaſte, me- « re d'Œdipe, qui par ſon impru- « dence commit un très-grand for- « fait, en épouſant ſon fils, ſon pro- « pre fils, qui venoit de tuer ſon pe- « re. Les Dieux découvrirent ces « inceſte aux yeux des hommes. Ce « malheureux accablé de douleurs, «

» regna sur les superbes descendans
» de Cadmus, selon les funestes dé-
» crets des Immortels, dans cette
» même Thebes pleine de malédic-
» tion. La Reine, qui étoit en mê-
» me-tems sa mere & sa femme, se
» précipita dans les Enfers; car
» vaincue par son désespoir, elle at-
» tacha au haut de sa chambre un
» fatal cordon, qui fut l'instrument
» de sa mort; & en mourant elle
» laissa à son fils, devenu son mari,
» un fond inépuisable de malheurs,
» que les Furies, qu'elle avoit in-
» voquées, ne manquerent pas de
» remplir.

» Après Epicaste j'apperçûs Chlo-
» ris, la plus jeune des filles d'Am-
» phion fils d'Iasus, qui regna dans
» Orchomene des Minyens; Nelée
» l'épousa à cause de sa parfaite beau-
» té, après lui avoir fait une infinité
» de présens très-magnifiques. Elle
» regna avec lui à Pylos, & lui don-

ma trois fils, Neſtor, Chromius & « le fier Periclymene, & une fille « nommée Pero, qui par ſa beauté « & par ſa ſageſſe fut la merveille de « ſon tems. Tous les Princes voiſins « la recherchoient en mariage; mais « Nelée ne la voulut promettre qu'à « celui qui lui ameneroit de Phyla- « cé les bœufs d'Iphiclus. C'étoit « une entrepriſe très-difficile & très- « périlleuſe; il n'y eut qu'un De- « vin, nommé Melampus, qui eut « l'audace de l'entreprendre. Les « arrêts des Dieux, les bergers qui « gardoient ces bœufs, & les liens « où il fut retenu, l'empêcherent de « l'exécuter. Mais après que les « jours & les mois en s'écoulant eu- « rent achevé l'année, Iphiclus dé- « livra Melampus ſon priſonnier, « pour le récompenſer de ce qu'il « lui avoit expliqué les anciens « oracles. Ainſi s'accomplirent les « décrets de Jupiter.

» Chloris étoit ſuivie de Leda,
» qui fut femme de Tyndare, dont
» elle eut deux fils qui furent très-
» vaillans, Caſtor grand dompteur
» de chevaux, & Pollux invincible
» dans les combats du Ceſte. Ils
» ſont les ſeuls qui retrouvent la vie
» dans le ſein même de la mort. Car
» dans le ſéjour des ténébres ils ont
» reçu de Jupiter ce grand privilé-
» ge, qu'ils vivent & meurent tour
» à tour, & reçoivent des honneurs
» égaux à ceux des Dieux mêmes.
» Après Leda je vis Iphimedée
» femme d'Aloëus, qui ſe vantoit
» d'avoir été aimée de Neptune. El-
» le eut deux fils, dont la vie fut fort
» courte, le divin Otus & le célébre
» Ephialtes, les deux plus grands &
» les plus beaux hommes que la ter-
» re ait jamais nourris; car ils étoient
» d'une taille prodigieuſe, & d'une
» beauté ſi grande, qu'elle ne cé-
» doit qu'à la beauté d'Orion. A l'â-

ge de neuf ans ils avoient neuf « coudées de groſſeur & trente-ſix « de hauteur. Ils menaçoient les Im- « mortels qu'ils porteroient la guer- « re juſques dans les cieux ; & pour « cet effet ils entreprirent d'entaſſer « le mont Oſſa ſur le mont Olympe, « & de porter le Pelion ſur l'Oſſa, « afin de pouvoir eſcalader les cieux. « Et ils l'auroient exécuté ſans dou- « te, s'ils étoient parvenus à l'âge « parfait ; mais le fils de Jupiter & « de Latone les précipita tous deux « dans les Enfers avant que le poil « follet eût ombragé leurs joues & « que leur menton eût fleuri. «

Je vis enſuite Phedre, Procris, « & la belle Ariadne fille de l'impla- « cable Minos, que Theſée enleva « autrefois de Crete, & qu'il voulut « mener dans la ſacrée ville d'Athe- « nes ; mais il ne put l'y conduire, « car la chaſte Diane la retint dans « l'iſle de Dia, ſur le témoignage «

» que Bacchus rendit contre elle.
» Après Ariadne je vis Mæra,
» Clymene & l'odieuſe Eriphyle,
» qui préféra un colier d'or à la vie
» de ſon mari. Mais je ne puis vous
» nommer toutes les femmes & tou-
» tes les filles des grands perſonna-
» ges qui paſſerent devant moi; car
» la nuit ſeroit plutôt finie, & les
» aſtres qui ſe levent, m'avertiſſent
» qu'il eſt tems de ſe coucher, ou
» ici dans votre Palais, ou dans le
» vaiſſeau que vous m'avez fait équi-
» per. Je me repoſe ſur la bonté des
» Dieux & ſur vos ſoins de ce qui
» eſt néceſſaire pour mon voyage.

Ainſi parla Ulyſſe, & tous les Princes demeurerent dans un profond ſilence, enchantés par le plaiſir extrême que leur avoit fait ſon récit. La Reine Areté le rom-
» pit la premiere, & dit: Princes,
» comment trouvez-vous cet étran-
» ger, & que dites-vous de ſa bon-

ne mine, de la nobleſſe de ſa «
taille & de ſon bon eſprit? C'eſt «
mon hôte, & chacun de vous eſt «
riche & puiſſant; c'eſt pourquoi «
ne vous preſſez pas de le ren- «
voyer, & par cette diligence «
n'eſtropiez point les préſens que «
vous lui devez dans la néceſſité «
où il ſe trouve. Vous avez dans «
vos maiſons des biens infinis que «
vous tenez de la bonté des Dieux; «
quel meilleur uſage en pourriez- «
vous faire? «

Le héros Echenée, qui étoit le plus âgé des Pheaciens, prit la parole après la Reine, & dit: Mes «
amis, la vertu & la généroſité de «
la Reine doivent nous avoir pré- «
parés à ce qu'elle vient de nous «
dire; elle nous a fort bien remon- «
tré notre devoir: obéiſſez, & «
qu'Alcinoüs ordonne ce que nous «
avons à faire, & qu'il nous donne «
lui-même l'exemple. «

» Alcinoüs répondit : Tout ce
» que la Reine vient d'ordonner ſe-
» ra exécuté, ſi Dieu me conſerve
» la vie & le ſceptre. Que notre hô-
» te, quelque preſſé qu'il ſoit de par-
» tir, ait la patience d'attendre ſeu-
» lement juſqu'à demain, afin que
» tous les préſens qu'on lui deſtine
» ſoient prêts. Mes ſujets prépare-
» ront de leur côté ce qui eſt néceſ-
» ſaire pour ſon départ, & moi j'y
» travaillerai du mien tout le pre-
» mier ; car je veux bien leur don-
» ner l'exemple, puiſque je tiens ici
» le premier rang.

» Ulyſſe touché de ces honnête-
» tés, répondit : Alcinoüs, que vos
» grandes qualités diſtinguent au-
» tant que votre thrône, ſi vous
» vouliez que je demeuraſſe ici une
» année entiere pour vous donner
» le tems de préparer tout ce qui eſt
» néceſſaire pour mon départ, &
» de me faire des préſens magnifi-

ques & dignes de vous, j'y con-
sentirois de tout mon cœur. Car
il me seroit bien plus avantageux
d'arriver dans ma patrie avec des
marques si glorieuses. J'en serois
plus honoré & mieux reçû de
ceux qui me verroient de retour
dans Ithaque.

Alcinoüs répondit: Ulysse, à
vous voir on ne sauroit vous soup-
çonner d'être un imposteur ni un
fourbe, comme il y en a grand
nombre qui courent le monde, &
qui pour venir à leurs fins compo-
sent des fables que l'on ne sauroit
démentir. Pour vous il est vrai que
vos paroles ont tout l'air de ces
contes ingénieusement inventés;
mais vous avez un esprit trop so-
lide pour vouloir tromper. Vous
nous avez exposé, comme le meil-
leur chantre l'auroit pû faire, l'his-
toire de tous les Grecs & celle de
vos malheurs. Mais dites-moi, je

» vous prie, ſans me rien cacher, ſi
» vous avez vû dans les Enfers quel-
» qu'un de ces grands hommes, de
» ces héros qui ont été avec vous
» au ſiége de Troye, & qui ſont
» morts dans cette expédition. Les
» nuits ſont longues, & il n'eſt pas
» encore tems de ſe coucher; con-
» tez-moi ces aventures merveil-
» leuſes. Pour moi j'attendrois avec
» plaiſir l'aurore en vous écoutant,
» ſi vous aviez la force de me ra-
» conter tout ce que vous avez
» ſouffert dans ce voyage.

» Grand Roi, reprit Ulyſſe, il
» eſt vrai que les nuits ſont longues,
» & que j'aurai tout le tems de vous
» conter encore pluſieurs hiſtoires,
» & de dormir. Si vous avez ſi gran-
» de envie de m'entendre, je ne
» vous refuſerai pas cette ſatisfac-
» tion, & je vous raconterai des a-
» ventures plus pitoyables encore
» arrivées à mes illuſtres amis, qui

après avoir échappé à tous les pé- «
rils de la guerre sous les remparts «
d'Ilion, ont trouvé la mort dans «
leur Palais par la perfidie même «
de leur propre femme. «

Après que la chaste Proserpine «
eut fait retirer les ombres de toutes «
les femmes dont je viens de vous «
parler, je vis arriver l'ame d'Aga- «
memnon toute éplorée, & envi- «
ronnée des ames de tous ceux qui «
avoient été tués avec lui dans le «
Palais d'Egisthe. Il n'eut pas plutôt «
bû du sang dans la fosse, qu'il me «
reconnut, & se mit à jetter des cris «
perçans, à fondre en larmes, & «
à étendre ses mains vers moi pour «
m'embrasser; mais cette ombre «
étoit destituée de nerfs, & n'avoit «
plus ni vertu ni force. A cette vûe «
je fus saisi de compassion, & les «
larmes aux yeux je lui dis: Fils «
d'Atrée, le plus grand des Rois, «
comment la Parque cruelle vous «

» a-t-elle fait éprouver son pouvoir?
» Neptune vous a-t-il fait périr avec
» votre flotte, en excitant contre
» vous ses flots, & en déchaînant ses
» vents & ses tempêtes? Ou des é-
» trangers vous ont-ils fait mordre
» la pouſſiere, en courant ſur vous
» lorſque vous emmeniez leurs
» troupeaux? ou enfin, avez-vous
» été tué devant quelque ville, que
» vous euſſiez attaquée pour la pil-
» ler & pour emmener ſes femmes
» captives?

» Fils de Laërte, me répondit le
» Roi, ni le Dieu Neptune ne m'a
» fait périr, en excitant contre moi
» ſes flots & en déchaînant ſes tem-
» pêtes, ni je n'ai ſuccombé ſous
» l'effort des étrangers qui ayent
» voulu repouſſer mes violences;
» ma mort eſt l'ouvrage du traître
» Egiſthe & de ma pernicieuſe fem-
» me, qui par le plus noir des at-
» tentats m'ont aſſaſſiné à un feſtin

comme on aſſomme un taureau à
ſa créche. Voilà quelle a été ma fin
malheureuſe. Tous mes Compa-
gnons ont été égorgés autour de
moi comme on égorge des mou-
tons dans la maiſon d'un hom-
me puiſſant & riche pour un feſ-
tin de noces, pour quelque grand
repas, ou pour quelque grande
débauche. Vous avez bien vû
mourir des hommes qui ont été
tués à vos yeux, ſoit en combat
ſingulier, ſoit dans la ſanglante
mêlée; mais cette vûe n'a rien
qui approche de l'horrible ſpecta-
cle de nous voir maſſacrés autour
de l'urne ſacrée & de la table où
nous étions aſſis, & de voir le
plancher inondé de ſang. Dans
le moment même qu'on m'aſſaſſi-
noit, j'entendis la voix plaintive
de la fille de Priam, de Caſſan-
dre, que la perfide Clytemneſtre
tuoit pour me faire mourir plus

» cruellement. A ſes cris, quoique
» je fuſſe déja à terre & expirant, je
» fis des efforts pour porter la main
» à mon épée; mais cette impuden-
» te me l'avoit ôtée. Après ma mort
» elle n'approcha point de moi
» pour me rendre les derniers de-
» voirs, en me fermant les yeux &
» la bouche. Non, il n'y a rien de
» plus pernicieux ni de plus impu-
» dent qu'une femme capable de ſe
» mettre en tête des actions auſſi
» abominables que le forfait que
» Clytemneſtre a commis en aſſaſ-
» ſinant ſon mari, & un mari avec
» qui elle avoit paſſé ſa premiere
» jeuneſſe. Dans le tems que je pen-
» ſois que mon retour feroit la joie
» de mes enfans & de ma famille,
» cette malheureuſe inſtruite aux
» crimes, s'eſt couverte d'une éter-
» nelle infamie, qui rejaillira ſur tou-
» tes les femmes qui naîtront après
» elle, même ſur les plus vertueu-

ſes & ſur celles qui aimeront le « plus tendrement leurs maris. «

O Dieux ! m'écriai-je, le puiſ- « ſant Jupiter, aux yeux duquel rien « n'eſt caché, a donc bien haï la « race d'Atrée, puiſqu'il lui a fait « tant de maux, & toujours par des « femmes? A combien de héros He- « lene par un ſeul crime n'a-t-elle « pas cauſé la mort ? & voilà Cly- « temneſtre qui vous prépare un « piége mortel pendant votre ab- « ſence. «

Mon exemple, reprit prompte- « ment Agamemnon, doit vous ap- « prendre à n'avoir pas pour votre « femme trop de complaiſance, & « à ne pas lui faire part de tous vos « ſecrets. Il y a des choſes que vous « pouvez lui communiquer, mais il « y en a d'autres qu'il faut lui tenir « cachées. Quand je dis vous, je « parle à tous les hommes. Car « pour vous, vous n'avez rien à «

» craindre de ſemblable de la fille
» d'Icarius. Votre Penelope eſt un
» modéle de prudence & de ſageſ-
» ſe. Quand nous partîmes pour
» Troye nous la laiſſâmes très-jeu-
» ne dans votre Palais, ſon fils étoit
» encore à la mammelle, & préſen-
» tement il doit être en âge d'hom-
» me. Qu'il eſt heureux! ſon pere
» aura la conſolation de le revoir,
» & il aura le plaiſir d'embraſſer ſon
» pere, qu'il n'a pas encore connu.
» Ma pernicieuſe femme n'a pas
» permis que j'aye eu la ſatisfaction
» de voir de mes yeux mon cher
» Oreſte, elle m'a aſſaſſiné auppara-
» vant. Et ſur cela j'ai un avis à vous
» donner, gravez-le bien dans vo-
» tre eſprit, c'eſt que vous ne ſouf-
» friez pas que votre vaiſſeau entre
» en plein jour dans le port d'Itha-
» que: tâchez d'y entrer ſans être
» connu; car en un mot il ne faut
» plus ſe fier aux femmes. Mais di-
tes-

tes-moi une choſe, & dites-la-« moi ſans déguiſement, avez-« vous appris quelque nouvelle de« mon fils ? Eſt-il en vie ? s'eſt-il« retiré à Orchomene, ou à Pylos« chez Neſtor, ou à Sparte chez« mon frere Menelas ? Car mon« cher Oreſte n'eſt pas mort, nous« ne l'avons pas vû dans ce Royau-« me ſombre.«

Fils d'Atrée, lui répondis-je,« pourquoi me faites-vous ces queſ-« tions ? Je ne ſai ſi votre fils eſt« mort ou s'il eſt en vie, & il eſt« inutile de parler de ce qu'on ne« ſait pas.«

Pendant cette converſation plei-« ne de triſteſſe & de larmes, je« vois arriver l'ame d'Achille, cel-« le de Patrocle, celle d'Antiloque« & celle d'Ajax, qui étoit le plus« beau & le mieux fait des Grecs« après le fils de Pelée. L'ame d'A-« chille me reconnut, & m'adreſ-«

» ſant la parole avec de grandes la-
» mentations, elle me dit: Divin fils
» de Laërte, Ulyſſe ſi fécond en reſ-
» ſources & en expédiens, quelle en-
» treprise plus hardie que toutes cel-
» les que vous avez jamais faites,
» venez-vous d'exécuter? Comment
» avez-vous eu l'audace de deſcen-
» dre dans ce Palais de Pluton, dans
» cette demeure des morts qui ſont
» privés d'entendement, & qui ne
» ſont plus que les vaines ombres
» des hommes ſortis de la vie?
» Achille, fils de Pelée, & le plus
» vaillant des Grecs, lui répondis-
» je, ce qui m'a porté à ce voya-
» ge, c'eſt le preſſant beſoin de
» conſulter Tireſias, pour voir s'il
» ne pourra pas m'enſeigner les
» moyens de retourner dans ma pa-
» trie; car je n'ai pû encore appro-
» cher de la Grece ni de ma chere
» Ithaque, mais je ſuis toujours ac-
» cablé de malheurs. Pour vous, il

n'y a jamais eu, & il n'y aura jamais « d'homme ſi heureux ; car pendant « votre vie nous vous avons tous « honoré comme un Dieu, & après « votre trépas vous regnez ſur tou- « tes ces ombres. C'eſt pourquoi, « Achille, ne vous plaignez point « tant d'être mort. «

Et vous, généreux Ulyſſe, re- « partit Achille, ne me parlez point « de la mort. Je préférerois d'être « dans le monde le jardinier d'un « fermier, qui ne gagneroit ſa vie « qu'à la ſueur de ſon front, à re- « gner ici ſur toutes les ombres. « Mais dites-moi, je vous prie, des « nouvelles de mon fils. Suit-il mes « exemples ? ſe diſtingue-t-il à la « guerre, & promet-il d'être le pre- « mier des héros ? Apprenez-moi « auſſi ſi vous ſavez quelque choſe « de mon pere. Ses ſujets lui ren- « dent-ils toujours les mêmes hon- « neurs ? ou le mépriſent-ils à cau- «

» ſe de ſon grand âge ? Car ne jouiſ-
» ſant plus de la lumiere du jour,
» je ne puis le ſecourir. Si j'étois tel
» que vous m'avez vû autrefois, lorſ-
» que volant au ſecours des Grecs
» je fis mordre la pouſſiere à un peu-
» ple de vaillans hommes, & que je
» paruſſe un moment dans le Palais
» de mon pere, je ferois bientôt ſen-
» tir la force de mon bras à tous ces
» rebelles qui veulent le maîtriſer,
» & qui refuſent de lui rendre les
» reſpects qu'ils lui doivent.
» Je n'ai appris aucunes nouvelles
» du ſage Pelée, lui répondis-je ;
» mais pour ce qui eſt de votre fils
» Neoptoleme, je vous dirai la pure
» vérité, puiſque vous me l'ordon-
» nez ; car ce fut moi qui le menai
» de l'iſle de Scyros à Troye ſur
» mon vaiſſeau. Toutes les fois que
» nous tenions conſeil ſous les rem-
» parts de cette ſuperbe ville, il par-
» loit toujours le premier, & ap-

puyoit fort bien ſon avis ſans s'é- «
carter en vains diſcours. Il n'y a- «
voit que le divin Neſtor & moi «
qui dans l'art de parler rempor- «
tions ſur lui l'avantage. Mais lorſ- «
que nous donnions des combats, «
ne croyez pas qu'il ſe tînt au mi- «
lieu des bataillons ou des eſca- «
drons, il devançoit toujours les «
troupes, & voloit le premier à l'en- «
nemi, ne cédant la gloire du cou- «
rage à aucun de nos héros. Il a tué «
de ſa main une infinité de vaillans «
hommes dans la ſanglante mêlée. «
Je ne ſaurois vous nommer ici «
tous ceux qui ſont tombés ſous ſes «
coups; je vous dirai ſeulement «
que c'eſt à lui que nous devons la «
défaite du héros Eurypyle & de «
ſes troupes, qui ſe firent toutes «
tuer autour de ſon corps. Ces bel- «
liqueuſes bandes de Cetéens é- «
toient venues à cette guerre, at- «
tirées par des préſens & par l'eſ- «

» pérance d'épouſer des femmes
» Troyennes ; leur général devoit
» être gendre de Priam. Je n'ai ja-
» mais vû un ſi beau Prince ; il n'y
» avoit que Memnon qui fût plus
» beau que lui. Mais l'occaſion où
» votre fils ſignala le plus ſon cou-
» rage, ce fut lorſque nous nous
» enfermâmes dans le cheval de
» bois avec l'élite des généraux de
» l'armée. C'étoit moi qui condui-
» ſois cette entrepriſe, & qui de-
» vois retenir les Grecs dans cette
» embuſcade, & leur donner l'or-
» dre quand il ſeroit tems d'en ſor-
» tir. Là vous auriez vû les plus
» braves capitaines eſſuyer en ſe-
» cret leurs larmes, & trembler de
» frayeur, au lieu que je ne vis ja-
» mais votre fils changer de viſage
» ni s'eſſuyer les yeux. Au contrai-
» re plein d'une noble impatience, il
» me preſſoit de donner le ſignal,
» toujours une main ſur ſon épée,

& l'autre ſur ſa pique, & ſe pré- «
parant à faire un grand carnage «
des Troyens. Quand nous eûmes «
ſaccagé la ville, il ſe retira ſain & «
ſauf, & emporta dans ſes vaiſſeaux «
ſa part du butin & un prix hono- «
rable dont on récompenſa ſa va- «
leur. Il ne fut bleſſé ni par l'épée, «
ni par les traits, comme cela ar- «
rive d'ordinaire dans la mêlée où «
Mars exerce toutes ſes fureurs. «

A ces mots, l'ame d'Achille «
pleine de joie du témoignage que «
j'avois rendu à la valeur de ſon «
fils, s'en retourna à grands pas dans «
la prairie d'Aſphodele. Les autres «
ames s'arrêterent près de moi «
plongées dans une profonde triſ- «
teſſe, & elles me racontoient leurs «
peines & leurs douleurs. Mais l'a- «
me d'Ajax fils de Telamon ſe te- «
noit un peu à l'écart, toujours poſ- «
ſédée par la fureur où l'avoit jetté «
la victoire que je remportai ſur «

» lui, lorſqu'on m'adjugea les armes
» d'Achille ; ce fut la Déeſſe ſa me-
» re, Thetis elle-même, qui pro-
» poſa ce prix, & ce furent les
» Troyens & Minerve qui me l'ad-
» jugerent. Eh, plût aux Dieux que
» je ne l'euſſe pas remporté ! la terre
» ne couvriroit pas aujourd'hui un
» ſi grand perſonnage, qui en bon-
» ne mine & en exploits de guerre
» étoit le premier des Grecs après
» le vaillant Achille. Lui adreſſant
» donc le premier la parole avec le
» plus de douceur qu'il me fut poſſi-
» ble pour tâcher de l'appaiſer : Fils
» de Telamon, lui dis-je, ne vou-
» lez-vous point même après la
» mort oublier la colere que vous
» avez conçue contre moi à cauſe
» de ces malheureuſes armes que
» les Dieux ont rendu ſi fatales aux
» Grecs ? Car vous, qui étiez leur
» plus fort rempart, vous êtes mort
» à cauſe d'elles. Nous ſommes tous

auſſi affligés de votre perte que « de celle du grand Achille. Il n'y a « perſonne de nous qui ſoit cauſe de « ce malheur ; c'eſt Jupiter ſeul qui « a pris en haine toute l'armée des « Grecs, & qui pour la punir plus « viſiblement, a terminé votre vie. « Mais approchez, grand Prince, « afin que vous entendiez ce que « j'ai à vous dire ; ſurmontez votre « colere & domptez votre fierté. «

Mes paroles ne purent le flé- « chir, il ne daigna pas me répon- « dre, & il s'en alla retrouver les « autres ombres dans le fond de l'E- « rebe. Si je l'avois ſuivi, quelque « irrité qu'il fût contre moi, il n'au- « roit pû refuſer de me parler ou de « m'entendre ; mais je voulus voir « les autres ombres, & ma curio- « ſité l'emporta. «

Là je vis l'illuſtre fils de Jupi- « ter, Minos, aſſis ſur ſon trône, « le ſceptre à la main, & rendant la «

» justice aux morts. Toutes les om-
» bres comparoissoient devant son
» tribunal pour être jugées : les
» unes étoient assises, & les autres
» debout.
» Un peu plus loin j'apperçus le
» grand Orion qui poursuivoit dans
» cette vaste prairie les bêtes qu'il
» avoit tuées sur les montagnes. Il
» avoit une massue toute d'airain.
» Au de-là je vis Tityus, ce fils
» de la terre, tout étendu, & qui
» de son vaste corps couvroit neuf
» arpens. Deux vautours attachés
» incessamment à cette ombre, lui
» déchirent le foye sans qu'il puisse
» les chasser ; car il avoit eu l'inso-
» lence de vouloir violer Latone
» femme de Jupiter, comme elle
» traversoit les délicieuses campa-
» gnes de Panope pour aller à Py-
» tho.
» Auprès de Tityus je vis le cé-
» lébre Tantale en proye à des dou-

leurs qu'on ne ſauroit exprimer; « consumé par une ſoif brûlante, il « étoit au milieu d'un étang, dont « l'eau plus claire que le cryſtal, « montoit juſqu'à ſon menton ſans « qu'il pût en prendre une goute « pour ſe déſaltérer; car toutes les « fois qu'il ſe baiſſoit pour en boi- « re, l'eau diſparoiſſoit tout autour « de lui, & il ne voyoit à ſes pieds « qu'un ſable aride qu'un Dieu en- « nemi deſſéchoit. Ce n'étoit là que « la moitié de ſon ſupplice; égale- « ment dévoré par la faim, il étoit « environné de beaux arbres, d'où « pendoient ſur ſa tête des fruits dé- « licieux, des poires, des grenades, « des oranges, des figues, des oli- « ves. Mais toutes les fois que ce « malheureux levoit les bras pour « en cueillir, un vent jaloux les « élevoit juſqu'aux nues. «

Le tourment de Siſyphe ne me « parut pas moins terrible; il avoit «

» dans ſes mains un gros rocher
» qu'il tâchoit de pouſſer ſur le
» ſommet d'une montagne en grim-
» pant avec les pieds & avec les
» mains ; mais lorſqu'après des ef-
» forts infinis il étoit preſque parve-
» nu juſqu'à la cime, & qu'il alloit
» placer ſon rocher, une force ma-
» jeure le repouſſoit, & cette énor-
» me pierre retomboit en roulant
» juſques dans la plaine. Ce malheu-
» reux la reprenoit ſur l'heure & re-
» commençoit ſon travail ; des tor-
» rens de ſueur couloient de tous ſes
» membres, & ſa tête élevoit des
» tourbillons de pouſſiere en pouſ-
» ſant ſon rocher contre le mont.
» Après Siſyphe j'apperçûs le
» grand Hercule, c'eſt-à-dire ſon
» image ; car pour lui il eſt avec les
» Dieux immortels, & aſſiſte à leurs
» feſtins, & il a pour femme la
» charmante Hebé fille de Jupiter
» & de Junon. Autour de cette om-

bre on entendoit des cris aigus de « morts qui fuyoient devant elle « comme des oiſeaux devant le « chaſſeur. Il reſſembloit parfaite- « ment à une nuit obſcure. Son arc « toujours tendu & la fléche ap- « puyée ſur la corde, il jettoit de « terribles regards, comme prêt à « tirer ; ſon eſtomac étoit couvert « d'un large baudrier d'or, horrible « à voir, car il eſt tout rempli d'ou- « vrages admirables pour le travail, « mais effroyables à la vûe ; on y « voyoit des ours, des ſangliers, « des lions, des combats, des ba- « tailles, des défaites, des meur- « tres. Que l'ouvrier qui l'a fait n'en « puiſſe jamais faire de ſemblable, « qu'il ne puiſſe jamais employer ſi « malheureuſement ſon art. «

Cette ombre n'eut pas plutôt « jetté les yeux ſur moi, qu'elle me « reconnut, & qu'en pouſſant de « profonds ſoupirs, elle me parla «

» en ces termes : Ah, malheureux
» Ulyſſe, es-tu auſſi perſécuté par
» le même Deſtin qui m'a pourſui-
» vi pendant ma vie ? J'étois fils du
» grand Jupiter, mais ma naiſſance
» n'a pas empêché que je n'aye paſ-
» ſé mes jours dans des peines &
» des traverſes continuelles. J'ai é-
» té ſoumis à un homme fort infé-
» rieur à moi, qui m'a ordonné des
» travaux très-difficiles. En dernier
» lieu il me commanda de deſcen-
» dre dans cet empire des Morts, &
» d'emmener le chien qui en gardoit
» l'entrée ; car il penſoit que c'étoit
» un labeur au-deſſus de mes for-
» ces, & que je ne pourrois jamais
» exécuter. J'en vins pourtant à
» bout, j'emmenai ce monſtre ; car
» Mercure & Minerve me condui-
» ſoient.
» Après avoir ainſi parlé, il s'en-
» fonça dans le ténébreux ſéjour ſans
» attendre ma réponſe. Je demeurai

là de pied ferme pour voir s'il ne « viendroit point encore quelque « ombre importante, quelqu'autre « des héros de ce tems-là. Et peut- « être que j'aurois eu la satisfaction « de voir ces grands personnages si « dignes de ma curiosité, Pirithoüs « & Thesée, ces illustres descen- « dans des Dieux; mais des légions « de Morts s'assemblerent autour « de moi avec des cris perçans. La « frayeur me saisit, & j'eus peur que « la severe Proserpine n'envoyât du « fond de l'Erebe la terrible tête de « la Gorgone pour l'exposer à mes « yeux. C'est pourquoi regagnant « promptement mon vaisseau, j'or- « donnai à mes Compagnons de « s'embarquer & de délier les ca- « bles. Ils obéissent, & s'étant assis « sur les bancs, ils fendent aussi-tôt « les flots de l'Océan à force de ra- « mes, & un vent favorable vint « bien-tôt les soulager. «

REMARQUES
SUR
L'ODYSSÉE D'HOMERE.

Livre XI.

CE Livre eſt' appellé Νεκυομαντεία, & Νεκύια, la *Necromantie*, parce qu'Uliſſe deſcend dans les Enfers pour y conſulter l'ame d'un mort. Et avant que de paſſer plus avant, il eſt néceſſaire d'expliquer le fondement de cette fiction. L'opinion de l'immortalité de l'ame eſt très-ancienne, & c'eſt ſur cette opinion qu'eſt fondée la plus ancienne de toutes les ſortes de Divination, je veux dire, celle qui ſe faiſoit par l'évocation des morts. Nous en voyons un exemple bien remarquable dans l'Ecriture ſainte cent ou ſix vingts ans avant Homere. Saül ſe ſert d'une Pythoniſſe pour évoquer Samuel, qui forcé par la vertu des charmes magiques, comparoît & annonce à Saül ce qui va lui arriver. 1. *Rois* 28. Je ne me mêlerai point de décider ici ſi c'étoit véritablement l'ame de Samuel, ou ſi c'étoit l'eſprit de menſonge qui avoit pris la figure de ce Prophéte. L'une & l'autre opinion ont des défenſeurs reſpectables; je dirai ſeulement

que je panche plus du côté de ceux qui croyent que c'étoit une impoſture du Démon. Quoi qu'il en ſoit, on voit par-là que cette Divination, Νεκύια, eſt fort ancienne, & qu'Homere ne l'a pas inventée. Elle étoit née long-tems avant lui dans la Chaldée, & elle ſe répandit dans tout l'Orient, où elle ſe conſerva long-tems. Dans une Tragédie d'Eſchyle, intitulée *les Perſes*, l'ame de Darius, pere de Xerxès, eſt évoquée de même que celle de Samuel, & vient déclarer à la Reine Atoſſa tous les malheurs qui la menacent. Voilà le fondement de cette fiction. Elle eſt bâtie ſur une pratique conſtante & véritable; mais Homere l'a ajuſtée à ſa maniere avec tous les ornemens que la Poëſie ſait emprunter de la fable.

Page 421. *Juſqu'au coucher du ſoleil, & lorſque la nuit répandit ſes ténébres ſur la terre*] Il n'y a peut-être pas dans Homere un plus beau vers, ni un vers plus harmonieux que celui-ci :

Δύσετ' ἔπειτα ἥλιος, σκιόωντο δὲ πᾶσαι ἀγυιαί.

Mot à mot : *le ſoleil ſe coucha, & tous les chemins furent obſcurcis par les ombres de la nuit.* Cependant c'eſt ce beau vers que l'Auteur du Parallele défigure par cette Traduction très-ridicule : *Le ſoleil ſe coucha, & on ne vit plus goutte dans les rues. Dans les rues!* reprend le Chevalier : & le Préſident, encore plus ſot que le Chevalier, répond : *C'eſt une maniere poëtique d'exprimer la venue de la nuit.*

ſubtil de l'ame, & tout ce qui avoit bleſſé le corps terreſtre, avoit auſſi bleſſé le corps ſubtil, & y avoit laiſſé ſa marque. Voilà pourquoi il eſt dit que dans les ſonges on voit les ames dans le même état où ſont les corps, & voilà auſſi d'où vient la différence qu'Ulyſſe remarque dans ces ombres. Ce qui me paroît le plus ſurprenant ici, c'eſt ce qu'Ulyſſe ajoûte, que ces ames avoient encore leurs armes, & que *ces armes étoient encore teintes de ſang*. Comment ces ames, ces ombres, qui n'étoient que le corps ſubtil de l'ame, pouvoient-elles conſerver leurs armes? Je croi que c'eſt un point nouveau qu'Ulyſſe ajoûte ici à la Théologie reçue, & qu'il l'ajoûte, parce qu'il parle aux Pheaciens, peuple peu inſtruit. Cependant cette opinion s'eſt ſi bien établie, que Virgile s'y eſt conformé, & n'a pas dédaigné de la ſuivre.

Page 424. *Ce fut celle d'Elpenor, qui n'avoit pas encore été enterré*] Et qui par conſéquent n'avoit pas encore été reçue dans les Enfers. Elle erroit à l'entrée; c'eſt pourquoi elle vient la premiere & par un autre chemin que les autres.

Page 425. *Quoique vous ſoyez à pied, vous m'avez devancé*] Ulyſſe, quoiqu'attendri en voyant l'ame d'Elpenor, mêle pourtant la plaiſanterie à ſes larmes. Le caractère d'Elpenor ne demandoit pas un plus grand ſerieux. Ulyſſe plaiſante donc ſur ſa diligence. Et Euſtathe dit fort bien que le

Lecteur épanoui rira de cette idée d'une ame à pied qui deſcend plus vîte aux Enfers qu'un homme vivant qui va par mer & qui a eu les vents favorables. Mais cette plaiſanterie ne laiſſe pas d'avoir un très-bon ſens, quand on vient à l'examiner. En effet, c'eſt une choſe très-merveilleuſe qu'une ame ſe trouve dans les Enfers dès le moment qu'elle a quitté le corps. Qui eſt-ce qui expliquera comment ſe fait ce vol ſi rapide ? C'eſt dans ce moment qu'on peut dire de l'ame ce que les Pheaciens diſoient de leurs vaiſſeaux, *qu'elle va auſſi vîte que la penſée.*

Page 416. *Car je ſai qu'en vous en retournant du Palais de Pluton*] C'étoit un point de la Théologie payenne, qu'après la mort les ames étoient plus éclairées que pendant la vie.

Page 417. *N'oubliez pas de mettre ſur mon tombeau ma rame*] Selon la coutume très-ancienne de mettre ſur le tombeau les inſtrumens qui marquoient la profeſſion du mort.

Page 419. *Dans l'iſle de Trinacrie*] La Sicile étoit appellée *Trinacrie*, à cauſe de ſes trois promontoires *Pachine*, *Pelore* & *Lilybée.*

Que ſi par une faveur particuliere des Dieux vous échappez à ce danger] Autant que ce qu'Ulyſſe a dit de la colere de Neptune pouvoit allarmer les Pheaciens, en

leur faiſant craindre de déplaire à ce Dieu s'ils favoriſoient Ulyſſe, autant ce qu'il dit ici doit les raſſurer, en leur faiſant enviſager qu'en le renvoyant ſur un de leurs vaiſſeaux, ils ne feront que ſervir à l'accompliſſement des Deſtinées, & être l'inſtrument de la faveur des Dieux.

Page 430. *Et qui lui font de grands préſens*] Ils ne s'aviſerent que tard de la vouloir gagner par leur libéralité, comme nous le verrons dans le XVIII. Livre.

Ou par la ruſe ou par la force] Il pouvoit n'employer que la ruſe ; mais comme ce moyen ſeul n'eſt pas aſſez noble pour un grand guerrier, après la ruſe il aura recours à la force comme à un moyen plus héroïque & plus digne de lui.

Prenez une rame, mettez-vous en chemin] Voici un plaiſant pélerinage que Tireſias fait faire à Ulyſſe, en lui ordonnant de prendre une rame ſur ſes épaules, & d'aller faire reconnoître Neptune dans des lieux où il n'étoit point connu ; car c'eſt ainſi que le Scholiaſte l'a expliqué.

Qui n'aſſaiſonnent point leurs mets de ſel] Il ſemble qu'Homere ait voulu caractériſer par-là les peuples qui ne connoiſſent pas la mer, & qu'il ait crû qu'ils ne ſe ſervoient pas de ſel, & de là on peut conjecturer que ce Poëte ne connoiſſoit que le ſel de la mer.

Quand vous rencontrerez sur votre chemin] Homere fait bien garder ici à Tireſias le caractère des oracles, qui déſignoient toujours par quelques circonſtances les lieux où devoient s'accomplir les choſes qu'ils prédiſoient.

Qui vous dira que vous portez un van ſur votre épaule] Car de prendre une rame pour un *van*, c'eſt une marque ſûre d'un peuple qui ne connoît pas la mer, mais bien l'agriculture; car le *van* eſt un inſtrument dont on ſe ſert pour ſéparer la paille & les ordures du bon grain; mais il falloit que de ce tems-là le van fût tout autrement qu'il n'eſt aujourd'hui; c'étoit comme une eſpéce de pelle, & c'eſt ainſi qu'étoit le van des Hébreux. C'eſt pourquoi ſaint Jean-Baptiſte dit de notre Seigneur, *Qu'il a le van à la main, & qu'il nettoyera ſon aire.* Matth. 3. 12. Luc. 3. 17. Et ce qui confirme cette conjecture, c'eſt qu'après Homere on a appellé ἀθηρολοιγόν, *van*, *cochlear*, κώθωνα, la *cuillere* dont on ſe ſert à remuer la bouillie, parce qu'elle eſt faite comme une eſpéce de pelle. Sophocle la nomme ἀθηρόβρωτον.

Ὦμοις ἀθηρόβρωτον ὄργανον φέρων.

En faiſant alluſion à ce paſſage d'Homere.

Page 431. *Offrez en ſacrifice à Neptune un mouton, un taureau & un verrat*] Un mouton, pour marquer la douceur de la mer quand elle eſt tranquille; le taureau, pour marquer ſa fureur & ſes mugiſſemens quand

elle est irritée, & le verrat, pour marquer sa fécondité, διὰ τὸ ὑγρὸν γόνιμον, dit Eustathe. Ces sacrifices de trois victimes de différente espéce étoient appellés τριτῦαί.

Du sein de la mer sortira le trait fatal qui vous donnera la mort] Voilà un oracle dont il étoit impossible à Ulysse de pénétrer le sens, & qui marque bien que l'avenir étoit présent aux yeux du Prophete. En effet Ulysse fut tué par son propre fils Telegonus, qu'il eut de Circé. Car ce fils ayant été envoyé par sa mere pour se faire connoître à son pere, il fut poussé par la tempête sur les côtes d'Ithaque, il descendit dans l'isle, dont il ignoroit le nom, & fit quelque dégât. Ulysse & Telemaque accoururent, il y eut là un combat où Telegonus tua son pere sans le connoître, & il le tua d'un javelot dont le fer étoit de l'os d'un poisson appellé *Turtur marina*, de sorte que voilà bien clairement l'accompliſſement de l'oracle. Qui est-ce qui l'auroit deviné ? Dictys conte cette histoire un peu autrement. On peut voir là les Remarques. Je ne parle pas ici de l'équivoque qui est dans le texte ἐξ ἁλὸς : car il peut être séparé en deux mots, ἐξ ἁλὸς, *du sein de la mer ;* & il peut n'être qu'un mot, ἔξαλος, qui signifie tout le contraire, *hors de la mer*. Je ne crois point du tout qu'Homere ait pensé à cette équivoque, qui ne me paroît pas digne de lui. L'obscurité de l'oracle est assez grande, il ne faut pas chercher à l'augmenter par l'équivoque du terme.

Et

Et vous laisserez vos peuples heureux] Quelle promesse pour un bon Roi !

Page 432. *Sachez donc qu'il n'y a que les ombres auxquelles vous permettrez d'approcher de cette fosse*] Mais ne vient-on pas de voir le contraire ? Elpenor a reconnu Ulysse sans avoir bû de ce sang. Tiresias l'a reconnu de même avant que d'en avoir bû. Cela est tout différent. Elpenor n'étoit pas encore enterré, ainsi son ame étoit encore entiere ; elle conservoit son entendement. Et pour Tiresias, Homere nous a avertis que son ombre conservoit aussi son entendement. Voilà pourquoi ils avoient toute leur connoissance.

Page 433. *Sur-tout par l'Océan, qu'il n'est pas aisé de traverser*] Homere fait voir ici bien clairement, comme l'a remarqué Eustathe, que cette descente aux Enfers se fait au bout de l'Océan ; car il est naturel de penser que le seul endroit pour y descendre, c'est celui par lequel le soleil & les autres astres y descendent eux-mêmes, lorsqu'ils regagnent le dessous de la terre & qu'ils se plongent dans la nuit. Par-là Homere veut confirmer sa Géographie fabuleuse, & faire croire que les lieux dont il parle, & qui sont véritablement dans la mer méditerranée, sont au milieu de l'Océan.

Page 434. *Votre femme demeure enfermée dans votre Palais*] Ulysse a fait à sa mere trois questions principales ; & sa mere

lui répond en commençant par la derniere, qui étoit peut-être celle qui tenoit le plus au cœur à ſon fils. Quel éloge pour Penelope !

Page 435. *Et va aux feſtins publics, que les Princes & ceux à qui Dieu a confié ſa juſtice & ſes loix, doivent honorer de leur préſence*] C'étoit une coûtume ancienne ; les peuples dans tous les feſtins publics invitoient toujours les Rois & les principaux Magiſtrats. Et les Rois & les Magiſtrats honoroient ces repas de leur préſence. Cela entretenoit l'union des peuples avec leurs chefs, & faiſoit que les Rois regardoient leurs ſujets comme leurs enfans, & que les ſujets regardoient les Rois comme leurs peres. Les Rois & les Magiſtrats étoient là comme les Dieux, & jouiſſoient du plaiſir de ſe voir regardés comme les auteurs du bonheur & de la joie des peuples par la ſageſſe de leur gouvernement.

Il couche au milieu de ſa vigne ſur un lit de feuilles toujours livré à ſes ennuis] C'eſt de cet endroit d'Homere & de deux autres que je marquerai dans la ſuite, que paroît avoir été tiré le caractere admirable de l'*Heautontimorumenos* de Terence, de ce pere qui ſe punit lui-même de l'abſence de ſon fils, qui ſe prive de toutes les douceurs de la vie, & qui ſe rend malheureux pour égaler en quelque ſorte la miſere de ce fils. Ce n'eſt donc pas ſans raiſon qu'Ariſtote a dit qu'Homere avoit fourni des idées & des caractères de toutes les ſortes de Poëſie.

Qui le fait encore plus vieillir que les années] Car rien ne fait tant vieillir que la douleur, & sur-tout la douleur causée par le regret, *desiderium*, des personnes cheres qu'on a perdues. Penelope dit fort bien dans le XIX. Liv.

Αἶψα γὰρ ὀν κηδόσυνι βροτὸι κατατηκεδανοῖσι.

Les mortels vieillissent très-promptement dans la douleur. Ce qui a fait dire à quelqu'un : οἱ πενθοῦντες ὀν ἅμαρτι γηράσκουσι. *Ceux qui désirent vieillissent dans un seul jour.* Non-seulement ils vieillissent, mais ils meurent, comme Anticlée va nous le faire voir.

Page 437. *Leurs nerfs ne soutiennent plus ni chairs ni os*] C'est pour dire qu'ils ne conservent plus ni nerfs, ni chairs, ni os. Les nerfs sont les liens & comme le ciment de tout cet assemblage.

Tout ce qui ne compose que ce corps matériel est la pâture des flammes, dès que l'esprit l'a quitté, & l'ame] Voici les trois parties de l'homme bien expliquées. Le corps matériel & terrestre, qui est réduit en cendres sur le bucher ; l'esprit, θυμὸς & φρένες, c'est-à-dire, la partie spirituelle de l'ame, qui retourne au ciel, lieu de son origine ; & l'ame, c'est-à-dire, le corps délié & subtil dont l'esprit est revêtu. C'est cette derniere partie qui descend dans les Enfers, & qui est appellée *idole* & *image*, comme je l'ai déja expliqué.

Page 438. *Ainſi j'eus le tems de les queſtionner toutes*] Homere ne ſe contente pas de faire paſſer en revue des femmes & des filles, il y fait paſſer auſſi des héros, & toujours avec une variété admirable. Quel tréſor d'hiſtoires & de fables ce Poëte n'a-t-il pas jetté dans ſon Poëme par cette invention de la deſcente d'Ulyſſe dans les Enfers ! combien de différens caractères ! Quelle abondance d'idées, capables de fournir chacune un Poëme parfait, & quel riche ſupplément au Poëme de l'Iliade ! Virgile en avoit bien connu la beauté, puiſqu'il l'a imité dans ſon Eneïde. Et ſi Virgile a ſû intéreſſer les Romains par les grandes choſes qu'il dit de leur Empire, Homere a auſſi intéreſſé la Gréce, en parlant des hiſtoires des principales familles, de la plupart deſquelles il reſtoit encore alors des deſcendans.

Qu'elle étoit fille du ſage Salmonée] Cette épithete, qu'Homere donne à Salmonée, prouve que ce qu'on a dit de ce Prince, qu'il étoit un impie, qui s'égaloit à Jupiter, qui imitoit ſes tonnerres & qui en fut foudroyé, eſt une fable inventée après lui.

Page 439. *Autrefois étant devenue amoureuſe du divin fleuve Enipée*] Les Anciens ne ſont pas d'accord ſur le fleuve dont Homere parle ici ; les uns veulent que ce ſoit du fleuve Enipée dans la Theſſalie, lequel deſcendant du mont Othrys, reçoit l'Apidanus dans ſon ſein. Apollodore & Properce

après lui, ont été de ce ſentiment. Les autres prétendent que c'eſt du fleuve Enipée qui eſt en Elide, & qui coulant d'une ſource qui eſt près de la ville de Salmoné, ſe jette dans l'Alphée. Je ſuis perſuadée qu'Homere parle de ce dernier. La ville de Salmone & le voiſinage de la mer ſemblent appuyer ce ſentiment.

Neptune prenant la figure de ce fleuve] Comme les jeunes perſonnes alloient ſouvent ſe baigner dans les fleuves, cela donnoit lieu de leur faire mille fâcheuſes ſupercheries, dont elles ſe conſoloient, dans l'opinion que c'étoit le Dieu du fleuve qui les avoit aimées.

Page 440. *Qui tous deux furent miniſtres du grand Jupiter*] Le Grec dit : *les ſerviteurs de Jupiter*, Θεράποντας Διὸς, Homere appelle les Rois les *ſerviteurs de Jupiter*, comme Dieu lui-même appelle Moyſe *ſon ſerviteur*, Θεράπων μοῦ Μωυσῆς.

Car Pelias regna à Jolcos] Dans la Magneſie, qui faiſoit partie de la Theſſalie ſur le golphe Pelaſgique. C'eſt de là que partirent les Argonautes, Pelias ayant envoyé ſon neveu Jaſon à la Colchide pour la conquête de la toiſon.

Je vis approcher la fille d'Aſopus] Aſopus étoit un fleuve de la Beotie, au-deſſous de Thebes.

Zethus & Amphion, qui les premiers jetterent les fondemens de la ville de Thebes] On peut conjecturer ſûrement de ce paſſage, que la fable de Thebes bâtie par Amphion au ſon de ſa lyre, n'a été faite qu'après Homere; ſi ce Poëte l'avoit connue, il n'auroit pas manqué d'en orner ſon Poëme.

Page 441. *Car quelque forts & vaillans qu'ils fuſſent, ils ne pouvoient habiter ſûrement une ſi grande ville ſans ſes tours*] Plus une ville eſt grande, plus il faut qu'elle ſoit forte. Zethus & Amphion, qui bâtirent Thebes, furent obligés de la fortifier, parce qu'ils avoient des ennemis redoutables, & ſur-tout les Phlegiens.

Je vis enſuite Alcmene, femme d'Amphitryon] Voici deux femmes de ſuite dont Homere ne dit qu'un mot, quoiqu'il ne manquât pas de matiere. Mais en cela il faut louer la ſageſſe du Poëte, qui a crû ne devoir rien ajoûter à l'éloge qu'il leur donne, en diſant que l'une fut mere & l'autre femme d'Hercule.

Je vis auſſi la belle Epicaſte, mere d'Œdipe] Il appelle *Epicaſte* celle que ceux qui ſont venus après lui, ont appellée *Jocaſte*.

Qui commit un très-grand forfait, en épouſant ſon fils, ſon propre fils, qui venoit de tuer ſon pere] Homere, pour mieux peindre l'horreur de cette action, inſiſte ſur le mot *épouſa*; car après l'avoir dit de la

mere, il le dit du fils. J'ai crû que je conserverois toute cette horreur, en insistant sur le mot *fils*, *son fils*, *son propre fils*. Sophocle a fait sur ce sujet une Tragedie, qui est peut-être la plus parfaite piéce qui ait jamais été mise sur le Théâtre.

Ce malheureux Prince accablé de douleur regna sur les superbes descendans de Cadmus] Tout ce qu'on a donc ajoûté à l'histoire d'Œdipe, qu'il se creva les yeux, qu'il fut chassé; que conduit par sa fille Antigone, il arriva à Athenes dans le temple des Furies, & qu'il mourut au milieu d'une violente tempête, qui le fit descendre dans les Enfers; tout cela a été inventé après Homere par les Poëtes tragiques. Car Homere nous dit ici qu'Œdipe après ses malheurs continua à regner à Thebes.

Page 442. *D'Amphion fils d'Iasus*] Pour le distinguer de l'autre Amphion dont il vient de parler, qui étoit frere de Zethus, & fils de Jupiter & d'Antiope. Apollodore a confondu ces deux Amphions.

Qui regna dans Orchomene des Minyens] C'étoit une ville très-considérable & très-riche, entre la Beotie & la Phocide sur le fleuve Cephise. Et elle est appellée ville des *Minyens*, parce que les Minyens, ancien peuple, y avoient regné. Une colonie de ces Minyens alla à Jolcos. C'est pourquoi les Argonautes furent appellés *Minyens*.

Et lui donna trois fils] Apollodore en compte onze. Homere ne nomme que les trois plus conſidérables.

Page 443. *Et le fier Periclymene*] Homere l'appelle *fier*, parce que Neptune lui avoit donné le pouvoir de ſe changer en toutes ſortes de formes, & que cela le rendoit d'une fierté inſupportable. Neptune ne laiſſa pas de le tuer malgré ce beau préſent.

Qu'à celui qui lui ameneroit de Phylacé les bœufs d'Iphiclus] Ce n'étoit pas par un eſprit d'injuſtice & de rapine que Nelée vouloit qu'on lui amenât les bœufs d'Iphiclus. C'étoit pour recouvrer le bien de ſa mere Tyro, qu'Iphiclus, fils de Dejonée, oncle de Tyro, retenoit injuſtement. Phylacé étoit une ville de Theſſalie. Ceci eſt conté plus au long dans le XV. Liv.

C'étoit une entrepriſe très-difficile & très-périlleuſe] Car outre que ces bœufs étoient indomptables, ils étoient gardés par des chiens dont perſonne n'oſoit approcher.

Il n'y eut que le Devin Melampus] Il étoit fils d'Amythaon fils de Crethée & de Tyro, ainſi Melampus étoit obligé de faire reſtituer à ſa grand-mere le bien que ſon couſin germain Iphiclus lui retenoit injuſtement. Melampus travailloit en même-tems pour ſon frere Bias, qui devoit épouſer Pero.

Les arrêts des Dieux] Car il étoit dans

les Deſtinées que celui qui entreprendroit d'enlever ces bœufs, ſeroit pris, & gardé un an entier dans une étroite priſon; qu'après l'année finie il ſeroit délivré, & emmeneroit ſa proie. Cette hiſtoire eſt racontée au long par Apollodore, liv. I.

Pour le récompenſer de ce qu'il lui avoit expliqué les anciens oracles] Car il lui avoit expliqué ce que les anciennes prophéties avoient annoncé qu'il n'auroit des enfans que par le ſecours d'un Devin, qui inſtruit par un vautour, lui en donneroit le moyen. *Voyez Apollodore.*

Page 444. *Dont elle eut deux fils*] Ceux qui ſont venus après Homere ont dit qu'elle n'eut de Tyndare qu'un fils, qui étoit Caſtor, & que de Jupiter elle eut Pollux.

Je vis Iphimedée femme d'Aloëus] Cet Aloëus étoit fils de Canacé & de Neptune, & il épouſa Iphimedée fille de ſon frere Triops.

Dont la vie fut fort courte] Comme l'eſt ordinairement la vie de ceux qui font la guerre aux Dieux.

A l'âge de neuf ans ils avoient neuf coudées de groſſeur & trente-ſix de hauteur] Homere dit:

Ἐννέωροι γὰρ τοί γε καὶ ἐννεαπήχεες ἦσαν
Εὖρός, ἀτὰρ μῆκός γε γενέσθην ἐννεόργυιοι.

Mot à mot : *Car à l'âge de neuf ans ils avoient neuf coudées de groſſeur, & neuf orgyes ou braſſes de hauteur.* Et ſur cette meſure j'ai ſuivi le ſentiment de Didyme, qui marque que le corps bien proportionné, eſt celui dont la groſſeur eſt la quatriéme partie de la hauteur. Il a donc compté que l'*orgye* contenoit quatre coudées. Euſtathe dit pourtant qu'elle n'en contenoit que trois : *Les Anciens*, dit-il, *louent la meſure exacte de cette proportion ; car ils diſent que le corps eſt bien proportionné, & qu'il y a une juſte ſymmetrie lorſque ſa groſſeur eſt la troiſiéme partie de ſa hauteur.* Ainſi, à ſon compte, ces Geans croiſſoient toutes les années d'une coudée en groſſeur & de trois coudées en hauteur.

Page 445. *Ils menaçoient les Immortels qu'ils porteroient la guerre juſques dans les cieux, & pour cet effet ils entreprirent*] Euſtathe nous apprend qu'il y a eu des Critiques, qui traitant cette entrepriſe de puérile, à cauſe de ſon impoſſibilité, marquoient ces vers comme des vers qui devoient être rejettés. Voilà des Critiques bien prudens & bien ſages, de régler les idées des Poëtes ſur la poſſibilité. Mais eſt-il poſſible qu'il y ait eu des Critiques qui n'ayent pas ſenti la grandeur & la beauté de cette idée ? Longin n'en a pas jugé comme eux dans ſon *chap. 6.* où il traite des *ſources du grand* : il rapporte ces mêmes vers d'Homere pour prouver que le grand ſe trouve ſouvent ſans le pathétique, & que ſouvent il ſe rencontre quanti-

té de choſes grandes & ſublimes, où il n'entre point du tout de paſſion. *Et tel eſt*, ajoûte-t-il, *ce que dit Homere avec tant de hardieſſe, en parlant des Aloïdes* : Ils menaçoient les Immortels, &c. *Ce qui ſuit eſt encore plus fort* : Et ils l'auroient exécuté ſans doute. En effet il n'y a rien de plus grand & de plus beau.

Et pour cet effet ils entreprirent d'entaſſer le mont Oſſa ſur le mont Olympe, & de porter enſuite le Pelion ſur l'Oſſa.] Strabon nous fait remarquer ici la grande ſageſſe d'Homere dans cette idée. Ces Geans entreprirent de mettre l'Oſſa ſur l'Olympe & le Pelion ſur l'Oſſa, parce que de ces trois montagnes, qui ſont dans la Macedoine, l'Olympe eſt la plus grande des trois, l'Oſſa plus grande que le Pelion, & le Pelion la plus petite ; ainſi la plus grande eſt la baſe, comme la raiſon le veut ; ſur cette baſe on doit mettre la plus grande enſuite, & la plus petite doit être ſur les deux comme la pyramide. Voilà donc pour ce qui regarde la grandeur. Il y a encore une autre ſageſſe d'Homere dans ce qui regarde la ſuite. L'Olympe eſt la premiere montagne en deſcendant vers le midi, l'Oſſa la ſeconde, & le Pelion la troiſiéme. Ainſi le mont Oſſa doit être mis ſur l'Olympe comme le plus voiſin, & le mont Pelion ne peut être mis que ſur l'Oſſa. Virgile a pris tout le contrepied, & ſans avoir aucun égard pour la grandeur, il a ſuivi ſeulement l'ordre, parce qu'en remontant du midi au nord de la Macedoine.

le Pelion eſt le premier, l'Oſſa le ſecond, & l'Olympe le troiſiéme; ainſi il a mis le Pelion pour la baſe, ſur le Pelion l'Oſſa, & ſur l'Oſſa l'Olympe. Mais l'ordre d'Homere eſt le meilleur, parce qu'il eſt le plus raiſonnable.

Et qu'il vouloit mener dans la ſacrée ville d'Athenes, mais il ne put l'y conduire] Homere juſtifie ici Theſée de l'infidélité qu'on lui a reprochée d'avoir quitté Ariadne, après les obligations eſſentielles qu'il lui avoit. Selon ce Poëte, Theſée n'eſt ni ingrat ni infidéle, il vouloit la conduire à Athenes pour vivre toujours avec elle; mais Diane offenſée de ce qu'elle avoit prophané ſon temple, la retint dans cette iſle, où elle mourut.

Dans l'iſle de Dia] Entre l'iſle de Crete & l'iſle de Thera.

Page 446. *Je vis Mara, Clymene*] Mara, fille de Proëtus & d'Antée, ayant fait vœu de garder une perpétuelle virginité, elle viola ſon vœu, & fut punie par Diane, qui la fit mourir. Clymene fille de Minyas & mere d'Iphiclus.

Et l'odieuſe Eriphyle, qui préféra un collier d'or à la vie de ſon mari] Eriphyle fille de Talaüs & de Lyſimaché, qui fut mariée à Amphiaraüs, & qui gagnée par un colier d'or que lui donna Polynice, obligea ſon mari d'aller à la guerre de Thebes, quoiqu'elle sût bien qu'il y devoit mourir. Voilà

pourquoi il lui donne cette épithete d'*odieuſe*. Homere ne manque jamais de caractériſer ainſi les vertus ou les vices des perſonnes dont il parle. Eriphyle fut tué par ſon fils Alcmæon.

Ou dans le vaiſſeau que vous m'avez fait équipper] Comme nous l'avons vû dans le VIII. Liv.

Page 447. *C'eſt mon hôte, & chacun de vous eſt riche & puiſſant*] Voilà deux raiſons dont la Reine Areté ſe ſert pour porter ces Princes à faire à Ulyſſe, qu'elle voit réduit à la derniere néceſſité, des préſens qui répondent & à leurs richeſſes & à la dignité de celle qui l'a pris ſous ſa protection.

Et par cette diligence n'eſtropiez pas les préſens que vous lui devez dans la néceſſité où il ſe trouve] C'eſt le véritable ſens de ce paſſage. La Reine prévient ici une penſée que l'avarice pouvoit dicter à ces Princes, qui étoit de renvoyer promptement Ulyſſe, & de prendre pour prétexte l'envie de lui faire plaiſir, & de ſatisfaire plutôt ſon impatience, lorſqu'en effet ils ne chercheroient qu'une raiſon plauſible de ne pas lui faire de plus riches préſens, que le tems trop court ne permettroit pas de lui préparer; elle leur défend cette précipitation fauſſement obligeante & véritablement intéreſſée. Cela renferme un ſentiment très-fin.

Et qu'il ne donne lui-même l'exemple]

Cela eſt admirablement bien dit. C'eſt au Roi d'ordonner, mais c'eſt auſſi à lui à donner l'exemple. C'eſt ce qui fonde la réponſe généreuſe d'Alcinoüs.

Page 448. *Si vous vouliez que je demeuraſſe ici une année entiere pour vous donner le tems de préparer*] Il ſemble d'abord que cette réponſe d'Ulyſſe eſt trop intéreſſée ; mais ce n'eſt nullement l'intérêt qui le fait parler, c'eſt l'envie de répondre aux honnêtetés d'Alcinoüs & des autres Princes ; c'eſt pourquoi il leur fait entendre que quelque impatience qu'il ait de partir, il demeureroit là un an pour leur faire plaiſir, en leur donnant le tems de lui faire des préſens dignes d'eux. Car comme c'étoit une gloire pour les Princes de s'être acquittés honorablement des devoirs de l'hoſpitalité, c'étoit une politeſſe à leurs hôtes de leur donner pour cela tout le tems néceſſaire. Et pour les mieux aſſurer qu'il le feroit de tout ſon cœur, il leur fait voir l'avantage qui lui en reviendroit à lui-même, c'eſt qu'il en ſeroit plus eſtimé & plus honoré chez lui quand on le verroit revenir comblé de préſens ſi riches.

Page 449. *J'en ſerois plus honoré & mieux reçu*] Il ne conſidére pas ces préſens à cauſe de leur richeſſe, mais à cauſe de l'idée avantageuſe qu'ils donnent de celui qui les a reçus. Ils lui attirent l'eſtime, le reſpect & l'amitié de tout le monde. Et c'eſt de ces

préſens qu'on peut dire avec raiſon ce qu'Heſiode dit des richeſſes :

. . . . . Πλούτῳ δ' ἀρετὴ καὶ κῦδος ὀπηδεῖ.

Les richeſſes ſont ſuivies de l'honneur & de la vertu : comme Didyme l'a remarqué.

Qui pour venir à leurs fins, bâtiſſent des fables que l'on ne ſauroit démentir] Ce paſſage fait voir que l'art des fables eſt fort ancien ; les hommes y ſont portés naturellement, & leur intérêt ajoûte ſouvent beaucoup à cette pente naturelle.

Pour vous il eſt vrai que vos paroles ont tout l'air de ces contes ingenieuſement inventés, mais vous avez un eſprit trop ſolide pour vouloir tromper] C'eſt à mon avis le véritable ſens de ce vers,

Σοὶ δ' ἐπὶ μὲν μορφὴ ἐπέων, ἐπὶ δὲ φρένες ἐσθλαί.

Par μορφὴ ἐπέων, *forma verborum*, il entend le tour ingenieux de ſa compoſition, qui en effet a tout l'air du tiſſu d'une fable, mais cela eſt corrigé par φρένες ἐσθλαί, par *un bon eſprit* ; car cette ſolidité d'eſprit qui éclate par-tout, fait croire qu'il ne trompe point, & qu'il ne dit rien que de vrai ; car un eſprit ſolide ne ment point & ne trompe point. Ce paſſage eſt très-ingenieux. Homere fait donner à ſes contes par Alcinoüs le plus grand de tous les éloges. Ils ont tout l'agrément de la fable, Σοὶ μορφὴ ἐπέων ; mais en même-

tems ils ont toute la vérité & toute la solidité de l'histoire, φρένες ἐσθλαὶ. Et par là ils sont bien au-dessus de toutes les fables communes & vulgaires, qui ne sont faites que pour tromper, comme la plupart de celles que nous voyons aujourd'hui. Et voilà ce qui fait le véritable caractère des Poëmes d'Homere. Ils ont tout le merveilleux de la fable & tout l'utile de la vérité. C'est ce qu'Aristote a si bien connu & si admirablement démêlé. On peut voir le 25. chap. de sa Poëtique, & les Remarques de M. Dacier, à qui j'ai l'obligation de celle-ci.

Vous nous avez exposé comme le meilleur chantre l'auroit pû faire, l'histoire] Voilà la suite & l'effet de ce qu'il vient de dire; ce merveilleux de la narration, qui ressemble au tissu d'une fable, & cette vérité, cette solidité d'esprit qui paroissent par-tout, font que ces contes ressemblent aux chants de ces chantres, qui étant divinement inspirés, ne disent que de grandes vérités, parce qu'ils parlent d'après la vérité même. Avec quelle noblesse Homere releve ici l'art des grands Poëtes!

Page 450. *Les nuits sont longues*] Homere fait entendre ici qu'on étoit alors en automne. Il ne faut pas pousser cela plus loin, car il n'y a que peu de jours qu'Ulysse est arrivé chez les Pheaciens, & on a vû que la Princesse Nausicaa & ses femmes se baignoient encore dans la riviere.

Pour moi j'attendrois avec plaiſir l'aurore] Qui eſt-ce qui ne l'attendroit pas ?

Page 451. *Par la perfidie même de leur propre femme*] Comme il n'y a qu'Agamemnon qui ait trouvé la mort dans ſon Palais par la perfidie de ſa femme, & que le Poëte parle au pluriel, on a voulu expliquer ce paſſage autrement, & par γυναικός, par *cette femme*, entendre ou Helene ou Caſſandre ; mais tout cela eſt forcé. Homere en parlant au pluriel porte d'abord ſa vûe ſur ce qu'il y a de plus tragique, & c'eſt la premiere hiſtoire qu'il va conter.

Page 452. *Lorſque vous emmeniez leurs troupeaux*] C'eſt ce que ſignifie le mot ἀειδομένδμον. Heſychius l'a fort bien expliqué, ἀειδομένδμον, ἀειλαύνοντα, μεταφέρεται ἀπὸ τῶν γυναίδων. Le mot ἀειδομένδμον ſignifie *emmenant, par une metaphore tirée des campagnes où l'on fait le dégât.*

Ou enfin, avez-vous été tué devant quelque ville, que vous euſſiez attaquée pour la piller & pour emmener ſes femmes] Car un Prince qui revenoit victorieux avec ſa flote, pouvoit bien profiter de cette occaſion, & faire des deſcentes dans quelque pays ennemi, pour emmener des troupeaux & pour piller quelque ville ſans défenſe, & en emmener les femmes & les enfans, comme c'étoit alors la coûtume.

Page 453. *Comme on aſſomme un taureau à*

ſa créche] J'ai aſſez parlé de cette comparaiſon dans les Remarques ſur le IV. Livre. Mais comme je me ſuis impoſé la loi de ſuivre pied à pied l'Auteur du Parallele pour faire voir le ridicule de ſes critiques, & de relever celles dont M. Deſpreaux n'a point parlé, je rapporterai ici la maniere dont il rend ce paſſage pour le rendre impertinent : *Agamemnon dit à Ulyſſe qu'il fut aſſommé comme un bœuf par Egiſthe, & que ceux qui l'accompagnoient furent tués comme des cochons qu'un homme riche fait tuer pour une noce ou pour une fête, ou pour un feſtin où chacun apporte ſon plat.* A quoi le Chevalier ajoûte : *Je veux bien que les gens d'Agamemnon ſoient tués comme des cochons, quoique la comparaiſon ne ſoit pas fort noble, mais qu'importe pourquoi ces cochons ſont tués ?* Tout ſe trouve là, une Traduction plate & baſſe, & une très-ignorante critique. Le mot Grec σὶς n'étoit point ignoble, & l'uſage continuel qu'on faiſoit de cet animal pour les ſacrifices, l'avoit maintenu en honneur, & il eſt encore relevé ici par cette épithete harmonieuſe ἀγελαῖος. Homere ne pouvoit pas deviner l'idée baſſe que nous aurions en notre langue des mots *pourceaux* & *cochons* ; c'eſt pourquoi il a fallu les changer dans la Traduction pour s'accommoder à cette délicateſſe de notre ſiécle. Du reſte, l'idée eſt très-belle & très-juſte, & la circonſtance qu'Homere ajoûte n'eſt nullement inutile, puiſqu'elle ſert à marquer le grand nombre de ceux qui furent tués avec Agamemnon.

Soit en combat ſingulier] Car il arrivoit ſouvent que l'on choiſiſſoit deux combattans pour ſe battre en duel pour les deux partis ; ſouvent même dans les batailles il arrivoit de ces combats ſinguliers. Nous avons vû des exemples de l'une & de l'autre eſpéce dans l'Iliade. Il ne faut pas ſe ſervir de ce paſſage pour établir l'ancienneté de ces duels que nous avons vûs de nos jours, qu'une fureur diabolique a inſpirés, & que la piété du feu Roi a abolis. Les Grecs ni les Romains n'en ont jamais connu l'uſage.

Page 454. *A ſes cris, quoique je fuſſe déja à terre & expirant, je fis des efforts*] Homere conſerve ici le caractère d'Agamemnon, qui étoit un homme fort enclin à l'amour. Les cris de la perſonne qu'il aimoit, font plus ſur lui que le ſoin de ſa propre vie.

Inſtruite aux crimes] Elle y avoit été inſtruite par l'adultere, grand artiſan de crimes.

Qui rejaillira ſur toutes les femmes qui naîtront après elle, même ſur les plus vertueuſes] De quelles noires couleurs Homere ſait peindre le crime ! Y a-t-il rien de plus horrible & qui doive faire plus d'impreſſion ſur l'eſprit d'une perſonne qui va commettre un crime, que de penſer que par cette action elle va ſe deshonorer éternellement, & deshonorer toutes celles de ſon ſexe qui naîtront dans tous les ſiécles, & qui le mériteront le moins ?

Page 455. *Et toujours par des femmes*] Il ne s'explique pas davantage, Agamemnon l'entendoit bien ; il veut parler d'Aërope, femme d'Atrée, qui ayant été corrompue par Thyeſte, plongea toute cette famille dans les plus épouvantables de tous les malheurs.

A n'avoir pas pour votre femme trop de complaiſance, & à ne pas lui faire part de tous vos ſecrets] Je ne dis pas que ce conſeil ne ſoit fort ſage ; mais on peut répondre à Agamemnon que ce ne ſont pas les complaiſances qu'il a eues pour ſa femme qui l'ont perdue, & qui l'ont rendu capable de commettre le plus grand des forfaits. Agamemnon parle en homme irrité, qui voudroit que tous les hommes puniſſent leurs femmes du crime que la ſienne a commis. Mais je voudrois bien ſavoir ce que penſoit la Reine Areté de ce diſcours d'Agamemnon ; car il ſemble autant fait pour ſon mari que pour Ulyſſe. Au reſte Ulyſſe profitera ſi bien de ces avis d'Agamemnon, qu'il entrera inconnu à Ithaque, & qu'il ne ſe découvrira à ſa femme qu'après avoir achevé ſon entrepriſe, & s'être vû dans une entiere ſûreté.

Page 456. *Qu'il eſt heureux ! ſon pere aura la conſolation de le revoir, & il aura le plaiſir d'embraſſer ſon pere*] Il n'y a rien de plus tendre & de plus touchant que ce ſentiment que fournit à Agamemnon ſon propre malheur, en comparant ſon ſort à celui d'Ulyſſe, & celui de Telemaque à celui d'Oreſte.

Car en un mot il ne faut plus ſe fier aux femmes] Il vient de lui dire qu'il ne doit rien craindre de ſi tragique de Penelope ; cependant il ne laiſſe pas de lui conſeiller d'arriver inconnu, & de ne pas ſe fier à elle ; car dans ces ſortes d'occaſions une femme ſans aucun mauvais motif peut par imprudence laiſſer échapper quelque mot capable de nuire & de faire échouer le deſſein le mieux concerté.

Page 457. *S'eſt-il retiré à Orchomene ou à Pylos chez Neſtor, ou à Sparte chez Menelas ?*] Agamemnon nomme ici les trois retraites qu'un homme peut avoir. Chez ſes parens, *eſt-il allé à Sparte chez Melenas ?* Chez ſes amis, *s'eſt-il retiré à Pylos chez Neſtor ?* Enfin dans quelque ville forte, qui ſoit un aſyle inviolable, & telle étoit la ville d'Orchomene dans la Beotie, à cauſe de ſes grandes richeſſes. Agamemnon ne ſavoit pas que ſon fils l'avoit vengé, qu'il avoit tué Egiſthe & Clytemneſtre, & qu'il étoit paiſible poſſeſſeur de ſes Etats.

Je vois arriver l'ame d'Achille, celle de Patrocle, celle d'Antiloque & celle d'Ajax] Avec quel art & quel naturel Homere ſait ranimer l'attention & la curioſité de ſes Lecteurs.

Page 459. *Je préférerois d'être dans le monde le jardinier d'un fermier, qui ne gagneroit ſa vie qu'à la ſueur de ſon front, à regner ici ſur toutes les ombres*] Voici un

des paſſages que Platon a condamnés dans le 3. liv. de ſa Republique, & qu'il trouve très-dangereux pour les mœurs. Il ne peut ſouffrir que le Poëte faſſe dire à Achille qu'il préféreroit la miſere & la ſervitude à la mort ; car ce ſentiment ne peut que rendre la mort effroyable aux jeunes gens, & les diſpoſer à tout ſouffrir pour l'éviter. Cela eſt fort bon dans la morale ; mais la Poëſie a d'autres regles qui la menent au même but. Elle met avec ſuccès dans la bouche d'un héros comme Achille une ſentence tirée du ſentiment commun, & pourtant contraire à l'exacte morale, quand cette ſentence eſt directement oppoſée à ſes ſentimens qui ſont connus. Il ne faut pas craindre qu'Achille perſuade à quelqu'un qu'il faut préférer la ſervitude à la mort, lui qui a mieux aimé mourir que de ne pas venger Patrocle. Il ne nous perſuadera pas plus ici qu'il nous a perſuadés dans le IX. Livre de l'Iliade, quand il a dit que *la vie eſt d'un prix infini que rien n'égale ; que tous les tréſors du monde ne peuvent lui être comparés, & qu'il préfére une longue vie à une gloire immortelle, &c.* Ces paroles démenties & par les ſentimens & par les actions de celui qui parle, font au contraire un très-bon effet.

Apprenez-moi auſſi ſi vous ſavez quelque choſe de mon pere] Voilà le caractère d'Achille conſervé tel qu'Homere le préſente dans l'Iliade ; car nous avons vû que ce héros étoit un très-bon fils, & plein de tendreſſe pour ſon pere.

Page 460. *Car ce fut moi qui le menai de l'isle de Scyros à Troye*] Ulysse dit ceci, parce qu'Achille n'avoit pas vû Neoptoleme au siége ; il n'y arriva qu'après sa mort.

Et appuyoit fort bien son avis sans s'écarter en vains discours] Voilà un grand précepte pour l'éloquence en général, & surtout pour celle qui convient quand on parle dans les assemblées où il s'agit de délibérer.

Page 461. *Il n'y avoit alors que Nestor & moi qui dans l'art de parler remportions sur lui l'avantage*] C'est ainsi qu'Ulysse doit parler, en comparant Nestor & lui à un jeune homme comme Neoptoleme.

Ces belliqueuses bandes de Cetéens étoient venues à cette guerre, attirées par des présens & par l'espérance d'épouser des femmes Troyennes] Il y a mot à mot dans le Grec, *Ses compagnons Cetéens se firent tuer autour de lui pour des présens de femmes.* Et c'est ce qu'il faut expliquer. Voici d'abord ce que Strabon a pensé de ce passage dans son XIII. Liv. *Homere nous propose plutôt ici un énigme, qu'il ne nous expose un point d'histoire clair & net. Car nous ne savons ni quels peuples ce sont que ces Cetéens, ni ce qu'il faut entendre par ces présens de femmes, & les Grammairiens en nous débitant leurs fables, nous débitent leurs imaginations bien plus qu'ils ne tranchent la difficulté.* Après cela n'y aura-t-il point de la témérité

à moi d'entreprendre d'expliquer ce qu'un ſi ſavant homme a trouvé trop difficile. Cependant je ne puis m'empêcher de l'eſſayer. Il y a donc ici deux difficultés : la premiere c'eſt de ſavoir qui ſont ces *Cetéens* ; & l'autre, ce qu'il faut entendre par *ces préſens de femmes*. Commençons par la premiere. Il eſt certain que le Royaume de Telephus, pere d'Eurypyle, étoit dans la Myſie Aſiatique, dans la Teutranie près du fleuve Caïque : Strabon en convient, & il dit que c'eſt le ſentiment d'Homere. Il convient encore que dans le Caïque va ſe décharger un gros torrent qui eſt comme un fleuve, & qui eſt appellé Cetée, Κήτειον. Je ne vois donc pas pourquoi ces peuples, qui étoient aux environs du Caïque & de ce gros torrent, ne pouvoient pas avoir été appellés *Cetéens*, du nom de ce torrent ; c'eſt même le ſentiment d'Heſychius, Κήτειοι, γένος Μυσῶν ἀπὸ Κήτειου τοῦ παρὰ τὸν Κάϊκον. *Les Cetéens ſont des peuples de Myſie, ainſi appellés du fleuve Cetée qui paſſe dans leur pays.* Il y a peu de noms de peuples dont l'origine ſoit mieux marquée & plus certaine. Venons à l'autre difficulté qui eſt ſur *ces préſens de femmes*. Je ſuis perſuadée que la fable nous donne le moyen de l'éclaircir. Elle nous dit que Priam, pour obliger Aſtyoche ſa ſœur à envoyer à ſon ſecours ſon fils. Eurypyle, lui fit de magnifiques préſens, & lui envoya entr'autres choſes une vigne d'or que Jupiter avoit donnée autrefois à Tros. Par ces préſens de femme on peut donc entendre ces préſens envoyés à Aſtyoche, & qui furent

la

la cauſe de la perte d'Eurypyle & de ſes troupes. Priam ne ſe contenta pas de cela, il promit de donner à Eurypyle ſa fille Caſſandre ; & Eurypyle, dans l'eſpérance d'épouſer cette Princeſſe, marcha à Troye avec ſes troupes. Voilà donc ces préſens de femmes qui l'attirerent. C'eſt ainſi que ce Poëte a mêlé l'amour dans l'Iliade, quand il a dit d'Othryonée, qu'il étoit venu de Thrace à ce ſiége, pouſſé par la gloire & par l'amour ; car il demandoit en mariage cette même Caſſandre, Liv. XIII. tom. 3. page 248. Et quand il dit ici *par des préſens de femmes*, il peut avoir embraſſé les deux hiſtoires dont je viens de parler, c'eſt-à-dire, les préſens faits à Aſtyoché mere d'Eurypyle, & le beau préſent promis à Eurypyle même. Dictys les a embraſſées toutes deux. *Inter quæ nuncius Priamo ſupervenit Eurypylus Telephi ex Moëſia adventare, quem Rex multis anteà illectum præmiis, ad poſtremum oblatione deſponſæ Caſſandræ confirmaverat.* Lib. 4. pag. 95. Je l'ai ſuivi, & je me flatte qu'on ne trouvera plus ici d'énigme.

Page 462. *Là vous auriez vû les plus braves capitaines eſſuyer en ſecret leurs larmes, & trembler de frayeur*] Il y a des occaſions où les plus braves peuvent trembler. Et je ne doute pas que dans celle-ci il n'y eût bien des momens où les plus réſolus auroient bien voulu n'être pas enfermés dans cette machine.

Page 463. *Dans la prairie d'Aſphodele*] J'ai conſervé ce mot, parce que c'étoit le nom de la prairie, à cauſe d'une plante fleurie dont elle étoit pleine.

Par la fureur où l'avoit jetté la victoire que je remportai ſur lui lorſqu'on m'adjugea les armes d'Achille] Quel devoit être l'étonnement des Pheaciens de voir un inconnu parler ainſi de ſes grandes aventures ! & quelqu'un pourroit-il être ſurpris de la grande attention qu'ils lui donnoient ?

Page 464. *Ce fut la Déeſſe ſa mere, Thetis elle-même, qui propoſa ce prix*] Pourquoi ne pas garder les armes d'Achille pour ſon fils ? Ces armes divines ne devoient pas être poſſédées par un jeune homme qui n'avoit encore rien fait ; il étoit même trop jeune, & elles ne lui auroient peut-être pas convenu. Et d'ailleurs Thetis vouloit honorer la mémoire de ſon fils, en faiſant diſputer ces armes par les deux plus grands héros de l'armée.

Et ce furent les Troyens & Minerve] Comment les Troyens furent-ils juges de ce différend ? Agamemnon & les autres Généraux trouvant ce jugement très-difficile, & ne voulant pas s'expoſer au reproche d'avoir favoriſé l'un de ces héros, firent venir des priſonniers Troyens qu'ils avoient à l'armée, leur demanderent duquel des deux ils avoient reçû le plus de mal ; ils répondirent que c'étoit d'Ulyſſe, & ſur cela ils lui ad-

jugerent le prix. Il ajoute que ce fut auſſi Minerve ; car on ne peut pas douter que cette Déeſſe ne préfére toujours la prudence à la force. Quel éloge cela ne fait-il point d'Ulyſſe, & quel reſpect cela ne devoit-il pas lui attirer de la part des Pheaciens ?

Eh, plût aux Dieux que je ne l'euſſe pas remporté !] Ce ſentiment eſt grand & digne d'Ulyſſe. Il voudroit avoir été vaincu, afin qu'Ajax ne fût pas mort.

Fils de Telamon, lui dis-je] Il n'y a rien de plus poli ni de plus flateur pour Ajax que ce diſcours ; cependant il n'en eſt point touché, & il ne daigne pas ſeulement répondre. Homere a parfaitement connu ce qu'il faut donner à ces ames atroces. Il n'y a que le ſilence qui leur convienne. Qu'auroit-il dit ?

Page 465. *Et qui, pour la punir plus viſiblement, a terminé votre vie*] Quelle grandeur dans ce ſeul trait ! Toute l'armée des Grecs punie & affoiblie par la mort d'un ſeul homme ! Qui eſt-ce qui ſait ainſi louer ?

Page 466. *Les unes étoient aſſiſes & les autres debout*] Celles qui étoient debout, c'étoient celles qui plaidoient pour accuſer ou pour défendre ; & celles qui étoient aſſiſes, c'étoit celles pour leſquelles ou contre leſquelles on plaidoit, & qui alloient être jugées.

Qui poursuivoit dans cette vaste prairie les bêtes qu'il avoit tuées] Cela est heureusement imaginé, pour faire entendre, selon la Théologie païenne, que les hommes portent dans l'autre vie les mêmes passions qui les ont agités dans celle-ci.

Au de-là je vis Tityus, ce fils de la Terre] Ce Tityus est l'image de ceux qui sont dévorés par les passions, & sur-tout par l'amour, dont les Anciens plaçoient le siége dans le foie. *Le véritable Tityus*, dit Lucrece, liv. 3. *est celui dont le cœur est déchiré par l'amour, qui est dévoré par de cuisantes inquiétudes, ou tourmenté par d'autres cuisans soucis.*

Comme elle traversoit les délicieuses campagnes de Panope pour aller à Pytho] Panope est dans la Phocide au-dessous du Parnasse près de Delphes. Strabon écrit qu'Apollon allant d'Athenes à Delphes, passa à Panope, où il tua Tityus qui y regnoit, & qui étoit un homme violent & injuste. Cependant nous avons vû dans le VII. Liv. de l'Odyssée, que les Pheaciens conduisirent autrefois Rhadamanthe en Eubée, où il étoit allé voir Tityus qui étoit né dans cette isle; & Strabon nous assure que de son tems encore l'on y montroit un antre appellé *Elara*, du nom de la mere de ce Geant, & une chapelle où l'on rendoit à ce monstre une espéce de culte. Ces deux traditions qui paroissent si contraires, peuvent aisément se concilier. Jupiter étant devenu amoureux d'Elara fille d'Or-

chomene, qui regnoit dans la ville de ce nom, peu éloignée de Panope, eut d'elle ce Tityus; mais pour dérober à Junon la connoiſſance de cette intrigue, il alla cacher cet enfant ſous la terre dans l'Eubée, & l'en retira enſuite. Voilà pourquoi on dit qu'il étoit fils de la terre. Cet enfant devenu grand, retourna enfin dans le pays de ſa mere, qui étoit ſa véritable patrie, & où il fut tué par Apollon. Les Eubéens pour faire honneur à leur iſle d'avoir été comme ſon berceau, montroient l'antre où il avoit été caché, & une chapelle où on lui rendoit quelques honneurs comme à un fils de Jupiter; car les peuples profitent de tout pour honorer leur pays. Voilà pourtant un plaiſant ſaint que Tityus.

Je vis le célébre Tantale] C'eſt la véritable image des avares qui meurent de faim & de ſoif au milieu de la plus grande abondance. Horace a bien employé cette image dans la ſat. 1. du livre 1.

Page 467. *Le tourment de Siſyphe ne me parut pas moins terrible*] Siſyphe eſt l'emblême des ambitieux. Homere ne nous fait voir qu'un criminel puni pour chaque vice; mais par-là il nous fait enviſager le ſupplice de tous ceux qui ont vécu dans le même déréglement.

Page 468. *Une force majeure le repouſſoit*] On peut entendre auſſi que la propre force de ce rocher le repouſſoit; car il anime ce

rocher ; c'eſt pourquoi il ajoûte, *& cette pierre imprudente retomboit en roulant, &c.* Je n'ai oſé haſarder la même épithete, & j'ai craint les oreilles trop délicates & peu accoutumées à ces figures hardies, dont l'audace fait la beauté.

C'eſt-à-dire, ſon image ; car pour lui] Voici une confirmation bien claire de ce que j'ai déja dit plus d'une fois ſur ce partage de l'ame après la mort. L'ombre d'Hercule qui eſt dans les enfers, c'eſt l'image de ſon corps, εἴδωλον, c'eſt-à-dire, le corps délié & ſubtil dont ſon ame étoit revêtue. Et lui, c'eſt l'entendement, l'ame ſpirituelle qui étoit revêtue de ce corps ſubtil. Cette Théologie a été aſſez expliquée.

Et il a pour femme la charmante Hebé, fille de Jupiter & de Junon] Cette fable qui donne à Hercule, après ſa mort, Hebé pour femme, me paroît heureuſement inventée, pour faire entendre qu'une perpétuelle jeuneſſe, c'eſt-à-dire, une réputation qui ne vieillit jamais, eſt la récompenſe des héros, qui, comme Hercule, ont fait ſervir leur valeur & leur force au ſoulagement des hommes.

Page 469. *Des cris aigus de morts qui fuyoient devant elle*] Ceux qu'il avoit domptés & punis en cette vie, ou qui pour ſe dérober à ſa vengeance, s'étoient cachés dans des cavernes, le craignoient & le fuyoient encore après la mort.

Son eſtomac étoit couvert d'un large baudrier d'or] Dans le XIV. Livre de l'Iliade, Homere nous a donné la ceinture de Venus admirablement bien travaillée & chargée d'ouvrages très-exquis. Voici le pendant d'oreille, s'il m'eſt permis de parler ainſi; c'eſt le baudrier d'Hercule chargé auſſi d'ouvrages admirables, mais qui ſont auſſi terribles que les autres ſont gracieux, & c'eſt cette oppoſition qui en fait toute la beauté. Comme ce Poëte a mis ſur cette ceinture de Venus tous les artifices dont elle ſe ſert pour ſurprendre les hommes & pour les perdre; il a mis ſur le baudrier d'Hercule tout ce que des héros comme lui font pour les ſecourir & pour les ſauver. Ils domptent les monſtres, ils s'expoſent aux plus grands dangers. Quelle grandeur & quelle fineſſe dans ce contraſte!

On y voyoit des ours, des ſangliers, des lions, des combats] Il y a bien de l'eſprit & du goût à avoir mis ſur ce baudrier toutes les actions d'Hercule, au lieu de les raconter.

Que l'ouvrier qui l'a fait n'en puiſſe jamais faire de ſemblable] Cet endroit d'Homere ne m'a pas paru difficile: cependant il faut bien que les Anciens y ayent trouvé de la difficulté, puiſqu'ils en ont donné deux explications très-différentes. Les uns l'ont expliqué ainſi: *Celui qui l'a fait n'en avoit jamais fait de ſemblable, & il n'en fera jamais de pareil; car il a employé à celui-là toute ſa*

vie. Ou bien : *Il y a épuiſé toute la force de ſon art.* Et les autres : *Que celui qui l'a fait, qui en a imaginé le deſſein, n'en faſſe jamais de ſemblable.* La premiere explication fait une très-grande violence au texte, & d'ailleurs elle ne dit pas grand'choſe, & ne fait que l'éloge de l'ouvrier. J'ai donc ſuivi la derniere ; car outre qu'elle s'ajuſte mieux avec les paroles d'Homere, & qu'elle eſt plus naturelle, elle renferme un ſentiment très-paſſionné, & très-digne d'un homme ſage & vertueux comme Ulyſſe ; car bien loin que ce ſoit une imprécation contre l'ouvrier, comme l'ont crû les Auteurs de la derniere explication, au rapport même d'Euſtathe, ἕτεροι δέ, dit-il, τὸν λόγον ἐν ἀρᾶις δέξασθαι χρῆμα, *les autres prenant ce diſcours pour une ſorte d'imprécation* ; c'eſt au contraire un ſouhait qui renferme une ſorte de bénédiction, & c'eſt ce qu'il faut faire entendre. Ulyſſe vient de dire que ce baudrier étoit effroyable à voir, & il paroît qu'il en a eu peur ; remarquons en paſſant quel éloge c'eſt pour Hercule que cette peur d'Ulyſſe ; car ſi un héros comme lui, qui a détruit la ſuperbe Troye, qui a affronté tant de périls avec tant de fermeté, & qui a eû le courage de deſcendre aux Enfers, eſt effrayé de l'image ſeule des monſtres qu'Hercule a domptés, quel héros n'étoit point Hercule d'avoir attaqué ces monſtres mêmes & de les avoir défaits ? Que produit cette peur d'Ulyſſe ? Un ſentiment plein d'humanité : il s'écrie, *Que celui qui a fait ce baudrier n'en faſſe jamais de ſemblable.* Que jamais

l'Hiſtoire ne lui fourniſſe le ſujet d'un pareil deſſein. C'eſt-à-dire, qu'il ſouhaite qu'il n'y ait plus de Geans à vaincre, plus de monſtres à dompter, qu'il n'y ait plus de combats, de batailles, de meurtres, & qu'on voye regner par toute la terre, la piété, la juſtice & la paix. Faiſons le même ſouhait. Que le grand Prince à qui les loix & les vœux des peuples viennent de confier la Régence de l'Etat, nous faſſe jouir long-tems de cet avantage, & que le jeune Roi inſtruit par ſes grands exemples, ait l'heureuſe ambition de n'être grand que par la paix.

Page 470. *Es-tu auſſi perſécuté par le même Deſtin qui m'a pourſuivi pendant ma vie*] Il y a dans le Grec : *Traînes-tu auſſi avec toi un mauvais deſtin comme celui que j'ai apporté en venant au monde ?* Et cette expreſſion eſt remarquable.

J'étois fils du grand Jupiter ; mais ma naiſſance n'a pas empêché que je n'aye paſſé mes jours] Homere donne ici une inſtruction indirecte, qui me paroît d'une grande beauté & d'une grande utilité. Hercule étoit fils de Jupiter, & il n'a pas laiſſé d'être aſſujetti à des traverſes infinies. Toute ſa vie n'a été qu'un tiſſu de peines & de travaux. Les hommes ordinaires qui ont dans la vie quelques malheurs, oſeroient-ils ſe plaindre ?

J'ai été ſoumis à un homme fort inférieur

à moi] Un fils de Jupiter peut donc être ſoumis aux hommes. Grande vérité & en même-tems grande leçon. M. Dacier m'a fourni ſur cela une réflexion d'Epictete que je trouve divine : *Hercule, exercé par Euryſthée, ne ſe diſoit point malheureux, & exécutoit tout ce que ce tyran lui ordonnoit de plus pénible, & toi exercé par un Dieu qui eſt ton pere, tu cries, tu te plains, & tu te trouves malheureux !*

En dernier lieu il me commanda de deſcendre dans cet empire des morts] Puiſqu'Hercule étoit déja deſcendu dans les Enfers, Homere n'a donc rien fait d'extraordinaire ni d'incroyable en y faiſant deſcendre Ulyſſe. C'eſt ainſi que ce Poëte fonde la vraiſemblance de ſa fable. Cela eſt fort adroit.

Page 471. *Et peut-être que j'aurois eu la ſatisfaction de voir ces grands perſonnages*] Homere fait encore voir ici qu'il n'auroit pas manqué de matiere pour continuer cet épiſode s'il avoit voulu ; mais il ſe contente de faire voir cette grande richeſſe ſans s'y amuſer.

N'envoyât du fond de l'Erebe, la terrible tête de la Gorgone, pour l'expoſer à mes yeux] Cela eſt plaiſant, comme ſi l'ombre même de la Gorgone avoit pû faire dans les Enfers ce que la Gorgone elle-même faiſoit dans cette vie, qui étoit de rendre immobi-

les & de convertir en pierres ceux qui la regardoient. Mais toute cette idée n'eſt que pour dire poëtiquement qu'il eut peur que ce ſujet ſi agréable ne l'amusât trop longtems, & ne lui fît oublier ſon retour.

La terrible tête de la Gorgone] Athenée, dans ſon livre 5. nous rapporte un paſſage d'Alexandre de Myndes du 11. de ſon hiſtoire des Animaux, qui nous découvre l'origine de cette fable de la Gorgone. Cet Hiſtorien dit que dans la Libye il naiſſoit un animal, que les Nomades appellent *Gorgone*, qui reſſembloit à une brebis ſauvage ou à un veau, & dont l'haleine étoit ſi empoiſonnée, qu'elle tuoit ſur le champ tous ceux qui l'approchoient. Une eſpéce de criniere lui tomboit du front ſur les yeux, & ſi peſante, qu'elle avoit bien de la peine à la ſecouer & à l'écarter pour voir. Mais quand elle l'avoit écartée, elle tuoit ſur l'heure tous ceux qui la regardoient. Il ajoute que quelques ſoldats de Marius en firent une triſte expérience dans la guerre contre Jugurtha ; car ayant rencontré une de ces Gorgones, & lui ayant couru ſus pour la tuer, elle écarta ſa criniere & les prévint par ſes regards. Après ces premiers, d'autres eurent le même ſort ; enfin quelques cavaliers Nomades ayant fait une enceinte, la tuerent de loin à coups de fléches. Sur ce fondement il n'a pas été difficile à la Poëſie de bâtir cette fable de la Gorgone.

Les flots du grand fleuve] Homere donne à l'Océan le nom de *fleuve*. Et l'on peut voir ſur cela Strabon au commencement de ſon premier Livre.

Fin du Tome ſecond.

AUG 30 1927

MAR 10 47